Nº 633 35e Année. Tome CLXXV 1er Novembre 1924

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France....... 3 fr. 50 | Étranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Nous venions de traverser une quinzaine de hausse presque ininterrompue, lorsque la perspective d'un emprunt intérieur a provoqué des réalisations qui ont particulièrement alourdi la tenue de nos rentes. On est encore dans l'ignorance des avantages qui seront offerts aux souscripteurs et l'on s'explique difficilement les offres massives émanant des porteurs d'anciens emprunts en vue d'un arbitrage à résultat problématique. Réfléchissent-ils que le 3 °/o Perpétuel à 50, le 5 °/o 1916 à 62.30 et le 6 °/o 1920 à 74.45 sont d'un ordre de rapport de 6 et 8 °/o ? Voici donc nos rentes ramenées à des cours anormaux et certainement dépréciées avec exagération. Quant à l'emprunt Dawes, dont les négociations se poursuivent, il se pourrait, si l'on en croit certains on-dit, qu'il n'y ait pas à proprement parler de souscription publique, l'opération étant déjà couverte par les demandes reçues par la Banque de France.

Nos grandes banques observent la même attitude de calme, avec des cours voisins de ceux pratiqués précédemment : Comptoir d'Escompte, 978 ; Crédit Lyonnais, 1.601 ; Société Générale, 780 ; les Banques étrangères sont fermes en sympathie avec les cours de la livre à 86.08 ; on cote le Crédit Foncier égyptien 2.271, la Banque ottomane en vive avance à 870 ; la Banque du Mexique à 658.

L'action Suez maintenant divisée a donné lieu à des échanges suivis, on a coté 8.275 ce qui équivaut au cours de 16.550 pour l'ancien titre et l'on est ensuite revenu à 8.000. Bien que les métaux aient reculé légèrement, les valeurs intéressées ont une tenue brillante. Le Rio reprend à 2.911, Penarroya à 1.580, Montecatini à 212,50. Quelques prises de bénéfice ne permettent pas aux charbonnages de conserver l'intégrité de leurs plus hauts cours, l'amélioration de ce groupe n'en reste pas moins fort appréciable et la tendance s'y maintient dans d'excellentes dispositions : Courrières s'échange à 695, Lens à 440, Bruay à 2.990. On vient d'introduire au Parquet les actions de la Compagnie Indo-Chinoise Forestière et des Allumettes à 740 et les actions Immobilia, qui ont coté 1.210.

Le raffermissement des cours du sucre profite aux valeurs sucrières, qui restent bien tenues ; les Sucreries brésiliennes à 830 paraissent intéressantes. Indécision des affaires de produits chimiques : Kuhlmann, 605, Pathé, 466 ; Verminck, 175 ; et fermeté des affaires textiles, où l'on trouve en avance marquée Dollfus Mieg à 4.065 ; Bubl à 1680. Au compartiment gaz et eaux, l'action Gaz Lebon se consolide à 587, la Société Lyonnaise eaux et éclairage progresse à 2.200 ; en valeurs diverses, on note la reprise de Cusenier à 6830, des compteurs d'Usines à Gaz à 710, des grands Travaux de Marseille à 850, de Poliet et Chausson à 1.490. Etablissements Bergougnan stables vers 800 ; Appareils Magondeaux mieux à 1.314.

Au marché en Banque, quelques réalisations en affaires de caoutchouc en entament à peine les plus hauts cours pratiqués : Financière, 161 ; Padang, 401 ; Terres Rouges, 95. Les valeurs de pétrole sont peu actives : Royal Dutch, 23.600 ; Mexican Eagle, 8.50 ; Shell, 336. Les mines sud-africaines consolident leurs progrès antérieurs ; la De Beers passe de 987 à 1.019, la Central Mining fait 1.026 contre 971.

LE MASQUE D'OR.

VILLE DE PARIS. — La ville de Paris va émettre ces jours-ci une nouvelle tranche de 100.000 Bons décennaux de fr. 500 nominal, dont le produit servira à couvrir les avances nécessitées par le déclassement des fortifications.

Ces Bons seront productifs d'un intérêt de 6 °/o nets d'impôts présents et futurs à exception de la taxe de transmission sur les titres au porteur.

Le prix d'émission sera vraisemblablement fixé à 420 fr., jouissance novembre 1924.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
UN AN	**60** fr.	UN AN	**75** fr.
SIX MOIS	**32** »	SIX MOIS	**40** »
TROIS MOIS	**17** »	TROIS MOIS	**21** »

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr 50 : tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259,31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

ANATOLE FRANCE

—

Après Loti, après Barrès, Anatole France : c'est un monde littéraire prestigieux qui disparaît, et dont il sied de tenir M. Paul Bourget pour le dernier représentant ou pour le quatrième point cardinal.

Le Naturalisme et le Symbolisme n'ont guère contribué à la formation de cette élite d'écrivains, à tant d'égards différents les uns des autres, et si c'est à Chateaubriand et à Bernardin de Saint-Pierre qu'il faut remonter pour découvrir les ancêtres authentiques de Pierre Loti, ce n'est qu'à Stendhal et à Benjamin Constant qu'on peut rattacher Maurice Barrès, tandis que M. Paul Bourget procède de Taine et de Balzac, et qu'Anatole France s'apparente à Renan, à Sainte-Beuve et aux Encyclopédistes, voire à Montaigne, à Rabelais et même à Villon.

Sans doute, est-ce au nombre et à l'étendue de ses racines, à leur prolongement jusqu'aux couches les plus lointaines de notre bonne vieille race gauloise que l'art d'Anatole France dut d'épanouir tant de fleurs variées, à défaut de fruits, et de nous trouver tous unanimes à en admirer les beautés. Et d'abord, il naît à Paris (1) et se développe en quel lieu et dans quelle partie de Paris ?

(1) **9, quai Voltaire, en 1844. Il est à présumer qu'il passa, enfant, la majeure partie de son temps dans la boutique paternelle qui se trouvait située non loin de là.**

Sur la rive gauche, quai Malaquais, chez un libraire et bibliophile très estimé, Noël Thibault, dont la boutique, au dire des Goncourt (*Journal*), était fréquentée par des amateurs qui venaient autant feuilleter les livres et parler d'eux que les acheter. On imagine les propos que pouvait tenir la clientèle de M. Thibault, de 1850 à 1860, c'est-à-dire à l'époque où le fils de celui-ci évoluait entre sa sixième et sa quinzième année. Les grands enthousiasmes de 48 étaient tombés, laissant, comme les feux d'artifice après leur brève illumination, le fond du ciel plus noir. Une nouvelle ère de négation commençait. On remettait tout en question, et notamment le problème religieux, avec des moyens d'analyse et d'investigation autrement précis et rigoureux que ceux de Voltaire. Élevé par une mère pieuse, d'origine brugeoise, et dans une école ecclésiastique (Stanislas), le futur auteur de *Pierre Nozière* et du *Livre de mon ami* entendait son père, « vieux royaliste assombri » (1), ou les familiers de son père, exprimer sur les dogmes, avec ce ton mesuré propre aux Français, et aux Français de Paris qui fréquentent assidûment les bibliothèques, des idées subversives ou désabusées. Il connut, s'il ne goûta de bonne heure, la troublante autorité que révèlent dans la négation ces hommes doctes, surtout ceux qui lisent plus qu'ils n'écrivent, et il s'initia, de non moins bonne heure, au plaisir qu'ils prennent, passé cinquante ans, à se convaincre de la relativité de nos jugements, tout en se montrant fort frondeurs. Le rôle que joue le cœur dans la comédie qu'ils se donnent se réduit à peu près à rien. Mais ils ont souvent le goût délicat, et le parfum des choses fanées les

(1) Robert de Bonnières, *Mémoires d'aujourd'hui*, cité par M. Victor Giraud, *Anatole France*, dans le tome II des *Maîtres de l'Heure* (Hachette et Cie). « Homme de discipline et de foi monarchique », ancien garde du corps de Charles X, « le père France », comme on l'appelait familièrement, devait avoir, quoique légitimiste, un certain tour d'esprit voltairien, si c'est lui que l'auteur du *Livre de mon ami* a montré traitant le petit Pierre de stupide à cause de ses accès aigus de piété. La grand'mère d'Anatole France se montrait, en tout cas, très « ancien régime » par sa frivolité, la facilité de sa morale et son impiété. (Cf. *Le livre de mon ami*.)

ravit. Ils prisent, en connaisseurs, la naïveté, cette ingénuité, pour mieux dire, qu'on trouve au style et aux planches des tomes vénérables, et les histoires gaillardes, autant que les légendes merveilleuses ou sacrées, procurent à leurs âmes de vieillards de véritables joies d'enfants.

Je crois — et par les témoignages qu'il nous a lui-même laissés — que le petit Anatole était, sinon tendre, du moins câlin (on le choyait, d'ailleurs), sensuel, quoique chétif, et d'intelligence remarquablement précoce. Jeta-t-il ses jouets par la fenêtre, comme il le raconte de Pierre Nozière, dans une crise de mysticisme puéril, pour se dépouiller de tous ses biens et se faire ermite ? Il est possible ; car il avait les nerfs vibrants, l'imagination impressionnable et de la fantaisie. Il confondait, cependant, je pense, sa vieille Bible à images et les contes de fées...

Dans leur commerce journalier, il a appris à respecter les livres avant de les aimer, et il les a aimés avant de les avoir lus et *peut-être ouverts*, pour dire comme Jules Lemaître (1). Leur aspect vétuste a frappé d'abord son esprit en lui inspirant, a-t-il écrit, « un profond sentiment de l'écoulement des choses » (2). Il est curieux, mais avec distraction. Il regarde. Il n'observe pas. Écoutez Pierre : « J'ai été enclin de tout temps à prendre la vie comme un spectacle. Je n'ai jamais été un véritable observateur ; car il faut à l'observation un système qui la dirige, et je n'ai point de système. L'observateur conduit sa vue ; le spectateur se laisse prendre par les yeux. Je suis né spectateur et je conserverai, je crois, toute ma vie, cette ingénuité des badauds de la grande ville, que tout amuse et qui gardent, dans l'âge de l'ambition, la curiosité désintéressée des petits enfants. »

A défaut de système, ce n'est pas la sensibilité (il n'en

(1) *Les Contemporains* (2e série).
(2) *Le Livre de mon ami.*

a guère), mais le caprice qui le guide ou qui mène sa flânerie et fait papillonner son choix, un peu à tort et à travers, et sans suffisante préparation, sur les bouquins de la boutique de son père ou des boîtes des quais. Celles-ci, tenues par « de vieux juifs » ou des hommes imbus de l'idéal révolutionnaire et qu'il appellera *ses maîtres* (1), sont surtout pleines, alors, de volumes du XVIII[e] siècle. Voltaire, Rousseau, Diderot, Helvétius, d'Holbach, voilà de qui, voilà de quoi, plutôt, se nourrit presque exclusivement son esprit avide. Il n'apprend pas à coordonner ses idées, et ce n'est point à la recherche de la vérité qu'il s'adonne. Il nous le dira, plus tard, en manière de justification, « c'est faire un abus vraiment inique de l'intelligence que de l'employer à rechercher la vérité » (2). Aussi, est-il sans tristesse et sans inquiétude morale, encore moins sans anxiété. « Cette légèreté d'esprit, commune à tous les hommes graves, dont il parle dans la préface de l'*Ile des Pingouins*, il l'apporte dans ses travaux d'érudition, et l'érudition lui est, elle-même, matière à plaisanteries : elle l'aide, à tout le moins, à brouiller les choses...

Les premiers essais des grands écrivains ne sont pas toujours caractéristiques de la manière où ils excelleront ; mais ils peuvent déceler leur tempérament véritable. A cet égard, ceux d'Anatole France furent significatifs. Point de passion, d'exaltation, d'enthousiasme, d'émotion même dans les œuvres de son adolescence. Cette *Légende de sainte Radegonde, reine de France*, qu'il écrit en 1859, à l'âge de quinze ans, n'est qu'une assez faible composition scolaire et le pâle reflet de quelques lectures. Quant aux deux poèmes *Denys, Tyran de Syracuse*, et *Les Légions de Varus*, qu'il publia dans *La Gazette rimée* de Lemerre, en 1867, et où il attaquait le régime impérial, ils procèdent dans leur rhétorique violente, et sous leur

(1) *Le Livre de mon ami.*
(2) *Le Jardin d'Epicure.*

forme imitée d'Hugo, de la *saine philosophie* dont les bouquinistes ont insensiblement pénétré son esprit, et c'est déjà le futur partisan du socialisme qu'ils annoncent. France aime à s'instruire librement, sans doute, et paresseusement, à fureter, et il n'y a que les sujets d'étude et d'enquête qui l'attirent s'ils ne le retiennent. Longtemps, il se plaira à écrire des notices pour *Le Chasseur biographe* où son père collaborait lui-même, et des préfaces pour la collection des classiques français de Lemerre ; préfaces déjà pleines de talent, assez bien informées, en général, mais dont les détails ne sont pas toujours vérifiés. C'est qu'il n'a pas cette fureur d'application scientifique dont la probité est un fait de conscience, si elle ne relève d'une sorte de foi. De bonne heure, en tout cas, à l'âge où le sang bouillonne, son inspiration est presque exclusivement livresque. Théophile Gautier disait qu'il avait besoin des œuvres de l'imagination d'autrui pour soutenir la sienne. Anatole France ne cherche pas en elles un appui. Elles sont trop frêles. Il apporte, en naissant, la conviction que la pensée de l'homme n'est qu'incertitudes et contradictions. D'œuvre en œuvre, il va, autant pour s'enivrer de nectar que pour faire son miel, et je le crois à demi sincère quand il dit qu'il se fût très bien passé d'écrire. S'il écrit, cependant, ce n'est à coup sûr pas pour *se délivrer*. En le badaud qu'il s'est vanté d'être, résida longtemps, à la coquetterie près, la sagesse que Renan reconnaissait à Gavroche sur le tard de sa vie, et la qualité de cette sagesse eût été celle d'un Gavroche athénien, s'il avait su toujours osciller entre l'impertinence et la volupté. Que son indulgence soit le fruit d'« une sorte de scepticisme généreux », comme il est écrit dans les *Opinions de M. Jérôme Coignard*, j'y souscrirais volontiers, sauf à observer que je ne vois pas comment il peut y avoir de la générosité à douter de tout. La douceur de ses mœurs ou sa tolérance vint de ce qu'il ne croyait fermement à rien et de ce qu'il n'éprouvait par conséquent

pas le besoin de convaincre autrui. « Plus je songe à la vie humaine, dira-t-il beaucoup mieux dans *Le Jardin d'Epicure*, et plus je crois qu'il faut lui donner pour témoins et pour juges l'Ironie et la Pitié. » Quand, à défaut de la sympathie qu'il ne ressentit jamais pour les hommes, la commisération que lui inspirèrent leurs souffrances se sera affaiblie avec les années, son cœur apparaîtra comme durci (1). Ce qui n'était chez lui qu'humeur malicieuse et railleuse tournera en sarcasme amer. Mais à vingt ans, je le répète, la vie ne le sollicite pas ou ne le sollicite qu'à travers *la poésie* du passé, dans cette espèce de brume chatoyante dont la légende enveloppe l'histoire et qui permet aux interprétations de la fantaisie de s'exercer librement. Il ne demande pas des leçons aux personnages célèbres qu'il étudie,un enseignement moral, un exemple, les éléments d'une discipline intellectuelle ou seulement d'actives forces d'amour, quoi que ce soit, enfin, qui le munisse et l'engage *à être*, mais des impressions où sa sensualité intellectuelle se réjouit, et comme une espèce d'excitation cérébrale égoïste, sinon stérile. Il reconnaîtra, du reste, dans une des biographies auxquelles je viens précisément de faire allusion (2), que le « don de ressentir vivement toute sorte d'impressions donne de l'inconstance et une sorte de perfidie aux natures les plus tendres et les plus exquises ». En vain, essaiera-t-il d'adopter le style de son temps. Il échouera dans cette tentative — honorablement, certes ! — mais de manière assez sensible à sa vanité pour qu'il se soit à jamais interdit de la renouveler. *Les Poèmes dorés* (1873)

(1) Cette dureté, à regarder de près, se révèle, déjà, dans *les Désirs de Jean Servien*, roman d'analyse psychologique qu'il a composé entre vingt-six et vingt-huit ans, et qu'il a repris plus tard, pour en atténuer l'âcreté, selon sa propre expression. Il écrivait cette histoire douloureuse, sorte de demi auto-biographie, avec « une âme de désir », mais défiante, que sa stérilité décourageait, en dépit de ses goûts artistes, et qui s'aigrissait de ne pas voir la gloire venir. Aussi bien, M. Victor Giraud *(op. cit.)* a-t-il pu noter la ressemblance de Jean Servien avec le bachelier de Jules Vallès.

(2) *Œuvres de Jean Racine*, notice biographique du tome Ier.

et *Les Noces Corinthiennes* (1876), malgré leurs mérites, attesteront son inaptitude à pasticher avec originalité ses contemporains, au moins en vers, c'est-à-dire à l'aide d'un instrument presque trop neuf, ou renouvelé, fraîchement lyrique, et dont, à défaut d'une nature sensible, un tempérament puissant pouvait seul adapter à ses exigences les qualités plastiques et musicales.

L'influence de Leconte de Lisle apparaît tyrannique dans *Les Poèmes dorés* et surtout dans *Les Noces Corinthiennes* où, malgré le désir qu'il exprime de parler avec « un respect sincère des choses saintes », France ne laisse pas de reproduire la pensée plus encore que la forme du maître du Parnasse, en proférant, notamment, contre « le Dieu des Galiléens », des imprécations qui paraphrasent presque celles, à la fois, d'*Hypatie* et de *Qaïn* :

> O fantôme ! tu viens te dresser sur mes pas,
> Tu dresses contre moi ta droite ensanglantée !
> Ecoute, Prince impur d'une race infestée,
> Je t'ai cru bon...
> Je te connais enfin, Esprit gonflé d'envie,
> Spectre qui vient troubler la fête de la vie, etc...

La grâce équivoque de Renan n'a pas encore exercé sur lui son sortilège, elle ne s'est peut-être pas, non plus, assez épanouie pour qu'il ait pu s'en assimiler l'ironique candeur ; et il ne parvient pas à se donner l'*illusion des vives croyances.* Il n'y parviendra jamais. Le sens religieux, dans l'acceptation la plus large du terme, lui manque et lui manquera toute la vie. Bien mieux: à une époque où, les sentiments moraux n'existant plus ou paraissant ne plus exister chez l'homme sous forme religieuse, les meilleurs esprits s'ingéniaient à organiser un nouveau pouvoir spirituel, comme l'a constaté Émile Faguet dans ses *Politiques et moralistes au XIXe siècle*, il n'a pas eu de croyance dans le progrès, aucune foi scientifique, aucune mystique sociale ou politique — au moins avant l'affaire Dreyfus, si tant est qu'il faille découvrir autre chose qu'un

farouche anticléricalisme à l'origine de son adhésion au mouvement révolutionnaire d'alors. Ce n'est que par le côté merveilleux que les légendes sacrées le séduisent, et, comme quand il était enfant, il les confond avec les contes de fées. Nous savons qu'il se plaît, au surplus, à leur attribuer aux uns et aux autres les mêmes sources, et qu'il assure que les religions seraient aussi inoffensives que les fables, si elles n'étaient qu'un amusement de l'incrédulité...

§

A cause, sans doute, de la nonchalance de l'épicurisme qui la promène à travers les livres, et lui procure, à intervalles éloignés, l'excitation qui met ses facultés en branle, sa personnalité passive est assez lente à se former. Il ne semble pas qu'il soit déjà lui-même dans les deux nouvelles, *Jocaste* et *Le Chat maigre*, qu'il réunit en volume en 1879. Il ne dose pas encore, avec l'art incomparable qu'il acquerra bientôt, le concret et l'abstrait, la vraisemblance et la fantaisie. On ne voit pas se dégager, dans ces nouvelles, des éléments qu'elle emprunte de divers côtés, « cette jolie imagination de détail et de style » dont il a écrit qu'elle embellit la vie, et dont il faut dire que son talent d'humaniste était fait presque tout entier. Ce n'est que deux ans plus tard, en 1881, avec *Le crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut*, qu'il réussit à prendre conscience de ses moyens, et qu'il se crée véritablement « une manière ». Non qu'il soit là tout entier ; et ses admirateurs fanatiques seraient justifiés de hausser les épaules en entendant hasarder qu'il a répandu toute la saveur piquante de son esprit dans ce livre délicieux, sans doute, mais aussi trop bénin ou inoffensif, trop discret, en un mot, dans le jeu de combiner avec un raffinement pervers la hardiesse et la modestie, la moquerie et la charité, on ne sait quel attendrissement empreint de bonhomie devant les humbles vertus et quelle mélan-

colie, mitigée d'indulgence, devant les faiblesses des êtres.

Que Sylvestre Bonnard soit « la gloire d'Anatole France », c'est ce qu'on ne saurait répéter après Jules Lemaître, à qui son enthousiasme arracha cette déclaration avant les Coignard et la série des Bergeret. Mais on comprend l'attrait qu'a pu exercer une telle œuvre, et que plus d'un de ceux qui firent « le rêve de la vie » soient tombés dans le piège que leur tendait, peut-être, le pyrrhonisme de son auteur... Rien, ici, en particulier, qu'une légère irrévérence à l'égard de la religion, irrévérence enveloppée d'ailleurs dans une politesse charmante et élégamment archaïque. En revanche, cette curiosité intellectuelle, alliée au détachement qui convient à un sage, ayant passé l'âge des passions, et la plus aimable sympathie pour l'imagination qui, «avec ses mensonges, sème toute beauté et toute vertu dans le monde ». En philosophe, Sylvestre Bonnard sourit de lui-même ; dès lors, quoi de plus légitime qu'il sourie aussi des autres ? Au surplus, il est assez naïf pour s'étonner encore, malgré son expérience, et cela suffit pour que nous lui pardonnions de la laisser parfois trop paraître. Et comme il est bon ! Prenons garde, cependant, que ce vieillard est le portrait que fait chimériquement de sa personne morale et sentimentale un homme de trente-cinq ans qui, demain, se dépouillera de la simplicité de cœur et des vertus modérées qu'il prête à son respectable modèle, comme on renonce, dans la maturité, aux illusions de la première jeunesse... Derrière la placidité dont il doue Bonnard dans l'ironie, France exerce le sang-froid qu'il apportera à dénoncer l'incohérence de nos natures et à proclamer non seulement l'infirmité de la connaissance, mais *la tragique absurdité de vivre.*

La composition de *Sylvestre Bonnard* est faible, ou, plutôt, *Sylvestre Bonnard* n'est pas composé. L'unique lien du livre, qui est fait de deux histoires juxtaposées,

est la personnalité de son héros, et sa première version (France en a publié une nouvelle, sensiblement modifiée en 1903) contient des longueurs, des invraisemblances et des négligences qui, toutes, n'ont pas disparu dans la seconde (1). Mais jamais écrivain ne réussit, avec une adresse plus rusée, à déployer toutes ses qualités et à utiliser jusqu'à ses défauts pour « se réaliser », comme on dit, sans rien sacrifier de lui-même. Esprit libre, et capricieux, ondoyant et fuyant, incapable de donner sa mesure et de disposer de tous ses moyens autrement qu'en s'abandonnant à de perpétuelles digressions, qu'en approchant les idées par des voies sinueuses pour les effleurer plutôt que pour les atteindre, Anatole France, afin de faire l'essai de sa séduction, emprunte dans *Sylvestre Bonnard* la forme de la narration personnelle, mais en prêtant sa langue savante et riche de souvenirs de lectures à un vieil homme érudit, dans la bouche de qui sa préciosité même et son artifice paraissent naturels. De la prédominance en lui de la mémoire sur l'invention, du sens littéraire sur le pouvoir d'observation, Anatole France tire un merveilleux parti dans cette œuvre, qui est un chef-d'œuvre, et qui, si elle ne lui assure d'emblée la gloire, lui attire l'admiration flatteuse des lettrés. On ne dissimule pas plus habilement qu'il ne fait son impuissance à créer des types, et il est difficile d'être plus pittoresque avec une disposition aussi accusée à philosopher, au lieu de s'émouvoir de la diversité des êtres et des choses, et à ne regarder la vie, ou à ne la méditer qu'à travers les livres.

Le Livre de mon ami, qui parut en 1885, après un joli conte pour enfants intitulé *Abeille*, et des impressions de voyage, *En Alsace*, consolida la réputation que France s'était acquise avec *le Crime de Sylvestre Bonnard*. Il

(1) C'est ainsi qu'il est impossible, encore aujourd'hui, de déterminer l'âge du savant qu'Anatole France fait parler, et qui a tantôt dix, tantôt quinze ans de plus ou de moins.

y racontait et y définissait, avec une délicate et insinuante poésie, l'enfant chimérique qu'il avait été, mais en donnant toutefois, semble-t-il, comme essentiels à sa nature, des sentiments qui n'étaient chez lui que des rêveries, et, pour ainsi parler, que des feux-follets s'allumant et courant légèrement à la surface changeante de son être. Le charme de cette auto-biographie, à peine romanesque, et dont la simplicité dissimule une très subtile complexité, tient surtout à ceci que les remarques profondes du philosophe s'y mêlent constamment aux suggestives naïvetés de l'enfant, et qu'on sent si peu ce qu'elles s'empruntent ou se prêtent mutuellement qu'elles semblent se réfléchir les unes dans les autres pour composer, dans une atmosphère à demi réelle, un songe de sagesse indéfinissable.

Peu après la publication du *Livre de mon ami* et de *Nos enfants* (scènes de la ville et des champs, 1886), Adrien Hébrard eut l'heureuse idée d'attacher Anatole France à son journal. On sait quelle devait être la méthode de critique de l'auteur de *Sylvestre Bonnard*. Il nous l'a, du reste, tout au long définie dans la substantielle dédicace qu'il a faite au directeur du *Temps* des quatre volumes où, sous le titre de *La Vie littéraire*, il a réuni ses chroniques. Elle procède, cette méthode, de sa philosophie, c'est-à-dire de la répugnance de son esprit à l'affirmation dogmatique, et de son penchant malicieux à chercher dans les diversions des plaisirs que ne lui eussent pas procurés l'étude approfondie d'un auteur et la rigoureuse analyse de ses ouvrages. Critique impressionniste, a-t-on dit ; mais ce n'était pas assez dire. Il y a autre chose, dans les examens et les propos littéraires de France, que le dilettantisme d'un Lemaître et surtout d'un Gourmont. A lire avec attention ses pages qui, toujours, d'ailleurs, abondent en aperçus très fins, très délicats et très sagaces, on s'avise, en effet, non seulement qu'il parle de lui « à propos de Goethe et de Shakespeare, *ce qui est une assez*

belle occasion », ou qu'il raconte « les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre », mais que son humeur discursive l'entraîne à susciter et à associer les idées les plus imprévues et le moins en rapport avec le sujet qui les a fait naître. Chez l'auteur de *La Vie littéraire*, l'absence de système et de théorie tourne parfois au parti pris, et le refus de se prononcer de façon formelle équivaut assez souvent à la négation. Rappelons-nous la proposition hasardée : « La critique, comme la philosophie et l'histoire, est une espèce de roman, et tout roman, à bien prendre, est une autobiographie ». Il y a moins, cependant, dans cette autobiographie très particulière qu'est la critique d'Anatole France, le détail des impressions qu'il a recueillies des livres que l'étalage assez libre des pensées qui lui sont venues à l'esprit en les lisant. Incapable de sortir de lui-même par l'amour, de s'exalter pour autrui, de *s'objectiver* dans une œuvre, afin d'en comprendre l'inspiration, d'en sentir et d'en communiquer la sublime flamme, ce n'est pas assez pour lui de « s'amuser un peu tout autour », il s'ingénie à la ramener à des proportions communes, à la rapetisser, et, sous couvert d'en révéler l'humanité, il la dépouille de ce qu'elle peut avoir d'extraordinaire — et pourquoi ne pas oser dire de divin ? — s'il ne la tourne en dérision... Point de critique moins stimulante et féconde que celle-là. Elle équivaut — toutes proportions gardées — au jugement qu'un aïeul aimable, instruit et disert, et revenu de toutes les vanités de ce monde, pourrait porter, avec une indulgence ironique, sur les coloriages ou les gribouillages de son petit-enfant. Je le vois, les papiers enluminés ou couverts d'encre entre les mains, se tourner vers le père, la mère et toute la famille assemblée du bambin, et prendre prétexte de ces essais puérils pour se livrer à des considérations sur l'art de peindre ou d'écrire, sur l'origine du langage, sur le premier dessin que fit une jeune femme en enfermant dans un trait de charbon l'ombre projetée

contre un mur par le visage de son amant — et sur l'amour, et sur les passions...

Soyez convaincus que France ne prend à peu près rien au sérieux de ce dont il parle, et que jamais il ne s'enthousiasme ni n'admire. Il se dérobe, la plupart du temps, avec un sourire, ou, avec adresse, escamote l'objet même de son article. On sent que l'effort de comprendre le rebute et que l'application l'ennuie. Il se méfie de la nouveauté, bien qu'il prétende qu'elle est pour beaucoup dans l'agrément que procurent les œuvres d'art, et dès qu'il ne parvient pas à saisir du premier coup les intentions d'un écrivain, il se détourne de lui en plaisantant. Il argue : « On manque d'air et de recul », et son abdication révolte Remy de Gourmont. Le beau qu'il aime se goûte sans fatigue. L'art est par nature « inutile et charmant ». « Il faut être léger, dira-t-il, pour voler à travers les âges. Le génie français est prompt et concis. » Il n'y a pas d'esthétique, c'est entendu ; nous manquons de critérium de jugement. Quelle excuse commode pour se tromper ! Aussi bien, se donne-t-il le même air charmé et prend-il presque le même ton pour louer Coppée que Baudelaire ou Verlaine. Des plus sublimes poètes, des plus originaux romanciers, il parle un peu comme d'êtres bizarres, à demi inconscients, si même il ne laisse pas entendre qu'il les croit fous. Il a, du reste, une façon d'aborder et de traiter les grands écrivains qui veut se faire passer pour de la familiarité attendrie, mais qui n'est que de l'impertinence, et grâce à quoi il les tourne agréablement en ridicule. Il appelle Sainte-Beuve, ce *saint Thomas d'Aquin du XIXe siècle*, un « saint homme de critique »; Victor Hugo, ne pouvant comprendre et aimer, a voulu étonner ; Baudelaire « laisserait les femmes bien tranquilles s'il n'espérait point, par leur moyen, offenser Dieu et faire pleurer les anges... Il voulait, dans sa superbe, que tout ce qu'il faisait fût considérable, même ses petites impuretés » ; Flaubert est un vieux maniaque très

comique ; Villiers de l'Isle-Adam ignorait sa misère, « il en est mort, mais il ne l'a jamais sentie » ; Barbey d'Aurevilly, enfin, était un extravagant de grande allure que son « enfantillage heureux » a sauvé. « Il fut quelque temps, *a-t-on dit* », insinue France, « l'associé d'un marchand d'objets religieux de Saint-Sulpice. Je ne sais si cela est vrai. *Mais je le voudrais.* Il me plairait que ce templier eût vendu des chasubles... », etc..., etc...

L'auteur de *La Vie littéraire* brûle avec un plaisir satanique ce qu'il a adoré dans sa jeunesse, et, pour chagriner les Parnassiens, il feindra d'être séduit par le Symbolisme. Il raille, en le flattant avec infiniment d'esprit, du reste, ce même Leconte de Lisle qu'il a élevé si haut quand il lui dédiait ses *Noces Corinthiennes*, et il lui reproche d'avoir calomnié le moyen âge en invoquant des raisons qui eussent bien pu être, si elles n'ont été les siennes. Mais quelle cruauté dans ce trait, quand on sait le dédain qu'affichait l'auteur de *Qaïn* pour celui de *La Chute d'un Ange* : « Leconte de Lisle veut tout devoir au talent. Lamartine ne demandait rien qu'au génie ! »

Durant les quatre années (1888-92) qu'il a tenu, comme dit M. Prudhomme, « le sceptre de la critique » au journal *Le Temps*, je ne sache pas qu'Anatole France ait non seulement révélé un seul talent, mais encouragé et soutenu le moindre écrivain de mérite. Bien plus, il n'y a que contre Zola — avec qui, plus tard, il devait se réconcilier et descendre sur la place publique — qu'il ait foncé à fond. Parce qu'il se flattait de tout comprendre, il admettait tout. Son agnosticisme, illustré ou symbolisé dans l'hésitation de M. Bergeret à se prononcer sur les vers amorphes que lui présente M. Roux dans *Le Mannequin d'osier* (« si pourtant c'était un chef-d'œuvre... ? »), cette réserve, empreinte de bonhomie, mais dissolvante, qu'il se faisait une élégance suprême d'affecter dans toutes ses appréciations, « de peur d'offenser la beauté inconnue », a peut-être en partie favorisé l'anarchie

littéraire dont nous sommes depuis quelque temps témoins.

Il arrive, cependant, à France de sortir de son abstention, et je l'entends parfois se prononcer, mais ce n'est que quand il s'agit, soit de faire l'*Apologie du plagiat* (1), que l'on sait qu'il a pratiqué, soit de défendre l'indépendance de « la pensée libre », de la « pensée pure », contre les prétentions restrictives ou limitatives de la morale et de revendiquer « le droit d'oser tout penser et tout dire ». Il montre, déjà, par là, en dépit de ses déclarations à Jean Hébrard dans la dédicace de *La Vie littéraire*, que le pyrrhonisme n'est pas si fortement attaché à l'usage et à la coutume du plus grand nombre, et qu'un sceptique peut très bien se révolter, sinon contre les lois, du moins contre ceux qui les appliquent et qui gouvernent...

§

Il faut laisser le martyre à ceux qui, ne sachant point douter, ont dans leur simplicité même l'excuse de leur entêtement. Il y a quelque impertinence à se faire brûler pour une opinion... Les martyrs manquent d'ironie et c'est là un défaut impardonnable, car sans l'ironie le monde serait comme une forêt sans oiseaux ; l'ironie, c'est la gaieté de la réflexion et la joie de la sagesse. Que vous dirai-je encore ? J'accuserai les martyrs de quelque fanatisme ; je soupçonne entre eux et leurs bourreaux une certaine parenté naturelle et je me figure qu'ils deviennent volontiers bourreaux dès qu'ils sont les plus forts (2).

On connaît la fielleuse boutade, si révoltante non seulement pour les âmes catholiques, mais pour les consciences généreuses. France ne l'a risquée qu'en se sentant assez assuré sur ses positions pour laisser voir au grand public bourgeois, séduit par son atticisme, le fond de sa pensée et sa vraie nature. Rien qui répugne plus à son caractère douillet que la rigueur de l'ascétisme chrétien, et il est presque purement physique, le mouvement qui le soulève contre la foi d'un Pascal, par exemple, si *lugu-*

(1) *La Vie littéraire* (tome IV).
(2) *La Vie littéraire* (tome III).

bre, contre *l'excès de sa pureté* qui le conduisait à des *idées horribles* (1).

« Quelque discours qu'on puisse tenir, parler c'est affirmer », comme il l'a dit à Jean Hébrard. Il faut bien qu'un jour ou l'autre, le sceptique cesse de douter absolument, quand ce ne serait qu'en traduisant, en présence des actions des hommes, les réactions de son propre tempérament. Aussi bien peut-on dire, sans tomber dans le paradoxe, que l'indécision de France ou son refus de fixer son choix lui composait une attitude et devait l'obliger à prendre parti. Son parti pris (et sa réputation établie), il était inévitable qu'à un de ces moments de grandes crises politiques où il faut se trouver d'un côté ou de l'autre de la barricade, il se laissât embrigader et qu'il acceptât de passer pour le défenseur résolu des idées auxquelles il n'avait donné qu'un acquiescement lointain, distant, et comme étranger à sa volonté... Mais la foi ne fait pas que lui répugner, elle l'agace, l'irrite, l'exaspère ; il lui porte secrètement envie. Il a beau dire qu'il faut « savoir douter », le doute est une science qui s'enseigne, peut-être, mais qui ne s'apprend pas. France est né impuissant à croire, voilà tout, comme il est né fermé au sublime, et, ne pouvant acquérir la croyance, il n'a souhaité rien moins que de la voir disparaître. Il a commencé par considérer le monde comme un spectacle, et par y chercher des distractions. Mais il a rencontré des êtres qui parlaient de renoncement et de sacrifice, et après avoir souri de ces fous, il a ressenti comme une offense des délices qu'ils semblaient puiser dans l'oubli d'eux-mêmes. Il les a accusés de contrevenir par orgueil aux saines règles de la vie (lesquelles, comme nul ne l'ignore, consistent à jouir par les yeux, les oreilles et tout le corps des biens de cette planète périssable), et il a proclamé que leur laideur offusquait la beauté et que leur attitude troublait la sérénité

(1) *Vie littéraire* (tome IV).

de la nature innocente. De là, *Thaïs* (1890) (1) où avec l'air de se divertir à évoquer pour les opposer les uns aux autres les systèmes philosophiques des hommes, France caresse sournoisement l'arrière-pensée de nous montrer combien la foi agissante est suspecte, et à quel point son zèle passionné est sujet à varier. Quoi de plus délectable que l'étonnant renversement que le mysticisme opère dans les âmes de l'anachorète et de la courtisane ? Mais Nicias, l'aimable Grec que l'auteur semble bien avoir chargé d'exprimer ses opinions, ne laisse pas, malgré sa sagesse, de ressentir un certain dépit de la sainte exaltation de Thaïs. L'ardeur de la néophyte, que Paphnuce a réussi à ramener à Dieu, l'incite à un mélancolique retour sur lui-même, et ce sceptique, pour qui vivre, c'est épuiser tous les plaisirs, exhale ses regrets de ne pouvoir connaître qu'une seule espèce de bonheur :

Et toi, ma Thaïs, va et réjouis-toi, sois plus heureuse encore, s'il est possible, dans l'abstinence et dans l'austérité que tu ne l'as été dans la richesse et dans le plaisir. A tout prendre, je te proclame digne d'envie. Car si, dans notre existence, obéissant à notre nature, nous n'avons, Paphnuce et moi, poursuivi qu'une seule espèce de satisfaction, tu auras goûté dans la vie, chère Thaïs, les voluptés contraires qu'il est rarement donné à une même personne de connaître. En vérité, je voudrais être pour une heure un saint de l'espèce de notre cher Paphnuce...

Sans doute sied-il de faire, ici, la part de l'ironie, et de se défendre contre l'entraînement à dramatiser les choses. On ne pourrait commettre d'erreur plus grossière qu'en supposant capable d'avoir traversé une crise sentimentale, morale, ou seulement intellectuelle, cet écrivain qui n'avait que le génie de la curiosité ou de la disquisition, et qui a bien pu éprouver de l'humeur contre ce qui échappait à sa prise, mais qui n'a certainement pas souffert de son incompréhension. Personne pour se

(1) De là, aussi, la plupart de ses contes, notamment *Laeta Acilia* et *l'Humaine tragédie*, et plus tard, sur un autre plan, *la Vie de Jeanne d'Arc*.

consoler plus vite d'avoir été déçu que ces esprits impatients et inconstants qui courent d'idées en idées, et que celui-ci, en particulier, qui ne fut jamais, même provisoirement, convaincu, comme Voltaire. Je crois, cependant, que France ressentit de l'amertume d'être dépourvu de cet « instinct secret des besoins des âmes » qu'il reconnaissait à Renan, et de ne pas posséder la foi, à défaut d'être possédé par elle... Il hait presque Paphnuce d'avoir arraché Thaïs à son existence profane (« il était devenu si hideux qu'en passant la main sur son visage, il sentit sa laideur »), et s'il a insisté avec tant de complaisance sur la fermeté de la croyance en Dieu de l'abbé Jérôme Coignard, c'est que ce Thélémite se comporte avec plus de cynisme que le dernier des mécréants *(La Rôtisserie de la Reine Pédauque, Les Opinions de Jérôme Coignard*, 1893). Une religion qui n'empêche pas de boire, de tricher au jeu, de voler, de trousser les filles, de tuer même, voilà ce qu'il nous faut ! Jérôme Coignard se félicite, d'ailleurs, de « n'avoir point appliqué sa raison aux vérités de la foi ». C'est une sage précaution. Ce savant homme, et qui s'exprime en langage fleuri et choisi, tient que sa fidélité au dogme de la révélation l'autorise à douter de tout, et sa dialectique est infatigable à miner les opinions établies. « Rien n'égale l'audace de sa pensée. »

Les plus doctes d'entre nous, dit-il à son béat élève Jacques Tournebroche, diffèrent uniquement des ignorants par la faculté qu'ils acquièrent de s'amuser à des erreurs multiples et compliquées. Ils voient l'univers dans une topaze taillée à facettes au lieu de le voir, comme Madame votre mère, par exemple, avec l'œil tout nu que le bon Dieu lui a donné. Mais ils ne changent point d'œil en s'armant de lunettes.

« L'homme est par essence une sotte bête, ajoute-t-il, et les progrès de son esprit ne sont que les vains effets de son inquiétude. » Cette science, dont il est si fier, ne fait que compliquer les erreurs de ses sens bornés ; c'est le

hasard qui le mène dès qu'il s'occupe de politique et se flatte de diriger l'Etat; il aime la guerre parce qu'il est cruel, et rien n'est plus simple que l'esprit de celui qui accomplit de grandes choses... Ne vous figurez pas que « le bon maître » Anatole France plaisante quand il définit son héros un « mélange merveilleux d'Epicure et de saint François d'Assise ». A l'homme *qui veut être haï*, Coignard manifeste, en effet, « le plus doux, le plus indulgent et *le plus charitable* des sentiments qu'il puisse inspirer : le mépris ». Coignard *méprise les hommes tendrement.* On ne s'attribue pas le beau rôle avec une plus élégante désinvolture ! France a compris que pour avoir la supériorité sur les croyants et les héros, sur tous ces illuminés dont il était incapable de partager le rêve et d'admirer les vertus, et qu'il accusait de fanatisme, il lui fallait jeter de la cendre sur son propre feu, et les rejeter pêle-mêle avec les brutes dans le gouffre infini de l'erreur, en les accablant d'un dédain magnanime et transcendant. Il a cru — impressionné qu'il était par le laisser-aller de Renan — qu'en donnant à son scepticisme un air d'indulgence, ou à sa sagesse une apparence de mansuétude, il détournait pour ainsi dire à son profit la sainteté (1).

Sur un ton d'homélie, il prêchera que « tout est mystère dans l'homme », et que, comme nous ne pouvons rien connaître qui ne soit lui, il faut admettre, il faut souffrir que chacun de nous possède, au moins, *deux ou trois philosophies.* Il en possèdera davantage. Son œuvre qu'effleure, à travers Renan, un reflet de la philosophie hégelienne, et qui repose sur le principe de *l'identité des contradictoires*, est proprement, selon l'expression de Jules Lemaître (2), « le plus radical bréviaire de scepti-

(1) « Rabelais prêchait la tolérance, Montaigne la toute-sagesse de la nature, Voltaire la raison et la bonté, Renan le progrès. Ainsi tous nos sceptiques furent pleins de ferveur, tous travaillèrent à délivrer leurs semblables des chaînes qui les accablent. *Ils furent des saints à leur manière.* » (*Les Matinées de la villa Saïd* ; propos d'Anatole France recueillis par M. Paul Gsell.)

(2) *Les Contemporains* (6e série).

cisme qui ait paru depuis Montaigne ». Mais encore Montaigne, qui avait bien quelques certitudes et qui admirait les vertus humaines, était-il intellectualiste. Il croyait que l'usage qu'on fait de l'intelligence a un but utile déterminé, et qu'elle est bonne pour l'action. France ne se sert de son esprit que pour s'amuser. Il se complaît dans son doute, il s'y joue comme le dauphin dans la mer, et se refuse absolument à en sortir. Il ne se fatigue pas de se contredire ni de dire sans cesse qu'on ne sait rien, qu'on ne peut rien savoir, et il est remarquable, notamment, qu'il reproduit à satiété, dans des termes presque identiques, les mêmes idées touchant la vanité de la connaissance. Ainsi Polyphile, dans les notes écrites par Pierre Nozière en marge de son Plutarque (1), refait après Coignard, dont il a poussé au ruisseau la défroque crasseuse et arraché le masque diogénien, le procès de la science et des institutions des hommes, fruits misérables de leur misérable cerveau. Et de ces fruits pourris, ou détachés de l'arbre, encore verts, par une main négligente, le *Jardin d'Epicure* est jonché...

Je viens de dire que France ne se sert de son intelligence que pour s'amuser. Mais ce n'est pas sans orgueil que cet aristocrate nous donne à entendre que le jeu supérieur et désintéressé de la spéculation est un jeu meurtrier. La pensée, assurera Jérôme Coignard, « la pensée est une maladie particulière à quelques individus, et qui ne se propagerait pas sans amener promptement la fin de l'espèce ». Par bonheur, les hommes en sont en grande majorité exempts, et elle n'est pas contagieuse. En général, nous ne nous rendons pas compte combien notre condition ressemble à celle des ouvriers des pyramides, qui épuisaient leurs jours à entasser des pierres pour édifier des monuments dont le sens et la destination leur échappaient, et nous nous abandonnons pour vivre à notre

(1) *Pierre Nozière.*

instinct, qui travaille (on ne sait pourquoi) à corriger cette méchante civilisation qu'il a faite (on ne sait comment). Et lorsque France-Coignard, devenu France-Bergeret (1), prendra parti, à côté des socialistes, dans l'Affaire, toujours plein « d'un bienveillant mépris des hommes », et moins convaincu, comme l'a dit Barrès, « de l'innocence de Dreyfus que de la culpabilité générale », ce sera parce que « l'instinct du peuple a des lumières qui dépassent celles des savants... » « C'est lui, le peuple, déclarera-t-il à M. Louis Vauxcelles (2), qui élabore la foi de l'avenir ; il esquisse confusément le signe de la religion nouvelle. La foule ignorante crée le divin avec une patience auguste, avec la lenteur des forces naturelles. »

Je n'ai pas besoin de souligner quel abîme sépare ici, au point où nous sommes parvenus en esquissant ses démarches, la pensée d'Anatole France de celle de son maître Ernest Renan, quoiqu'elle affecte, pour prophétiser l'avenir social, quelque chose du délire de celle-ci à imaginer le Dieu de l'évolution indéfinie prenant conscience de lui-même ou s'achevant *dans un hymne sortant de milliards de voix...*

France a pu se proposer pour modèle l'art de l'auteur de *La Vie de Jésus*, il n'a jamais eu l'inquiétude morale et le respect foncier de cet intellectuel pour les hautes questions qui intéressent la destinée humaine. Renan était, en effet, un magnifique penseur dont l'idéalisme faisait le fond de la nature et à qui seul, comme l'a reconnu M. Pierre Lasserre, le caractère ou la volonté a manqué. Ce grand esprit de décadence, que Remy de Gourmont a pu appeler le *sulpicien de la science*, croyait qu'il existe une vérité et qu'il la faut poursuivre, et c'est par peur de la laisser lui échapper qu'il a embrassé ou

(1) *Histoire contemporaine : L'Orme du Mail* et *Le Mannequin d'osier* (1897), *L'anneau d'Améthyste* (1899) ; *Monsieur Bergeret à Paris* (1904).
(2) *Le Matin*, 13 août 1904.

caressé toutes les formes sous lesquelles elle pouvait se présenter (1).

En faisant confiance à l'instinct du peuple, et en lui abandonnant le soin d'améliorer la condition humaine — encore qu'il croie que la civilisation a ajouté à la barbarie naturelle et l'a compliquée, — c'est au nihilisme pur qu'Anatole France aboutit. Il n'a aucune théorie relativement à l'organisation civile et économique de la société, et ce nouvel ordre de choses, dont il assure quelque part qu'il imposera un jour la paix universelle, il ne l'attribue qu'au hasard, il n'en fait que l'œuvre de l'enchaînement capricieux des circonstances. Peut-être France incline-t-il à croire que les hommes, ces bêtes malfaisantes, comme disait l'abbé Coignard, valent un peu mieux que la nature. Mais je n'en suis pas bien sûr. Au reste, si « la vie organique est un mal particulier à cette vilaine petite planète-ci », selon la remarque de M. Bergeret, comment les instincts des hommes qui sont consubstantiels à cette vie vaudraient-ils mieux qu'elle ? A bien voir, France est misanthrope, mais avec une tendance à admettre que les choses s'arrangent, et un goût prononcé pour les plaisirs et la beauté sensuels. Son immoralisme exige, coûte que coûte, qu'il soit naturiste, mais il ne s'abandonne pas à son matérialisme avec l'exaltation quasi mystique d'un Diderot que la vie libre enivre et qui va par amour d'elle jusqu'à prêcher le retour à l'état sauvage. France se réserve, par une certaine pusillanimité ou par un certain manque de fougue et de tempérament, et le maître de Jacques Tournebroche est l'image du gaillard qu'il aurait voulu, mais qu'il n'a pas osé être. Sa nonchalance le rend hésitant. Il adore la

(1) Faisant l'apologie de l'abbé Coignard, France, dans la préface de ses *Opinions*, dit qu'il ne lui manqua, pour réaliser une de « ces belles constructions mentales qui étonnent et ravissent les hommes », que de savoir combler l'intervalle des vérités avec « le mortier de la sophistique ». France se contente, en réalité, de ramasser celles qu'il rencontre par tous les chemins, et de les rejeter aussitôt comme de vaines illusions. S'il ne bâtit pas, c'est qu'il n'a rien à bâtir.

pensée, mais il en a peur ; et il n'agite les idées que quand elles sont disjointes ou qu'il les a isolées.

Dans *le Puits de Sainte-Claire*, Giovanni cherchant la Vérité voit paraître une roue semblable à celle des loteries et portant non une seule, mais plusieurs vérités de toutes les couleurs, la blanche exceptée.

— Je ne connaîtrai donc pas sur la roue universelle la Vérité blanche et pure que je cherche ? soupire le saint homme.

Et il appelle la Vérité avec des larmes :

— Vérité pour qui je meurs, parais aux regards de ton martyr !

Mais comme il gémit, la roue vivante se met à tourner de plus en plus vite, tant qu'enfin ses couleurs se fondent et qu'elle paraît toute blanche. Giovanni entend alors une voix qui lui dit :

— Contemple la Vérité blanche que tu désirais connaître. Et sache qu'elle est faite de toutes les vérités contraires, en même façon que de toutes les couleurs est composé le blanc.

Le symbole est clair. Toutefois, ce n'est qu'au fond d'une sorte de rêve ou de délire que France fait tourner dans son esprit la roue fantasmagorique où se décompose comme dans un prisme le spectre décevant des vérités relatives. Dans ses écrits, il ne nous en énumère que quelques-unes et contradictoires. Elles baignent, elles semblent baigner, pourtant, dans une atmosphère de bonté, à tout le moins d'indulgence et de tolérance, et le charme d'un rayon de beauté les dore. Mais ces grâces fallacieuses ne suffisent pas à nous procurer l'impression d'une harmonie. Elles ne sauraient suppléer à l'absence de ce sentiment profond dont Renan a dit, dans la préface de *La Vie de Jésus* « qu'il embrasse l'ensemble [d'une œuvre] et en fait l'unité ».

Anatole France n'a point d'éthique, et non seulement il n'obéit à aucun impératif, mais aucune *idée-force* ne se dégage du désordre ou de l'anarchie de ses pensées. D'ail-

leurs, comme il n'a point d'éthique, nous savons qu'il n'a point non plus d'esthétique. Rappelons-nous l'affirmation de *La Vie littéraire* : « L'esthétique ne repose sur rien de solide. C'est un château en l'air. On ne peut l'appuyer sur l'éthique. Il n'y a pas d'éthique. Il n'y a pas de biologie. Il n'y a pas non plus de sociologie. » Le beau n'existe que dans notre intelligence, ou n'est qu'une invention de notre intelligence. Pour lui, France, une petite race d'hommes privilégiés s'en est fait une conception sereine qui répond à son goût, sinon à ses aspirations, et ce sont les Grecs. Nous savons qu'il partage sur ce point l'opinion de Leconte de Lisle et des néo-hellénistes de sa jeunesse, et qu'il croit que le paganisme, qui fut une religion joyeuse, en opposition avec le christianisme, qui est une religion triste, a réalisé la perfection, un équilibre et une harmonie qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Croyance fausse, sans doute, comme on en a maintes fois fait la remarque, et comme l'a répété dernièrement, avec force, M. Henri Massis (1). Elle l'incite seulement à exprimer dans une forme ordonnée et conservatrice ses idées licencieuses et ses sentiments un peu débraillés, autrement dit à donner un cadre classique à son évangile de joie romantique, à son naturisme sans enthousiasme, confus et réticent, et dont quelque chose de désabusé et d'amer trouble ou ternit l'air d'innocence.

§

A dater du *Crime de Sylvestre Bonnard*, dont j'ai essayé d'indiquer les mérites, Anatole France n'a cessé, d'œuvre en œuvre, de perfectionner son style et de gagner en grâce et en adresse. On a admiré comme il convenait, dans *Thaïs*, l'étonnante plasticité d'une langue dont le rythme sait s'alanguir et s'infléchir dans les descriptions des paysages, pour épouser les objets avec une souplesse qui rappelle celle de Loti, et dont les phrases

(1) *Jugements*, 1re série : *Anatole France*.

empruntent à Flaubert son éclat pour peindre les mœurs de la civilisation grecque finissante. S'il n'y a pas effort, à proprement parler, il y a peut-être, cependant, ici, manque de spontanéité dans l'art avec lequel France fait usage de son érudition ; et le caractère de Paphnuce — non parce qu'il nous fait assister à la transformation de son amour divin en amour humain, mais parce qu'il prête à ce saint quelque chose des sentiments que sa conduite lui inspire — nous apparaît assez décevant et incohérent. Mais comme il est expert, en revanche, à manier l'ironie, et avec quelle savante perfidie il use de l'insinuation ! Dégustez et comparez, par exemple, ces deux passages sur l'anachorète, et dites s'il n'y a pas plus de férocité dans l'évocation poétique que dans la perverse analyse :

Or, un jour que, rappelant selon sa pieuse habitude, les heures qu'il avait vécues loin de Dieu, *il examinait ses fautes une à une pour en concevoir exactement la difformité*, il lui souvint d'avoir vu jadis, au théâtre d'Alexandrie, une comédienne d'une grande beauté, nommée Thaïs...

Quand venait le soir, le murmure des tamaris, caressés par la brise, lui donnait le frisson, *et il rabattait son capuchon sur ses yeux pour ne pas voir la beauté des choses...*

Notons-le tout de suite, France manque de fécondité verbale, et il n'a pas l'imagination littéraire aventureuse. Il ne se pique pas de découvrir de ces continents que la mer engloutit presque aussitôt après qu'ils ont été reconnus (1). Il est prudent ; il est sage, et sans doute n'a-t-il jamais souffert de ce que l'autre appelait « les affres du style ». Le trésor de la tradition française lui suffit, et ses meilleures réussites sont dues, notamment, à une combinaison de Rabelais, de Montaigne et de Voltaire. A preuve *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* que je crois

(1) « Je ne crois pas aux nouveautés préméditées. La meilleure façon d'être novateur, c'est de l'être malgré soi. » (*La Vie littéraire*, tome II). On ne saurait mieux dire.

bien qu'il faut tenir pour son chef-d'œuvre. France nie que l'écrivain qui emploie le plus de mots, et les plus rares, soit le meilleur des écrivains. Il a dit du style simple, dans *le Jardin d'Epicure,* qu'il est « une lumière blanche » comme cette vérité totale qui se montra faite à Giovanni de toutes les vérités confondues, et il a expliqué qu'il y fallait voir un composé subtil des éléments les plus divers. Aussi bien, sa langue, — savamment elliptique sous ses dehors nonchalants — est-elle très complexe, encore qu'il n'y paraisse pas. Elle est le fruit d'une immense lecture, — je ne dis pas de l'étude et de la réflexion, mais de la volupté de la lecture. Elle n'est point *faite,* elle *se fait* toute seule. Quoiqu'elle fourmille d'emprunts, elle n'est pas factice. « Grâce péniblement apprise », a laissé tomber avec dédain Ferdinand Brunetière. Le mot est injuste. Rien d'aussi aisé, d'aussi *naturel* que l'assimilation de France, qui, sauf dans ses pastiches voulus et nettement présentés comme tels (l'épisode, d'ailleurs remarquable, des *Trublions,* par exemple, dans *Monsieur Bergeret à Paris*) s'approprie avec une aisance souveraine et un merveilleux discernement les ressources que le parler d'une glorieuse lignée de maîtres lui fournit, et qui même utilise — mais avec modération — les richesses, empreintes d'une sensibilité plus frémissante, mais de qualité plus douteuse, de ses contemporains. Parmi ceux-ci, Renan, dont il a si bien reproduit l'onction et la gravité doucereuse dans son discours aux fêtes de Tréguier, excite surtout ce besoin d'imitation qui tient à son tempérament réceptif, et qui est chez lui inconscient. Sa vie durant, il a été hanté par l'irrésolution berceuse de ce Celte, le charme de sa pensée qui semble se plaire à décevoir; et sa musique toute chargée de visions brumeuses l'obsédait. Mais, je le répète, l'idéalisme qui l'inspire lui faisait défaut, et il ignorait l'inquiétude. Voltaire déclarait, mi-sérieusement, mi-plaisamment : « Je suis clair parce que peu profond. » France est probablement lim-

pide pour la même raison, et je ne dis pas cela seulement parce qu'il remue plus d'idées qu'il n'a de pensées, mais parce que ses sentiments ne sont pas très compliqués. Quitte à le désapprouver quand il assure qu' « il n'y a de beau que ce qui est facile », il faut bien lui donner raison quand il écrit dans son article sur Charles Morice (1) : « Je ne pardonne pas aux symbolistes leur obscurité profonde. — « Tu parles par énigmes » est un reproche que les guerriers et les rois s'adressaient fréquemment dans les tragédies de Sophocle. Les Grecs étaient subtils ; pourtant ils voulaient qu'on s'exprimât clairement. » Il ne laisse pas d'y avoir quelque chose de désobligeant, en effet, et comme un désir d'en imposer dans cette façon d'exiger l'attention du lecteur en s'entourant volontairement de mystère, et de se rendre inintelligible en usant d'artifices grammaticaux et syntaxiques. Mais il est des âmes dont le songe de la vie se déroule à travers tant de mondes ténébreux ou diversement nuancés, des natures si riches, qu'elles ne sauraient plonger en elles-mêmes sans ramener au jour en s'exprimant les idées et les sentiments les plus lointains et les plus intimement liés pourtant, et sans tenir notre esprit et notre sensibilité en haleine comme par de constantes allusions et de continuels sous-entendus. Rien de tel chez Anatole France. Il nous amuse, certes ! et nous intéresse agréablement, mais il ne nous fait jamais nous abîmer dans la méditation, et jamais non plus il ne nous cause d'étonnement, s'il nous procure des surprises. Ainsi quelle différence entre sa misanthropie et le pessimisme d'un Schopenhauer ! Il redit, en langage raffiné et souvent savoureux, des choses qui ont été déjà dites : « Le christianisme a fait beaucoup pour l'amour en en faisant un péché » *(Jardin d'Epicure)* ; « Les hommes souffrent parce qu'ils sont privés de ce qu'ils croient être un bien, ou que, le possédant, ils

(1) *La Vie littéraire* (tome II).

craignent de le perdre » *(Thaïs)* ; « En amour on se brise l'un contre l'autre, on ne se mêle pas » *(Le Lys rouge)* ; « L'intelligence... est la faculté de concevoir quelques rapports fixes dans la diversité des phénomènes (1) » *(Pierre Nozière)* ; « De bonne foi, Tournebroche, mon fils, qu'est-ce que la peine de mort, sinon l'assassinat perpétré avec une auguste exactitude? » *(Les opinions de Jérôme Coignard)*, etc... et je ne parle pas des truismes et des affirmations gratuites qui foisonnent dans *Sur la pierre blanche*, dans *L'Ile des Pingouins* et surtout dans les *Discours civiques*.

Les connaissances de France en matière d'exégèse et de philologie sont superficielles, et c'est tout juste s'il est informé des derniers travaux des biologistes. Il est loin d'avoir la « tête encyclopédique » de Diderot, la souplesse et la vivacité intellectuelle de Voltaire et son admirable pouvoir de vulgarisation. Il s'en tient à peu près uniquement aux sciences physiques et à l'astronomie, et il ne tarit pas, en particulier, sur les astres, l'infinité de leur nombre, l'énormité de leurs dimensions, et c'est avec un plaisir sans cesse renouvelé qu'il se livre à leur propos à des considérations qui rappellent celles du bonhomme Fontenelle sur la *Pluralité des mondes habités*. Enfin, il n'est pas du tout psychologue. Il échoue dans le seul roman d'analyse où il se soit essayé *(Le Lys rouge)*, à nous introduire dans l'intimité des cœurs de Thérèse Martin-Bellème, son héroïne, de Le Ménil et de Dechartre, ses principaux protagonistes. Il est difficile d'être plus rudimentaires et cependant aussi conventionnels que ces mondains et cet artiste à qui, il est vrai, France prête sa langue sans défauts, et dont il commente les actes à l'aide de phrases d'anthologie, mais dont la mélancolie à ressasser la vanité des plaisirs sensuels est un peu celle de ces vieux airs que moulent les orgues de

(1) Voir Taine.

Barbarie... Toutes les femmes d'Anatole France, du reste, sont taillées sur le patron de la petite Mme des Aubels de *La Révolte des Anges*, et faites pour se déshabiller à la première injonction de l'homme.

Gilberte, nous confie-t-il, était modelée par le génie de l'Espèce, et nul autre génie ne s'était associé à cet ouvrage. Aussi tout en elle inspirait le désir, et rien, dans sa forme ni dans son essence, ne ramenait l'esprit à d'autres sentiments... Elle était mieux faite pour inspirer le désir que pour l'éprouver. Cependant, elle sentait bien que sa destination était d'aimer et elle la suivait volontiers et avec plaisir.

France ne laisse pas la passion de ses amants se détourner de sa fin naturelle. Dechartre, Tournebroche, Maurice d'Esparvieu ne vont à Thérèse, à Catherine la Dentellière, à Jahel, à Gilberte que pour ce que vous savez, et en dehors du sentiment vif qu'ils éprouvent pour les charmes très réels, et complaisamment décrits, de ces créatures prédestinées, ils ne connaissent que la jalousie. France nous a dit qu'il n'était pas observateur. Il y paraît dans ses livres, où l'on ne trouve aucun caractère. Mais il possède à un degré suprême le don de croquer des silhouettes et de les animer pour mettre ses idées en scène. Ce *spectateur* nous donne le plus réjouissant des spectacles. Il renchérit, avec une grasse verve rabelaisienne, sur l'art sec et nerveux de Voltaire à prêter à la satire un air de farce, et il excelle à envelopper de bonhomie pateline la mystification, à caricaturer les gestes les plus simples de ses personnages, à les rendre comiques en forçant à peine leurs traits et en leur prêtant des propos en complet contraste avec ce que l'on devine qu'ils pensent. Remarquerai-je qu'il a une prédilection pour les *martyrs ridicules*, selon l'expression de Léon Cladel ? Il est vrai qu'il ne résiste pas au malin plaisir de nous présenter sous des dehors tant soit peu grotesques les misérables que leur disgrâce ou leur faiblesse devraient lui rendre sympathiques... Ainsi, le bibliothécaire de

La Révolte des Anges et *Crainquebille* lui-même ; et l'un des rares passages de ce médiocre et assez fade *Monsieur Bergeret à Paris* où il y ait de l'accent, est celui qui nous fait assister au « passage à tabac » d'un malheureux intellectuel égaré dans quelque bagarre et montrant sous les coups de soulier à clous des *flics* (je cite de mémoire) « cet air submergé des myopes qui ont perdu leur lorgnon ».

Anatole France ne s'est mis à l'histoire proprement dite avec un esprit objectif qu'après avoir dépassé la maturité, et pour y apporter les méthodes de critique rationaliste de l'auteur des *Origines du Christianisme*. Je fais allusion à *La Vie de Jeanne d'Arc,* dont on a dit qu'elle était sa *Vie de Jésus*. La comparaison n'est pas extrêmement flatteuse pour la mémoire de Renan. L'œuvre, d'un archaïsme de langage voulu, et assez désagréable, est alourdie de digressions, quoique, « pour être lu », France n'ait pas cru devoir y introduire de citations littérales. Les préoccupations scientifiques qu'on y trouve mêlées à des intentions purement artistiques, la fausse naïveté qui s'y guinde au milieu d'entreprises de psycho-physiologie rétrospective, plutôt délurées, lui prêtent un caractère bâtard, sinon équivoque. Et je passe sur ce que peut avoir de pénible ou seulement d'offensant pour le goût l'assimilation à quelque malade hallucinée de l'étonnante fille qui arrachait à Michelet des larmes de tendresse et d'enthousiasme. Mais il y a dans ce livre des pages évocatrices égales en beauté à la peinture de l'hégémonie romaine dans *Thaïs*, et qui prouvent à quel point France, grâce à un singulier mimétisme, savait modeler sa pensée fluide, sinon sur la conscience, du moins sur la figure des peuples les plus différents, et refléter les images du passé dans le pur miroir de son verbe. Intuition, sympathie clairvoyante et divinatrice, on ne peut dire au juste. Compréhension réfléchie, en tout cas pas, car je ne vois nulle part qu'il se soit fait de l'histoire

une nette vision d'ensemble, et qu'il ait étudié et saisi avec maîtrise ses variations dans leur détail. A l'exception de *Les Dieux ont soif*, qui est une vaste fresque dramatique d'une suggestive vraisemblance dans toutes ses parties, c'est surtout, du reste, dans les nouvelles courtes ou dans les contes d'une élégante brièveté qu'il a le mieux réussi à nous donner de l'esprit de certaines époques la meilleure impression légendaire. — Mais la légende n'est-elle pas l'élixir précieux qui contient le sens le plus profond de l'histoire ? A cet égard, presque tout *Clio, Gallion* même, quelques pages des *Contes de Jacques Tournebroche* et de l'*Etui de nacre* — l'extraordinaire *Procurateur de Judée*, notamment — sont de véritables joyaux, et qui suffiraient à assurer la gloire d'Anatole France, si l'on ne trouvait dans la plupart de ses œuvres quelque chose à admirer.

France écrivait vite, il a beaucoup écrit, et il y a bien des imperfections chez ce très parfait styliste (1). Il faut laisser aux cuistres le plaisir derelever celles qui ne tiennent qu'à des négligences. Mais en dehors des incorrections qu'il a pu commettre, comme toute le monde, il s'est un peu trop souvent abandonné à des digressions fastidieuses (les rêveries de M. d'Astarac, par exemple, dans *La Rôtisserie de la reine Pédauque)*, et il n'a pas toujours évité la monotonie, du fait même qu'il ironisait sans cesse. Toute une partie de son œuvre est gâtée, en outre, par un ton de polémique assez insipide et qui semble à présent démodé. On compterait aujourd'hui les feuilles où l'on peut encore écrire comme parlaient M. Roux, Jean Marteau et, parfois, M. Bergeret lui-même, et je tiens pour à peu près insupportables les grimaçantes bouffonneries de l'*Ile des Pingouins*. Je crois que, vers la soixan-

(1) Ainsi, ce n'est peut-être pas une excuse suffisante, pour souffrir sous sa plume une phrase comme celle-ci, d'invoquer que l'on pastiche la langue du XVIIIe siècle : « Maintenant *que* vous entendez, mon fils, *que* le feu est l'élément par excellence, vous concevez mieux ce *que* je vais vous enseigner, *qui* est plus considérable *que* tout ce *que* vous avez appris jus*qu*'ici, et même *que* ce *que* connurent jamais Erasme,Turnèbe et Scaliger.» *(La Rôtisserie de la Reine Pédauque)*

taine, France a eu le tort d'oublier le précepte de son maître Renan : « On ne doit écrire que de ce que l'on aime », et qu'il a demandé à sa virtuosité de suppléer l'ardeur combative et peut-être la conviction politique qu'il sentait en lui défaillantes. Mais si l'érudition livresque fait le fond de ses écrits, si elle les inspire et les anime, il ne faut pas se lasser de dire que sa langue n'est nullement factice. Un tour particulier d'esprit et de main en unit les éléments multiples dans la plus harmonieuse et la plus originale des compositions, et il n'est pas jusqu'à ses grâces surannées, elles-mêmes, qui ne s'y rajeunissent d'un très moderne impressionnisme.

« Extrême fleur du génie latin », a prononcé Jules Lemaître. Il n'y a rien, absolument rien de nordique, il est vrai, dans l'art ni dans la pensée d'Anatole France, qui tendraient plutôt vers l'alexandrinisme. Mais il ne lui a pas manqué qu'une âme. Il lui a manqué de croire à son intelligence, et de soumettre ses facultés agiles à une discipline de conscience ou de volonté. A défaut d'être un lyrique ou un pur imaginatif, comme il n'est ni un héros ni un constructeur, il n'a pas été suivi par la jeunesse. Les écrivains, comme M. Charles Maurras, qui ont le plus d'admiration pour sa forme, sont aussi éloignés que possible de son esprit. Peut-être son bel exemple d'humanisme, qui a réhabilité la culture et si hautement honoré la langue française, a-t-il en partie réparé le mal que son enseignement anarchiste avait fait. Mais ce sont les connaisseurs émus et profonds de l'homme que nous aimons, aujourd'hui, et nous comprenons que nous avons bien plutôt besoin de professeurs d'ordre et d'énergie (d'énergie dans l'ordre) que de dilettantes. Ce que firent utilement, et avec courage, en des temps farouches, un Rabelais et un Montaigne ne répond plus aux exigences de notre époque, où je crois que c'est par excès d'indulgence et d'indifférence que nous serions enclins à pécher. En tout cas, la voix d'Anatole France n'éveille aucun

écho dans les intelligences et dans les cœurs qu'un généreux désir d'action salutaire exalte. La leçon cruelle des événements a démenti absolument tout ce qu'il disait, et il n'est que de dresser à côté de la sienne la grave et fière figure de Maurice Barrès pour sentir, avec la toute puissante force de l'évidence, comme il fut peu le maître que les générations nouvelles réclamaient.

JOHN CHARPENTIER.

LA FLOTTE
QUE NOUS DEVONS AVOIR

—

A M. le vice-amiral Dumesnil,
Commandant en chef l'escadre de la Méditerranée.

Je voudrais exposer aussi brièvement que possible quelques considérations sur la Marine Française. Des regrets sur son état actuel sont des fleurs sur une tombe, ils ne sauraient la tirer du « sommeil », comme elle-même a qualifié son attitude d'après guerre.

La marine pour faire quoi ?

La flotte composée de quels navires ?

Voilà les questions de demain.

Un article du capitaine de corvette Cogniet, paru dans le *Mercure* du 15 octobre 1923, a montré le récent passé de notre marine, le présent de la guerre et la situation acceptée à Washington.

Jamais on ne dira trop le travail incessant et jamais sans péril des marins ; entre les coups durs, le soldat a connu les repos, le marin, non ; le soldat courait un danger individuel et gradué, tout l'équipage courait le même danger et la blessure était rare.

Si, mettant la gloire à part, notre marine de 1914 eut quelques mérites, elle les doit à sa préparation. Nous en donnerons seulement comme exemples que nos Alliés ont copié nos méthodes de tir et que nos cuirassés ont encaissé des coups qui eussent coulé bien des Anglais.

La confiance, inspirée alors par notre flotte, lui a valu de se voir confier la garde de la Méditerranée par l'Angleterre ; et celle-ci se trouva libre de concentrer ses forces en Mer du Nord. Sa supériorité maritime sur la Flotte de Haute

Mer Allemande fut un facteur important dans sa décision d'intervenir à nos côtés : elle possédait la maîtrise de la mer.

Si notre flotte de 1914 n'avait pas existé, l'Angleterre, en effet, eût été obligée de répartir ses forces sur la longue route des Indes, sans pouvoir conserver dans les eaux métropolitaines une supériorité sur la flotte allemande, où puiser la certitude du succès.

Notre flotte de 1914 n'était-elle pas aussi le meilleur conseil de prudence à l'allié méditerranéen de l'Allemagne?

A ceux qui mettent en doute l'utilité des dépenses d'une marine, il n'est pas de meilleur exemple à citer. Le 4 août 1914, par l'entrée en guerre de l'Angleterre et la neutralité de l'Italie, notre flotte était payée, son rôle était joué et *l'activité de l'Escadre de ligne devenue sans objectif.*

Evidemment, le tir des gros canons eût mieux satisfait l'opinion ; évidemment, officiers et marins des cuirassés eussent ambitionné un appel plus direct à leur science et à leur dévouement. Beaucoup d'entre eux, il est vrai, qui ont armé les flottilles chassant les sous-marins, ont eu la satisfaction d'accomplir un devoir plus concret. Jamais pourtant la marine n'a mieux affirmé sa raison d'être. C'est parce que nous estimons que la flotte n'a rien perdu de sa valeur politique en temps de paix, du fait de sa puissance disponible en temps de guerre, et de la mobilité de cette puissance, que nous essaierons dans cet article de fournir quelques arguments à ceux, qui, comme nous-mêmes, veulent que la France puisse poursuivre ses destinés pacifiques dans une liberté d'action dont la sécurité est la seule assise.

§

Nous évaluons assez clairement la puissance d'une armée de terre ; sa victoire est un événement tangible dont les conséquences sont immédiates : la possession de la terre passe à d'autres mains.

Le poids que pèse une marine dans la vie d'un peuple se

présente moins clairement : on se sert de la mer, on ne la possède pas ; elle est un support de puissance, non une condition indispensable de l'existence, puisqu'il y a des peuples qui n'ont pas de rivages.

La marine est l'apanage d'un grand peuple, le facteur de sa puissance, le soutien de son rôle dans le monde. L'histoire vous dira que la victoire appartient à celui qui a le contrôle de la mer. Qu'est-ce que cela veut dire ? Lorsque, en temps de guerre, une nation, étreinte dans la lutte corps à corps sur terre, a encore la vitalité nécessaire pour entretenir et développer sa marine, qui n'est pas nécessaire à sa vie de quelques jours, mais nécessaire à celle de quelques mois, c'est qu'elle est la plus forte.

Ainsi, creusant une idée, arriver à une vérité de la Palice est la preuve que l'on a raison. Le pépin d'un fruit n'est pas nourriture, mais bien la pulpe ; essayons de la donner.

§

Mesurez-vous l'effort que demande la création d'une marine ?

Dans les forêts d'autrefois, l'agent de la marine royale venait marquer les arbres les plus beaux, les plus sains ; nul que lui n'avait le droit de les abattre : une génération les regardait pousser pour les vaisseaux, qu'habitant loin de la mer, elle ne verrait jamais.

Et aujourd'hui ? Dans un tonnage qui ne peut être dépassé, chaque gramme de métal doit être utilisé à la limite de sa force. Dans nos usines du centre, des générations d'ouvriers qui ne verront jamais la mer ont peiné pour que ce gramme de métal soit le plus dur et le plus tenace.

La marine est le grand et merveilleux laboratoire de toute l'industrie métallurgique. C'est pour les canons et les cuirasses qu'ont été conçus les aciers les plus fins, pour les travailler, les aciers spéciaux. L'art répand ses bienfaits : la France savait fabriquer le meilleur métal ; de

créer la première l'industrie automobile fut sa récompense. Moteurs à combustion interne, turbines, chaudières à grande puissance, T. S. F., accumulateurs électriques de grande capacité... etc, sont dus aux exigences de la marine.

Cesser de construire le bâtiment de guerre, qui a pour base tant d'effort ouvrier et tant d'art ingénieux, c'est fermer le laboratoire. L'effort et l'art sont si grands que seules les grandes nations peuvent les entretenir : nous pensons que la France est encore de leur nombre.

La construction d'un bâtiment de guerre, fait de masses d'aciers spéciaux, qui exige les moteurs de propulsion et auxiliaires à rendement élevé, l'application des inventions les plus récentes, et cela parce qu'il ne s'agit pas d'être bon, mais d'être le meilleur, est le résultat d'un travail qui ne s'improvise pas. Copier est impossible, non par ignorance des secrets de fabrication, mais par nécessité d'ingénieurs et d'ouvriers éduqués. Comme exemple, rappelons, que nous n'avons après tant d'autres, ce qui fut une de nos victoires, celle de notre métallurgie. Durant toute la guerre, nous avons dû raffiner les aciers venus d'Angleterre et des Etats-Unis, que nous n'avons pu utiliser tels quels pour nos canons et nos projectiles, et cela bien que nous eussions envoyé dans les usines non seulement les caractéristiques de l'acier, mais les méthodes et même des contremaîtres. De la cornière jusqu'à l'appareil de visée, rien ne peut être fait que par des mains expertes. Faute d'entraînement, de production, la main se perd.

A Washington, au cours de la discussion du Traité de Désarmement naval, où les experts navals les plus qualifiés exprimèrent leurs idées avec la plus parfaite conscience professionnelle, il fut admis que la suppression, pendant dix ans, de toute mise en chantier en rendrait la reprise impossible et que le désarmement naval en serait l'inéluctable conséquence. L'Angleterre, dont les bâtiments de combat étaient en moyenne inférieurs à ceux des Américains, repoussa la suggestion. Elle réclama et obtint de pouvoir

construire et elle se mit à le faire, se conservant l'activité de ses chantiers.

De même que la Marine exige le fonctionnement permanent des usines de sa construction, de même sa mise en œuvre ne saurait être improvisée. Si avancée que soit l'instruction ouvrière d'un pays, si souple que soit l'intelligence de ceux qui seront ses marins, l'outil est trop parfait pour être employé sans un long apprentissage. Ce n'est pas sans de fortes raisons que les pays qui ont voulu une marine se sont imposé la lourde charge de former et de retenir des gens de métier. En retour, la marine est une véritable école industrielle. Le mécanicien fait fonctionner des moteurs dont, ouvrier, il eût tout au plus limé ou tourné les pièces. Canonnier, le paysan, qui aura vu tant de machines faire tant de choses, ne reculera plus devant l'emploi d'un tracteur agricole.

A un point de vue général, et mettant de côté son habileté professionnelle, le caractère du marin apparaît de lente formation. Prendre un jeune homme de dix-huit ans n'est pas suffisant, il faut encore qu'à l'âge de sa formation, il se soit trouvé dans un milieu maritime, dans un groupe aimant les choses de la mer, y trouvant les moyens de son existence et l'intérêt de sa vie. Une marine ne se peut satisfaire de ses navires, d'hommes rapidement mis à bord ; elle doit se fonder sur des mœurs particulières.

Les marins habitent coude à coude la boîte de fer qu'est leur navire ; leur seule propriété se réduit à un sac ou à une armoire ; il faut arriver au grade déjà élevé de maître pour jouir d'une cabine qui, à bord, porte le nom prétentieux de chambre. Les femmes, épouses ou mères, doivent admettre que leurs maris ou leurs fils aient leur bateau pour maîtresse, maîtresse exigeante, dont les caprices sont des ordres de départ, quelquefois pour le bout du monde et pour des années, et dont le danger n'est pas exclu. La récompense des marins n'est pas la fortune, puisque le service est d'Etat et ne comporte ni maniement ni responsa-

bilité de capitaux : elle est dans l'élévation du caractère dû au sacrifice journalier de la liberté, du confort et de la présence des proches.

La formation et l'entretien des mœurs maritimes sont la raison d'être de la vieille Inscription Maritime, institution de Colbert, qui prend le marin au jour où il embarque comme mousse pour le conduire à la retraite, terme de sa carrière. Une nation prolifique peut trouver, dans la masse de ceux qui n'ont pas de patrimoine ou qui ont le goût des aventures, quelques éléments de ses équipages, mais jamais un fonds solide. Si les Japonais y ont réussi, c'est qu'ils habitent une île, dont l'exiguïté impose à une partie d'entre eux de vivre sur la mer et de la mer. Les Etats-Unis, malgré le développement de leurs côtes aux baies profondes, n'ont pu former ces mœurs particulières, et ils ne peuvent lever leurs équipages parmi des générations de marins comme celles dont l'Angleterre est fière. La France perdra le pouvoir de jouir de cette faculté, si elle laisse tomber sa marine. A tout prix, elle doit recréer sa flotte, pour entretenir ces mœurs qui impliquent tant de sacrifices.

Et pour cela, à peine est-il besoin de le dire, les navires sont nécessaires : dans la marine, le personnel n'a d'autre raison d'être que le matériel qu'il arme. Dans l'armée de terre, c'est le contraire, le matériel arme le personnel. C'est pourquoi, dans les deux branches de la défense nationale, la mentalité ne peut être la même et les principes doivent être différents. Cette considération exclut la possibilité de réunir l'armée et la marine dans un seul ministère, comme il a été proposé de le faire.

§

Construire la marine pour elle-même, laboratoire, école professionnelle et école morale, serait presque raison suffisante; allons plus loin et faisons nôtre la parole du Premier Lord de l'Amirauté anglaise : « Il n'est digne d'aucune

nation de confier à un autre la garde des sources de son existence. »

Nous n'avons pas quarante millions d'habitants, l'Allemagne en a soixante-six! Sous peine de périr, nous devons ajouter aux Français de France ceux de l'Afrique du Nord, ceux de Madagascar, ceux d'Extrême-Orient : tous sont liés à nous par la mer. Quelle rançon devrons-nous payer au pays qui nous gardera la liaison? Comme en toutes choses, il vaut mieux ne compter que sur soi même.

Nous venons de montrer les raisons de la nécessité d'une marine; c'était aisé, tout le monde en avait le sentiment. Plus difficile sera l'accord sur la composition de la flotte : même entre gens de métier, des divergences se manifestent quand on en vient au concret du problème.

Une flotte est un instrument de guerre, il n'est guère possible de concevoir une flotte sans l'ennemi à combattre.

Les difficultés d'application du traité de Versailles, qui viennent moins du texte et des hommes qui l'appliquent, que de l'énormité des sommes qu'il nous faut percevoir, énormité telle qu'il nous faut réclamer pendant de longues années une fraction des recettes du budget allemand, les difficultés d'application du traité, disons-nous, la mentalité allemande et les armements secrets, montrent que le devoir de notre défense nationale est de préparer la guerre avec l'Allemagne. Dans l'état actuel, nous isolés et l'Allemagne isolée, nous aurons la répétition de 1870 et non de 1914. Le territoire ennemi ne sera pas vulnérable par mer, mais il faut qu'aucun allié maritime n'ait l'idée de lui venir. Tel sera le rôle de notre flotte : son action peut n'être pas directe, il suffit qu'elle soit potentielle.

Une autre guerre que le Ministère se doit d'envisager est celle qui poussera les Japonais à réclamer le droit de cité dans les pays impeuplés à climat favorable à leur émigration. Assez d'articles sur la question ont paru dans la presse étrangère pour qu'on puisse parler de cette éventualité : les discussions de Genève l'on éclairée et l'exclusion

que viennent de prononcer les Etats-Unis commande d'y veiller. Le traité de Washington, de désarmement naval, a été le premier acte public d'isolement du Japon. Les Australiens ne cachent pas leurs craintes : l'agrandissement de la base de Singapore leur était une garantie de l'appui de la métropole ; à l'abandon de ce projet, ils répondent par un programme naval. Le canal entre les Philippines et la côte d'Annam sera le lieu de passage des flottes et très probablement de la bataille. La côte d'Annam est à nous, ses bases seront sans prix. Regarderons-nous les belligérants en user comme nous avons fait de Corfou ? Ne nous leurrons pas de l'espoir de défendre la neutralité de la baie d'Along avec un sous-marin ou un torpilleur. Prudemment nous retirerons ces petits bateaux pour épargner une insulte à notre pavillon. Il ne s'agit pas de défendre ces bases sur place, leur défense est lointaine ; c'est une épée dont le poids jeté dans la balance fait pencher le fléau.

Un exemple direct : en échange de la protection de nos lointaines colonies, nous assurerions en Méditerranée la garde des intérêts de l'Angleterre. Faute de cette sécurité, la totalité de sa flotte n'aurait pas la liberté de son action. Comme, à Washington, le fléau a été mis en équilibre, l'appui de quelques unités de plus aura la valeur qui fait la victoire.

L'épée qu'il nous faut donc, c'est une flotte normalement constituée, qui nous vaudra aussi bien des alliés ou des neutres bienveillants, dans une guerre avec l'Allemagne, que le respect de nos possessions lointaines.

Une flotte normalement constituée! C'est là qu'on ne s'entend plus, même entre gens de métier. La guerre est pourtant récente, elle a laissé des leçons, leur interprétation n'est, hélas ! pas unanime. Les uns veulent des sous-marins, d'autres de l'aviation, d'autres enfin tiennent encore pour le gros bateau.

Nous disons que toutes les armes sont nécessaires. Suivant la situation du belligérant, l'une ou l'autre se trouve

plus ou moins développée dans son emploi apparent, mais toutes jouent leur rôle.

Le grand bâtiment, cuirassé ou croiseur de bataille, n'est pas mort. Avant d'en donner quelques raisons, nous attirerons simplement l'attention sur le traité de Washington: les cinq grandes nations, les plus puissantes sur mer, ont limité les armements navals, et, pour ce faire, ont admis qu'il est nécessaire et suffisant de limiter les « capital ships » dans leur nombre, leur tonnage et le calibre de leur artillerie. Dès avant l'approbation des Parlements, le traité est entré en vigueur ; il est appliqué strictement et il n'a pas d'autre sanction que la désapprobation de l'opinion mondiale pour qui l'enfreint. Qu'est-ce à dire, sinon que le cuirassé ou le croiseur de bataille est l'épine dorsale de toute flotte ?

La limitation de cette seule classe de navires est suffisante parce que leur construction est si longue, elle exige un tel effort industriel, qu'elle est impossible pendant le conflit. En temps de paix, les grands navires seuls mesurent la puissance navale d'un pays.

A qui recherche quelque raison de la survivance du « capital ship », nous dirons que nous sommes forcés d'admettre le bâtiment de surface, partant le plus puissant, parce que le sous-marin, qui doit posséder la double propulsion sur et sous l'eau, ne peut consacrer à la première la puissance nécessaire à une grande vitesse.

Or, la vitesse est plus que jamais nécessaire, elle remplace très exactement l'ancien avantage du vent pour les bâtiments à voile. Les distances de combat actuelles sont celles de l'extrême visibilité. Pour se battre, il faut d'un point du tireur voir un point du but. Le réglage du tir par avion exige des coordonnées fixes ; en distance, nous avons l'horizon, c'est bien ; mais en direction, nous n'avons pas encore le Nord avec la précision de quinze secondes d'arc, qu'il faut atteindre pour corriger un écart de deux cents mètres (longueur d'un croiseur de combat) à vingt mille

mètres. A cette distance, les conditions atmosphériques ne permettent qu'à un seul des deux adversaires de voir l'autre. Tous les épisodes de la guerre l'ont montré : un seul des combattants a vu l'autre, lequel a reçu les coups sans pouvoir en porter à un ennemi invisible. Pour être maître de la distance et du moment favorable, la vitesse est le seul moyen. Si à la qualité de vitesse, on ajoute celle du plus fort calibre d'artillerie, on a défini le croiseur de bataille par les qualités qu'il doit posséder.

Un tel bâtiment n'est pas invulnérable, mais le guerrier ne doit-il pas accepter certains risques ? Dans l'espèce, ils ne sont pas exagérés. Pour déjouer l'atteinte même du projectile ennemi, aérien ou sous-marin, il a sa vitesse, au moins égale à celle de la bombe ou de la torpille. Pour limiter les effets de l'explosion, il a sa double coque ou le rempart successif de ses ponts. L'expérience historique de la guerre a montré que le *Goeben*, échoué à Constantinople, et les cuirassés allemands mouillés dans l'estuaire de la Jade, ont évité le millier de bombes déversé sur eux, immobiles. Quant à la torpille, ses victimes ont été de vieux bâtiments.

Pourquoi, dira-t-on, ces gros bateaux, qui s'intitulent de combat, ont-ils si peu mérité leur nom ? Leur rôle était-il donc de rester dans les ports ?

On ne tire pas un escargot de sa coquille sans tenir la coquille dans la main. Allemands ou Autrichiens ont estimé que leurs escadres-escargots jouaient mieux leur rôle dans la coquille des ports qu'à la mer. C'est en effet la présence de ces forces de surface qui ont empêché de poser près des ports les réseaux de mines ; les obstructions qui eussent bloqué les sous-marins, c'est sous leur protection que se draguaient les chenaux.

Par contre, imaginez le coup de balai magistral donné à la poussière des flottilles, qui ont fini par avoir raison des sous-marins, si un seul croiseur allemand avait été maître

de croiser vingt-quatre heures en mer du Nord ou en Manche.

Nous insisterons encore sur la valeur des croiseurs de bataille en disant que cette valeur s'est accrue de la limitation de leur nombre, imposée à Washington.

Ce qui démontre leur force, c'est encore le nombre de leurs ennemis: à leurs similaires s'ajoutent les torpilleurs, sous-marins, avions: et nous sommes gênés dans notre façon de comprendre la loyauté du combat, par le fait qu'ils doivent faire tête à des armes qu'ils ne possèdent pas. Mais c'est la loi de la guerre : la grosse artillerie a-t-elle supprimé l'infanterie, qui reçoit ses coups sans les lui rendre ?

Les croisières des croiseurs allemands au début de la guerre, les exploits des sous-marins, la surveillance des mers, la protection des convois sont des faits trop présents à la mémoire des hommes de nos générations pour qu'il soit aussi nécessaire de mettre en évidence les fonctions des unités légères et sous-marines, comme nous l'avons fait pour le gros bâtiment de combat. Néanmoins quelques mots sur la limite de leur puissance préciseront un peu la proportion qui doit leur revenir dans une flotte.

Le croiseur-type est actuellement un bâtiment de 10.000 tonnes portant des canons de 20 centimètres ; ces données ont été adoptées à Washington afin de bien assurer que, sous le nom de croiseur, ne soit pas construit un croiseur de bataille. La vitesse est aussi grande que le permet le tonnage, elle est de 33 nœuds, elle atteindra 35. Le mazout est le seul combustible permettant de la soutenir. Le rôle du croiseur est de croiser, c'est-à-dire de surveiller, de combattre ses similaires et les bâtiments inférieurs. Vis-à-vis du sous-marin, il est une proie trop importante pour courir le risque du combat.

Il y a deux types de torpilleurs, ceux de 2.500 tonnes, dits « conducteurs d'escadrille », et ceux de 1.000 à 1.400 tonnes. Leur vitesse est la même que celle des croi-

seurs, mais elle est réduite par le mauvais temps. Un jour sur trois dans l'Océan, un jour sur dix en Méditerranée, cette vitesse tombe à 20 nœuds et parfois au-dessous. Leur arme est la torpille, qu'ils lancent en gerbe sur une escadre de grands bâtiments, en travers de la route, qu'on espère que ces derniers ne changeront pas : on ne compte pas que les torpilleurs pourront s'approcher à moins de 8.000 mètres; les torpilles réglées pour cette distance n'ont pas une vitesse supérieure de beaucoup à celle des grands bâtiments.

A l'actif des torpilleurs, rappelons qu'une attaque de huit d'entre eux a dégagé l'escadre allemande le soir de la bataille du Jutland. Or il suffit de mettre le cap sur un torpilleur pour lui interdire toute position d'attaque, et s'assurer sa destruction : l'amiral Jellicoe a exécuté la manœuvre inverse, perdant l'occasion de détruire la Flotte de Haute Mer allemande, qu'il tenait, grâce à la visibilité du moment, impuissante sous le feu battant de toute son armée. Comme nous l'avons dit, les distances de combat sont telles qu'il n'a pas apprécié l'avantage de sa position.

Si les sous-marins allemands ont joué le rôle immense qui a été le leur, ils le doivent au mépris des lois humaines. Avant 1914, pas un seul sous-marin n'avait de pièce d'artillerie, car on ne concevait pas qu'il pût attaquer un navire de commerce dont il n'eût pas pu mettre l'équipage et les passagers en sûreté avant de le couler. Nous avons le ferme espoir que les lois humaines seront de nouveau respectées : les sous-marins ont tous les droits des bâtiments de surface, ils n'en ont pas plus.

En 1918, l'opinion unanime de la marine anglaise sur les sous-marins s'abstenant de la guerre sans frein était qu'ils sont de bons éclaireurs et de mauvais torpilleurs. Ce sont en effet des yeux invisibles, aptes à surveiller les passes, dotés par la T. S. F. du moyen de transmettre le renseignement. Leur faible vitesse et leur infime rayon d'action sous l'eau (une heure à douze nœuds en moyenne) en font des mines intelligentes : pour être atteint de leur torpille,

le but doit se présenter sur leur route et son zig-zag leur être favorable.

On conçoit l'action des croiseurs contre la terre, mais non celle des torpilleurs et des sous-marins.

§

L'expérience a montré que les navires de moyen et de petit tonnage ont pu être construits pendant la guerre, et les raisons de ce fait sont générales. De ce qu'un peuple a toujours sur son sol les capitaux, vivres et matières premières nécessaires pour vivre un temps, semaines ou mois, qui dépend de sa situation, il résulte que la privation de l'usage de la mer ne se fera sentir qu'après plusieurs semaines ou plusieurs mois, et les conséquences d'une défaite navale ne seront jamais immédiates. Un conflit où la mer entre en jeu a une durée non négligeable qui peut être utilisée à augmenter le matériel naval de construction rapide.

L'Angleterre a commencé et mis en service entre 1914 et 1918 dix croiseurs, cinquante torpilleurs et autant de sous-marins ; les Etats-Unis allaient tripler le nombre de leurs torpilleurs quand l'armistice fut conclu. Pour cela, il est nécessaire et suffisant d'avoir des chantiers au courant de la construction et une partie des équipages entraînés.

Telles sont les principales raisons, puissance limitée et possibilité de multiplication, pour lesquelles la force navale d'un pays ne se compte pas par le tonnage de ses unités légères et sous-marines.

Une marine moderne se complète de dirigeables et d'avions.

Rebutés par les difficultés de construction et les accidents, nous verrions tous les pays abandonner les dirigeables que nous prétendrions encore que la France en a besoin. Le bassin de la Méditerranée, que nous bordons au nord et au midi, a les dimensions adéquates à leur emploi; les dirigea-

bles en sont le plus parfait organe d'exploration et de surveillance. Quelque grand que soit le prix de leur mise au point, à payer en argent et en vies humaines, l'utilisation économisera assez d'argent et de vies pour justifier la dépense.

Il n'est pas nécessaire de plaider pour l'aviation, cette arme auxiliaire est nécessaire, mais son manque de masse et la petitesse de sa durée d'action, qui limitent sa valeur, limitent aussi la force qu'il convient de lui donner. Le prix de revient de l'aviation, (la vitesse coûte si cher!) et le temps nécessaire à la construction d'un avion, font entrer cette arme dans la catégorie des petites unités de surface, à courant constant et modéré de construction, dans la proportion d'une arme d'avenir, qui n'est pas la seule arme et ne saurait le devenir.

§

C'est l'ensemble de toutes ces unités, cuirassés ou croiseurs de bataille, croiseurs légers, torpilleurs, sous-marins, dirigeables et avions, qui compose une force navale. La base est formée des premiers, unités de combat proprement dites ; les autres sont les satellites, qui l'éclairent et la protègent contre leurs similaires.

Un pays qui n'aurait que des croiseurs, des torpilleurs et des sous-marins, ressemblerait à un amateur d'automobile qui se promènerait à pied, tenant des phares allumés, criant « teuf, teuf ! » pour faire croire qu'il est en auto.

Le commandant Norris, directeur à l'Amirauté anglaise, a résumé critiques et arguments en cette phrase que nous citons :

Si l'on objecte que les capital-ships sont rarement employés à la protection du commerce, il faut cependant admettre que cette protection est impossible sans ce type de bâtiments. Dans le cas d'une guerre dans le Pacifique, l'Angleterre aurait naturellement besoin d'un grand nombre de croiseurs pour tenir à distance respectueuse les corsaires ennemis et pour soutenir les forces légè-

res de patrouilles qui combattraient les sous-marins ennemis. Ces croiseurs et patrouilleurs seraient eux-mêmes soumis à des attaques des bâtiments de ligne, qui les détruiraient ou les forceraient à se replier.

§

Chaque marine édite des tableaux comparatifs des différentes flottes. Jusqu'à la guerre, la nôtre figurait dans le tableau général. A Washington, il a fallu deux tableaux, le premier comprenant les flottes anglaise, américaine et japonaise et le second tableau les flottes française et italienne. Bien que les melons et les cerises soient des fruits, on ne peut les mettre dans le même panier !

Notre marine actuelle est si faible que nous n'osons énumérer les éléments qui la constituent. Aucun n'est capable de figurer dans la ligne de bataille d'un Allié. Depuis 1914, trois croiseurs de 8.000 tonnes, le *Duguay-Trouin*, le *Lamotte-Piquet* et le *Primauguet* sont descendus de cales de construction françaises.

Un premier effort est fait pour remédier à cette situation. Il a porté sur les unités légères et sous-marines.

Nous avons en construction :

trois croiseurs légers de 8.000 tonnes :

six conducteurs d'escadrille de 2.500 tonnes ;

douze torpilleurs de 1.400 tonnes ;

douze sous-marins de 1.000 tonnes en immersion.

Tel est le programme que le Sénat a adopté après la Chambre le 17 mars 1922. Il comporte les annuités suivantes : 1922, 160 millions ; 1923, 334 millions ; 1924, 190 millions ; 1925, 71 millions.

De plus, en avril dernier, le Parlement a adopté la construction de deux croiseurs de 10.000 tonnes, six torpilleurs et deux sous-marins.

Sous le titre ambitieux de Statut Naval, le ministre a déposé en avril 1923 un projet de loi qui comporte la construction de :

177.800 tonnes de bâtiments de ligne ;

560.000 tonnes de bâtiments légers de surface (croiseurs et torpilleurs) ;

60.960 tonnes de porte-avions ;

65.600 tonnes de sous-marins, non compris les sous-marins de petit tonnage destinés à la défense des côtes.

L'exposé des motifs indiquait que les bâtiments de ligne ne seraient pas construits et passait sous silence le nombre des unités inclu dans les tonnages globaux, les dépenses et la durée de construction. C'est donc un programme sur le papier, dont la réalisation n'est pas envisagée sérieusement.

§

Mais au printemps de 1923, M. Raiberti, ministre de la Marine, déposait le projet de construction de la deuxième tranche du programme naval ; le rapporteur, M. Denise, le discutait, l'appuyait et demandait la mise en chantier, entre 1925 et 1928, de bâtiments devant être achevés en 1931 et comprenant :

six croiseurs de 10.000 tonnes ;
quinze conducteurs d'escadrille de 2.400 tonnes ;
vingt-quatre torpilleurs de 1.450 tonnes ;
quatre sous-marins de plus de 2.000 tonnes ;
trente sous-marins entre 800 et 2.000 tonnes ;
douze sous-marins de moins de 800 tonnes ;
quatre pétroliers ;
deux mouilleurs de mines de surface.

La dépense totale s'élèverait à 2 milliards 358 millions, comportant, en 1926, 7, 8 et 9 des crédits annuels de 450 millions.

§

Si, direz-vous, l'entretien de la marine et la construction d'une flotte, même réduite à celle de notre automobiliste-amateur, coûte plus d'un milliard par an, comment voulez-vous que la France, ruinée, entreprenne la construction de croiseurs de bataille et celle de leurs satellites ?

Nous savons cette construction possible. Nous pensons que la France peut avoir, pour une dépense équivalente, une flotte équilibrée, satisfaisant à ses besoins de grande puissance, capable de figurer dans la ligne de bataille de ses Alliés, et d'autre part limitée autant par les possibilités budgétaires que par les effectifs disponibles en temps de paix. Nous sommes également guidé par cette considération que les unités légères et sous-marines peuvent être construites pendant tout conflit où la mer joue un rôle, ce qui implique une certaine durée. Dans ces conditions, nous exposons notre politique de constructions navales d'où sortiront les programmes budgétaires. Des chiffres donneront l'ordre de grandeur de la dépense. Cette politique comporte la construction en vingt ans, durée des grands bâtiments, de :

huit croiseurs de bataille de 35.000 tonnes, à 10 fr. le kilog., soit : 2.800.000.000 ;

dix croiseurs légers de 10.000 tonnes, à 10 fr. le kilog., soit : 1.000.000.000 ;

douze conducteurs d'escadrille de 2.500 tonnes à 12 fr. le kilog., soit : 360.000.000 ;

quatre-vingts torpilleurs de 1.450 tonnes, à 12 fr. le kilog., soit : 1.392.000.000 ;

quatre-vingts sous-marins de 1.500 tonnes en moyenne, à 14 fr. le kilog., soit : 1.680.000.000 ;

La dépense totale en vingt ans serait de 7.232 millions, c'est-à-dire 361,6 millions par an. Pareille somme a été votée par le Parlement pour une annuité des dépenses de construction du programme en cours, qui ne comprend que des unités de combat proprement dites, sans porte-avions, mouilleurs de mines ni auxiliaires.

Tous les cinq ans, nous augmenterions notre flotte d'une paire de croiseurs de bataille, du type le plus récent autorisé, et d'un croiseur léger. Chaque année, nous aurions quatre torpilleurs et quatre sous-marins; tous les vingt mois, le conducteur d'escadrille qui leur est nécessaire.

§

Dans l'économie d'un programme naval, nous devons être guidés non seulement par les disponibilités budgétaires, mais aussi par le nombre des marins, strictement limité, dont la marine peut disposer. En effet, elle demande et obtient pour tous ses besoins un effectif total de 55.000 hommes. Elle a scrupule à demander davantage : elle ne pourrait en effet accroître cet effectif qu'en augmentant le contingent d'environ cinq mille hommes que lui fournit le recrutement de l'armée de terre, de sorte que tout marin en plus est un soldat de moins sur le Rhin.

Un certain équilibre est nécessaire entre les grands bâtiments et ceux de flottille, d'une part pour former les marins à court de temps de service, et d'autre part pour avoir une masse où puiser les équipages des torpilleurs et surtout des sous-marins, où le rôle de chaque homme est trop important pour être confié à un novice dans le métier, et ne peut être doublé, faute de place.

Défalcation faite des premiers mois de service où le matelot reçoit sa première formation, des écoles de spécialités, de l'aéronautique, de la défense des côtes, on dispose pour armer les bâtiments naviguant de moins de la moitié des 55.000 hommes. Le programme que nous avons donné tient compte de ces considérations : seraient armés, par exemple, six sur huit des croiseurs de bataille avec 1.500 hommes chacun, huit croiseurs légers avec 250, huit conducteurs d'escadrille avec 100, quarante torpilleurs avec 90 et quarante sous-marins avec 40 hommes. Cet armement demande ainsi 17.000 marins, ce qui est une proportion raisonnable. La force armée serait bien plus efficace que celle que nous avons actuellement.

§

A un autre point de vue, ce programme est d'accord avec le traité de Washington pour le présent. Nos deux croiseurs de bataille peuvent être mis en chantier, l'un con-

formément au traité en 1927, l'autre immédiatement en remplacement de la *France*. Pour l'avenir, le tonnage de huit 35.000 tonnes dépasse notre allocation de 175.000 tonnes; mais le traité n'a qu'une durée de dix ans ; à son renouvellement, nous devons apporter des prétentions légitimées par nos possibilités d'exécution, conformes à nos besoins de sécurité dans les eaux métropolitaines et à la sauvegarde de nos colonies lointaines. Faute d'ainsi faire, nous devons nous attendre à subir une nouvelle humiliation et à cesser de figurer dans le tableau dont nous parlions tout à l'heure. Pour cette raison, il est extrêmement important que nous nous présentions, en 1931, au renouvellement du traité de Limitation des Armements, avec un programme de bâtiments de ligne en construction et en projet. A juste titre, l'Angleterre attribue le droit qu'elle s'est fait reconnaître à une flotte égale à celle des Etats-Unis, et celui de construire immédiatement deux 35.000 tonnes, au fait d'avoir abordé la discussion ayant en chantier trois croiseurs de 50.000 tonnes, dont elle offrit le sacrifice.

En 1931, les Etats-Unis auront dix-huit cuirassés; l'Angleterre, qui en garde vingt-trois jusqu'à la mise en service des deux bâtiments de ligne qu'elle construit sans perdre une heure, aura dix-sept navires antérieurs au Jutland et les trois plus récents du monde; le Japon aura huit bâtiments antérieurs au Jutland et deux postérieurs.

Nous avons actuellement six cuirassés d'escadre datant d'avant guerre, améliorés, nous le voulons bien ; il en restera quatre en 1932 et zéro en 1935. Les trois *Voltaire* n'ont que quatre canons de 30, (le calibre moderne est de 40 centimètres) et filent dix-huit nœuds; à Washington, ils n'ont pas été comptés comme bâtiments de ligne.

L'adoption de la proportion des flottes — Angleterre et Etats-Unis 5, Japon 3, France et Italie 1,7 — ne peut être comprise que si l'on considère la situation du monde entier : en Europe, elle donne à l'Angleterre, supérieure à la France et à l'Italie réunies, la police incontestée des

mers. Ce déséquilibre n'est pas sans danger, mais il ne sera remédié à l'erreur commise que si nous le réclamons avec la volonté de soutenir nos prétentions par un effort énergique de constructions navales.

§

Les bâtiments mis en chantier depuis 1922, ceux qui sont en projet sont un premier pas dans cette voie. Nous devons faire plus et mieux; nous le pouvons; nos ressources en hommes et en argent le permettent. Convaincu que le bâtiment de ligne, actuellement croiseur de bataille, reste la base de toute flotte de guerre, qu'en temps de paix lui seul a une valeur, parce qu'il ne peut être construit pendant le conflit, nous estimons qu'il doit être la base de nos constructions navales, et figurer en première ligne de nos mises en chantier, comme il figure en première ligne du Statut Naval.

L'effort maritime est nécessaire, car la France ne saurait admettre l'abandon à la flotte anglaise du soin total de la police des mers (au moins européennes). Si la proposition en a été faite à la Société des Nations, c'est qu'elle a un corollaire : « Seul le gendarme est armé! » Nous espérons que la flotte française se verra confier une partie du rôle de policier. C'est une charge, soit! Nous nous devons de la solliciter et d'acquérir les moyens de la remplir.

Foncièrement pacifique, confiante en ses Alliés, la France peut fixer une limite à son effort maritime; c'est pourquoi les chiffres que nous avons donnés nous paraissent raisonnables et cadrer aussi bien avec nos besoins de grande puissance à domaine colonial, qu'avec nos facultés financières et nos disponibilités en équipages.

ANGER,
Capitaine de frégate, c. r.

MONSIEUR DE CHANDRY

—

Arlette Florence, hautaine, un peu méprisante, le détaille froidement depuis qu'il a commencé ce discours dans lequel on perçoit que le beau parleur a la fièvre. Il n'a pas encore l'intention de la séduire, mais il veut être compris, parce qu'il sent un adversaire digne de lui en la belle personne qui daigne l'écouter. Pour employer une expression vulgaire, *ils sont à deux de jeu.* Elle lui a demandé, ce soir-là, et elle doit regretter, maintenant, son imprudence :

— Que faites-vous dans l'existence, Monsieur de Chandry ?

Comme elle aurait dit plus volontiers :

— Qui êtes-vous ?

Car le bruit court que ce beau parleur *n'existe pas,* n'est point *né.*

Et il a répondu :

— Je joue, Madame.

— Oui, je sais bien, mais c'est un exercice dangereux quand on en abuse, et puis, ce n'est pas un... *métier.*

— Non, Madame, ce n'est pas mon métier comme le vôtre est de jouer la comédie. Moi, c'est mon art... qui est pour m'amuser, ma satisfaction personnelle ; je ne le soumets au contrôle de personne... *Je joue pour moi.* (Puis, amer et ironique, il continua, ayant l'air de se raconter une histoire qu'il s'inventait au fur et à mesure) : Je me fais l'effet, souvent, d'un condottiere égaré au milieu des voluptés de la Renaissance. J'ai aussi la très nette impression d'être une force inemployée, et c'est

bien dommage. Je suis contraint, pour apaiser les exigences de mes muscles, de mon appétit du danger, d'accomplir des prouesses mesquines, à la portée du premier venu. En vérité, il est bien fâcheux qu'on ne puisse plus, comme jadis, courir les grandes routes en vendant son épée aux princes en discorde. J'ai déjà battu pas mal de records, et cela ne me passionne plus. Ce sont, en somme, des exploits sans danger. Un peu d'adresse corrige toujours la chance adverse. La guerre, la lutte contre l'homme ou la chose, c'est intéressant, mais sans mystère. J'ai fait ce que j'ai pu sous les ordres des autres, mais mon corps, seul, obéissait. Ma volonté se révoltera toujours contre la direction que je n'ai pas eu le temps de concevoir moi-même ou de suivre de mon plein gré. Qu'est-ce qu'une guerre, fût-elle mondiale, sans individualisme ? L'obéissance au plan supérieur, l'esclavage ! Le marin qui lutte contre la mer et le ciel déchaînés, l'aviateur qui triomphe du cyclone, le pionnier qui recule les frontières de son pays, sont d'indiscutables héros, mais toujours d'aveugles martyrs. Moi, je veux voir venir. J'attends une occasion unique, une chance qui annule tous les procédés connus. Oui, Madame, *je joue*, je ne fais que cela, et, après avoir joué à toutes les morts, c'est encore le jeu qui reste tout ce qui me vaut de vivre. Je ne suis qu'un joueur, mais j'ai un tel respect de mon plaisir que je lui sacrifie tout. Aucun homme, digne de ce nom, ne peut exister vraiment, c'est-à-dire faire rendre à son cerveau tout ce qu'il peut lui fournir d'émotions neuves, sans une passion maîtresse, quelque chose d'absolu qui le dépasse ou le jette dans une aventure surhumaine, le menant à des jouissances surhumaines. On prétend que le jeu atrophie, dans l'homme le plus intelligent, le sens des moralités courantes. Peut-être. Cependant, je me regarde, moi, comme le joueur moral, normal, qui sacrifie à son idole tout ce qui pourrait l'empêcher de rayonner surhumainement.

Je crois, Madame, que vous pensez à mon sujet comme beaucoup d'autres, ici; vous vous imaginez que je cherche surtout à corriger le hasard. Vous vous trompez, ils se trompent. Perdre ou gagner, essayer de savoir pourquoi on a perdu ou gagné, c'est le seul espoir possible pour le vrai joueur. Je ne vis pas du jeu... il vit de moi, il me dévore... jusqu'au jour où l'un des deux se retournera pour mordre l'autre définitivement. Dans cette lutte, sans cesse renouvelée par le flot d'or, contre une destinée certainement inouïe, je ne joue pas pour devenir très riche, je joue pour déjouer les entreprises du Sphinx, connaître son secret, seul maître de tous les hommes : *le hasard*. A-t-il des lois ? S'il en a, est-ce la peine de lui résister ou d'essayer de les ramener à des principes de simple mathématique ? S'il n'en a pas, ne peut-il s'offrir brusquement le caprice de nous adopter et devenir, lui, l'errant, le chien docile qui s'enchaîne aux meilleures destinées de l'homme ? Je serais cet homme volontiers. Je pourrais, chère Madame, vous donner à croire que jamais le souci vulgaire de l'enjeu ne m'effleure, mais il me paraît plus naturel de vous avouer que j'ai souvent de cruelles incertitudes. J'ai englouti ma fortune d'abord, des fortunes ensuite dans ce creuset sur lequel je me penche pour y découvrir, comme l'alchimiste, le secret, non pas de faire de l'or, mais de produire enfin la domination éternelle sur une humanité qui est bien plus à vendre que moi, car moi, non, je ne fus jamais payé mon prix. Il me faut peut-être obtenir encore une belle moisson d'or, pour savoir comment on le fabrique ! Songez donc, Arlette Florence, je cours simplement après le risque de devenir Dieu. Et je me propose d'imiter Dieu dans ce qu'il a de plus logiquement terrible : demeurer l'inconnu, l'X qui fait tout marcher en tenant des fils invisibles, invisible lui-même.

Arlette Florence le regardait, à la fois curieuse et presque inquiète.

On ne pouvait rêver de gentleman plus racé que Robert de Chandry. Toute la force et toute l'élégance viriles étaient dans ses muscles, ses nerfs, sa peau, son intelligence. Il avait un beau visage mat, aux longs yeux veloutés, des épaules d'athlète, la taille mince. Tous les sports étaient pour lui des occasions de triomphe. Négligemment, avec un demi-sourire que le plus violent effort ne distendait jamais en rictus, il poussait son skiff, menait une quarante chevaux, ou battait au polo les jouteurs les plus célèbres.

— Un as, non, chuchotaient les curieux, mais bien tous les as, et dans une seule main !

— Chandry, oh ! il se brûle, il va trop fort ! moi, vous savez... — Ou encore : — Avez-vous vu jouer Chandry ? Je trouve que sa sûreté est inquiétante ! — A quoi un homme d'esprit, toujours présent, ne manquait pas de répondre : — Une sûreté qui en appelle une autre !... — Mais, tout cela n'entamait en rien l'ascendant de Robert sur la foule, son admirable désinvolture et son style inégalé.

— On a beau dire, concluaient les femmes, Robert de Chandry est *l'homme le plus comme il faut* de ce pays !

Or, Arlette Florence, très bonne comédienne et femme intelligente, avait tout de suite compris que cet homme dissimulait quelque chose. Il ne se laissait pas prendre aux manèges intéressés des demi-mondaines de tous les mondes qui encombraient la ville en cette saison.

Il jouait toujours, ce joueur, et ne se prenait qu'à son propre jeu, sans rien abandonner aux mains quémandeuses d'amour ou d'argent. Ils s'étaient rencontrés, ce soir-là, dans un salon obscur, éclairé seulement par les lueurs d'étoiles qui tombaient d'une grande baie ouverte sur la mer, et une odeur de fleurs mettait, entre eux, toute la tendre ingénuité d'une minute de rêverie.

Arlette Florence venait de remporter son habituel

triomphe de chaque soir dans : *La Princesse incognito*. Elle se drapait encore du grand manteau d'hermine doublé de panne rose qu'elle portait dans sa dernière scène et, sans trop le vouloir, elle s'était assise à côté de cet homme, laissant, entre eux deux, la barrière de l'énorme bouquet de théâtre qu'on lui avait offert à sa sortie...

Avant de se retirer du Casino, elle désirait se rafraîchir un peu les lèvres et le cerveau en buvant le breuvage glacé servi sur cette table et en respirant le grand air pur lui douchant les épaules.

Arlette était belle, sans artifice, et, démaquillée, elle prenait l'aspect d'une honnête femme, qu'elle était peut-être encore. Elle avait trente ans, une taille élégante, des yeux aux profondeurs d'eaux bleues et des cheveux châtains, ondés comme une mousse d'automne.

— Je vous fais peur ? murmura Robert de Chandry.

— Peine, seulement ! répondit-elle.

— Pourquoi ?

Il s'était redressé, les sourcils durement froncés.

— Ne vous fâchez pas, Monsieur. Je suis, comme vous, une artiste convaincue et aimant son art tout autant que vous pouvez aimer le jeu... du vôtre ! Mais, nous ne sommes, hélas ! que deux comédiens et les comédiens ne sont pas heureux. Ils ne jouissent jamais de la vie naturelle. On dit, pourtant, qu'elle est exquise. Ce rôle que j'aurai à apprendre demain me vole, d'avance, la joie que je puis avoir à goûter l'air de la mer ou vos étranges paroles. Cependant, ce m'est un repos de vous entendre me dire, avec cette confiance, des choses que vous ne dites pas à n'importe qui, je veux le croire. Vous être la proie de votre passion du jeu, comme je suis la victime des mirages de la scène. Etre forts, très forts... et passer sous un masque de beauté, passer en *image* et non en personne, voilà notre but, et nous ne pouvons en désirer de plus noble. Si c'est fatigant, c'est tout de

même un effort méritoire, n'est-ce pas, car ce qui est difficile est toujours intéressant.

Il remarqua qu'elle parlait sourdement, sans effet, et pour elle-même, comme il avait parlé, encore plus pour se convaincre que pour lui plaire.

— Nous sommes deux comédiens, mais nous ne voulons pas nous jouer la comédie ; je pense que c'est bien cela que vous voulez me dire, Arlette Florence... Alors ?...

Il hésita.

Incapable de s'attacher à une femme, celle-là, pourtant, lui plaisait plus qu'aucune autre. Il ne savait comment le prouver. Il n'avait point menti en lui avouant que sa mauvaise passion du jeu l'absorbait tout entier et que, pour des motifs graves, il ne fallait pas de femme dans... ce jeu-là. Il s'était depuis longtemps interdit l'amour et ne se permettait que le plaisir, dont les occasions se rencontrèrent si nombreuses autour de lui qu'elles lui masquaient le gouffre de sa terrible existence.

Mais quelle belle plante, saine et vigoureuse, à multiples floraisons, s'offrait à lui, tout à coup, là, sur le bord du précipice, et comme il ferait bon y nouer ses mains suppliantes, avant de sombrer définitivement.

Il eut un geste violent, attira le bouquet vers lui, cette barrière odorante le séparant où l'unissant à elle, et simplement, il murmura, noyant son front brûlant dans les parfums :

— Arlette Florence, vous ne me connaissez pas, je ne vous connais pas... mais comme ce serait bon de se connaître, cette nuit, et quelle éternité de joie vaudrait cet instant d'oubli pour nos deux orgueils ? Dites, ma belle grande, voulez-vous ?

Elle se leva, un peu déçue. Alors, celui-là aussi la désirait ?

Elle en espérait mieux que cette brutale proposition.

Et elle s'éloigna sans un reproche, mais détournant la tête pour ne pas lui sourire.

De cet entretien, Arlette emporta le sentiment que M. de Chandry était un inquiétant personnage, à moins qu'il ne fût tout bonnement un poseur. Les renseignements qu'elle obtint de-ci, de-là, lui prouvèrent que la première version demeurait la bonne : Robert de Chandry se montrait, tout au moins théoriquement, un ennemi de la Société. Si l'on ajoutait que ses moyens d'existence restaient problématiques, qu'il jouait un jeu d'enfer, souvent heureux, mais qui, parfois aussi, le laissait haletant comme un poisson sur le sable, on arrivait à formuler ce jugement par quoi on étiquette généralement les aventuriers : En somme, on ne sait pas de quoi il vit, ce garçon !



Robert de Chandry arrêta la petite « conduite intérieure » qu'il menait à travers la ville endormie. Trois heures du matin venaient de sonner, c'était le vrai moment de calme, le cœur de la belle nuit d'hiver soyeux.

Robert, en impeccable smoking, rangea sa voiture, observa les rues désertes et silencieuses, goûta l'air chargé de légers parfums qui lui en rappelaient d'autres, puis, dépliant une élégante trousse de maroquin, il choisit, parmi divers outils délicats et polis comme des instruments de chirurgie, la courte pince d'acier, le ouistiti et le vilebrequin qui lui étaient nécessaires pour fracturer la caisse de la maison Pierral et Nardon, exportateurs.

Dans la rue tranquille, *l'homme comme il faut* mesurait de l'œil le mur qu'il lui fallait franchir pour se trouver chez Pierral et Nardon. Non pas dans les bureaux de cette firme importante, car ceux-ci s'ouvraient sur une rue beaucoup plus fréquentée, mais dans le jardin de la villa qui formait l'arrière-corps de la maison. Cette villa, juxtaposée à l'immeuble où travaillaient les employés, était l'habitation de la famille Nardon, seul

successeur de la raison sociale. Mais, cette nuit-là, les Nardon étaient absents : Robert, minutieusement renseigné, avait préféré passer par la villa et gagner ensuite les bureaux par le corridor.

Après un instant de méditation, il revint à la voiture, reprit sa trousse, en tira un curieux crochet d'acier formé de trois pièces qui se rassemblaient par des joints d'une solidité à toute épreuve. Il prit encore dans la trousse une corde de soie, mince et résistante... Avec des gestes précis, rapides, il fixa le crochet à l'extrémité de la corde, lui imprima un court balancement, et le lança au faîte du mur. Une première fois, le crochet ne mordit point, mais le second essai fut plus heureux : le crochet d'acier agrippa la crête. Robert l'y incrusta par quelques habiles tractions, puis, empoignant la corde, se hissa sur la muraille. Le temps de détacher le crochet, de le retourner pour que la corde pendît de l'autre côté du mur, et il sautait sans bruit dans le jardin.

C'était un assez grand jardin, un hectare environ d'arbres, de pelouses et de fleurs, avec une petite rivière ridicule, enjambée par un pont de bois qui ne l'était pas moins. La façade de la villa se dressait, hors de l'ombre des arbres, dans un large espace découvert, mais qui, cette nuit-là, demeurait suffisamment ténébreux. Car Robert de Chandry savait tenir compte des phases de la lune, et jamais il n'eût commis la sottise de travailler sans consulter, au préalable, un bon almanach.

A pas muets — il avait, dans la voiture, substitué à ses souliers vernis des pantoufles de caoutchouc — il suivit un chemin sablé, contourna la pelouse centrale, arriva juste en face de la porte de service. Il était parfaitement renseigné. En deux bonds, il atteignit cette porte ; il fut alors dans la marge d'ombre plus dense, projetée par la toiture débordante. Il tâta la porte, repéra au toucher la feuillure, y introduisit le biseau de sa pince. Une prudente pesée au-dessus de la serrure et, ensuite,

au-dessous, écartèrent la porte de son chambranle. Robert maintint cet écartement, sans forcer. Il attendit quelques secondes. Au loin, dans les rues voisines, un claxon d'auto retentit. Robert, instruit par l'expérience, renseigné sur les nombreux virages du quartier, guetta le nouveau coup de claxon pour faire sauter la serrure, de façon que les deux bruits se confondissent. Et il réussit ce synchronisme avec une chance insolente.

Il était dans la place et le reste devenait un jeu.

N'avait-il pas fait expédier, à plusieurs reprises, par la maison Pierral et Nardon, des paniers de fruits à des commerçants roumains ou hollandais, en payant d'avance la marchandise et les frais divers ? N'était-il pas un bon client, si bon que le père Nardon, brave méridional expansif et loquace, l'avait retenu un jour pour goûter un vin de Chypre étonnant qu'il venait de recevoir ? Tout en dégustant à petits coups ce nectar, Robert de Chandry avait observé, noté, enregistré. Il avait vu les bureaux, lorgné la caisse, constaté qu'elle était tout bonnement en bois, avec une honnête serrure. De la besogne, enfin, de tout repos !

C'était bien le moins qu'il rentrât dans ses débours, ce garçon ! Tous ces paniers de fruits, expédiés franco à des destinataires dont il s'était borné à extraire les noms du bottin de l'étranger, tout cela lui avait coûté fort cher !

Passé la porte de service qu'il eut soin de pousser, il alluma une minuscule lampe électrique, pas plus grosse qu'un briquet : un mince jet de clarté fusa devant lui. Un escalier de trois marches, une porte fermée au pène, l'office. Bien. A gauche, c'est la cuisine ; à droite, c'est l'antichambre. De l'antichambre on va droit aux bureaux par le couloir spécial. Allons-y !

Le couloir traverse le rez-de-chaussée, d'outre en outre, aboutit à une cour exiguë qui sépare la villa de la maison de commerce. Porte vitrée, ou bien porte close au

verrou, c'est à croire que ces excellentes gens ont tout disposé pour donner à Robert le minimum de fatigue. Là-bas, au fond, ce sont les magasins de réception et d'expédition ; c'est négligeable. Mais ici, tout près, c'est le bureau du patron, c'est la caisse.

Pourquoi diable le père Nardon, vieux négociant à l'ancienne mode, eût-il pris des précautions, acheté un coffre très coûteux ? Est-ce que la devanture des magasins n'était pas protégée par un solide rideau de fer absolument hermétique ? D'ailleurs, c'est une bonne ville, n'est-ce pas ? et le quartier est tout à fait bien fréquenté.

Telle est la pensée de Robert, tandis qu'il promène le long de la caisse le faisceau lumineux de sa lampe. Une belle caisse en chêne, avec des ferrures aux coins et de robustes charnières ! Méthodique, ouvrier consciencieux, il trace à la craie un carré de quarante centimètres sur le panneau face. Maintenant, il suffit de percer aux quatre angles quatre trous de vilebrequin, de glisser dans ces trous, successivement, une fine scie mécanique, et le panneau tombera, gentiment, comme une femme !

Comme une femme ? Hum ! Les femmes, au moins certaines femmes, ne tombent pas si facilement... il faut sans doute les amener à le faire par une série de manœuvres qui sont, précisément, du ressort de ce métier délicat de cambrioleur. L'heure choisie, pas de bruit, toute la surprise et la force persuasive, ou la force tout court... voilà.

Un peu de sueur perla aux tempes de Robert de Chandry, plus à cause de sa pénible réflexion qu'à cause de son travail.

Le panneau s'est abattu doucement, et le trésor apparaît. Des liasses et des liasses de billets épinglés par petits paquets de cinq cents, il évalue rapidement sa bonne fortune à cent cinquante ou deux cent mille francs. Il y a aussi des valeurs, des coupons, des papiers, mais

seul l'argent liquide l'intéresse. C'est le flot vivifiant dont il va baigner sa chance. Or, faire sauter la carte ou corrompre un croupier coûterait moins cher, mais ce serait détourner le droit chemin du jeu, et, peut-être, offenser le Dieu Hasard, son unique idole. De même qu'il faut tuer pour changer la face du monde ou, seulement, celle d'une province, de même il lui faut voler pour entretenir le feu sacré sur l'autel du monstre qu'il désire dompter.

Robert de Chandry ouvre son smoking et entasse les paquets de billets dans toutes ses poches. Il en est, pour ainsi dire, matelassé. Puis il remet le panneau droit, répare la déchirure du coffre sans se ganter, car, à la Sûreté, on ne possède pas ses empreintes digitales, et s'en va, le cœur léger, après avoir refait sa trousse.

Sa conscience ne lui reproche rien. Tout cela s'arrangera un jour et alors, comme pour celui qui inventera un gaz délétère capable d'asphyxier tous les habitants d'une cité en quelques secondes, on le bénira, on lui tressera des couronnes ; il aura détruit l'organisme de la misère par l'invention de la richesse à la portée des plus humbles, il aura fait la guerre à la guerre civile des peuples qui se dévorent entre eux pour la possession d'un de ces petits paquets de soyeux papiers ouatant son habit de soirée. Robert de Chandry se regante tranquillement. La corde est restée tendue et pend au long du mur.

Un regard circulaire.

Rien, le silence et l'ombre. Au-dessus de lui, un ciel d'émeraude se diluant en vert jade, car l'aube est proche, et il respire une telle pureté de l'air qu'il s'en grise, un instant, sans songer qu'il lui faut, cependant, accomplir le plus difficile de ses exploits nocturnes : grimper à cette corde et aller retomber exactement devant sa voiture qui l'attend derrière le mur, en bon chien noir endormi. Il pense à cette terrible déconvenue : la petite

conduite intérieure volée par un autre voleur, un de ces hommes, très mesquins d'allures, qui ne comprennent que la jouissance immédiate d'une des nombreuses possibilités des richards.

En quelques efforts, il atteint la crête de la muraille lisse. Le plein rendement de ses muscles l'enthousiasme. Il n'a jamais été si souple et si vivant. Malgré lui, l'expression : *jouer sur le velours* lui vient aux lèvres, et pourtant, assis, à califourchon, sur la dure et coupante arête de cette muraille, il pourrait ne pas s'y sentir aussi à son aise que dans un des fauteuils du Casino. Il domine, en haut de ce mur, la bonne ville de joie qui lui fournit les agréables décors d'un drame connu de lui seul, et la vie, la grande, la large vie qu'est la sienne, où il est le seul maître... après le Dieu Hasard.

Brusquement, un coup de fouet ou de feu... D'où est partie cette détonation, sèche, un claquement de porte qui se referme ?...

Etrange sensation qui le remplit d'une confusion mystérieuse ! Est-ce un des pneus de sa voiture qui éclate ou un outil cognant sa trousse ? Que se passe-t-il ? Il ne comprend pas tout de suite ce qui lui arrive, mais un malaise bizarre s'abat sur lui, et c'est machinalement qu'il se laisse reglisser de l'autre côté, juste devant sa voiture. Il tâte, la main tremblante, pris d'une étrange angoisse, les billets de banque, sous le smoking. Ils y sont, oui ; cependant, il lui semble qu'il enfonce sa main dans une poitrine en sueurs, tout humide, et il est entouré d'un subit brouillard. La nuit était si claire tout à l'heure, là-haut, sur le mur... et, peu à peu, il doute de ce bruit d'une porte se refermant, de ce claquement sec d'un fouet. Il a repris sa corde, il a sa trousse... Derrière le mur, pendant qu'il démarre, il perçoit des voix, des appels, mais ce sont des mots étouffés, lointains, comme si derrière ce mur des gens essayaient de crier ; et il a l'impression que c'est lui qui va crier, hurler, appeler

au secours ! Pourquoi ? De plus en plus le brouillard s'épaissit. A l'aube, oui, souvent, ce phénomène se produit avant le glorieux poudroiement du soleil, une buée s'élève, l'humidité, la rosée de la nuit qui s'évapore... Ah ! ce voile sur sa vue... sur ses mains, et comme les distances, par la glace du pare-brise, vont en s'allongeant, se rétrécissant, devenant minuscules ! Il voit tout comme par le gros bout de la lorgnette, il voit à l'envers, ou la vie n'est plus la même, ou il a perdu la notion exacte de la vie !

Ah ! filer vite, plus vite ! Se ruer là-bas, au Casino, dans la salle de jeu qui n'est pas encore fermée. Y jouer la suprême, la dernière partie !

Or, au lieu d'accélérer son allure, il ne fait que la ralentir. Sa voiture bafouille autant qu'il halète.

Roberd de Chandry a enfin compris ce qui vient de lui arriver : *il est blessé*. On a tiré sur lui un coup de revolver. Chez Pierral et Nardon, un gardien de nuit, réveillé par ses allées et venues, a défendu la maison contre le cambrioleur, cette ombre légère franchissant la muraille. Mais a-t-il pu le voir, l'identifier ?

Revenu de son étourdissement, Robert s'efforce de raisonner.

— Non, il n'a pas eu le temps de me voir et il m'a raté. Blessure peu grave, je ne souffre pas, mais le coup engourdit, momentanément, tout mon système nerveux. Quelle veine de ne pas être tombé ! Il faudrait aller chez un pharmacien ou un médecin, me faire panser... perdre du temps, me perdre... je suis sain et solide, j'en ai vu d'autres ! La balle a dû me toucher de côté, *en séton*. Elle ne m'a pas tué raide... donc elle ne m'a pas tué du tout. Allons jouer ! Excellent alibi !

Son idée d'aller jouer devient fixe et, en même temps que son idée, se fixe une douleur, une étrange douleur, là, sous le sein gauche. Il y porte sa main, la retire, anxieux. A la lueur de la petite lampe de sa voiture, il

distingue une tache noire sur son gant blanc. Cela ne l'effraie pas : ce n'est pas rouge, c'est noir. Cette blessure est très bien placée à la poitrine, parce qu'elle lui laisse la liberté entière de ses bras et de ses jambes.

Il accomplit le trajet familier, court, animal traqué, par les rues que son seul instinct lui fait choisir, car sa vue baisse, baisse, comme cette petite lampe de voiture. Là-bas, le Casino, au bord de la mer... oui, la dernière, la belle partie !

Il fait de plus en plus sombre à cette aube d'hiver. Ce Casino qui scintille ordinairement en énorme joyau, diadème d'où ruissellent des colliers de lumière, il n'en voit plus que le fantôme, une espèce de monstre accroupi sur le bord de l'eau, d'une eau voilée de brumes, éternel cahot, éternel néant, autre côté du monde. L'idée fixe le prend maintenant à la gorge. Un goût amer lui décompose la salive. Il a l'horrible sensation d'être obligé de boire de l'eau salée, de se noyer en pleine mer.

Voici le perron. Sous le grand soleil, il est d'un marbre immaculé, merveilleusement éblouissant... mais, cette nuit, il est en granit gris, d'une pierre funèbre comme celle qu'on emploie pour les tombes. Quel brouillard ! Il envahit tout, les pelouses, les balustrades. On ne voit son chemin qu'au travers d'un immense voile gris, si lourd au front ! D'un coup de volant déplorable, Robert de Chandry jette sa voiture de côté, dans un massif de fleurs qu'il écrase. Un des huissiers de ce palais des jeux se met à ricaner. Il n'entend pas ce qu'on lui reproche et il monte le perron, lentement, croyant le franchir d'un bond. Tout est changé en lui et dans le décor habituel de son existence. Il titube, paraît ivre et se désole, intérieurement, de son état qui doit donner le change, en effet.

Mon Dieu ! Tous ces spectres aux yeux creux, ces traits tirés, ces épaules voûtées, qui errent à l'aventure, tous ces misérables, dans ce palais de la chance, tous ces pauvres au milieu de ces richesses ! Comme lui-même,

ils glissent en fléchissant, sur des jarrets mous, ils marchent sur de l'ouate grise. Oh ! ces tapis, ces fondrières dans lesquelles on enfonce comme dans la vase d'un fleuve subitement retiré de son lit...

Ah ! là, près de la porte de la grande salle, debout, une femme. Oui, c'est bien elle, Arlette Florence, il la reconnaît à sa silhouette très élégante, à son profil de jolie médaille de cire ; mais pourquoi donc, elle qui aime tant les couleurs vives, les manteaux d'hermine doublés de panne rose, pourquoi est-elle en deuil ? Des vêtements noirs, des plis de crêpes... Qui a-t-elle perdu ?

— Perdre ? Non ! Non ! je ne perdrai pas ce soir, ce matin, cette nuit... se dit-il en bégayant, la bouche pleine de sa salive amère, ni elle ni mon argent, je garderai tout... Mon heure est venue de toutes les révélations. Je ne perdrai pas même une goutte de sang... j'ai la bonne blessure... celle qui ne se voit pas !

Il s'arrête, s'efforce de lui sourire et lui prend le bras. Cela lui semble tout naturel de la retrouver là pour le soutenir. Car, oui, on peut l'aider jusqu'au fauteuil, devant la table. Elle a peur de lui, cependant, elle l'y conduit, attentive et douce. Qu'a-t-il donc ? Est-il malade ? Ivre ? Ce n'est pas dans ses habitudes. Il est assis. Il entend le croupier s'expliquer d'une voix lointaine ; cet homme déclare que *rien ne va plus*.

— Mais si, réplique Robert de Chandry d'un accent martelé, hoquetant, faisant des efforts pour se montrer calme, *je vais très bien*, moi, et je gagnerai... au premier chant du coq ! Arlette Florence, ma belle grande, toutes mes excuses pour vous avoir pesé comme ça... Non, non, je ne me grise jamais... tout est gris excepté moi, ma chère. . .

Il jette une liasse, deux paquets de billets... Arlette se penche, anxieuse... Le croupier prononce le : « faites vos jeux » classique, et aussitôt les cartes s'étalent sur la table, montrant leurs visages impassibles. *Rouge gagne.*

Un frisson parcourt cette foule d'ombres errantes qui entoure le tapis vert où se décide le sort d'un rude combat. Trois grosses piles de fiches viennent se ranger devant Robert qui double la mise. *Rouge gagne...* Le duel s'annonce formidable, tragique peut-être... les témoins redoublent d'attention, le rideau des curieux s'épaissit, l'étreinte se resserre. Tout autour, les autres tables se vident. *Rouge gagne...* la série favorable se dessine. Robert, livide, les mains crispées, le visage contracté — pour la première fois ! — dans un douloureux rictus, adresse au Dieu Hasard un défi suprême. *Rouge gagne...* le blessé voit, il voit le jeu qu'il aime, la femme qu'il désire, elle-même emportée dans le tourbillon de cette ronde infernale. *Rouge gagne...* Un remous se produit. Robert lève les yeux, jusqu'alors obstinément fixés sur le tapis et il distingue, lourdement appuyé sur le dos de la chaise du croupier, assis en face de lui, la silhouette du père Nardon, qui suit attentivement les péripéties émouvantes du jeu. *Rouge gagne...* Les fiches de nacre s'amoncellent devant lui, mais il ne voit plus, il ne regarde plus que le visage de Nardon, aussi ému que s'il jouait son propre argent, que s'il risquait son propre sort. Des exclamations s'élèvent de partout, c'est la grande série, la série rare, la série fatale pour la banque. Dix-neuf fois de suite, la combinaison des cartes lui donne la victoire et le croupier annonce encore une fois d'une voix sourde, envahi lui-même par l'émotion générale :

— *Rouge gagne !*

Alors, d'un mouvement brusque qui fait jaillir un flot écarlate de son gilet blanc, Robert de Chandry se lève, il tire de ses poches, par jets saccadés, des liasses de billets rouges et les tend dans la direction de Nardon, stupéfait :

— Monsieur Nardon, pardonnez-moi. Prenez ces billets qui vous appartiennent.. je n'ai pas le temps d'attendre

à demain pour vous payer cette *dette de jeu.* Et l'honneur exige...

Des cris, des rugissements éclatent, Arlette pleure, se tord les bras pendant que les croupiers, les banquiers, les huissiers et tous les joueurs se précipitent sur le jeune homme pour l'emporter.

Couché au long d'un canapé qu'il inonde de son sang, tel un svelte flacon de beau vin pourpre qui se vide, Robert de Chandry expire en murmurant :

— Non, Arlette, ma belle grande amie, ne pleurez pas : le Dieu Hasard est vaincu et la dette, ma *dette de jeu,* est payée. Ça, c'est mon honneur à moi... Une simple dette de jeu remboursée bien avant les quarante-huit heures d'usage. Souvenez-vous !

HOMEM CHRISTO.

A UN POÈTE

—

Noble chanteur venu, dans ce douloureux âge,
Qui succède à tant de combats,
Avec la flamme au cœur, et la flamme au visage,
Pour chanter ce qui ne meurt pas,

Les poètes tombés, en offrant leur poitrine,
Vers toi tendent des calmes cieux
La Lyre, que leur sang a faite plus divine,
Et te parlent, tout radieux.

Écoute cette voix qui plane, surhumaine.
Elle veut largement t'ouvrir,
Loin des cris insultants, le glorieux domaine,
Où tes odes pourront fleurir.

Non, la Muse n'est pas cette impudente femme,
Qui jette son voile au passant ;
Elle laisse les vils profanateurs de l'âme
A leur métier avilissant.

La Muse, elle est l'auguste et la sainte Prêtresse,
Qui de son geste ailé conduit
Les austères Bacchants de l'immortelle ivresse
Au Temple étoilé de la Nuit.

C'est du fond de l'Extase, et du fond du Mystère,
Qu'ils descendront, frère, demain,
Tes accents accordés par le Ciel à la Terre :
Prends donc le sublime chemin.

Réchauffant ta pensée, et ranimant ta sève
Aux ardeurs du divin foyer,
Seulement désireux que ton œuvre s'achève,
Regarde l'Ether flamboyer.

Lorsque tu monteras vers nos clartés, qu'importe
Si l'Envie au talon te mord !
A peine elle a mordu, qu'on la voit tomber morte
Au fond de l'éternelle Mort.

Par des hymnes réponds à la Haine obstinée ;
Et, malgré l'Erèbe jaloux,
Un jour, ta mission terrestre terminée,
Viens au Ciel régner avec nous.

Alors, parmi le chœur des éclatants Génies,
Tu sentiras, telle une mer,
Affluer dans ton cœur toutes les harmonies,
Qui traversent le vierge Ether ;

Et délivré d'un monde en proie aux discordances,
Toi, que l'Enfer voulut tuer,
Tu verras, à tes pieds déroulant leurs cadences,
Les sphères d'or te saluer. —

Poète, ainsi d'En-Haut te parlent les Poètes.
A travers les abîmes bleus,
Ils te montrent le nimbe enflammé de leurs têtes,
— Et moi je te parle comme eux.

Je te dis : Que ta voix résonne solennelle !
Que ton chant d'aède inspiré,
Où l'on sente toujours le battement d'une aile,
S'élève aux cieux, large et sacré !

Brûlants, mais accordant l'ardeur à la mesure,
Que tes transports vers l'Idéal
Ne brisent pas la forme harmonieuse et pure.
— Mets ta flamme dans du cristal.

Qu'un sens religieux vibre dans ta parole ;
Que le Verbe de Vérité
S'entoure dans tes vers comme d'une auréole
D'immatérielle beauté.

Ah ! la Beauté sacrée ! on goûte en son étreinte
Les immortels enchantements.
Elle a sa coupe d'or ; elle a sa coupe sainte,
Pour exalter ses vrais amants.

Qu'Elle parle aux douleurs des hommes, par tes lèvres ;
Qu'elle les emporte, ravis,
Loin de la prison sombre, où s'agitent leurs fièvres,
Jusqu'aux plus sublimes parvis,

Et que l'âme, penchée, ainsi que vers des ondes,
Sur tes poèmes pleins de ciel,
Entende lui venir, dans leurs stances profondes,
Un écho du Monde éternel !

LOUIS LE CARDONNEL.

LE MYSTICISME
ET L'ESPRIT RÉVOLUTIONNAIRE
DU FASCISME

—

Les pages qui suivent n'ont point pour objet de louer ou de critiquer le fascisme, mais d'examiner objectivement deux de ses caractères dominants, comme on pourrait le faire sur des événements morts et catalogués dans l'histoire.

L'opinion publique des diverses nations a suivi, depuis 1919, avec un si vif intérêt les phases mouvementées de l'expérience italienne, et particulièrement la naissance et le triomphe du fascisme, qu'il a paru utile de fixer dès maintenant quelques-uns de ses aspects les plus curieux et les moins connus, sans crainte révérencieuse et sans commentaires inutiles. Quelles qu'aient été les causes politiques, économiques et financières du mouvement insurrectionnel qui a abouti à la prééminence de Benito Mussolini, non seulement sur le groupe démesurément grossi de ses adhérents, mais sur la nation italienne tout entière, on ne saurait contester l'importance des mobiles spirituels et sentimentaux qui ont inspiré tout d'abord sa lutte contre le socialisme et le communisme et, dans une seconde période, son action gouvernementale. Celle-ci, présentée aussitôt comme une restauration intégrale de l'ordre, de la discipline, de la morale, de la religion, s'est trouvée favorisée par une atmosphère de mysticisme spécial, doublant le rayonnement de la force, en même temps qu'elle était entravée par l'essence révolutionnaire du parti lui-même.

La Restauration italienne a donc, de ce chef, une physionomie étrange, dont les traits essentiels méritent d'être fixés.

I

Le fascisme prend possession du pouvoir au nom d'une doctrine succincte, antidémocratique, antiparlementaire et antilibérale. Sa tâche consiste à combattre et annuler les effets, jugés par lui délétères, des conquêtes de la Révolution française. Il veut effacer « le stupide XIX[e] siècle » et faire reposer la vie sociale sur une base unique : la force du gouvernement, entraînant l'obéissance absolue des sujets.

Se soustrayant à la loi de la foule, un groupe d'individus doués d'une plus grande énergie que les autres, et dominé à son tour par un chef, doit constituer tout d'abord une sorte de Comité de Salut public, pour ramener la nation à la compréhension de ses devoirs et de ses droits. On ne sait plus trop, déjà, au début de novembre 1922, quelle différence il y a entre parti, Etat et nation. Les camelots, annonçant dans les rues la convocation du Grand Conseil fasciste, crient tout naïvement : « La réunion du grand conseil des ministres ! » Les dignitaires du parti ne sont-ils pas les vrais ministres ? La création des commissaires provinciaux, nommés par le parti, et qui réduisaient à néant l'action des préfets, organes normaux de l'administration, fortifiait cette impression.

La faction domina d'abord par le consentement des classes moyennes et la crainte des basses classes. Il fallait, dans un second temps, selon le mot du directeur, « insérer le parti dans la Nation ». C'est là que le rôle du sentiment public devait être considérable.

« Dites bien que c'est une révolution que nous avons faite », recommandait M. Mussolini à l'un des premiers

journalistes qui l'interviewèrent au lendemain de la marche sur Rome. Les opposants ont contesté la vérité de cette affirmation. Et pourtant, le chef du gouvernement n'a jamais cessé de la confirmer :

Les colonnes qui confluaient vers Rome étaient animées d'un sentiment assez voisin de celui que durent avoir, en d'autres époques, d'autres peuples se précipitant vers la Ville Eternelle : un sentiment de rancune et d'amour infini.

Il s'agissait pour eux, selon Enrico Corradini, théoricien de l'impérialisme, de « ramener Rome à la rustique abstinence républicaine ». Quant à leur loyalisme, il s'exprime curieusement :

C'est parce que le fascisme est fort qu'il aime le roi : *il se sent capable d'étouffer le tyran.*

Selon Robespierre, le ressort du gouvernement populaire en révolution est à la fois la vertu et la terreur. Or, le fascisme veut créer un monde vertueux. Le gouvernement révolutionnaire, dit le Comité de Salut public, créé au milieu des orages, doit avoir l'activité de la foudre. Le fascisme, à peine instauré, veut étonner le monde par la rapidité de ses décisions, la masse de besogne qu'il abat. Un homme au pouvoir ne doit pas dormir. Les réunions des ministres, celles du parti et des commissions, se font en pleine nuit. Une fébrilité rénovatrice semble tout emporter. C'est la théorie de 93. On l'applique quelque temps. « Le gouvernement sera fort, autoritaire, coercitif », dit Bilhaud. « *Le gouvernement fasciste*, dit Mussolini, *non seulement se défend, mais attaque.* » Comme Robespierre, il proclame que le gouvernement révolutionnaire se légitime par la plus sainte de toutes les lois, le salut du peuple (il dit la Nation), et fonde son action sur le culte révolutionnaire de la patrie. Quant au fond des discours des deux hommes, il paraît bien être le même :

Nous voulons un ordre de choses où toutes les passions basses et cruelles soient enchaînées, toutes les passions bien-

faisantes et généreuses éveillées par les lois (c'est-à-dire par l'autorité, la hiérarchie, la discipline)... où la patrie assure le bien-être de chaque individu et où chaque individu jouisse avec orgueil de la prospérité et de la gloire de sa patrie.

Quelle nature de gouvernement peut réaliser ces prodiges ? Le gouvernement démocratique et républicain, dit Robespierre ; le gouvernement fasciste, dit Mussolini.

Issu de cette filiation, le fascisme doit contenir tout le symbolisme révolutionnaire, favorisé au début par son caractère mystérieux, le goût de la conspiration, du travesti et du galon. Princes, triaires, grégaires, consuls, centurions et décurions, légions et manipules, tout cela est-il si loin qu'on le dit de la démocratie ? La Révolution avait l'autel de la patrie, la cocarde tricolore, la table de la constitution, la colonne des droits de l'homme, les arbres de la liberté, le faisceau de l'unité, les pompes funèbres et les fêtes commémoratives en forme de cortèges, de cérémonies, de jeux symboliques et de divertissements éducatifs. Le fascisme a l'autel de la patrie, le faisceau des licteurs, les tables de la loi (qui sont les décisions du Grand Conseil), les arbres du souvenir, les bataillons scolaires fascistes, les équipes féminines, une phraséologie brutale et menaçante, les processions civiques, des devises grossières, la tête de mort brodée sur les chemises noires, et la « Sainte Milice » constituée, au lieu de la « Sainte Montagne », comme sauvegarde de la révolution.

Le culte de la patrie, ainsi conçu, est bien un culte révolutionnaire.

Les vieilles rues du Septizonium, les dalles de pierre des voies sacrées, des temples et des fora, usées jadis par les sandales des légionnaires romains, résonneront aujourd'hui sous le pas martial d'autres légionnaires, revenant, eux aussi, d'une longue et âpre guerre... Les décurions, les centurions, les consuls qui partirent, il y a tant de siècles, pour imposer aux peuples les plus éloignés les lois et la civilisation ro-

maine, rentrent aujourd'hui dans l'Urbs, encore et toujours victorieux.

Ce défilé, au jour anniversaire de la fondation de Rome, qu'est-ce donc, sinon un calque de fête révolutionnaire ?

Il n'y a pas même l'offrande du laurier purificateur, qui efface les traces du sang versé.

La persistance de ce qu'on appelle l'extrémisme fasciste n'est point autre chose que l'idée de la terreur nécessaire, contrepoids de la vertu, pareillement nécessaire.

Le renversement du régime précédent s'est fait, au dernier moment, sans qu'il ait coulé beaucoup de sang.

Nous craignons que cette absence de massacre ne mine notre conquête. Il faut obéir aux lois naturelles, même si elles sont féroces, sous peine d'être contraints d'y obéir en retard. Les révolutions, pour porter leurs fruits, doivent être sanglantes.

Le fascisme est « tout entier imprégné de ce mysticisme, mais d'un *mysticisme guerrier* ». En contact avec Dieu, il sera belliqueux et religieux.

N'est-ce pas calquer les théoriciens du terrorisme que de dire :

Nous sommes persuadés qu'en Italie la situation politique exige que l'on soit absolument implacable. Il faut libérer l'Italie de l'hypocrisie et des lâchetés, de tous ceux qui n'ont pas confiance dans les forces vives et incorruptibles de la race.

Comment ? En instituant un « tribunal révolutionnaire fasciste », ou bien avec « une demi-heure d'état de siège et une minute de feu roulant ». Cette dernière proposition est de Cesare De Vecchi ; mais l'esprit qui l'inspire est beaucoup plus général que l'on ne serait tenté de le croire, comme elle prouve le vœu des Arditi, c'est-à-dire des anciens soldats des bataillons d'assaut, demandant eux aussi à Mussolini d'être implacable. Bien plus, après la découverte de l'assassinat du député socialiste

Matteotti, le chef du gouvernement, dans le discours qu'il prononça à la Chambre, se demandait s'il ne conviendrait pas de faire justice sommaire des auteurs supposés du crime. Il importe peu que le gouvernement n'ait point appliqué cette théorie, le but de la présente étude étant de rechercher le caractère général du mouvement. Or, ce mouvement émanant d'une minorité active, antipopulaire, et partant méprisant le nombre inconscient, n'a pas tardé à solliciter l'appui des masses et à s'en vanter : un million d'inscrits au parti, deux millions aux corporations fascistes. Et la théorie de la collaboration de classe s'est muée par endroits en celle de la lutte de classe, les « corporations nationales » encourageant, au besoin, les grèves de leurs adhérents, et le parti les subventionnant sur l'ordre du président du Conseil.

Aujourd'hui, le pouvoir ne peut être confié qu'à celui qui, étant le plus fort, est aussi le plus intelligent. Il y a la violence de la brute ; mais il y a aussi *la violence éclairée, symbolisée par la lance mythique qui guérissait les blessures qu'elle faisait.*

Ainsi, le couperet de la guillotine était destiné à guérir la France des maux qui l'affligeaient. Les antinationaux du régime fasciste, ce sont les suspects de la Révolution.

Un grand nombre des leaders du fascisme provenant du socialisme, de l'anarchie, du syndicalisme ou des milieux républicains, leur action devait fatalement se ressentir de leur préparation intellectuelle ou de leurs habitudes mentales. Instinctivement, ils ont copié le passé qu'ils croyaient combattre. Et si l'on n'a pas réformé le calendrier, les proclamations et les actes du parti sont datés de l'an I ou II de l'Ere fasciste, qui commence le 28 octobre 1922.

Au lendemain du coup d'Etat, en proie à une crise d'enthousiasme, les adeptes saluent l'Ere nouvelle :

Un monde s'est écroulé, un monde artificiel de petits hommes et de petites consciences, qui avait vécu, par petites

étapes, les petits épisodes de sa petite histoire. Et *un monde nouveau est né,* engendré par le sang des héros... un monde qui a relevé de terre tous les symboles et toutes les idées les plus hautes, toutes les passions animatrices de nos entreprises les plus hardies... *Monde des forts, des jeunes et des purs.*

« *Toute la jeunesse a vu renaître les Dieux italiques.* » La Vieillesse aussi. Voix survivante de la Rome antique, Giacomo Boni, gardien du Palatin et du Forum, envoie un salut augural à la veille du *Natalis Martis* :

Puisse Mussolini et *son héroïque équipage de nouveaux Thésées* libérer Rome et l'Italie des Cacus insatiables et des punaises-vampires assoiffées.

Les travaux mythologiques recommencent. Le fascisme a ses martyrs et ses demi-dieux.

En même temps, « idée universelle », il fait suite à l'idée romaine et à l'idée catholique. Il devra donc s'imposer au monde entier, « en mettant en pleine déroute la mentalité de la Révolution française ».

Mais cette idée universelle ne saurait être elle-même qu'une idée révolutionnaire.

Elle s'offre ainsi pendant les journées d'octobre, avec ce défilé des vainqueurs où l'on voit un prêtre portant un drapeau noir dont un poignard termine la hampe, des paysans armés de pieux et de gourdins, des chemises noires enjolivées d'emblèmes menaçants, des combattants casqués portant à la main des grenades, des officiers ex-nationalistes en gants blancs. Et tout cela marche, oscille, se déroule au bruit des chansons de guerre civile, à demi républicaines encore, agressives, sauvages.

Les organes officiels, quotidiens, bi-hebdomadaires, hebdomadaires ou bi-mensuels ont des titres significatifs : *La Diane fasciste, Ehià, Le Fanion, La Flambée, A Nous !, L'Avalanche, Les Vélites, L'Assaut, Le Légionnaire Lucanien, La Sainte Milice, La Hache, La Rescousse, La Flamme, Le Marteau, Audace, L'Intrépide, La Torche, La Lime.*

Le sectarisme fournit au florilège révolutionnaire des phases expressives dont celle-ci paraît l'une des plus typiques :

Nous aimons le catholicisme précisément pour ce qu'il a de plus contraire à l'esprit moderniste. *Nous adorons donc le dogme, l'intolérance, le Syllabus, l'Index, l'Inquisition, le bras séculier, saint Dominique, Philippe II, le duc d'Albe, Loyola, Torquemada, le Sonderbund, la révocation de l'édit de Nantes et la nuit de la Saint-Barthélemy.*

Voilà le credo du terrorisme mystique.

Les adversaires du fascisme ont parfaitement saisi ce caractère.

Le fascisme, écrit le *Popolo,* est dans la condition psychologique d'un capitaine sur le champ de bataille ; il considère comme ennemi quiconque le discute ou lui fait obstacle. Il n'admet point l'égalité entre les citoyens. Il réclame, il exige l'adhésion illimitée, sans conditions, étant, dit-il, un *phénomène religieux et historique.* Il est intolérant.

Il annonce au peuple, plongé dans l'attente passive du miracle de la reconstruction impériale, une nouvelle palingénésie.

II

Carducci, dans des pages devenues classiques, parle de la légende future de Garibaldi. Mais nous avons assisté depuis deux ans à l'éclosion d'une légende tissée autour d'un homme vivant, agissant, parlant. La légende de Mussolini s'est composée devant nous. Il y a contribué lui-même.

Le gouvernement que je dirige, vous ne devez pas croire que c'est un gouvernement institué ou né en octobre 1922. Regardée à cinq mois de distance, *la marche sur Rome a déjà l'aspect admirable et grandiose de la légende.*

C'est une légende épique.

Le chef de parti devient rapidement, grâce à la réus-

site de son coup de main et à la naissance d'une abondante littérature laudative, quelque chose de très différent. Il est « l'homme à la volonté de fer, à la passion de feu, à la foi inébranlable comme la roche des plus hautes montagnes » ; le « condottiere qui mène l'Italie vers les routes du soleil et de la lumière » ; le « symbole agissant des générations victorieuses » ; « l'ancien exilé, l'ancien conjuré, le fidèle dépositaire du sacrifice de millions de morts et l'audacieux porte-drapeau de la volonté de millions de vivants ».

D'autres, qui ont évidemment lu Taine, le représentent sous un autre angle.

Il est en dehors de notre race et de notre époque. Comme tous les héros de notre tradition, Mussolini est physiquement et historiquement ennemi des Italiens d'aujourd'hui. *Sa moralité est le produit d'un autre climat historique.*

« Dans l'histoire, dit Italo Balbo, on ne trouve pas de copie, même lointaine, de Mussolini. »

Qu'est-il donc ? Evidemment, pour ceux-là, le surhomme nietzschéen.

Il va devenir quelque chose de plus.

Le mystère chrétien de la seconde naissance, de la grâce héroïque qui vient se greffer sur l'inquiétude de la volonté humaine déjà mourante, le mystère chrétien de la guérison, de la libération, de la virginité héroïque, a en lui une puissance dramatique sans exemple dans nos dernières générations... En se révoltant et en nous combattant, en vengeant contre nous la tradition oubliée et trahie par nous, *il a consenti à souffrir la christianissime expérience de notre seconde naissance...*

La progression ne s'arrête pas là. Dès février 1923, le sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil prononce à Teramo un discours où se trouvent les passages suivants :

Sous son regard qui apaise toutes les rixes et écarte toute embûche, par centaines et par milliers les anciens révoltés

courbent le front... La volonté inflexible de l'Homme qui gouverne à Rome, et qui sortit des tranchées où nous avons laissé la fleur de notre jeunesse, saura leur restituer une fois encore la Patrie Romaine... Telle est la vie de *celui dans les mains de qui repose le sort de notre peuple et peut-être celui de l'Europe entière.*

Il a, dit un autre, « le visage des condottieri et les yeux des saints italiens ».

Cesare de Vecchi poursuit son chemin jusqu'à en faire un Christ révélateur ; ses soldats vont sur les places et dans les rues prêcher la vérité.

Nous autres, ses disciples et ses fidèles, nous suivons la trace de ses pas de Titan et *nous vous apportons son Verbe et sa Pensée.* Depuis quatre ans, son verbe et sa pensée, nous les allons prêchant par l'Italie belle et grande, par les rues et les places, cherchant notre peuple pour les conduire vers ses destinées, qui sont les destinées impériales de Rome.

Le 16 avril 1923, il retourne dans sa province natale. Il est à Forli où toute la population, massée sur la place, l'acclame. Il apparaît dans la loggia de l'hôtel de ville, et salue. Un spectateur commence :

La voix humaine ne réussira jamais à exprimer les choses hautes et divines qu'inspire l'apparition muette de cet Homme ; et les mots, même les plus élevés, tomberaient comme des perles pâles dans une mer incandescente de rubis...

Enfin, l'un de ses conseillers les plus fidèles, jusqu'au jour où l'assassinat de Giacomo Matteotti vint le mettre au rang des traîtres, Cesare Rossi, n'hésitait pas à le doter de « l'infaillibilité dans le domaine stratégique et psychologique ».

« L'Homme de la Résurrection » est ainsi complet, nouveau mythe, copié instinctivement sur celui d'Hercule, avec un étrange amalgame chrétien.

Pendant son voyage en Sardaigne, où il a passé sous d'innombrables arcs de triomphe, un jeune combattant lui déclare :

Auparavant, nous vous admirions parce que vous aviez sauvé le pays. Maintenant que nous sentons votre âme s'unir à nos âmes, que nous voyons enfin compris notre besoin d'élévation, *nous vous adorons et nous sommes disposés à vous suivre jusqu'à la mort...*

Voilà sans doute ce « ciment mystique » et religieux célébré par lui dans un de ses discours au Sénat.

En août 1923, il fait un voyage officiel aux Abruzzes.

Ce fut un rite, confie au *Messaggero* un haut personnage qui pourrait bien être le sous-secrétaire Acerbo. Comme pour les processions, les balcons et les fenêtres étaient tendus d'étoffes chatoyantes et de tapisseries. Les femmes du peuple se bousculaient dans les rues pour toucher ses vêtements, comme on fait aux statues des saints. Un prêtre lui crie : « Nous ne te dirons pas, ainsi qu'aux triomphateurs romains : « Rappelle-toi que tu es homme », mais : *Rappelle-toi que tu es L'Homme.* »

Quant à l'évêque de Sulmona, il salue le Dux à la romaine. Sur tout le parcours, « un élan d'amour, une poussée irrésistible de passion font que tout le peuple se rue autour de lui. On lui amène les enfants pour qu'il les embrasse ; femmes et vieillards le bénissent ; quelques-uns le supplient de descendre un seul instant de son automobile *afin qu'il pose le pied sur le sol du village* ».

Les journaux parlent « d'attente mystique ».

Au passage du train, qui avance lentement, tous indistinctement se découvrent, baissent la tête, le bras tendu : c'est le *Sauveur* de l'Italie qui passe, « *le Grand-Prêtre, le Souverain Pontife de la religion, de la patrie enfin retrouvée* ».

L'apothéose a eu lieu du 28 octobre au 4 novembre 1923, pour le premier anniversaire de la marche sur Rome. Pendant ces douze mois, le prestige personnel du dictateur a suivi une courbe ascendante qui l'a porté aux cimes de l'idolâtrie populaire. Spontanément et artificieusement, il s'est formé autour de lui une ambiance d'obéissance silencieuse et aveugle, de dévoue-

ment, de vénération et de peur. Et c'est un perpétuel miracle que cette popularité qui résiste à la corrosion du temps. Elle existe, on n'en saurait douter. La curiosité ne suffirait pas à expliquer la présence, dans les petites gares perdues, le long des talus du chemin de fer, aux passages à niveau, dans la nuit, de milliers de paysans ou d'ouvriers obscurs, inconnus, dont le geste est resté sans réponse, et qui attendirent durant des heures, pour saluer du bras le train mystérieux qui portait, leur avait-on dit, la fortune de l'Italie.

Et voici, effectivement, Mussolini dans les fonctions de sacrificateur. La scène se passe à Pérouse, dans l'église gothique de Saint-Ercolano, où se trouvent réunies les veuves de guerre de la ville. La narration qui suit est de Cesare de Vecchi, l'un des quatre commandants en chef de la milice, actuellement gouverneur de la Somalie.

Plus de foule, ni d'acclamations ni de fanfares. Quelques hommes seulement, nous-mêmes, et ces femmes douloureuses et voilées. Sur un trépied, la lampe votive faite du casque d'un soldat mort en guerre. Benito Mussolini s'en est approché, *le visage contracté comme par la souffrance des victimes de la lutte,* combattue âprement et finalement victorieuse. Il a versé l'huile vierge dans la lampe qu'il a allumée. Sa main, si ferme, tremblait à cet instant. Les veuves ont plié les genoux, se sont affaissées sous leurs voiles ; leurs sanglots ont résonné sous les voûtes. Alors, comme sous l'effet d'une volonté supérieure, nous sommes tous tombés à genoux, nous aussi, cependant que, dans cette mystique atmosphère, le Chef, dont le visage semble ordinairement impassible, serrait les mains qui se tendaient vers lui, sans pouvoir articuler un mot. Je ne connais rien de plus émouvant et de plus révélateur de l'essence du fascisme, que ce tableau caché, grandiose et tragique, dans l'antique petite église pérugine. A moins qu'on ne veuille lui adjoindre, en pendant, la délirante adhésion à la parole du Maître, donnée à Milan, sur la place Belgioso, par la milice fasciste. Dans les deux cas, on retrouve les deux sentiments fondamentaux du mouvement actuel, qui est avant tout un mouvement éthique — je ne dis pas intellectuel — et non pas de pure action : *la discipline et le mysticisme.*

Qu'est-ce donc que le fascisme ? Mussolini l'a dit aux citoyens de Pescara : « *Ce n'est pas un parti, c'est une milice, c'est une Passion, un martyre, une religion.* » Ainsi, les fascistes impérialistes ou extrémistes ne veulent-ils qu'une chose : croire au fascisme et en Mussolini, devenir les prêtres de l'Idée, chercher l'honneur des plus durs sacrifices. « Nous avons, ajoutent-ils, en Mussolini, l'*Homme de la Destinée,* l'Homme Fatal. » Et ils insistent sur ce point.

Nous sommes les prêtres de l'Idée ; quand on est prêt à lui donner sa vie, on doit réclamer pour elle une atmosphère inviolable de sainteté. La foi (fasciste) est un dogme. La foi est infaillible. La foi est absolue, et c'est la base de notre force.

L'épiscopat n'a pas paru bien loin d'opter pour cette formule. L'évêque de Pontremoli, Mgr Angelo Fiorini, écrit dans une pastorale :

Pour sauver l'Italie de la ruine matérielle et morale qui menaçait de se produire, *Dieu a suscité un homme qu'il avait plus largement marqué de l'empreinte de son Esprit Créateur ;* il a mis dans sa main de fer le timon de l'Etat et lui a fait comprendre que sa mission consistait aussi à relever les valeurs spirituelles, afin de restaurer complètement notre patrie à l'intérieur et de la rendre à l'étranger plus respectée et plus forte.

Mussolini est ainsi considéré comme l'envoyé de la Providence.

Déjà, d'autres dignitaires de l'Eglise avaient déclaré que « la hache des licteurs, qui coupe, et le bâton, qui abat, s'étaient acquis de grands mérites, pour le mal et la pourriture détruits par eux ». Mais l'exemple le plus typique a été donné par le chapelain d'une légion du Frioul qui, les galons de décurion au bras, a célébré un *Te Deum* d'action de grâces à Codroipo, après les élections législatives, en avril dernier :

Comme, au temps de Rome, a-t-il commenté, Constantin le Grand marchait contre Maxence, et par le signe de la Croix

l'emportait sur lui, *nous avons aujourd'hui un autre Constantin* qui, les yeux fixés sur le symbole de la croix, bat ses ennemis. Vous savez qui sait ? C'est notre Dux sublime...

A Zara, un préfet, le général Tamaio, déclare que, dans la patrie rénovée, il ne doit y avoir *qu'un pape séculier*, Benito Mussolini, « qui lit comme en un livre dans le cœur du peuple italien et en satisfait toutes les aspirations ».

On conte que le directeur d'un grand quotidien de Paris, débarquant de son yacht à Civitavecchia, interrogea sur le fascisme et Mussolini le premier pêcheur qu'il rencontra.

— L'aimez-vous ? dit-il.

— *Come Gesù Cristo !* répondit l'homme.

Ce Parisien sceptique fut si impressionné de cette réponse qu'il courut à Rome pour connaître l'homme à qui s'adressaient de tels hommages.

Y a-t-il eu un messianisme fasciste ? D'aucuns l'affirment. On attendait le Chef, et le « Chef-Né » est venu. Son visage et ses yeux, aussi bien que ses idées, impressionnent un chacun. « *Il devient une apparition humaine, marquée du signe des forts. Le champion de la race sort de l'histoire pour entrer dans la vie* (sic)... *Le fascisme est une fleur de l'âme, éclose en Italie pour sauver le monde.* » Mussolini a « le devoir terrible de se considérer comme sacré ».

A vrai dire, M. Mussolini se hâta de protester contre cette idolâtrie. Mais à quelque temps de là, il se posait lui-même en modeleur des foules et des esprits.

L'auto-suggestion fournit de curieux et nombreux exemples de cette quasi-déification.

Le soldat fasciste et mutilé de guerre Giovanni Fattori, communique officiellement le fondateur du fascio de Treviglio, *est décédé avec le portrait du « Duce » devant les yeux et le nom de Mussolini sur les lèvres...*

Le décurion Arturo Piatti, quelques instants avant

d'exhaler son dernier soupir, acclame Mussolini et la patrie forte et armée. A Lugano, le fasciste Primo Gadolo meurt en demandant que *l'on mette sur sa poitrine, au lieu du crucifix, une photographie du « Duce »*.

L'art ou l'imagerie s'en mêle. On offre au dictateur un triptyque figurant « la Passion fasciste ». Dans le panneau central, un Christ en croix ; à droite, un fasciste mourant dans une tranchée ; à gauche, un fasciste adolescent, tombé sous les coups des adversaires. Il y aurait une étude à faire rien que sur l'iconographie fasciste. Elle serait instructive et amusante, d'autant plus instructive et amusante, qu'en ces derniers temps, l'opposition en a fourni une abondante contre-partie, ayant pour objet d'abattre l'idole élevée par l'adoration populaire.

On pourrait aussi trouver trace d'un effort fait pour instituer une sorte de rite civique fasciste, déformant le christianisme. Le sectarisme devait fatalement y conduire. La scène se passe à Sesto Calende ; la cérémonie a pour officiant le député fasciste Lanfranconi. En chemise noire, du balcon de la verrerie coopérative, il dit ce que signifie cette réunion, fête de la concorde et du travail. Puis, « à tous les assistants, en commençant par les enfants afin que s'imprime davantage en leur mémoire cette célébration d'un pacte pacifique, Lanfranconi *distribue le pain et le vin de cette communion* caractéristique. Et tous mangent le pain et boivent le vin en communion, sinon en communisme ; le maire fasciste, le président de la coopérative, directeur de la verrerie, les ouvriers encore communistes, les vieillards et les jeunes gens, les femmes, les hommes, jusqu'au maréchal des carabiniers... » Voilà indiscutablement une sorte de cène révolutionnaire. Le journal de la démocratie chrétienne, en la signalant, demanda si c'était là un avant-goût de la « fascistisation » du catholicisme.

« A Lui nous avons obéi, à Lui nous obéissons et

obéirons aveuglément dans la vie et dans la mort », lit-on dans une proclamation du Grand Conseil (juillet 1923). Cela correspond parfaitement à l'esprit d'un extraordinaire document psychologique rédigé par un avocat turinois, Cesare de Vecchi, devenu général et quatuorvir du fascisme : le règlement de la milice nationale fasciste.

L'article Ier dit :

Le parti fasciste reste toujours une milice au service de Dieu et de la patrie.

Mais l'article 7 fait du milicien l'apôtre surhumain d'une religion civique.

En voici la teneur littérale :

Le milicien fasciste a sa propre morale. La morale commune, au visage familier, au visage politique, au visage social, prismatique, à facettes, à grandes mailles, ne sert de rien au milicien fasciste. L'honneur est pour lui, comme pour les anciens chevaliers, une loi qui tend, sans jamais l'atteindre, au faîte de la perfection, sans limites, même si elle choit dans l'erreur par excès, insolemment dominatrice, sévère, de justice absolue, fût-ce même en dehors et toujours au-dessus de la loi écrite et formelle.

Une faute contre l'indiscipline est une « impureté », autrement dit un péché. Est « *impur* » celui qui « n'affronte pas à visage découvert, par tous les moyens, les ennemis inférieurs de l'Italie, qui ne sait, par fausse sentimentalité humaine, mettre contre eux vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, contusion pour contusion ». Un journal a, du reste, publié le décalogue du fascisme. Et n'est-ce pas au nom d'une religion civique que l'on a solennellement brûlé, en autodafé, des livres et brochures de Marx et de Stirner, de Schopenhauer et de Nietzsche, de Lénine et de Trotzky, enlevés aux bibliothèques municipales ? Qu'il y ait identité entre fascisme et religion, cela ne souffre aucun doute. Les constructeurs de la doctrine l'affirment.

Les chefs des religions n'ont pas *persécuté les hérétiques* afin que ceux-ci puissent grouper d'autres hérétiques et former immédiatement un fort noyau d'ennemis, *mais parce qu'ils semaient le doute et affaiblissaient la foi.*

Cette crise de religion était d'ailleurs depuis longtemps latente ; on en trouve l'annonce répétée, par exemple, dans l'œuvre écrite et parlée de Gabriel d'Annunzio qui, naguère, pour appuyer la création des équipes agricoles fascistes, parlait de créer « l'union des Frères Arvales ».

Elle se manifeste, dès la première heure, dans la terminologie des orateurs. La révolution fasciste n'a pu conquérir l'Etat que par un décret de Dieu. Les mois de préparation sont une « vigile ». On parle dans les discours officiels « d'heure mystique, d'arbres votifs, de plantes sacrées, de saint holocauste », de « viatique favorable à l'instauration d'un nouveau culte d'indestructible amour ». Des conférences organisées par le fascio de Milan sont rebaptisées : « Sermons de carême fasciste. »

Le révolutionnaire fasciste doit être, comme on le dit ailleurs, une sorte de prêtre ou d'ascète agissant par droit divin :

> Ceux à qui le *Dieu de la Patrie a confié le soin d'en régir la destinée pour la libérer et la purifier,* doivent macérer leur esprit de jour en jour en se sacrifiant et en obéissant, en opérant en silence et en humilité, même s'ils sont incompris, même s'ils sont méconnus, même si leur effort est interprété comme une offense à ce qu'il y a de plus sacré au monde.

Qu'on n'objecte point que cette formule date de la période qu'on pourrait appeler du préfascisme. Sur ce point, la doctrine, depuis lors, n'a fait que se fortifier. Au début de juin dernier, à la Chambre, pendant un tumulte où l'opposition se trouvait aux prises avec la majorité, un député ancien combattant, Rossi Passavanti, quitte bruyamment la salle. Il ne peut supporter qu'on insulte le fascisme, puisque le fascisme est une religion. Et, plus récemment encore, le 7 août dernier,

le *Popolo d'Italia*, organe personnel de M. Mussolini, commentant la séance du Conseil national du parti, écrivait :

Mussolini a été écouté religieusement. *Le fascisme est encore une croyance et Mussolini est encore et toujours le condottiere d'un mythe... Le fascisme, en cette occasion, s'est révélé une fois de plus comme un mouvement religieux, et les fascistes sont apparus non comme des soldats, mais comme des croyants...*

Comment maintenir durablement l'équilibre entre ces deux courants, l'un politique-révolutionnaire, l'autre religieux ? Tout le problème actuel du fascisme est dans la réponse à cette question. Le fascisme, « fleur de l'âme », ne sera-t-il pas étouffé par les végétations de la politique ? Le culte de l'individu supérieur résistera-t-il à la poussée des foules ? Le ciment mystique, destiné à lier solidement les pièces de l'organisme national, ne cèdera-t-il pas sous la tension ou les secousses violentes des forces de l'opinion ? Le régime traditionnel l'emportera-t-il, ou le régime nouveau réussira-t-il à modifier profondément les institutions et à créer « l'Etat fasciste » conformément à ses principes ? L'armée mystique deviendra-t-elle un corps de politiciens, la religion de la patrie, un simple sentiment patriotique ?

En plaçant si haut son chef, en dehors de l'humanité ordinaire, en le dotant de caractères si exceptionnels, en en faisant l'objet d'un culte, le fascisme l'a mis sur un terrain infiniment plus mouvant que celui de la politique, où les arrangements sont toujours possibles.

On peut discuter avec des citoyens, on ne discute pas avec des croyants. Un homme peut devenir un demi-dieu. Il est plus difficile au demi-dieu de redevenir un homme, sans déchoir.

RAOUL DE NOLVA

Président de l'Association de la Presse étrangère en Italie.

DE CASSANDRE AUX MUSSET

—

A son retour de la «haute Allemaigne», le 21 avril 1545 (et non 1546, car cette année-là, ainsi qu'en témoignent le *Catalogue des actes de François Ier* et son *Itinéraire*, la cour ne séjourna pas dans la région), Ronsard se trouva en présence de Cassandre. Sa jeunesse et la grâce qu'elle déployait à chanter un branle de Bourgogne le séduisirent, et sur l'heure il se déclara amoureux de cette enfant au prénom mythologique.

Amour purement platonique, sans espoir et que jamais elle n'encouragea, mais auquel la langue française dut quelques-uns de ses plus beaux sonnets, jusqu'au jour où, en 1555, las de « pétrarquiser » pour cette inhumaine, le poète voua ses chants aux charmes plus tangibles de Marie du Pin, la belle paysanne angevine que la mort devait lui ravir.

Une phrase d'Agrippa d'Aubigné en ses *Mémoires* a permis d'identifier cette maîtresse tant et si longtemps aimée, que son amant ne posséda jamais autrement que dans ses rêves. Tante de Diane Salviati, cette fiancée dont le Tyrtée calviniste, à qui elle avait inspiré son « Printemps », fut à jamais séparé « à cause de la religion », elle était fille de Bernard Salviati, le riche marchand florentin (il se plaisait à rappeler une alliance des Salviati et des Médicis) qui, venu en France, après avoir obtenu du roi le remboursement de 25.000 livres, avait, le 5 novembre 1517, acheté la terre et le château de Talcy-en-Beauce, à deux lieues de Mer. Cette date a son importance : elle prouve une fois de plus quelle confiance relative on doit accorder aux dires de l'*Armorial*, d'Hozier, la faisant en son troisième registre

accompagner Catherine de Médicis, dont la naissance est de dix-huit mois postérieure à cette acquisition.

Il serait oiseux de refaire ici l'histoire du roman — roman en partie simple auquel Cassandre est totalement étrangère — éclos dans l'imagination de Ronsard. Par contre, quelques précisions sur les Salviati et sur leur descendance ne seront peut-être pas inutiles, d'autant plus qu'elles permettront de retrouver les ancêtres d'Alfred de Musset, et, touchant les membres de la famille qui embrassèrent le protestantisme, de rectifier quelques dates.

§

Bernard Salviati, une fois propriétaire de Talcy, épousa une de ses voisines, Françoise Doucet, qui lui apporta la seigneurie de Port-David, près Meung. De ce mariage semblent être nés huit enfants, quatre fils et autant de filles :

Antoine,

Jacques, écuyer, seigneur de Port-David, de la Buzelière et du petit Sigongné (1),

Jean, seigneur de Talcy, le père de Diane,

Et François, grand-maître de l'ordre de Saint-Lazare en France.

Jusqu'à ces dernières années, on n'avait connu que deux des filles :

Cassandre, naturellement,

Et Marie, qui épousa successivement un sieur Christophe du Mouchet, sieur de Tréceaux, puis René de Vimeur, premier du nom, chevalier, seigneur de Rochambeau.

Le testament de Jacques, publié par M. Louis de Tombelaine (l'abbé Bossebeuf?), dans la *Revue d'Europe* de mai 1909, révèle l'existence d'une troisième fille, Jeanne, à qui le testateur léguait l'usufruit de ses biens, cependant que les archives du château de Saumery et les registres paroissiaux

(1) Le Petit-Sigongné était situé sur la paroisse de Saint-Léonard (commune actuelle de Saint-Léonard, Loir et-Cher). Cassini : Cigogne ; carte d'état-major : Sigogne. Un beau portail donne encore aujourd'hui sur la cour des bâtiments devenus ferme. Voilà un sieur de Sigogne assez inattendu.

de Huisson sur-Cosson, — confirmant un passage peu clair du dit des dispositions de Jacques — font connaître une quatrième sœur, Jacqueline, laquelle, par son mariage avec Jean du Haure (ou du Habre) aurait été dame de Saumery. « Jacqueline Salviaty, épouse dudict seigneur de Saumery », figure comme marraine avec son mari le 23 janvier 1571. Et en 1572, bien que, après la mort de Jean du Haure, le château soit passé entre les mains de son neveu Antoine de Lodyères, Jacqueline continua à l'habiter, et le château ayant été vendu le 13 avril 1583, par devant M. Pathault, « notaire et tabellion royal ès-lieux de Saint-Dyé, Muyde et Montlivault », à Menault de la Carre, conseiller et aumônier du roi Henri III, elle ne l'abandonna pas pour cela et, en 1589 et 1590, figura sur les registres paroissiaux conjointement avec Menault de la Carre, seigneur de Saumery.

Les rapports continuaient d'ailleurs entre Talcy et Saumery, où, en 1585, Agrippa d'Aubigné se rendait « sur un coursier de Naples brave et furieux », que lui avait prêté « Talsi de Beauce ». Les armes des Salviati, sculptées dans une galerie du château, attestent au surplus l'alliance des anciens Seigneurs de Saumery avec la fille de Bernard.

§

Cassandre devait avoir de quatorze à quinze ans lorsque l'aperçut Ronsard et, dès l'année suivante, ce qui coupa court aux espérances du poète, se maria et épousa un gentillâtre du Vendômois, Jean Peigné, seigneur de Pray.

Un acte de donation devant être considéré comme partie du contrat de mariage et retrouvé par Jean Martellière, pour qui les archives notariales et les registres paroissiaux n'avaient pas de secret, porte la date (contrat passé devant Rotelet, notaire à Beaugency) du 23 novembre 1546.

Pray est un des coins les plus tristes du Vendômois, si pittoresque et si verdoyant à l'ordinaire. En plein plateau de la Beauce, sur cette route désolée, à part la traversée de quelques bois, qui va d'Herbault à Vendôme en passant

par Françay et Crucheray, c'est une pauvre bourgade comptant environ cent-cinquante habitants, ancien siège d'un prieuré ayant, dès le moyen âge, fait place à une cure. De Talcy perdu dans les terres à sa nouvelle résidence, Cassandre n'avait rien à gagner ni à regretter : le paysage différait peu et rien n'y flattait l'œil. Mer, Marchenoir, Josne, les points où se fixa et subsista le protestantisme semblent en avoir conservé l'empreinte ; ni verdure, ni bois, ni ruisseaux, ni fleurs, pays desséché comme la religion qui y prospéra, en attendant que la révocation de l'Edit de Nantes n'en fît, à certains endroits, au propre, le « désert ».

On y signale la présence des Peigné à la fin de la première partie du xve siècle ; ils ne tardèrent pas à en devenir seigneurs — les douves de leur château, où séjourna Louis XI en 1479, se reconnaissent encore — possédant en dehors du village la métairie de la Toise, laquelle fit, en 1546, l'objet de la donation de Jean III de Peigné, fils de Jean II et de Renée de Fromentières, à Cassandre Salviati. Devenue veuve, celle-ci tarda trop à faire aveu, en son nom propre, de la seigneurie de la Toise. Lorsqu'elle s'y décida, le 31 décembre 1595, il était trop tard ; son bien fut saisi pour défaut d'hommage. Elle dut, le 5 janvier suivant, faire de nouvelles offres demandant la mainlevée de la saisie, offres et requêtes que, « détenue au lit, malade », elle renouvelait le 31 janvier.

C'est triste de vieillir, surtout quand on a été la Cassandre de Ronsard qui, par ses vers, lui accorda une éternelle jeunesse ; mais la Maison-Dieu de Vendôme, seigneur de Courtiras, son suzerain, n'avait cure de ce poétique amour, et rien, à part ces grimoires, n'aurait subsisté de la chère idole dans le Vendômois, si à deux reprises, le 11 décembre 1551 et le 24 février 1552, elle n'avait figuré comme marraine sur les registres paroissiaux de la Madeleine.

Ces renseignements fournis par Jean Martellière (1) sont

(1) Les études de Jean Martellière, d'abord publiées dans le *Bulletin de la Société archéologique du Vendômois* et dans les *Annales fléchoises*, après

précieux. Par contre, il semble difficile de suivre l'érudit avoué, lorsque, après avoir émis des doutes sur l'identification faite par Auguste Longnon et M. Paul Laumonier entre Cassandre Salviati et la Cassandre de Ronsard, il conclut à la négative. Le témoignage d'Agrippa d'Aubigné est formel et tels vers où le soupirant éconduit joua sur le nom de la seigneurie de Jean Peigné le viennent confirmer.

De leur mariage était née une fille, leur unique enfant, laquelle fut également prénommée Cassandre. Elle mourut avant sa mère, qui elle-même s'éteignit dans un âge avancé, sa soixande-dixième année environ. Ses petits-fils, François et Charles Musset, « héritiers de damoyselle Cassandre Peigné, leur ayeule » firent, le 27 juin 1607, aveu « pour leur terre et seigneurie de la Toise, paroisse de Pré, etc. »

Cassandre, seconde du nom, avait en effet épousé le 9 novembre 1580 Guillaume Musset, écuyer, seigneur de la Rousselière, du Lude, d'Ouzouer-le-Breuil, de la Courtoisie, que son mariage rendait en plus seigneur de Pray, fils de Claude Musset et de Marie Girard, dite de Salmet.

§

En dépit de ces multiples seigneuries, l'origine des Musset était modeste. Les notices biographiques jointes par M. J. de Croÿ au Cartulaire de la ville de Blois (1), les représentent, « licenciés en lois », hommes de confiance de Charles d'Orléans qui leur confia des missions importantes; et il furent tour à tour lieutenants généraux du bailliage. Jeanne de Bonnas, femme de Simon, lui avait apporté le fief de la Courtoisie, à une demi-lieue de Marchenoir, qu'elle tenait de sa mère Jeanne de Villebresme, et parvenu à la noblesse. Denis se qualifiait en 1510 d'écuyer et de seigneur de la Rousselière (près Cheverny), fief qu'il tenait de sa première femme, Marie, fille de Macé de Villebresme.

avoir été l'objet de tirages à part, ont été réunies en volume ; Jean Martellière de Vendôme : *Pierre de Ronsard, gentilhomme vendômois*. Paris, A. Lemerre, 1924 ; in-12, préface de M. Gabriel Hanotaux.

(1) *Cartulaire de la ville de Blois 1196-1499*, par Jacques Soyer et Guy Trouillard. Blois, 1907, in-8.

De ce premier mariage naquit une fille, Marguerite, qui épousa, en 1497, Salomon de Bombelles, de qui en descendit le comte de Bombelles, un des consolateurs avec Jules Lecomte, journaliste, faussaire, ténor et un peu maître-chanteur, de Marie-Louise, ancienne impératrice des Français, grande-duchesse de Parme, oui, très « grande-duchesse ».

Veuf, il épousa en 1483 Marguerite Cueillette, dont il eut sept enfants, cinq filles et deux garçons, le plus jeune, André, mort le 15 août 1580, doyen de l'église d'Orléans. Son aîné, Claude, aux seigneuries précédentes ajouta celles du Grand-Lude-en-Binas et du Petit-Lude-en-Ozouer-le-Breuil et, le 8 février 1537, épousa Marie Girard, fille de Nicolas Girard, dit Salmet, l'ancien « barbier et valet de chambre du roi », devenu seigneur de la Bonne-Aventure. Son fils Jean « de » Salmet la fortifia en 1570 et elle échut à son neveu Charles Musset, qui devint ainsi le capitaine « Bonadventure » (1).

Veuve en 1559, Marie Girard épousait, en 1561, Claude de Bombelles, seigneur de Lavau, d'où ce nouveau titre que l'on voit figurer sur les registres de la religion réformée.

Du mariage Musset-Girard étaient nés six enfants, trois garçons et trois filles ; un seul nous intéresse, ce Guillaume qui, le 9 novembre 1580, épousait Cassandre Peigné, fille de Cassandre Salviati (2).

Mais ici les sources d'informations changent. De même que Guillaume Musset avait quitté « la robe pour l'épée », les siens avaient quitté la religion romaine pour la religion réformée, et ses registres, encore conservés au greffe du Tribunal civil de Blois (conséquence attardée de la révoca-

(1) Cf. Jean Martellière : *La Bonne Aventure au Gué-du Loir. Ses propriétaires ; ses hôtes.* Vendôme, impr. Villette, 1907, in-8.

(2) Cf. Maurice Dumoulin. *Les Ancêtres d'Alfred de Musset.* Paris, Emile Paul, 1911 ; in-12. — Jean Martellière : *Les Racines vendômoises de la maison de Musset*, La Flèche, impr. Besnier, 1910, in-8.

tion de l'Edit de Nantes) permettent de retrouver la belle-sœur de Cassandre et ses petits-fils.

Tout d'abord, Marie Musset, sœur de Guillaume, dame de Montrouveau (peut-être le lieu-dit de la paroisse de Pray, du Mesnil et de la Courtoisie), morte à Blois, vieille fille en 1621, après avoir été, le 14 décembre 1617, marraine au Temple, de sa petite-nièce Marie.

Elle figura d'ailleurs à maintes reprises en cette qualité sur les registres de la Religion : 20 avril 1597, Judith Eloy; 30 novembre 1597, Marie Bernier ; 26 avril 1598, Claude Dutens ; 23 avril 1600, Marie Maréchal ; 25 novembre 1609, Olympe Vignier, la fille du pasteur ; 25 décembre 1615, Suzanne Delastre, et un an avant sa mort, 9 janvier 1620, Judith Bazin. Qualifiée dans l'énoncé des actes de « dame de Montrouveau », elle signait simplement « Marie Musset », sans jamais user de la particule prétendue nobiliaire.

L'aîné de ses petits-neveux, François Musset, né à Pray le 2 octobre 1585, capitaine de carabins en 1626 et tué à Philipsbourg le 24 janvier 1635, chef par sa première femme Marie Arnaud de la branche aînée des Musset, figure également comme parrain sur les registres protestants.

Le 29 janvier 1601 (baptême de Pierre Silvestre), François est désigné comme « petit-fils de M[lle] de Lavau » ; le 18 juillet 1602 (Charles Picault), simplement nommé sans aucune indication ; le 20 avril 1606 (Frédéric Mareschal) : François Musset, escuier, S[r] de Pré, tandis que, le 15 avril 1616, sur l'acte de baptême de Pierre Bertault, apparaît une nouvelle qualification : « François Musset, escuier, gentilhomme ordinaire de la chambre du roy ».

Mais la moisson semble plus riche touchant son frère cadet Charles, né à Pray, le 26 juillet 1583, Seigneur de la Bonne-Aventure (capitaine Bonnadventure), puis de la Courtoisie (d'où la devise de la branche cadette : « Courtoisie, Bonne Advanture aux Preuses »), tué en Valteline en 1525.

Pour commencer, son acte de mariage :

Le dimanche 13ᵉ jour de novembre 1616 ont esté espouzés par M. Albanel Charles de Musset escuyer sieur de la Bonaventure fils de deffunct Guillaume de Musset escuyer sieur de Pray et du petit Lude et de damoiselle Cassandre de Pignay (*sic*) et damoiselle Magdelaine Bazin fille de noble homme M. Isaac Bazin sieur de Cremon advocat au parlement et de deffunct dame Magdelaine Bothereau tous dem. à Bloys.

Leur fille Marie, née le 10 décembre de l'année suivante, après treize mois de mariage, fut baptisée au Temple, le 14 décembre 1617 :

Marie Musset fille de Charles Musset escuyer Sʳ de la Bonaventure et de damoiselle Magdelaine Bazin sa femme est née le dimanche dixième jour de décembre mil six cents dix sept et a esté baptizée en l'Eglise réformée de Blois par M. Vignier, Pasteur de lad. Eglise, et présentée au baptesme par noble homme Isaac Bazin, Sʳ de Cremon son aieul maternel et damoiselle Marie Musset dame de Montrouveau tante dud. Sʳ de la Bonaventure le jeudy 14ᵉ dud. mois de décembre.

VIGNIER. — MUSSET.
M. MUSSET. — I. BAZIN.

« Charles Musset escuyer, Sʳ de la Bonnaventure » fut également parrain de Marie Delastre (18 octobre 1613), d'Anne Bazin (12 avril 1617), de Charles Picault (2 février 1637) et de Charles Langlische (29 novembre 1637).

Il est à noter que ce nom de Langlische, prénominé Hercule, avait été attribué à un Anglais qui s'était fixé en France : on n'aurait mieux su fixer sa nationalité première. C'est bien le surnom devenu patronyme, la plus commune origine des noms de famille. Seulement, en général, elle remonte assez haut et nous échappe, ouvrant à ceux qu'il n'effraye point le vaste champ des hypothèses.

Marguerite Bazin, femme de Charles Musset, escuier, Sʳ de la Bonnaventure, avait été, de son côté, marraine de Charles de Bernonville, le 11 novembre 1622.

L'indication de ces parrainages est intéressante en ce

qu'elle fait connaître les relations des Musset dans le Blésois, à l'extrême fin du XVIe et dans la première partie du XVIIe siècle. Alors que le faux dandysme d'Alfred de Musset cherchera à rattacher sa famille à Jeanne d'Arc, dont, au cours d'un souper, il se déclarera l'arrière-petit-neveu par le mariage de l'hypothétique Catherine du Lys avec François de Villebresme, frère tout au plus, si ce n'est cousin, de cette Marie de Villebresme qui avait épousé Denis Musset, ses ataves ignoraient ces prétentions.

Peu de nobles avaient, dans le Blésois, embrassé la Réforme. On pourrait, cependant en citer quelques-uns, tel ce Lucullus du Plessis, seigneur de Savonnières, dont le nom semble emprunté à un roman de Maurice Maindron : aucun parrainage des Musset dans cette famille n'est révélé par les registres de la Religion réformée. Nobles depuis peu et non titrés, les ancêtres d'Alfred de Musset avaient leurs relations dans la bourgeoisie, médecins, avocats et les industries qui, aujourd'hui, seraient qualifiées d'industries d'art, orfèvres, horlogers, libraires, imprimeurs, tout ce petit monde, peut-être beaucoup plus intéressant, qui s'était groupé autour du Temple et que dispersa la révocation de l'Edit de Nantes, ruinant un commerce qui était florissant et privant Blois, ancienne ville royale, du dernier fleuron qui subsistait de sa couronne.

PIERRE DUFAY.

MONTPARNASSE

—

Montparnasse est le centre du monde! Dans les quelque douze cents mètres de boulevard qui séparent la gare du Montparnasse du carrefour Observatoire, Port-Royal, Saint-Michel, on rencontre des représentants de tous les pays où les arts cherchent à exprimer les formes nouvelles de la vie. Toutes les races s'y coudoient sans heurt, toutes les langues y font entendre leurs consonances spéciales, et jusqu'aux idiomes et jargons les moins pratiqués y retentissent, sans provoquer l'étonnement de l'esprit local.

A une table de café du Montparnasse, ce n'est pas seulement l'esprit européen qui se cherche — celui-là est depuis longtemps dépassé, car il retarde de dix ans — c'est une sorte de plus grand commun diviseur entre les différentes parties du monde, les multiples sensibilités dont les réactions produisent les phénomènes qui régissent l'humanité contemporaine d'un continent à l'autre.

Toutes les fantaisies s'y coudoient, toutes les curiosités s'y affrontent : l'authentique poète lapon ; le chef Peau-Rouge, très haut emplumé et paré des dernières modes du Far-West, s'y prétend le descendant en ligne directe du frère du grand Colbert, lequel, ayant été l'un des colonisateurs du Canada, s'était uni à une Indienne de puissante tribu. Ce Peau-Rouge suit les cours de Bernard Naudin et devant une tasse développe, non sans ingéniosité et saveur, ses conceptions sur l'art de juxtaposer les tons. On y

voyait aussi, il n'y a pas très longtemps, un juif mystique aux traits émaciés et dont les mains portaient des stigmates, qui affirmait être une réincarnation de Jésus-Christ et prophétisait sa prochaine crucifixion entre le Café du *Dôme* et celui de *la Rotonde*, au carrefour des boulevards Raspail et du Montparnasse. Devant l'évidente mauvaise volonté de ses contemporains à rénover un supplice tombé en désuétude, il ~~ne~~ consentit plus à se montrer sur le mont Parnasse, qu'il voulait illustrer de son sacrifice, et se condamna à un exil plus ou moins volontaire ; il disparut dans la brume, comme tout thaumaturge qui se respecte.

Voilà, du reste, pour vous le faire oublier, le highlander au teint fortement coloré, en costume national, qui semble descendre à la fois des montagnes d'Ecosse au temps de Robin Hood et d'une réclame de wisky, un mage de Batavia, à la tête enturbannée, au visage émacié, offrant de vous initier aux doctrines hermétiques. Un Hindou de Bombay, brun comme un marron, vaticine contre l'Angleterre ; le citoyen Rappoport, hirsute et jovial, recrute des adeptes à un bolchévisme savamment mitigé au contact d'Anatole France ; des Altesses, sinon des rois en exil, la fille de don Carlos, sœur de don Jaime, ses fils devenus chauffeurs d'auto, ont oublié les uns et les autres tout protocole pour deviser joyeusement avec de simples rapins ; des représentants de la haute noblesse russe et littéraire, comme le fils du comte Tolstoï ; de gracieux modèles formant des bariolages plus ou moins les biens s'entretiennent de petites affaires de sentiment et d'intérêt, discutant avec subtilité sur la grave question de savoir s'il ne vaut pas mieux faire du cinéma que poser chez les artistes.

On y voit aussi l'introducteur attitré à l'étude de saint Thomas d'Aquin, le savant M. Maritain, professeur à l'Université catholique, qui ne dédaigne pas de disserter, parfois, au café de *la Rotonde* avec quelques-uns de ses disciples sur les plus graves sujets. Des dadaïstes, qui leur font vis-

à-vis, reconnaissent leurs erreurs et se lisent des poèmes sentimentaux inspirés de Lamartine. Quant aux gens notables du quartier et qui tiennent à sa haute réputation intellectuelle, ils vous font observer avec complaisance que la comtesse de Noailles, Mme Lucie Delarue-Mardrus et le Bâtonnier Henri Robert, aujourd'hui membre de l'Académie française, n'ont pas dédaigné de conférencier à l'auberge du *Caméléon*, et que de dignes ecclésiastiques ont suivi attentivement les expositions du petit *Café du Parnasse*.

Tout ce que les cinq parties du Monde peuvent offrir de pittoresque, de curieux, d'inquiet, de sensible, vient à Montparnasse s'affronter à la civilisation française et s'y accorder. Les nationalismes s'y rencontrent avec une grande bonne volonté de conciliation. Vous y entendrez parler de la reconstitution du royaume d'Aquitaine par quelque prince à la tour abolie et à la pensée falote, devant un picon-curaçao, et de la restauration du duché de Bourgogne par quelque bon biberon, qui regrette qu'on ne boive plus que du vin médiocre en ces temps incertains, sans que cela puisse inquiéter en rien la sûreté de l'Etat.

Cependant, on ne rencontre pas que des révolutionnaires amateurs et des politiciens fantaisistes à Montparnasse ; on n'y trouve pas que l'anarchiste doctrinaire ou le communiste intégral. Quelquefois, pour peu que les circonstances s'en mêlent, Montparnasse envoie un de ses familiers mettre à mal un régime et bouleverser un empire. C'est ainsi que les habitués de *la Rotonde*, alors qu'elle n'était encore qu'un simple « zinc », purent contempler le masque tragique de Trotsky lorsque, devant un café noir ou un café crême, il remuait les pions d'un échiquier et les faisait manœuvrer, comme aujourd'hui les différents corps de l'armée rouge.

On put contempler aussi à Montparnasse, et il y était mieux à sa place, Lunatcharsky, personnage révolutionnaire qui s'en alla, sous Kérensky, administrer les Beaux-Arts de la Moscovie. C'est ainsi que les événements donnent parfois

raison aux illuminés, piliers de tavernes et autres Montparnassiens; c'est ainsi qu'on peut constater parfois que Montparnasse est le lieu où s'élabore l'avenir d'un monde incertain.

Depuis l'année de guerre 1915, où Trotsky confiait à Montparnasse des projets qui paraissaient n'être que les rêves désordonnés d'un Tartare en délire et qui se sont pourtant réalisés, la fortune de *la Rotonde* s'est accrue d'une manière presque aussi féerique que celle du grand chef rouge dont l'inflexible volonté rayonne depuis la ville sacrée des icones jusqu'aux terres mornes et glacées de la Sibérie, narguant les grandes puissances et défiant le vieux monde, fatigué et malade, dépourvu de foi et d'idéal.

D'un « zinc » et de quatre pauvres tables, *la Rotonde* est devenue, en quelques années, l'un des plus grands établissements de Paris. Il faut la voir flamber le soir comme un casino de ville d'eau, débordant sur le trottoir aussi large qu'une digue de mer, menaçant d'absorber le *Dôme* qui la regarde, tout le cosmopolite Montparnasse et, avec lui, l'Univers entier.

Montparnasse, c'est la grande université du monde. L'Extrême-Orient y envoie ses artistes, le Japon et la Chine y sont largement représentés; les Amériques du Nord et du Sud viennent y chercher l'étincelle de l'esprit créateur, en même temps que le sentiment de la mesure, qui ne peut s'acquérir que dans le grand centre où se confondent toutes les idées, tous les goûts, toutes les sensibilités.

Il ne faudrait pas croire que l'on ne voit à Montparnasse que des phénomènes, des excentriques et des snobs, mais les innombrables facettes de l'âme contemporaine, inquiète, avide, curieuse et tourmentée. Les compatriotes d'Ibsen sont nombreux au *Parnasse*, à la *Closerie des Lilas* et ailleurs, de même que le Balkanique, aux jeux ardents; l'Afrikhander y coudoie quelque descendant des Pharaons gardant, au fond de sa prunelle, l'image hermétique du sphinx.

Les idées s'échangent, les connaissances se pénètrent, les préjugés s'abolissent ; Montparnasse n'a pas de préjugés ; on ne crée rien avec des préjugés.

Tous ceux que Paris attire pour d'autres plaisirs que ceux des dancings, des salles de spectacles et des divers lieux de prostitution, tous ceux qui sont un peu curieux de la mentalité du jour, de l'idée du moment, viennent à Montparnasse, car il n'y a rien de plus à leurs yeux que Montparnasse, centre du monde.

§

Au regard des artistes, des connaisseurs et de tous les snobs qui les entourent et les suivent, il est incontestable que Montparnasse a remplacé Montmartre.

Le déclin de la vieille butte a coïncidé avec celui du Boulevard et de ses cafés littéraires.

Le Boulevard n'existe plus, même pour les journalistes se rendant tous les jours à leurs journaux, soit au boulevard des Italiens. au boulevard Montmartre, au boulevard Poissonnière, rue Drouot, rue Richelieu, rue d'Enghien, rue Montmartre, rue du Faubourg-Montmartre, rue du Sentier, etc., etc... Le Boulevard n'est plus le Boulevard. C'est maintenant un endroit assez comparable à la Cité de Londres, où l'on ne rencontre plus guère que des gens d'affaires et des étrangers insuffisamment encore familiarisés avec les mœurs nouvelles de Paris. Les banques, qui ont remplacé les cafés et les magasins, sont fermées à six heures et font de grands trous d'ombre, où l'on ne se risque pas pour son plaisir.

Ce qui restait du vrai Boulevard, en tant que types, est mort avec Ernest La Jeunesse qui, presque à son dernier jour, en conserva les traditions et les habitudes. Pendant la guerre, on le voyait encore au *Napolitain*, se retirant le monocle de l'arcade sourcilière, se le fourrant dans la bouche puis l'essuyant, avec son mouchoir, ou un pan de son

veston, tout en lançant quelque pointe qui ahurissait le bourgeois à la table voisine.

Il y a longtemps que le Montmartre de Rodolphe Salis et d'Aristide Bruant n'est plus qu'un souvenir.

La grande flambée du *Chat Noir*, où se dépensa tant d'esprit, s'est éteinte à peu près en même temps que le XIXe siècle. Alphonse Allais, Maurice Donnay, Paul Delmet, Charles Cros, Xavier de Ricard, Mac-Nab, Fourneau dit Xanrof, Jehan Rictus, Marcel Legay, Vincent Hyspa, Marsolleau y déployèrent une variété de talents qui étonne encore aujourd'hui. Caran d'Ache, Rivière, Léandre, Steinlen, Willette y formèrent une école d'illustrateurs dont on n'a pas encore retrouvé l'équivalent et qui remplissait *l'Assiette au beurre* d'œuvres qui la font rechercher aujourd'hui comme une collection précieuse.

Il convient aussi de rappeler le *Maquis*, *Chez Adèle*, *Chez Emile*, le restaurant de *la Belle Gabrielle*, où Maurice Utrillo composa ses meilleurs tableaux, le restaurant *Spielman*, le *Consulat d'Auvergne* et ce délicieux petit *Coucou*, sur la place du Calvaire, d'où l'on dominait Paris avant que Maurice de Neumont n'eût dressé, entre la terrasse et la ville immense, le lourd écran d'un studio en béton armé.

A cette époque, *le Chat Noir* était installé rue Victor-Massé et le bas Montmartre attirait les étrangers. Depuis longtemps, la fameuse brasserie des *Martyrs*, dont le décor est reproduit dans le *Glatigny* de Catulle Mendès, avait été transformée en magasin de nouveautés. Il y avait encore *la Nouvelle Athènes*, place Pigalle, où les « jeunes » se réunissaient.

Tout cela est fini, comme le Boulevard, dont le dernier survivant vient de mourir. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, évoquait l'ancien Boulevard, fameux sous le second empire et les premières années de la Troisième République, celui de Tortoni, de Brébant, du café Anglais, de la Maison Dorée, d'Aurélien Scholl, de Villemessant, des Goncourt, de Barbey d'Aurevilly, de Rochefort, de Cassagnac, etc., etc...

Tortoni, disparu!

Brébant, mué en restaurant à prix fixe!

Le Café Anglais, transformé en banque!

Bols, démoli comme l'hôtel de Bâle, pour faire place à la rue des Italiens!

La fameuse *Maison Dorée*, illustrée par tant de souvenirs, dont celui de Mylord l'Arsouille, métamorphosée en bureau de poste!

Mais où sont les neiges d'antan!

Le *Madrid*, le *Napolitain*, le *Grand Café*, aujourd'hui disparu, le *Weber*, où retentirent tant de discussions esthétiques et littéraires, n'entendent plus parler que du cours de la Bourse; le bar du *Helder*, *le Cardinal*, n'abritent plus les talents d'aujourd'hui et leurs tables sont prises par des manieurs d'argent.

Partis, les derniers grands figurants, pour l'au-delà ou pour d'autres lieux, Catulle Mendès, Georges Courteline, gagné par la misanthropie, Feydeau, Ernest La Jeunesse qui lisait ses journaux au *Cardinal*, prenait ses repas au *Grand U*, brocantait, écrivait jusqu'à quatre heures de l'après-midi chez *Bols* en buvant du schiedam, présidait ensuite aux apéritifs du *Napolitain* et terminait sa journée vers deux ou trois heures du matin au bar du *Helder*. Adrien Hébrard, Léon Daudet, Toulet, Curnonski furent de la dernière phalange. Mais il fallut, enfin, s'incliner devant la fatale désuétude.

Déjà Oscar Wilde avait promené de la rive droite à la rive gauche sa déchéance et son atroce misère d'ancien dandy, et si Jean Moréas allait encore jusqu'au *Napolitain*, ce n'était déjà plus, il s'en fallait, un pur du Boulevard; il était surtout de la rive gauche où la nouvelle génération fréquentait aux *Deux Magots*, au *Café de Flore*, chez *Balzar*, à *la Source*, au *Panthéon*, au *François Ier*, cher à Paul Verlaine, au *Steinbach*, où Maurice Barrès avait fait une conférence aux serveuses, au *Mahieu*, à *la Lorraine*, au *Vachette*, quartier général de Moréas, des frères Ber-

thelot, de Malvy, de Desrousseaux, dit Bracke, et, tout en haut, à Montparnasse enfin, *la Closerie des Lilas*.

Mais le boulevard Saint-Germain, la rue des Ecoles, le boulevard Saint-Michel n'ont été qu'une transition rapide ; aujourd'hui c'est Montparnasse qui a définitivement remplacé le Boulevard et qui règne sans conteste, quoi que l'on en puisse dire.

Pour les uns, à Montparnasse, c'est la mainmise de l'étranger, l'organisation du sabotage, de la pensée et de l'art français par la débauche universelle. Au regard des fervents qui possèdent toutes les illusions et les naïvetés de la jeunesse, ce n'est rien moins que le nombril de l'univers, le creuset où s'élabore l'art mondial de demain. D'aucuns perçoivent, dans l'afflux d'étrangers qui est, en effet, une des caractéristiques montparnassiennes, un hommage splendide à Paris devenu la métropole des arts plastiques, l'Athènes moderne ; des sceptiques sourient et laissent entendre que le change avantageux des Américains, des Anglais, des Suisses, des Scandinaves et des Hollandais pourrait bien ne pas être la moindre cause de cette faveur étrangère.

Il y a sans doute une part de vérité dans chacune de ces appréciations : Montparnasse, bizarre et complexe agglomération où le meilleur se mêle au pire, point de jonction de toutes les races, de toutes les langues, de tous les idiomes, mais, en fin de compte, sorte de village où, après quelque temps, par-dessus les groupes, les cénacles, les coteries, chacun finit par se faire connaître, sinon par s'imposer.

En attendant, Montparnasse règne sur le monde curieux des formes nouvelles et attire à lui les artistes de l'univers.

§

Le Mont Parnasse n'est pas un usurpateur, il n'a fait que reconquérir son domaine.

Ses origines sont lointaines. Il tire son nom de ce que, déjà au temps de Villon, les escholiers désertaient les rues

étroites du Quartier Latin pour les ombrages et les champs tout proches. Ils s'y montraient leurs essais littéraires, lisaient des poèmes à haute voix et sacrifiaient aux Muses. D'où le nom de cette butte qui fait vis-à-vis à la butte Montmartre, dont, depuis une vingtaine d'années, elle a définitivement supplanté la vogue parmi les artistes, les littérateurs et les poètes.

Les poètes qui sont revenus à Montparnasse n'ont fait que reprendre une vieille tradition française, et le monde entier les a suivis. On peut faire remonter cette tradition au temps où Jehan de Meung (1270-1305) composait le roman de la Rose, dans un logis qui occupait l'emplacement du nº 218 actuel de la rue Saint-Jacques. Ce n'est plus la Montagne Sainte-Geneviève, c'est déjà les confins du Montparnasse.

Ce retour à Montparnasse avec un tel cortège, malgré les grotesques, les burlesques, les snobs qu'il peut contenir et qui sont, du reste, inévitables en pareille occurrence, est un des symboles les plus expressifs de la royauté de l'intelligence française, laquelle ne s'est jamais effarouchée des paradoxes les plus inattendus, des fantaisies les plus échevelées, des discussions les plus saugrenues, des conceptions les plus folles. Rien qu'en laissant tomber sur les monstres son regard lumineux, elle a souvent réussi à les apprivoiser. La science, la littérature et les arts de France ont toujours su se préserver des subtilités, des complications et des bizarreries, et ne sont pas près de se laisser absorber par elles.

§

Lorsque Charlie Chaplin, le fameux Charlot du cinéma, vint à Paris, une des premières curiosités dont il s'enquit fut le Café de *la Rotonde* dont, assurait-il, il n'était que bruit dans tout Angelès.

Et Charlot d'être conduit à *la Rotonde*, puis au petit Café du Parnasse, où il fut acclamé comme il convenait.

Plus entouré, fêté, ovationné que l'amiral Avellan lui-

même, lors des fêtes franco-russes de décevante mémoire, Charlot se retira confus, endolori, les côtes esquintées.

Montparnasse était tenu à lui faire un tel accueil ; n'est-ce pas un de ses esthètes cosmopolites qui, dans une préface tapageuse et mystico-moderne, avait placé le génie de Charlot au-dessus de celui de Shakespeare ? Qui pourrait y trouver à redire ?

De même que Charlot, tous les Américains du Nord et du Sud, tous les Australiens, les Suisses, les Anglais, les Scandinaves, les Hollandais, les Yougo-Slaves, les Tchéco-Slovaques, les Hellènes, les Polonais, les Russes, les Roumains, les Chinois, les Japonais, s'ils sont de passage à Paris, se croient obligés de respirer, au moins une fois, l'atmosphère si extraordinairement moderne de cette *Rotonde* mondiale.

La veille de l'exposition de l'art belge au *Jeu de Paume*, on y put voir les plus hauts fonctionnaires des Beaux-Arts et les peintres les plus officiels du roi Albert. La négresse Aïcha, native des Batignolles et modèle très demandé, semblait ébahie devant ces constellations de l'Ordre de Léopold qui jetaient, sur *la Rotonde* triomphante, des reflets d'amarante.

Et l'on se demande si, au fond de l'Orient, il n'y a pas des billets pour parcours direct à destination de *la Rotonde* et du carrefour Vavin.

§

Avant la guerre, Montparnasse n'était pas encore un centre. Si, rue de la Grande-Chaumière, deux libres académies, où professa Lucien Simon et où Bourdelle exerce encore son apostolat, abritaient un petit monde d'artistes, on y rencontrait peu ceux-ci, car ils consacraient leurs loisirs au Quartier Latin, plus animé, ou bien au haut de la Butte Montmartre, qui passait pour le lieu d'élection des pures controverses esthétiques.

Au temps, pourtant si proche du nôtre, où il y avait encore des grands-ducs effectifs, le nom de Montparnasse

évoquait une partie de leur tournée classique, mais un tout autre endroit que celui en vogue aujourd'hui, la fameuse rue de la Gaîté, ses bals, ses music-halls, ses crêpes, ses escargots, son beaujolais blanc, le petit restaurant des *Iles Marquises*, le terrible bal des *Mille colonnes*, *la Belle Polonaise*, toute une joie populaire, forte et pimentée.

C'est rue de la Gaîté que le *Théâtre libre* d'Antoine donna des représentations, devant un parterre de maquereaux à casquettes.

Mais le *Bubu de Montparnasse*, de Charles-Louis Philippe, est supplanté par d'équivoques gentlemen ; le carrefour Vavin a supplanté la rue de la Gaîté.

Deux ans seulement avant la guerre, le carrefour Vavin prit décidément figure et s'affirma comme un centre de vie artistique et cosmopolite.

En 1912, on a nettement l'impression qu'un nouveau mouvement a surgi, très différent de celui qui animait l'ancienne *Closerie des Lilas*, d'une fièvre si française. Au carrefour Vavin, la fièvre est d'une autre essence. Ce n'est pas là qu'est né le cubisme — son berceau est à Montmartre,— mais à la faveur d'une conjonction d'éléments étrangers sans cesse accrus, les aspirations œcuméniques trouvent là un domaine de propagande.

Les avis sont très partagés quant à la genèse du cubisme. Les historiographes et ses théoriciens nombreux ne s'accordent pas. Il y a deux écoles. A qui revient le mérite de l'invention? A l'Espagnol Picasso ou bien au Français Georges Braque? Il y aurait là matière à longs épilogues, mais ce n'est pas le but de notre essai.

Quand le cubisme se manifesta, il y avait à Paris un nombre considérable, disons même anormal, d'Allemands. Admettons qu'ils n'étaient pas tous les fourriers de la Grande-Guerre.

A Montparnasse, c'était surtout des esthéticiens, des gens de lettres et des marchands de tableaux qui opéraient.

L'Allemagne, on le sait, est si pauvre en talents plastiques qu'elle a été obligée, pour faire figure, de s'annexer des artistes suisses, comme Bœklin et Hodler. Elle se rattrape aussi de la stérilité artistique par une effarante incontinence esthétique. Toujours, quand il y a carence de hautes œuvres, les théories poussent comme des champignons.

Les esthètes teutons de Montparnasse se passionnèrent aussitôt pour le côté abstrait du cubisme. Voilà qui surpassait leur fameux « expressionisme » et tout le mouvement moderne de « sécession ».

Ils s'efforcèrent de faire dévier le mouvement vers Berlin, comme les Soviets cherchèrent plus tard à l'entraîner vers Moscou.

Le cubisme, toutefois, est bien mort aujourd'hui, encore que ses recherches n'aient pas été infructueuses.

Nous sommes persuadés qu'on exagère le machiavélisme boche en prétendant qu'il avait favorisé le cubisme uniquement pour crier ensuite à la décadence de l'art français. Ce sont là propos exaltés et déraisonnables du temps de guerre. Le cubisme, par ses recherches des masses, des volumes, et aussi par toutes les faciles considérations théoriques auxquelles il prête, devait plaire aux Allemands, qui aiment la pesanteur. Et sur le point de savoir qui s'est moqué des autres, nous opinons qu'il n'y a guère à hésiter entre tels facétieux et futés cubistes Montmartrois et ces graves messieurs à lunettes et à fiches de la critique d'outre-Rhin.

N'est-ce pas au cabaret du *Lapin Agile*, à Montmartre, que, Picasso présent, des rapins attachèrent une brosse à couleurs à la queue d'un âne et présentèrent le barbouillage comme une nouvelle formule d'art ? Ces farceurs avaient eu soin de convoquer un huissier qui en prit acte et donna ainsi l'authenticité à la plaisanterie.

Il se trouva un herr doktor pour disserter sérieusement sur ce cas ! La science allemande ne recule devant rien.

A la fameuse vente organisée par *la Peau de l'Ours,* à la salle Drouot, un Allemand au nom symbolique, Herr Tanhauser, de Dusseldorf, paya trente mille francs une toile de Picasso, dont les trente ans venaient à peine de sonner. Avant la guerre, trente mille francs, c'était une jolie somme pour un jeune peintre! La sincérité d'un engouement se peut mesurer d'après les sacrifices qu'il s'impose, et Picasso n'était pas un Français!

Les Allemands du Montparnasse écrivaient donc sur le cubisme, achetait des toiles cubistes; les galeries allemandes préposées aux expositions cubistes étaient des galeries modèles,parfaitement organisées,et qui éditaient de luxueux catalogues. Comment résister à des avances aussi tentantes?

En conséquence, les cubistes, à l'exception de Braque, solitaire chercheur, furent amenés à déserter la Butte, désormais éloignée du centre de leurs affaires, et mirent le cap sur Montparnasse.

Dans ce grand foyer cosmopolite de Montparnasse, il n'y avait pas que les Allemands pour saluer leur arrivée. Le cubisme apparaissait camme une sorte de Messie aux étrangers dont la race ou le pays ne possèdent pas de traditions artistiques et ambitionnent d'en créer une, ou de se rallier à une nouvelle tendance présentant, comme c'était le cas, un caractère d'universalité.

A cette époque, le grand café, le café chic du carrefour Vavin, c'était *le Dôme.* Il était surtout fréquenté par des Allemands et Américains riches, sans parler des mieux empennées de ces dames.

En face, *la Rotonde,* qui, bien qu'agrandie déjà, n'était encore qu'un tout petit café, connaissait ses jours héroïques. C'était l'âge d'or du Montparnasse.

Nous avons connu ce local autour auquel commence à se former une légende.

C'est en hiver qu'il était le plus caractéristique. On eût dit à la fois d'un chauffoir public et du plus sombre

« traktir » décrit par Dostoïewski. Le tenancier Libion, claudicant, aux cheveux argentés, cachait sous une sempiternelle redingote, noire ou café au lait, selon la saison, un cœur excellent. Il était au surplus dépourvu de parti pris. Pour lui, tout nouvel habitué, d'où qu'il vînt, quel qu'il fût, qu'il marquât bien ou mal, faisait partie de la maison, devenait en quelque sorte un des membres de la grande famille dont il se considérait comme le chef responsable. Il tutoyait la plupart de ses clients.

Les types les plus bizarres passèrent par *la Rotonde*. Les « purotins » affectionnaient l'endroit. Ils étaient libres d'y fainéantiser des journées pleines sans faire de dépense. Certains, qui ne possédaient pas de gîte, d'autres qui avaient noctambulé, savaient qu'ils pourraient dormir tout leur saoul à *la Rotonde*. La consigne était donnée aux garçons de ne point les réveiller.

Les marchands de toxiques s'étaient faufilés parmi la clientèle de *la Rotonde* ; ne faut-il pas que tout le monde vive ? Et l'existence des déracinés est-elle toujours si lumineuse, qu'ils ne puissent en hypothéquer quelque partie en faveur de paradis artificiels ?

Mais la discrétion est le principal attribut d'un homme qui sait vivre. L'éther et la coco étaient fort à la mode en 1912. Il faut dire que quand ces messieurs ou dames, marchands et consommateurs, négligeaient de prendre les précautions élémentaires, nul mieux que Libion ne s'entendait à les leur rappeler, car il avait naturellement l'air d'un père noble et savait sévir à l'occasion.

Au demeurant, un brave homme qui, deux fois par semaine, conduisait ses filles aux cinémas du quartier, de préférence dans ceux qui projetaient des films scientifiques.

— Au moins, c'est instructif, disait-il avec conviction.

Ses filles veillaient avec lui aux destinées de *la Rotonde*, qui ne désemplissait pas. Les après-midi d'hiver, c'était merveille d'y trouver place ; l'entassement était au comble.

A peine y distinguait-on les visages, à travers l'atmosphère épaissie par la fumée de tous les tabacs du monde. Dans le petit bar contigu, il faisait un peu plus respirable, mais n'était-il pas étonnant que tant de personnes y pussent tenir debout ? Il y avait beaucoup de Slaves, de Sémites, de Scandinaves, de Sud-Américains, de modèles, de marchandes de sourires et de souteneurs.

Un bourdonnement de marché forain y régnait, une rumeur, un glapissement composé de toutes les langues et idiomes en usage dans le vaste monde.

Il fallait être d'une forte trempe pour dissimuler l'effarement que ne manquait pas de produire le premier contact avec ce milieu.

Mais ne croyons pas les moralistes qui prétendent que cette atmosphère était particulièrement dangereuse. Il n'y a de danger dans la vie que pour les abouliques, les suiveurs, les désœuvrés, et le danger, pour eux existe partout.

A condition de n'y pas perdre trop de son temps, *la Rotonde* n'était pas un endroit plus pernicieux qu'un autre, et rien ne pouvait, à Paris, rivaliser avec elle sous le rapport du pittoresque et des raccourcis universels.

Quand l'œil s'était un peu habitué à l'atmosphère nébuleuse, on distinguait des hommes et des femmes, d'une tenue assez débraillée ou d'une fantaisie laborieusement recherchée. Les uns dormaient, les autres bavardaient, des amoureux s'embrassaient tout comme s'ils eussent été seuls au fond d'un bocage, des groupes discutaient avec une animation frénétique. Des faces graves et tourmentées d'intellectuels s'absorbaient dans des lectures obstinées. Il y avait des poètes, des filles, des savants, des ivrognes, des invertis, des peintres, des écrivains et des poisses du Montparno. S'il gelait au dehors, un gros poêle de fonte surchauffait, ici, cette fermentation. Les places étaient prises d'assaut aussitôt après le déjeuner, et l'on restait là jusqu'au soir; d'aucuns ne s'inquiétaient même pas du dîner et se contentaient de quelques croissants trempés dans du café ou du vin.

Le bon café du percolateur en nickel de *la Rotonde*, ses croissants chauds et savoureux jouissaient dans le quartier d'une réputation aussi justifiée que bien établie. Libion en était fier, et ce sentiment renforçait sa générosité naturelle.

— Tiens, mon vieux, disait-il, et il passait subrepticement à quelque client famélique des petits pains croustillants et dorés. Ou il faisait renouveler les consommations, après avoir enlevé les soucoupes au moyen desquelles s'établit toujours à Montparnasse, comme partout en France, la comptabilité simpliste des garçons de café.

Faut-il dire que le public de *la Rotonde* avait la tête assez près du bonnet ? Le contraire étonnerait. Il y eut quelques pugilats de haut style et des batailles de femmes dont on parla.

Cela n'empêchait pas *la Rotonde* de présenter parfois l'aspect d'un rendez-vous de famille. A la sortie des écoles, des petits garçons et des petites filles — de jeunes Slaves pour la plupart — venaient y rejoindre leurs parents. Il faisait si froid à la maison ! Tant bien que mal, ils s'intercalaient entre les genoux des parents, apprenaient leurs leçons et faisaient leurs devoirs. Les femmes tricotaient, crochetaient, ravaudaient ou cousaient.

Libion, on le lui a reproché depuis, ne s'inquiétait ni des papiers, ni du casier judiciaire de ses habitués. Aussi bien n'est-ce point le rôle d'un patron qui ne veut pas de compromission avec ces Messieurs de la Tour pointue. Peut-être aussi nourrissait-il, au fond du cœur, comme Thomas de Quincey, une secrète indulgence pour les gens qui ne sont ni florissants, ni de bonne renommée.

Cette philosophie, ou ce manque de curiosité, lui coûta cher; il lui dut, après la guerre, d'être à peu près contraint d'abandonner *la Rotonde*.

S'il ne leur demandait jamais le moindre détail sur leur vie ou leurs occupations privées, il était rare que ses clients fissent vainement appel à ses bons offices. Que de thunes, de louis, voire de billets de cinquante francs, furent ignorés

de la main gauche, quand la main droite les distribuait négligemment.

Et dame! avant la guerre ce n'étaient pas comme aujourd'hui des bagatelles, des sommes insignifiantes !

Libion achetait aussi des toiles aux artistes. Il ne les payait pas leur pesant d'or, c'est entendu, mais il ne spéculait pas sur la misère de sa clientèle. Il n'achetait que pour obliger, sans croire qu'il faisait une affaire. D'ailleurs il n'y connaissait rien et les audaces des novateurs l'effaraient. N'avons-nous pas dit que le cinéma satisfaisait pleinement son idéal d'art?

§

Une des figures marquantes de *la Rotonde* vers cette époque était le peintre Amadeo Modigliani, mort depuis et dont la moindre toile représente maintenant une petite fortune. Libion n'aimait guère Modigliani. C'était un client trop agité, trop bruyant, trop irascible, trop batailleur, et Libion, ne jouissant guère des bonnes grâces de la police du quartier, s'efforçait d'éviter, dans la mesure du possible, les scènes tumultueuses qui, trop souvent, faisaient s'attrouper devant son établissement les passants et les promeneurs.

Or, quand Modigliani entrait, avec sa belle tête romaine, un foulard rouge noué autour du cou, c'était trop fréquemment le signal d'une dispute ou d'une bagarre. Quand il avait bu un coup de trop, ce qui arrivait assez souvent, son lyrisme se faisait amer et agressif. Libion le renvoyait quelquefois, mais jamais de façon à rendre le retour impossible et la brouille définitive, car il avait le plus grand respect pour la liberté de chacun. Les habitués de *la Rotonde* possédaient tous les droits, toutes les licences, et c'est ce qui en faisait un café vraiment unique, lui créait une réputation, lui formait une légende, dont le souvenir lui vaut aujourd'hui, sous un patron ami de l'ordre, de la tranquil-

lité, de la bonne tenue, une prospérité inouïe, affirmée et confirmée par des agrandissements successifs.

§

Même à Modigliani, qu'il tenait pour le plus turbulent et le moins désirable de la bande, Libion achetait des tableaux, souvent pour pouvoir passer l'éponge sur l'ardoise ; non certes que les figures déformées et les nus aux arabesques subtiles, qui caractérisent le talent du peintre, fussent aucunement pour lui plaire.

Quand Modigliani mourut à l'hôpital, après une atroce agonie et que, folle de désespoir, sa compagne, la jeune Mlle H..., dessinatrice et peintre de talent, se précipita nuitamment d'un quatrième étage sur le trottoir où des ouvriers, au petit jour, retrouvèrent son cadavre, ses amis du Montparnasse lui firent de superbes et émouvantes funérailles.

Les marchands et les spéculateurs s'efforcèrent de râfler les œuvres du peintre. Ils n'avaient même pas attendu que son cadavre fût refroidi.

Mais Libion revendit, sans grand bénéfice, ses Modiglianis lorsqu'on vint lui proposer de les acheter ; ce n'était pas un homme intéressé, encore moins un exploiteur. Cependant il adorait les « combines », et de préférence les plus naïves et les plus chimériques. Le flair psychologique lui manquait, et il fut roulé plus souvent qu'à son tour. Il croyait aux « tuyaux » de course, et certains, à *la Rotonde*, abusaient du poker.

S'il s'était installé dans un quartier de petits bourgeois, son établissement n'eût pas tardé à péricliter. A Montparnasse, patrie de la liberté et du laisser-aller, lieu d'élection de tous les volontaires outlaws de l'univers, le caractère de Libion lui créa, au contraire, une immense popularité.

Un aviateur argentin ayant brisé son appareil, Libion lui avança immédiatement la somme nécessaire pour s'en procurer un nouveau.

L'aviateur remboursa avec d'autant plus d'empressement

qu'on ne lui mettait pas le couteau sur la gorge et sa reconnaissance valut à *la Rotonde* une recrudescence de clientèle argentine et sud-américaine.

Un savant scandinave lui ayant parlé d'un ouvrage scientifique important, qu'il hésitait à se procurer à cause de son prix élevé, Libion le lui apporta quelques jours après. Il se l'était procuré sur les quais en excellent état, à un prix avantageux.

— Tiens, mon vieux, fit-il, tu me rembourseras quand tu voudras !

Le savant norvégien et ses amis de la colonie scandinave ne furent pas non plus des ingrats pour Libion.

— Les artistes et les savants, professait-il, n'ont pas toujours de l'argent, mais quand ils en ont, ils savent le dépenser rondement.

Que d'unions libres ou régulières d'artistes furent célébrées à *la Rotonde* et ondoyées de champagne !

— Que voulez-vous, mes enfants, répondait-il, lorsqu'on le félicitait de ses largesses, dans toute affaire, il faut voir les résultats.

Les résultats étaient excellents, nonobstant le laisser-aller de l'endroit. Et notre tavernier de nourrir les rêves les plus grandioses, tels que l'érection d'un grand palais montparnassien, avec des chambres pour les amoureux.

Les vagabondes et les professionnelles de l'amour témoignaient à Libion une grande considération. Elles acceptaient de confiance ses conseils, ses sentences et ses arbitrages.

— Fais-toi modèle, conseillait-il à quelque grande bringue ; c'est un métier, et la police doit le respect à une femme possédant un métier.

Il exerçait lui-même sa police.

— Ouvre ta bouche, commandait-il à une cliente dont le regard lui paraissait vague et inquiétant.

La cliente obtempérait à l'injonction du patriarche autoritaire. Libion, sévère et digne, flairait l'haleine :

— Va te coucher, tu pues l'éther!

Sauf certains détails que lui imposait son rôle patronal, Libion montrait une galanterie discrète envers les péripatéticiennes et leur rendait service à l'occasion, en tout bien, tout honneur!

Et c'est à cette occasion qu'une expression d'indulgence emplissait ses traits; Libion, l'athlète claudicant aux cheveux argentés, à l'impeccable raie de côté, émettait son aphorisme favori :

— Dans un café, il faut de la femme!

Libion redingoté et plein de dignité, personnage balzacien, fut le véritable animateur de Montparnasse et joua dans l'évolution du quartier un rôle prépondérant. Il fut payé d'ingratitude ainsi qu'il est humain, ce pauvre Libion, qui fut le créateur de *la Rotonde* et à qui *la Rotonde* échappa.

Il est des poètes, des artistes et des romanciers à qui le génie ne vient que sur le tard. Libion demeura longtemps le génie méconnu de la limonade. Avant d'arriver à *la Rotonde*, il avait mené à la déconfiture un tas de petits bars. Tant il est vrai qu'il ne suffit pas que le génie existe, il faut encore que les circonstances se prêtent à son épanouissement.

A *la Rotonde*, ce qui avait pu être considéré chez Libion comme un défaut grave fit son succès; il avait trouvé enfin le milieu propice au développement de ses facultés commerciales.

Tout de suite, il avait su se faire aimer des artistes par sa complaisance et sa générosité.

Il possédait l'art d'attirer ces dames, leur offrait des consommations, écoutait d'une oreille complaisante la confidence de leurs petits chagrins, leur rendait de menus services. En échange, elles conduisaient leurs protecteurs au petit bar qui ne désemplissait pas d'une clientèle très mélangée, mais d'un pittoresque tel que sa réputation commença à sourdre dans Paris et que des écrivains, des artis-

tes, des esthètes, surtout étrangers, prirent goût à fréquenter *la Rotonde* en joyeuse compagnie.

Des snobs cosmopolites inaugurèrent l'habitude d'aller y sabler des bouteilles de champagne sur le zinc.

Bientôt le café se trouva trop petit et il fallut songer à l'agrandir.

Mais la jeunesse et les artistes, qui continuaient à venir à *la Rotonde*, où ils étaient comme en famille, épuraient le milieu métèque et interlope. Ils y venaient parce que cette vie cosmopolite leur offrait un spectacle nouveau et aussi parce que, vers 1912, s'affirmait une nouvelle évolution dans les arts et la poésie, et que ses protagonistes se groupaient.

Le néo-impressionisme d'une part, le symbolisme, de l'autre, semblaient avoir définitivement épuisé leurs conséquences. Le XXe siècle commençait à dégager ses tendances particulières.

Peintres et poètes qui formaient un cénacle à *la Rotonde* : Apollinaire, Salmon, Max Jacob, Jean Cocteau, Picasso, Derain, Vlaminck, étaient précisément de ceux qui influençaient le plus cette transformation, que nous pouvons déjà commencer à apprécier dans le recul du temps.

Mais la guerre éclata.

Les Français en âge de porter les armes partirent pour les champs de batailles. A Montparnasse, les neutres régnèrent en maîtres pendant près de cinq ans.

On ne dépouille pas impunément de sa forte armature française et parisienne, pendant un temps aussi long, un quartier comme celui-ci.

§

Modigliani, demeuré si profondément attaché à ses souvenirs du terroir romain, disait : « Rome ne se livre pas au premier venu. Il est vain de visiter Rome en touriste, il faut y avoir vécu longtemps pour pénétrer ses secrets. Ainsi, continuait-il, les badauds s'imaginent connaître Montparnasse pour avoir parcouru l'espace qui sépare *la Closerie* de la gare. C'est dans les petites rues, dans les ate-

liers, chez tel mastroquet hospitalier aux artistes, c'est dans son intimité qu'il faut apprendre à connaître Montparnasse. »

Ainsi parlait justement feu Modigliani. Dès la belle saison, avec ses terrasses toujours bondées, ses vernis du Japon abritant les bancs publics où les autochtones du quartier voisinent et causent avec de nobles étrangers — ah ! les imprévues et parfois dangereuses liaisons amoureuses qui s'y nouent — le boulevard du Montparnasse donne l'illusion d'une longue et droite digue de mer, à la fois cosmopolite et populaire.

Comme ces villes de province où l'animation se concentre avenue de la République ou rue de l'Hôtel-de-Ville, toute la vie extérieure et pittoresque du Montparnasse afflue à certaines heures au boulevard du Montparnasse et au boulevard Raspail.

A la conjonction de ces deux grandes artères, au carrefour Vavin, où les deux grands cafés rivaux, mais non ennemis, du *Dôme* et de *la Rotonde* se font vis-à-vis, c'est la plus extraordinaire fermentation universelle qui se puisse concevoir, et telle qu'il n'en existe en aucun endroit du monde dans des proportions aussi bigarrées.

Les grandes villes maritimes possèdent leurs lignes de navigation qui ne commandent qu'une partie restreinte du monde. La vivante et bariolée Marseille domine le Levant et l'Extrême-Orient, comme Cherbourg et le Havre contrôlent les Amériques. Les voyageurs ne font que passer par ces ports. Mais à Montparnasse, des représentants du monde entier campent pour des durées indéterminées. Or, ce sont, il est permis de le dire, des échantillons peu ordinaires : en général des jeunes hommes et des jeunes femmes qui, pour la plupart, se croient artistes et le sont parfois. Mais aussi que de loufoques !

Puissante aimantation mondiale de ce carrefour ! Station Vavin, nombril de l'Univers, s'est un jour écrié un poète cubiste.

En fait, de cette petite station de métro, aux fers forgés

en série et contournés selon le principe d'une esthétique belge, des milliers d'hôtes, de qualités diverses, ont débarqué, prenant là leur premier contact avec l'immense Paris et finissant par se fixer dans un quartier où les plus lointains exotiques sont assurés de rencontrer des compatriotes pour les initier à la vie nouvelle.

Qu'on ne s'imagine pas connaître Montparnasse pour avoir quelquefois parcouru son boulevard ou dégusté les apéritifs de la *Rotonde*. L'initiation est longue et compliquée.

Il faut remarquer que c'est une très vaste agglomération. Cette foule qui anime le carrefour Vavin à l'heure de l'apéro et prolonge sa vie nocturne jusqu'aux petites heures du matin, ne vous y trompez pas, elle se compose d'éléments venus de quartiers assez excentriques. La plupart des ateliers du centre et même de Montparnasse sont occupés depuis longtemps, et leurs possesseurs ne veulent pas s'en dessaisir. Ils sont extrêmement recherchés, ils l'étaient déjà avant la crise des loyers qui sévit cruellement. Beaucoup d'habitués de Montparnasse, qui lui sont d'une fidélité quotidienne, habitent le quartier de l'Ecole militaire, Vaugirard, Montsouris, la porte de Versailles, animée des deux vastes cités d'artistes de la rue de Dantzig et du boulevard Victor.

Il y a aussi les éléments russes et sémites incrustés dans les taudis du quartier de la Glacière.

Le métro et le Nord-Sud établissent deux lignes de communication rapide entre la Butte et le carrefour Vavin, ainsi voit-on souvent à Montparnasse Suzanne Valadon et Maurice Utter, demeurés fidèles à leur vieil atelier de la rue Cortot, près du Sacré-Cœur et de l'ancien parc de Gabrielle d'Estrées.

Au moment où les derniers protagonistes de la Butte sacrée désertent les veillées du *Lapin Agile* pour la grande aventure montparnassienne, ils trouvent à *la Rotonde* un centre de ralliement et un décor d'une fantaisie débraillée et pittoresque.

L'existence est ainsi faite de contrastes et de contradictions : un cadre constitué par les éléments de la plus effarante bohème va désormais servir de grand quartier-général à l'état-major du cubisme, lequel se réclame de principes ordonnés et abstraits.

Cet état-major de peintres, de poètes et de critiques cubistes, autour duquel s'agglomèrent d'autres peintres modernes aux tendances moins radicales, représentera, pendant quelque temps, la pensée agissante du Montparnasse. Il assurera le rayonnement mondial de *la Rotonde*. Maintenant qu'elle est devenue l'un des plus grands cafés de Paris et ne cesse de se transformer et s'accroître, les étrangers n'y accourent si nombreux qu'à cause de son ancien frémissement.

Passé récent, mais passé aboli qu'on n'évoque pas sans quelque mélancolie.

Des figures féminines illustrent ce jeune passé, muses et modèles, voire petites poules pour qui fut dépensée tant d'exaltation ! Mais c'est bien le cas de le dire ; les fleurs se fanent et les oiseaux s'envolent. Etiolante atmosphère de la vieille *Rotonde*, ravages de l'éther, désastres de la coco et de la seringue de Pravaz, sans parler des jeux stériles de Lesbos !

Vers 1912 et 1913, comme pendant la guerre, rôdaient, autour du groupe des artistes, de jeunes androgynes, vêtues comme des garçons qui négligeraient leur toilette.

Les yeux cernés de khol, la poitrine plate et le parler cynique, elles font la navette entre *la Rotonde* et *le Dôme*, où siègent les critiques boches et le haut gratin de l'esthétique cosmopolite. Ce sont des « jeunes femmes à la page », ainsi qu'on commençait à dire à cette époque. Elles troublaient les bigotes et les fabriciens de Notre-Dame-des-Champs ; et les petits commerçants du quartier, indifférents au problème des volumes dans l'art de la peinture, se demandaient avec stupeur quel malheur venait de fondre sur le sexe.

Détrompez-vous, braves gens ! La plupart de ces petites figurantes du grand emballement cubiste étaient infiniment moins dangereuses qu'on ne se l'imaginait. Les véritables vicieuses sont trop prises par leurs vices pour fanfaronner.

Parmi les curieuses petites bonnes femmes, si à la page, il y avait des transfuges de la plus saine bourgeoisie, et quelques-unes d'entre elles sont maintenant des mères de famille accomplies.

Quant à la négresse Aïcha, on ne sait quelle jouvence la protège contre les atteintes des ans. On la retrouve toujours pareille à elle-même, fidèle au poste, gracieuse et fine.

Les nouvelles générations de peintres, comme les anciennes, continuent à envoyer aux Salons leurs diverses interprétations d'Aïcha, la négresse.

On lui prête parfois des cheveux rouges, des seins verts, ou bien on la représente sous la forme de cubes multicolores. Il ne se produit pas de vacation de peinture moderne à l'Hôtel Drouot qu'on ne voie passer en vente quelque effigie de cette Martiniquaise des Batignolles. Les portraits d'Aïcha, de 1912 à 1914 sont innombrables, et quelle intéressante monographie à écrire sur ses variations plastiques !

Qui ne la connaît à Montparnasse? Le matin, elle fait sagement son marché. Après le déjeuner, ou le soir, à l'heure apéritive, la tête enveloppée d'un madras, elle reprend son siège à *la Rotonde* où on peut la contempler à loisir. Elle est restée la plus sage des modèles, une corporation qui tenait à la respectabilité, du moins publique. Encore une tradition d'avant-guerre qui disparaît peu à peu !

Les modèles font maintenant du cinéma et chacun sait ce que cela veut dire.

Aïcha, elle, conserve avec conviction les vieux principes. Le rustre qui chercherait à frôler Aïcha de trop près serait bien vite rabroué. Elle se défend en l'occurrence comme un chat sauvage, montrant ses dents, ses griffes, l'échine arquée. Nous avons assisté parfois, en compagnie du peintre

norvégien Edward Diriks, à ces farouches défenses de la négresse, on pourrait dire la tigresse, et il était plaisant de constater la satisfaction qui brillait dans les yeux du géant scandinave.

— Brave Aïcha, semblait dire son regard, petite mainteneuse de la saine tradition des modèles de la bonne époque!

Un des personnages principaux de l'ancienne *Rotonde* était incontestablement Pablo Picasso.

Petit de taille, un front volontaire barré d'une mèche noire, toujours entouré d'une cour de femmes, il apparaissait dans le cénacle, tel un jeune Bonaparte de la peinture, et chacun croyait lire sur son visage de Latin les signes de la grande prédestination à la gloire.

Autrefois Picasso, au temps où il traînait la misère à Montmartre, ne passait les ponts que par intermittence. On le voyait parfois en compagnie d'Apollinaire et d'André Salmon, à la belle et fameuse terrasse de *la Closerie des Lilas* qui, sous les ombrages de l'avenue de l'Observatoire, fut longtemps le centre d'élection des réunions artistiques et littéraires.

Cependant, dès 1912, commença à se produire en faveur du carrefour Vavin, c'est-à-dire vers le café du *Dôme* et à la modeste *Rotonde* des débuts, un glissement d'une partie de la clientèle artistique de *la Closerie des Lilas*.

Au moment de l'élection de Paul Fort au principat des poètes, son ancien disciple André Salmon, tout en lui conservant une déférente et admirative affection, n'avait-il pas ouvertement voté contre lui ? C'est qu'avec André Salmon et Apollinaire, parvenus au seuil de la maturité , une nouvelle génération poétique se dégageait et s'affirmait.

De même, dans le domaine des arts plastiques, aux notations de l'impressionnisme et aux orchestrations colorées des *Fauves*, s'opposaient les recherches constructives des cubistes et de leur suite.

Orchestrations coloriées, recherches constructives, et

même *Orphisme*, la plaisante terminologie que les peintres eux-mêmes finissent par prendre au sérieux, ou tout au moins en ont l'air. Les marchands de la rue de la Boétie, du faubourg Saint-Honoré et de la rue Laffitte adoptent, à leur tour, ce langage qu'écorchèrent avec tant de pittoresque les premiers nouveaux riches empressés à faire figure d'amateurs.

Vers 1912, personne assurément dans le monde des arts et des lettres ne pressentait le grand événement mondial qui allait se produire deux ans plus tard.

Il se faisait simplement un nouveau classement. C'était assez normal. Les disciples finissent toujours par lâcher leur maître lorsqu'ils ne le renient pas. Quand, au lieu de se rendre fidèlement à *la Closerie des Lilas*, Guillaume Apollinaire et André Salmon se rencontraient avec quelques amis au carrefour Buci, ils commençaient déjà à faire bande à part.

— Ah ! ces jeunes belluaires ! disait Paul Fort avec un sourire où perçait une pointe de mélancolie.

Mais, Paul Fort lui-même n'en avait-il pas usé de même envers ses aînés ?

Il n'est rien de plus imperméable, soupirait déjà Shelley, qu'une génération à une autre.

Ne voyons-nous pas maintenant André Salmon servir de cible à son tour à un jeune écrivain, connu surtout par ses polémiques, Marcel Hiver, directeur de C. A. P. (critique, art, philosophie), la dernière en date des revues montparnassiennes ?

Tout cela s'est traduit, dans le quartier, par des fluctuations de la limonade ; la fortune de *la Closerie des Lilas* s'en est allée à *la Rotonde*, en attendant qu'elle passe ailleurs.

Or donc, de nombreux transfuges descendaient de Montmartre, qui vinrent augmenter la clientèle de l'accueillant Libion.

Autour de Picasso et de sa cour galante, on voyait souvent André Salmon, dont la fine figure rasée faisait penser

à un jeune Banville moins gras que le modèle, et Guillaume Apollinaire, gros garçon au sourire à la fois plein d'ingénuité et de malice. Ceux qui ont lu dans son volume de vers: *Alcools*, le long et lyrique poème de *la Chanson du Mal aimé*, ne s'y sont point trompés. Apollinaire est un vrai, un grand poète ; que, par genre, il omette de ponctuer, qu'importe le détail pour ceux qui vont au fond des choses et pénètrent les âmes ?

§

On voyait aussi, à ce carrefour Vavin, le peintre français Georges Braque. Beaucoup estiment que ce grand garçon brun, timide et taillé en hercule est le véritable inventeur du cubisme. Braque ou Picasso ? *Chi lo sa ?* Le différend est fort délicat à trancher.

Cela prouve, une fois de plus, combien l'histoire, même contemporaine, est un art conjectural. De nos informations très impartialement recueillies avec le plus grand souci de vérité, il résulte que, si l'aventure amusa prodigieusement Picasso et assura sa célébrité, Braque l'avait prise très au sérieux et construisait ses œuvres avec une conscience toute française, cette même conscience fervente qu'il apporta à la Grande-Guerre, dont il fut un des nombreux héros.

Mais revenons à notre sujet.

Braque continuait à habiter le haut Montmartre. L'achèvement de la ligne métropolitaine Nord-Sud n'avait-elle pas en quelque sorte aboli les distances entre les deux Buttes célèbres ? Ainsi retrouvait-on les mêmes visages d'artistes à *la Rotonde* de Montparnasse et au *Lapin Agile*, dernier vestige du vieux Montmartre, à l'ombre du joli cimetière Saint-Venant. Pauvre *Lapin Agile* ! Il est tombé maintenant au rang du beuglant caractéristique pour Américains !

Francis Carco, sentimental et pervers, poète parfait, le plus artistes des romanciers de sa génération, ne se lassait pas de faire la navette entre les deux collines parisiennes et dédiait des contes à Frédé.

§

Mais, de nouveau, retournons à *la Rotonde*, face au *Dôme* fastueux et à ses Allemands dont le moins que nous puissions dire est que, nonobstant leurs riches catalogues d'expositions, leurs nombreuses monographies, ils étaient les moins sympathiques des oiseaux montparnassiens.

Libion avait une tendresse particulière pour ses clients excentriques.

— Ce sont, disait-il, des types qu'on remarque et qui finiront par rendre mon café célèbre.

Picasso et les autres protagonistes du mouvement de peinture moderne savaient admirablement s'abstraire du milieu et organiser leur action.

Les cubistes portaient généralement des bottines américaines et des casquettes à larges carreaux. Kissling, qui sacrifiait à l'expressionisme, venait souvent à *la Rotonde* en salopette, mais des bracelets de fer ornaient ses poignets.

Maurice de Vlaminck était une manière d'hercule et, quand il se trouvait en compagnie d'André Derain, un autre gars de Chatou, comme lui, on avait devant soi une belle paire de costauds.

Vlaminck était verveux, comme son art. Avant d'avoir réussi à imposer sa peinture lyrique et spontanée, il avait été coureur cycliste et faux tzigane dans un orchestre de restaurant. Il composait des vers charmants et écrivait des articles d'une brutalité voulue, malicieuse ou féroce, mais à laquelle un robuste bon sens, une très saine appréciation de l'art de peindre, servait d'armature.

Et quel bon et jovial garçon, riant jusqu'aux larmes de ses propres plaisanteries !

Mais la conversation d'André Derain était un véritable enseignement, et nous croyons que peu de peintres connaissent aussi bien que lui les différents musées d'Europe.

Quant à Picasso, on ne savait jamais s'il parlait sérieusement, et nul n'était moins pontife que ce fondateur de l'école

cubiste. Il se fâcha même avec son émule Braque, à cause de ses plaisanteries qui allaient parfois un peu loin.

Braque se défend contre toute virtuosité. Il ne se sert pas de palette et ne mélange pas ses couleurs. Dans son atelier du haut Montmartre, il y a une collection de petits pots où sont délayées des couleurs pures; dans chacun trempe un pinceau. Mais il sait découvrir des rapports subtils et délicats. Il se sert aussi de peignes et a introduit dans quelques-unes de ses toiles ses procédés d'ouvrier décorateur qui réussit bien le marbre et le bois.

Un jour, Picasso s'empara, assez cavalièrement, d'un de ces peignes.

— Un peigne, dit-il, n'est pas fait pour peindre, mais pour un tout autre emploi.

Ce disant, il orna d'une superbe paire de moustaches un portrait que Braque venait de terminer. Ce fut la brouille entre les deux hommes.

— Quand je peins un portrait, déclarait un jour Picasso à *la Rotonde*, avec son ton de pince-sans-rire, et que les jambes de mon personnage m'embarrassent, je les découpe et je les place à côté de lui ou dans un coin du tableau.

Il avait orné la première édition d'*Alcools* d'Apollinaire, aujourd'hui très recherchée des bibliophiles, d'un portrait du poète, qui donnait l'impression d'une série de tuyaux de tôle soudés les uns aux autres.

Apollinaire prétendait y découvrir des intentions profondes.

§

Ainsi une période nouvelle s'était inaugurée dans les arts, en opposition complète avec la précédente.

A l'art sentimental et charmant de Paul Fort en poésie, à cette musique pour l'œil et à cet agrément pour l'esprit qu'est la peinture de Charles Guérin, ancien élève de Gustave Moreau, et l'un des chefs de file du néo-impressionisme, s'opposaient à la fois une poésie aux prétentions (sinon aux

réalisations !) plus universelles et un mouvement plastique analogue quant à ses théories et à son doctrinarisme.

A part Braque, fidèle à son atelier de haute altitude, tous les tenants du cubisme avaient déserté Montmartre pour Montparnasse.

Depuis le succès de leur exposition de la *Section d'Or* et le ralliement à leur cause de jeunes critiques et poètes de talent inédit, comme Apollinaire et Salmon, les cubistes se croyaient assurés d'une victoire prochaine.

Les chefs de file, nés malins, savaient mieux à quoi s'en tenir. Ils y voyaient surtout l'avantage du bruit considérable fait autour de leur noms. Et toute cette politique n'empêche pas Picasso de rester un des artistes les mieux doués de sa génération.

A dire vrai, il se souciait fort peu que les suiveurs fussent ou non dévoyés ; tant pis pour eux ! Il en ralliait tant qu'il pouvait pour étayer le mouvement et lui donner le nombre qui a de l'importance, même en art, par un temps où le suffrage universel est roi — roi aveugle s'il en fut ! C'est parmi les suiveurs qu'un parti recrute ses fanatiques, et le cubisme aspirait à être un parti dans la peinture universelle, le parti doctrinaire et géométrique de la quatrième dimension !

Il fallait voir, à la veille de la guerre, les fanatiques du cubisme, leurs emballements, leurs prétentions à l'abstrait, leur suffisance et leurs sourires dédaigneux pour tout ce qui les avait précédés !

§

L'esprit d'Apollinaire était protéiforme. Sans doute l'homme était-il toujours sincère, mais sa sincérité variait suivant les milieux. Pour défendre le cubisme, ses arguments marquaient des différences selon qu'il tentait de persuader Louis Dumur, dont le groupe tenait alors ses assises au Café Mahieu, ou qu'il voulait séduire le public de *la Rotonde*

Le vieux poète Paul-Napoléon Roinard l'avait ainsi défini :

— Apollinaire est un fastueux danseur.

Aucun homme sensible à la poésie ne niera le lyrisme original et profond de la *Chanson du Mal Aimé.* Mais que dire, sinon qu'elles sont d'assez fumeuses plaisanteries, de ces pièces qu'apprenaient par cœur les nobles étrangers de *la Rotonde*, qui l'avaient choisi comme directeur de conscience artistique :

> Il suffirait qu'un type maintînt la porte cochère
> Pendant que l'autre monterait
> Trois becs de gaz allumés
> La patronne est poitrinaire
> Quand tu auras fini nous jouerons une partie de jacquet.

Qu'est-ce que cela veut dire ? se demande Henri Clouard, une des plus belles et des plus fines figures montparnassiennes, dans son remarquable ouvrage sur la *Poésie française moderne.* Nous savons, ajoute-t-il, par un ami du poète, André Billy, que ce sont des propos décousus de Café, pris sur le vif, sténographiés.

Mais que penser de ceci :

> Ton visage écarlate ton biplan transformable en hydroplan
> Ta maison ronde où il nage un hareng saur
> Il me faut la clef des paupières.
> Heureusement que nous avons vu M. Panado
> Et nous sommes tranquilles de ce côté-là !

On pense si ces farces amusaient Pablo Picasso, le flegmatique Espagnol. Elles le piquaient d'émulation. Avec son inimitable ton de pince-sans-rire, don Pablo nous déclarait un jour :

—On veut voir de l'obscurité partout.

Or, quelle allégorie plus claire que celle contenue en ce vers jugé incompréhensible par la plupart de mes contemporains :

> En Espagne, les oiseaux chantent avec leurs doigts.

Que ce vers eût un pied de trop n'était qu'un détail

négligeable, quant à sa signification ; mais force cependant nous fut d'avouer notre perplexité.

Alors, Picasso de triompher :

— Ah ! mais oui, les Espagnols chantent avec leurs doigts... Que faites-vous donc des castagnettes ?

Quand Apollinaire consentait à descendre de l'absolu dans le relatif, ses critiques devenaient judicieuses :

— Je ne sais pas, convenait-il, si la postérité retiendra l'effort plastique de notre siècle. Il y a des siècles qui ne comptent plus maintenant dans l'histoire des Arts. Laissons même de côté, si vous le voulez, les théories cubistes; ce que je puis affirmer, c'est que Picasso est le plus grand dessinateur et le meilleur peintre de sa génération. A ce titre, toutes ses manifestations m'intéressent.

Une telle appréciation touchait de près à la vérité.

Nous nous étions permis quelques inoffensives plaisanteries à l'adresse du cubisme en présence de son grand pontife. Celui-ci avait été piqué au vif, nous assurèrent des amis communs, encore que Piccasso, suivant son habitude, n'eût pas bronché.

Cependant, le lendemain, comme nous le croisions sur le boulevard du Montparnasse qu'égayait un soleil de printemps, il nous invita gentiment à visiter son atelier. C'était, à son sens, la réponse la plus digne de lui et qui signifiait :

— Jugez-moi d'après mes œuvres.

Cet atelier était tout près, dans la rue Schœlcher, qui longe le mur du cimetière Montparnasse et frôle le monument où — dérision ! — le profond Baudelaire est figuré sous les traits tragi-comiques du comédien de Max.

A la porte de l'atelier se trouvait précisément Guillaume Apollinaire. Heureuse et fortuite coïncidence !

Le studio était vaste et confortable, bien à la mesure d'un jeune maître, au seuil de la gloire.

Il nous reçut d'abord dans une salle à manger très sobrement meublée, où il ne prenait, du reste, jamais ses repas, étant un habitué du restaurant Baty et se montrant aussi

parfois chez la bonne et véhémente hôtesse Rosalie, charmeuse de rats.

Il nous pria de l'excuser, le temps de se mettre en tenue de travail. .

Ah ! quel Frégoli que don Pablo Picasso ! Deux minutes n'étaient pas écoulées qu'il était de retour. Très chic, du dernier chic cubiste, cette tenue de travail ! Elle consistait en une salopette toute neuve et aussi toute fraîchement rapiécée : cela produisait des effets de bleu sur bleu, des heurts de couleurs similaires, tout à fait du dernier goût.

Et nous descendîmes dans l'atelier plein de papiers chiffonnés et d'un désordre qui n'avait rien d'affecté.

— Par exemple, interdiction de fumer, fit le souriant Apollinaire.

Il est certain que la moindre étincelle eût allumé un beau brasier.

Que d'œuvres de tout premier ordre, dans ce pêle-mêle et cette mise en scène. Très peu de toiles cubistes, quatre au plus ; par contre, une imposante série de dessins nets, précis, robustes, d'une sûreté de trait révélant la véritable maîtrise, qui est de tous les temps et au-dessus des écoles, celle qui ne trompe pas, que le crayon d'Ingres n'eût pas reniée.

Incontestable résultat ; les boutades des « oiseaux qui chantent avec leurs doigts », les tirades sur l'art nègre, le grand vacarme cubiste cachaient un travailleur forcené, à la ligne impeccable, sûr de soi.

Picasso habite maintenant rue de la Boétie, continue de triompher, ne fréquente plus Montparnasse, mais le Café de la Paix et le foyer de l'Opéra. Il demeure, avec les anciens amis, le plus simple, le plus cordial, le plus serviable, encore que le plus précis des hommes. Quand des Sud-Américains, très riches, viennent lui demander leur portrait, il les remet à leur prochain voyage. Comme quoi l'ancienne *Rotonde* menait à tout, à condition d'avoir du talent et de n'être pas un « loupeur ».

S'il n'y avait pas eu le cubisme et son centre de résonance, Montparnasse, combien de temps le talent rare de Picasso aurait-il mis à sortir de l'ombre ? On recherche maintenant, pour de très hauts prix, les délicieux cartons: toiles ou dessins rehaussés de la « période bleue » et de la « période rose », qui précédèrent pourtant le cubisme. Un Arlequin inachevé de Picasso vient d'être vendu quatre vingt-cinq mille francs!

Evidemment, les prix des marchands ne constituent pas la mesure du talent ; ils ne l'excluent pas non plus.

Cependant, avec la franchise et le sentiment de sympathie très sincère que nous apportions à nos enquêtes montparnassiennes, nous lui demandâmes, certain soir propice aux confidences :

— Mais enfin Picasso, n'avez-vous pas dévié, déformé et détourné beaucoup de jeunes talents ?

Sa réponse fut à la fois d'un individualiste et d'un chef, conscient de son rôle et de ses responsabilités.

— En ce qui concerne les « suiveurs », répondait-il flegmatiquement, il y en eut dans tous les temps. Si les suiveurs du cubisme n'avaient pas suivi les créations de la nouvelle école, ils se seraient mis, peut-être, à de moins valables et fécondes remorques. Qui n'a pas de personnalité cherche toujours à s'en façonner une de celle d'autrui. C'est une règle et nous n'y pouvons rien changer.

Dans ce livre, où nous nous bornons à décrire le changeant Montparnasse, nous sortirions de notre rôle en prenant parti dans le mouvement cubiste dont nous ne songeons aucunement à méconnaître l'influence.

Disons-le très sincèrement, la discipline cubiste a porté certains fruits. M. Thiébaut-Sisson, dans le *Temps*, ne vient-il pas de découvrir le cubisme, comme les astronomes qui aperçoivent la lumière d'un astre lorsque celui-ci s'est éteint dans l'infini ?

Si la plupart des critiques ne se contentaient pas de vivre sur de vieux fonds et cherchaient à se renouveler davan-

tage, ils auraient trouvé à Montparnasse matière à de précieuses observations sur les directions nouvelles dont ils ne se rendent compte qu'au moment où elles vont être remplacées par d'autres.

On s'aperçoit maintenant que le cubisme était une sorte d'impasse. On en sort, mais ceux qui ont travaillé dans ses bornes y ont pris un souci de la construction et du relief, les principales caractéristiques par lesquelles l'art d'aujourd'hui se différencie de l'impressionnisme et de ses conséquences.

On ne peut donc dire que Picasso a eu une mauvaise influence.

De l'avis de Francis Carco, Picasso fit la preuve de ses connaissances par le Greco et Toulouse-Lautrec, « avant d'en arriver à la preuve par l'absurde qu'on appelle le cubisme ».

(*A suivre.*)

GUSTAVE FUSS-AMORÉ et MAURICE DES OMBIAUX.

LE SYNDICALISME ET LES FONCTIONNAIRES

—

Le 30 septembre 1923, M. Paul Boncour écrivait, dans un périodique scolaire à tendances avancées :

Je suis intimement persuadé que le droit syndical des fonctionnaires sera la première grande question qui se posera devant la majorité de gauche que ne peuvent manquer de nous ramener les élections de 1924, si les républicains, les vrais, le veulent et s'ils s'unissent.

M. Paul Boncour était bon prophète : le cabinet Herriot n'hésita pas une minute à inscrire, dans le programme de son gouvernement, les promesses faites à ce sujet, pendant la période électorale, par les candidats du cartel des gauches. Dès le 17 juin, dans la déclaration lue aux Chambres, le Président du Conseil affirmait la volonté du nouveau ministère de *reconnaître aux fonctionnaires le droit syndical*. Et tout de suite, par application de cette doctrine, les ministres accordèrent des audiences aux représentants des syndicats des divers services publics et conférèrent avec eux sur de nombreux problèmes intéressant soit les conditions du travail, soit les traitements, soit la marche générale de l'Administration.

Bien mieux, le ministre de l'Intérieur adressa aux Préfets une circulaire impérative, leur enjoignant de s'inspirer des mêmes principes et d'entrer en contact avec les syndicats locaux, cette méthode paraissant aux gouvernants du moment « utile à la bonne marche des services et à la paix sociale ». Incidemment, M. Camille Chautemps esquissa une théorie de la « collaboration » qui doit s'établir entre les chefs des administrations et les représentants des syn-

dicats. Et non seulement il fut prescrit aux Préfets de considérer comme abrogés les ordres donnés à cet égard par les précédents gouvernements, mais encore de veiller à ce que les instructions nouvelles fussent « strictement et sincèrement » observées par les chefs des divers services départementaux.

Or, les syndicats de fonctionnaires sont illégaux, parce qu'ils n'ont pas été prévus par la grande loi républicaine de 1884, à laquelle les travailleurs libres doivent le droit syndical. Waldeck-Rousseau, auteur de cette loi, se refusait à considérer les fonctionnaires comme louant leurs services : très justement, il voyait en eux les mandataires du pouvoir, révocables par lui sous le contrôle des élus de la nation. Il ne voulait pas assimiler le fonctionnaire, placé sous la garantie du Parlement, à l'employé, révocable par un directeur responsable devant ses actionnaires. Et c'est bien dans cet esprit que tous les gouvernements qui se sont jusqu'ici succédé ont refusé de faire bénéficier les syndicats de fonctionnaires, constitués en dehors et, par suite, en violation de la loi, d'une reconnaissance officielle.

Il se peut que cette conception du père de la loi paraisse au gouvernement Herriot rétrograde ou périmée. Qu'il la transforme alors, mais en pleine clarté. Il ne suffit pas — par voie de circulaire ou même de déclaration ministérielle — de reconnaître aux syndicats de fonctionnaires tous les droits ou de les incorporer, pour ainsi dire, à la direction administrative : une telle reconnaissance ne peut résulter que d'une loi nouvelle ou de la modification de la loi existante. Jamais il n'était entré dans l'esprit d'un gouvernement qu'une réforme, si importante qu'elle remet en question l'organisation même de l'Etat républicain, pût être réalisée par décret. Or, voilà que M. Herriot la réalise par circulaires !

Un ancien ministre de l'Instruction publique, M. Lafferre, à qui l'attitude du cabinet Herriot, en cette circonstance, ne laisse pas de causer de graves inquiétudes, se demande

si, en accordant aux fonctionnaires un droit considéré jusqu'ici comme exorbitant, le gouvernement a, sur cette transformation administrative, des vues précises, s'il en a saisi le sens et la portée, s'il en a « mesuré les répercussions sur les rapports entre le groupement syndical et les pouvoirs publics, gouvernement et Parlement ». S'il s'est borné à un simple geste de condescendance et de tolérance à l'égard des fonctionnaires, la mesure est purement mesquine et démagogique : les fonctionnaires ont « le sentiment de leur dignité et ils ne sauraient, expose M. Lafferre, accepter de vivre par la générosité d'un gouvernement qu'un autre pourrait leur refuser. Une loi récente, au lieu de les comprendre dans le droit syndical, leur a annoncé un statut. Il faut qu'une nouvelle loi leur reconnaisse l'intégralité du droit syndical ou leur impose des obligations particulières. Dans une démocratie, droits et devoirs ne peuvent découler que de la loi, jamais du bon plaisir du gouvernement ».

§

Voilà pour la forme. Quant au fond, la question revêt une gravité qui n'échappe à aucun esprit réfléchi. Chacun sait que les dirigeants des groupements syndicaux — qui au surplus n'en font nullement mystère — voient surtout dans la victoire qu'ils viennent de remporter un moyen d'organiser la résistance et même l'offensive contre les pouvoirs publics, avec le concours des organisations ouvrières fraternisant avec eux au sein de la C. G. T. Dans ces milieux, on admet fort bien qu'en cas de grève les fonctionnaires agissent tout comme les ouvriers de l'industrie privée. Entre l'Etat-patron et ses agents en grève, ce serait une question de force. Ou le lock-out prononcé par l'Etat ou sa capitulation devant les grévistes. Or, c'est là ce que l'opinion française ne supporterait pas : elle n'admettra jamais que les défaillances des services publics mettent en péril son labeur et multiplient ses risques.

Le gouvernement Herriot préconise la collaboration ; il

veut accorder aux fonctionnaires, représentés par leurs groupements corporatifs, une part d'initiative dans la gestion des services publics. Mais comment l'entend-il? Sous quelle forme et dans quelles limites s'exercera-t-elle? Sait-il bien que les syndicats prétendent que cette collaboration avec les pouvoirs publics sera absolument étroite ? Lorsqu'ils demandent à être consultés toujours, afin de corriger des erreurs, de tenter des expériences fécondes, d'élaborer des instructions opportunes ; lorsqu'ils souhaitent que le Ministre cesse de gouverner ses subordonnés comme Napoléon gouvernait ses peuples, et qu'il les associe à sa tâche, — ils ne sont pas déraisonnables ; mais on ne saurait approuver cet aphorisme qui leur est cher : « Dans la société moderne, c'est l'Etat qui doit fixer les objectifs, ce sont les corps qui doivent déterminer les moyens d'exécution et les mettre en pratique. » Ce qu'ils appellent la collaboration avec les pouvoirs publics, c'est non seulement la consultation de leurs délégués sur des questions d'intérêt professionnel, mais la participation des syndicats à toutes les décisions administratives locales, même en ce qui concerne le personnel. Ce qu'ils poursuivent sous le nom de collaboration, c'est le trouble apporté dans les fonctions publiques, d'abord, — puis l'éviction progressive du gouvernement légal par les serviteurs de la C. G. T. Il n'y a pas si longtemps que le secrétaire général de la dite C. G. T., parlant des fonctionnaires qui suivent la voie libératrice, — « la voie qui même à la Confédération » — rappelait la parole de Proudhon : « L'atelier fera disparaître le gouvernement », et ajoutait :

A un moment où les craquements se succèdent, à un moment où l'impuissance de l'organisation actuelle est confirmée par les fonctionnaires eux-mêmes, leur action rejoint légitimement la nôtre pour ne plus s'en séparer, car lorsqu'ils revendiquent de participer à l'administration des services publics, quand ils travaillent à découronner l'Etat politique, *ils font œuvre profondément révolutionnaire.*

Le gouvernement, qui dispose de tant de moyens d'information, ne peut arguer de son ignorance : c'est donc de sa part pur aveuglement. Il sait que les syndicats de fonctionnaires, affiliés à la C. G. T., sont des foyers d'agitation révolutionnaire et que, dans certaines administrations, le communisme est la doctrine officielle. Il n'en admet pas moins qu'à côté du pouvoir politique, souverain en démocratie, puisse se manifester un autre pouvoir qui agira en conseiller pressant, en attendant d'agir en maître. Jusqu'ici, les Administrations de l'Etat ne connaissaient qu'une seule direction, celle du Ministre, membre d'un gouvernement investi de la confiance du Parlement ; en dehors de ce pouvoir, il n'y avait place que pour des agents d'exécution, pour une autorité dûment déléguée. Désormais, il suffirait d'être employé de l'Etat et payé par lui pour prétendre participer à l'Administration de la chose publique. La nation, représentée par les Chambres, consentira-t-elle à subir la loi d'une bureaucratie renforcée par le syndicalisme ? Ce serait désastreux.

Le parlement, dit très judicieusement M. Lafferre, doit pouvoir à tout moment demander des comptes à tous les groupes et à tous les individus. C'est au Parlement qu'appartient le suprême arbitrage. Aucune coalition de syndicats ou de conseils ne saurait prévaloir contre sa volonté. A mesure que l'égoïsme professionnel monte, l'intérêt général s'abaisse.

Nous voyons précisément, en cet automne de 1924, dans quel esprit la Fédération des syndicats de fonctionnaires comprend la coopération avec le gouvernement. La grave question de la revision des traitements est étudiée par une Commission extra-parlementaire que préside M. le Conseiller d'Etat Hébrard de Villeneuve, et qui comprend des représentants des divers départements ministériels et des délégués de la Fédération. Ce premier essai du système ne fait pas bien augurer de l'avenir de la collaboration qu'exaltait naguère M. Camille Chautemps. En raison des difficultés budgétaires, le gouvernement déclarait ne pouvoir affecter

que 700 millions à l'amélioration des traitements ; la Fédération des fonctionnaires réclamait 2 milliards. On était loin de compte. Les délégués de la Fédération ont rompu les pourparlers. Le Président du Conseil lui-même a dû intervenir ; mais ses tentatives de conciliation ne sont pas à la veille d'aboutir. Un Congrès des fonctionnaires, réuni sur ces entrefaites, a tenu des séances orageuses, peu faites pour gagner l'opinion à la cause du syndicalisme des agents de l'Etat. Ce n'est point là, décidément, l'organisme rêvé pour « la paix sociale » et la « bonne marche des services ».

Une personnalité politique, qui jouit d'une autorité considérable dans le parti aujourd'hui aux affaires, s'est exprimée un jour avec quelque sévérité sur les agissements des associations corporatives, dont les revendications étaient alors bien timides pourtant :

... Certains groupements de fonctionnaires, disait-il, prétendent se coaliser avec les syndicats révolutionnaires contre l'intérêt public, en préparant ou en créant des agitations, en dressant contre la Nation les agents qui ne tiennent leur mandat que de la Nation. De ces agissements, il faut parler net, il faut dire encore une fois qu'ils sont intolérables. Intolérables aussi, parce qu'elles amèneraient la confusion de tous les pouvoirs, ces sollicitations, ces quémanderies avilissantes, directement formulées auprès du Parlement par les fonctionnaires. Intolérable enfin ce corporatisme étroit qui sévit dans certaines administrations, et qui met en bataille les uns contre les autres les agents de différents services, qui ne devraient rechercher qu'une commune collaboration à l'intérêt général... Et, parce que nous tenons un tel langage, parce que nous déclarons qu'un gouvernement qui veut gouverner s'appliquera à remettre les choses et les hommes à leur place, qu'on ne parle pas de retour en arrière ! Il ne faut, certes, pas un grand effort de démonstration pour établir que ce que certains considèrent comme un progrès n'est qu'un mouvement régressif, qui nous ramènerait avant la Révolution. Il faut un moindre effort encore pour prouver *qu'un régime démocratique doit, plus que tout autre, assurer l'ordre et le règne de*

la Loi. Et, pour me résumer, je dirai que tous, dans ce pays, fonctionnaires ou particuliers, doivent bien se persuader que la République n'est pas, ne peut pas être, ne sera pas « le manoir à l'envers ».

Qui donc tenait ainsi le langage d'un véritable chef du Gouvernement ? — Tout simplement M. Joseph Caillaux, Président du Conseil, dans un discours prononcé à Saint-Calais en 1910. Il ne serait pas sans intérêt de savoir quel jugement porterait ce même orateur sur la situation qui nous préoccupe aujourd'hui et s'est singulièrement aggravée depuis quatorze ans.

§

Cette difficulté que signalait M. Caillaux en 1910 et qui aurait pu être résolue depuis longtemps, moyennant une certaine continuité de volonté, est devenue, d'atermoiement en atermoiement, d'abdication en abdication, un réel danger, l'un des plus grands peut-être qui menacent l'avenir des institutions républicaines. Il y eut pourtant, dans l'histoire de ces dernières années, un moment où le Parlement et le Gouvernement parurent résolus à régler la question des fonctionnaires dans son ensemble, sans se borner à résoudre celle de leur formation en groupement, qui se posait d'une façon de plus en plus irritante. C'était en 1920. Le ministère présidé par M. Millerand déposa, le 4 mai, un important projet de loi sur le Statut des fonctionnaires ; ce projet avait le caractère d'une véritable loi organique ; il eût été la Charte des fonctionnaires publics. En tête de l'exposé des motifs se lisait la pensée directrice qui semblait avoir animé la conception gouvernementale :

Il nous a paru impossible de considérer le fonctionnaire indépendamment du service auquel il collabore. C'est le service public qui donne à la fonction publique sa raison d'être. Ce sont les intérêts généraux du service public qui déterminent l'étendue des devoirs que le fonctionnaire doit remplir et qui fixent la limite des droits qu'il est légitime de lui accorder.

Proclamer cette vérité n'était pas inutile, puisqu'il arrivait à des fonctionnaires, et surtout à certains fonctionnaires groupés, de perdre de vue ce qui était la raison d'être de leur existence, c'est-à-dire leur fonction, pour ne songer qu'à leur situation particulière et personnelle.

Le projet fixait avec précision les règles de l'action corporative et déterminait son étendue et ses limites : il reconnaissait aux fonctionnaires le droit d'association dans les conditions de la loi de 1901, mais leur refusait dorénavant la faculté de placer leurs associations sous les auspices de la loi de 1884; il ne prévoyait les unions de groupements qu'entre fonctionnaires appartenant à une même administration centrale ou à un même service extérieur. Les groupements recevaient toutes les facilités utiles à leur mission, mais le gouvernement entendait être armé pour les retenir, s'ils venaient à outrepasser cette mission.

L'interdiction très nette de la cessation concertée ou simultanée du service était prononcée. Une grève de fonctionnaires, en effet, ne saurait être admise. Il serait vain de chercher à invoquer en cette matière de prétendues analogies, tirées des rapports entre patrons et ouvriers. Le contrat de travail dans l'industrie est une œuvre privée à laquelle chacune des parties collabore librement. Il n'existe rien de semblable dans l'organisation des services publics. D'autre part, l'intérêt général, dont le pouvoir central est seul juge, exige que les services publics légalement établis fonctionnent avec régularité.

Dans les différents services, un Conseil administratif était institué pour éclairer le chef, en le mettant à même de recueillir les avis de ses subordonnés. A côté des techniciens de l'Administration, devaient délibérer dans ce Conseil : 1° des représentants de ceux pour qui le service fonctionne; 2° des représentants de ceux qui concourent à son fonctionnement, à quelque degré de la hiérarchie qu'ils appartiennent. *Voilà la véritable, la saine collaboration*. En faisant ainsi coopérer à l'organisation même du service le

public intéressé, ne peut-on légitimement espérer le mieux approprier aux besoins actuels? En faisant appel aussi au concours du personnel, ne rendrait-on pas sa tâche plus intelligente et par là même plus féconde? N'établirait-on pas une collaboration plus confiante entre le chef et les subordonnés? Enfin, pour mettre de l'unité dans l'action de ces différents Comités et surtout pour délibérer utilement sur les mesures générales intéressant l'organisation et le fonctionnement des services publics dans leur ensemble, un Conseil administratif supérieur était institué à la présidence du Conseil.

§

Fondé sur une conception de la fonction publique s'inspirant uniquement de l'intérêt général, ce projet, très libéral et très sage, eût certainement donné à nos administrations une impulsion nouvelle. Il les eût assouplies tout en vivifiant leur action. Pourquoi, en dépit de son incontestable caractère d'urgence, n'est-il jamais venu en discussion devant le Parlement? La méthode du laisser-faire a été dans l'occurrence détestable et néfaste. Cette affaire des syndicats, qui était au début une simple difficulté, et d'ordre plutôt juridique ou théorique que politique, est devenue peu à peu un des plus gros périls de l'heure actuelle pour l'ordre et l'avenir national. Si nous n'en sommes pas encore à la subversion totale, disons-nous pourtant que les armatures les plus solides ne sauraient résister indéfiniment aux facteurs de dissolution résultant d'une politique imprudente. Certains des principes sur lesquels reposaient depuis 1789 les bases de notre organisation démocratique sont délaissés par le Gouvernement. Cette tendance, si elle réjouit les révolutionnaires, inquiète à bon droit les républicains.

F. RONDOT.

BIJOU-DE-CEINTURE

ACTEUR-ACTRICE [1]

—

XIII

Quand nous reprîmes nos places dans la loge, notre groupe, se désintéressant de la scène, bavardait, riait et plaisantait avec les *siang-kong* venus pour nous saluer.

Wang fit apporter des liqueurs, des pâtisseries et quelques plats choisis : le dîner recommença. Trésor-précieux, sa toilette achevée, nous avait rejoints quand il avait constaté le départ de son protecteur en *ma-koa* d'astrakan gris. Curieux de connaître sa vie, je lui demandai où il habitait.

— Dans la maison de Tchang, notre *che-fou*. C'est-à-dire dans la maison où il vivait, car maintenant il nous délaisse pour son joyau... Et nous sommes bien contents de son absence.

— Pourquoi cela ?

— D'abord, en ce moment, ayant des difficultés, il serait méchant. Et puis, nous évitons ainsi ses coups quand nous allons dans un festin et que nous ne rapportons pas d'argent.

— Comment cela peut-il se produire ? demandai-je, incrédule.

— Cela m'est arrivé avant-hier encore. Et non seulement je n'ai rien rapporté, mais j'ai même donné une petite somme.

Les convives s'étaient arrêtés de bavarder pour nous

(1) Voyez *Mercure de France*, n[os] 631 et 632.

écouter. L'enfant raconta comment, à la fin de la représentation, il passait devant une table où trois jeunes gens causaient avec un *wou-cheng*. Celui-ci l'avait arrêté et fait asseoir. Convié à souper, il ne refusa pas, et partit avec les autres pour le restaurant des Trois-bonheurs.

Ils s'installèrent à l'étage dans un salon particulier, et comme les hôtes ne semblaient pas très favorisés de la Fortune, l'on ne commanda pas de mets coûteux.

Il avait remarqué bien vite chez les trois jeunes gens une complète inexpérience de la vie. Ce n'est pas dans les Classiques que l'on apprend les règles des relations amoureuses. Ils avaient des audaces étranges dans un lieu public, et des rougeurs inattendues aux moindres plaisanteries. Trésor-précieux s'amusa perfidement à leur enseigner des attitudes, des questions et des gestes qui devaient fatalement leur attirer plus tard les pires difficultés.

Tout notre groupe éclata de rire quand le *tchreou* mima ses enseignements, montrant comment un naïf jeune homme, sur ses instructions, l'avait pris sur les genoux, avait glissé la main dans la robe et tiré le pantalon hors de la ceinture, prêt lui-même à assouvir sa passion... Et cela devant ses amis, dans une salle ouverte ! Trésor-précieux, cependant, avait fait signe à l'autre siang-kong ; celui-ci attendit d'entendre un bruit de pas dans le corridor, et ouvrit aussitôt la porte. A ce moment, l'astucieux *tchreou* se leva brusquement, laissant le jeune homme à demi-déshabillé, et plus qu'à demi-mort de confusion, en pleine vue des passants qui riaient aux éclats.

Quand ils étaient arrivés à la fin de la soirée, le coureur-de-salle apporta la note qui dépassait huit ligatures de *ts'iènn*. L'aîné des jeunes gens plongea la main, d'un air assuré, dans la poche intérieure de sa robe... et la retira vide. Sa figure changea. Il se leva, fouillant dans sa ceinture, se déboutonnant et cherchant encore

dans sa poche. Rien. Les autres le regardaient avec inquiétude et lui demandèrent :

— Tu n'as plus notre bourse de peau ?

— Non. Vous êtes sûrs que vous ne l'avez pas, vous autres ?

Pendant que les deux compagnons fouillaient poches et ceintures, le coureur-de-salle les contemplait d'un air sarcastique, et dit enfin :

— Ne perdez pas de temps à chercher plus longtemps : vous ne trouverez rien. Voici dix ans que je travaille ici, et je connais bien ce prétexte. Tous les jours, des visiteurs disent qu'ils ont perdu leurs bourses et qu'ils reviendront le lendemain. Mais nous ne les laissons jamais sortir avant qu'ils aient payé.

Les autres protestèrent, indignés. Mais le garçon secouait la tête, disant :

— Vous êtes trois. Que l'un de vous coure chez lui et rapporte de l'argent. Je préviens le portier afin qu'il empêche les autres de sortir.

Et il sortit. Les trois jeunes gens se regardaient, consternés. Trésor-précieux, les sachant ignorants, les pressentit sincères et les questionna. L'aîné avoua que, voulant aller au théâtre avec ses cousins et n'ayant pas la somme nécessaire, il avait profité d'un moment d'inattention de son père, et pris un lingot d'argent de dix onces dans un coffre laissé ouvert. Il avait enfermé son butin dans une bourse de peau et l'avait mis avec soin dans la poche intérieure de sa robe, où il le tâtait de temps en temps pendant qu'il était assis au théâtre. Comment et où l'avait-il perdu ?... Quant à demander de l'argent à ses parents, il n'osait le faire, assuré qu'il était d'essuyer un refus d'abord et une bastonnade ensuite.

Trésor-précieux, alors, se rappela qu'en sortant du théâtre, à la fin de la représentation, il avait vu le jeune homme trébucher sur un obstacle invisible et tomber dans les bras d'un voisin qui l'avait soutenu, le relevant

et l'époussetant avec une complaisance exceptionnelle. L'aimable voisin avait, sans doute, provoqué la chute et vidé la poche de sa victime.

Que faire, cependant ? Les parents des trois jeunes gens ne donneraient rien et le patron du restaurant serait intraitable. Les malheureux, désolés, s'étaient alors excusés envers leurs petits amis de ne pouvoir leur faire le cadeau de rigueur. Le second *siang-kong* avait répondu gentiment :

— Cela ne fait rien. Nous avons bien ri et je suis très content.

Mais Trésor-précieux savait que le maître du pauvre petit était exigeant et frappait cruellement l'enfant si celui-ci n'apportait pas, chaque soir, plusieurs onces d'argent.

A ce moment, tous les convives se mirent à rire de l'histoire et causèrent entre eux d'aventures analogues. Pour moi, désireux de connaître ce qui s'était passé, je questionnai encore le *tchreou*. Il me répondit d'un air gêné :

— Cela s'est arrangé tout seul.

Voyant que j'insistais et que personne ne nous écoutait, il dit tout bas, rapidement :

— Vous êtes un étranger : j'ai confiance en vous. Ne répétez rien ! J'ai eu pitié de mon camarade et de nos hôtes et leur ai dit que j'allais demander aide à quelqu'un de mes amis dans le restaurant. Sortant de notre salle, je courus dans un coin sombre pour retirer un billet de dix onces de la doublure de ma robe.

— De la doublure de ta robe ? m'écrai-je, surpris.

— Chut !.. Oui. C'est ma cachette pour l'argent que je réussis à ne pas donner au *che-fou*... Il n'a rien découvert encore.

— Les jeunes gens t'ont-ils rendu tes dix onces ?

— Pas encore. C'est une grosse somme. Il leur faudra du temps.

Dans un premier mouvement, je fus tenté de tirer un billet de mon portefeuille. Un éclair railleur dans le regard de Trésor-précieux m'arrêta net. L'histoire n'était qu'une invention habile pour obtenir un cadeau. Les autres convives s'en étaient vite aperçus : voilà pourquoi ils avaient changé de conversation avant la fin du récit.

XIV

En revenant de chez moi dans la nuit paisible,je me demandai si le renseignement involontairement donné par Trésor-précieux sur le ravisseur de son camarade pouvait être ignoré du ministre Yuann. Dans le doute, le plus sage était de prévenir le vieillard. Mon *tchraé-koann* reçut donc l'ordre de lui porter, dès l'aurore, ma carte, et de lui dire en secret la nouvelle : les lettres s'égarent et ne peuvent être aisément démenties.

Mais, au nom du *beï-lé,* l'intendant s'écria :

— Le cuisinier a justement un cousin qui est jardinier dans le palais Fann. Nous saurons tout par lui. Je vais prendre des informations. Le Grand Homme ferait mieux d'attendre.

Le lendemain, la matinée commençait à peine que le *tchraé-koann,* sur mon assentiment, introduisait le cuisinier accompagné d'un vieillard au visage couvert de rides et brun de hâle sous ses cheveux blancs. Le cuisinier présenta son cousin, puis s'éloigna sur un signe impérieux de son collègue, pendant que le jardinier achevait ses salutations.

— Tu es dans le palais du *beï-lé* Fann ? demandai-je.

— Je suis son esclave, mais ne suis pas dans son palais, répondit-il.

— Comment cela ? insistai-je avec inquiétude. Tu n'es pas son jardinier ?

— Si, si ! Mais pas dans son palais. J'arrange un de ses jardins de fleurs dans la Ville Extérieure.

— Alors, il ne sait rien, fis-je à mon majordome avec un soupir de désappointement.

Celui-ci, pourtant, souriait de tout son visage et agitait la tête. Il dit :

— Au contraire, il sait tout. Le *siang-kong* est enfermé dans ce jardin de fleurs.

Le jardinier souriait aussi. Je demandai :

— Tu as vu Bijou-de-ceinture ? C'est lui, tu en es bien sûr ?

D'interrogation en interrogation, aidé par le *tchraé-koann,* il me raconta que Bijou-de-ceinture, depuis son enlèvement, était enfermé dans une pièce dont les fenêtres donnaient sur les jardins. Le vieillard avait été frappé de son extrême beauté autant que de sa tristesse. Il avait alors questionné les domestiques et appris que les gens du prince Li étaient les véritables coupables. L'on attendait d'ailleurs la venue du prince lui-même.

— Lui ? interrompis-je. Mais il est parti depuis dix ou douze jours au moins !

— Le Grand Homme ne sait donc pas, répondit l'intendant, que les hauts magistrats rejoignant un poste lointain ont souvent le soin de laisser leur cortège s'éloigner lentement, pendant qu'eux-mêmes se cachent dans la maison de campagne d'un ami. Là, ils attendent les rapports de la Cour. Les intrigues se déchaînent vite contre un courtisan qui vient de partir. Si le danger est grave, l'absent reparaît sous un prétexte quelconque et dirige sa défense. Si, au contraire, les jaloux n'obtiennent aucun avantage, le nouveau promu poursuit paisiblement son chemin.

Le jardinier, cependant, raconta qu'en effet le prince Li était venu la veille au soir. Fann avait aussitôt pré-

paré un festin, s'éloignant bientôt afin de laisser seuls les amoureux.

Le vieillard, curieux d'assister aux événements, était resté dans les jardins sans attirer l'attention. Dès que l'obscurité du soir fut assez profonde pour protéger ses mouvements, il se glissa sous les fenêtres. Mouillant alors du bout de son doigt le papier translucide tendu sur le treillis des panneaux, il avait pu le déchirer sans bruit avec son ongle le plus aigu, et y faire un trou suffisant pour voir sans être vu.

Le Mandchou était déjà seul avec Bijou-de-ceinture. Couché à demi sur la table, la face rouge de vin et de colère, il insultait l'enfant :

— Qu'es-tu donc, misérable insecte, criait-il, pour oser résister à mes désirs ? Tu te reposes, pour me braver, sur la puissance de Yuann. Où est-elle cette puissance, et comment peut-elle, en cet instant, m'empêcher de faire de toi ce qu'il me plaira ? Parle, réponds ! Que veux-tu de moi ? Un palais ? Des esclaves ?... Ton maître, je le ferai tuer, s'il refuse de te libérer... Veux-tu des bijoux ?... Des perles ?...

Mais l'enfant demeurait impassible. Selon l'expression du curieux, l'on sentait bien qu'il n'aurait pas vendu l'ombre d'un sourire, fût-ce pour un boisseau rempli de poudre d'or. Le prince, alors, bouillonnant de fureur, l'avait menacé de mort. Bijou-de-ceinture répondit tristement :

— Vous pouvez user comme il vous plaira de mon corps. Je n'ai pas la force de vous résister. Mais vous voulez autre chose de moi... Croyez-vous que, par la force, vous puissiez obtenir plus qu'un cadavre ? Ne savez-vous pas que les cadeaux les plus somptueux n'ont jamais acheté qu'une demi-amitié ? Les sentiments vrais ne s'acquièrent que par les sentiments, et vous ne m'aimez pas, puisque vous employez la force... Mais, prenez garde : le ministre Yuann est puissant. Qui sait si, déjà, ses émis-

saires ne nous surveillent pas, guettant l'occasion de vous perdre ?

Le ravisseur, inquiet, avait lancé autour de lui un regard si chargé de menaces que le vieux jardinier avait retiré précipitamment son œil de l'ouverture, se demandant s'il n'était pas aperçu, et s'attendant à mourir sous le bâton.

Puis la discussion avait repris ; et l'indiscret, rassuré, avait vu le prince debout, prenant Bijou-de-ceinture par la main... une main blanche, mince, souple comme si elle était sans os, ajouta le vieillard ; de vrais boutons de lys sur le point d'éclore. Il le menait vers le *krang* d'ébène incrusté de nacre irisée, où la rose lueur des lanternes de soie mettait un reflet d'aurore sur le visage pâli de l'enfant.

— Soit, dit le Mandchou en ricanant. Je tenterai de conquérir ton amour, puisqu'il faut qu'un *tsrinn-wang* de sang impérial s'abaisse à flatter l'un des plus vils de ses sujets.

De sa main rude, il caressa le visage fleuri.Mais, devant le recul instinctif du *siang-kong,* la fureur le reprit.Grondant cent injures, il terrassa le pauvre petit et lui déchira sa robe.

Le jardinier, à ce moment, avait été tellement intéressé, tellement ému de compassion et, me sembla-t-il aussi, d'envie, qu'il s'appuya lourdement sur la fenêtre. Le frêle châssis craqua et trembla tout entier.

Le prince se retourna d'un trait, vit la fenêtre ébranlée, et appela aussitôt à grands cris. En même temps, cherchant une arme, il saisit un trépied de bronze et le brandit comme une massue, se ruant au dehors et dirigeant les recherches de ses gardes accourus.

Le vieillard, cependant, épouvanté de sa propre imprudence, s'était enfui sans perdre une seconde. Connaissant tous les détours du jardin, il avait, bien avant d'être vu,

atteint, ouvert et refermé une porte dérobée donnant sur une ruelle obscure longeant l'enclos.

Après avoir erré quelque temps dans les rues désertes, ne sachant que faire, il était revenu vers la grande porte d'entrée. Près de là, il fut rejoint par un domestique qui lui cria, tout essoufflé :

— L'as-tu aperçu ?

Le jardinier prudent répondit :

— Non. Et toi ? Tu n'as rien vu ?

Et continuant avec l'homme, il avait atteint le portique où les gardes criaient et gesticulaient. Les uns disaient que les intrus étaient pour le moins au nombre de cent et qu'ils avaient escaladé les murailles comme des chats. Les autres, que le prince avait livré un grand combat, mais que, vaincu par le nombre, il avait dû laisser emporter le *siang-kong*. Il apprit ainsi que, dans le tumulte, l'enfant avait disparu. S'était-il enfui ? Terrifié, s'était-il jeté dans un puits ?

XV

Dans l'ignorance de ce qui était advenu à Bijou-de-ceinture, la première chose à faire était évidemment de conserver une trace probante de cette étrange aventure. Or, si le jardinier, encore bouleversé de son émotion nocturne, avait ce matin parlé sans réserve, il retrouverait fatalement, et bientôt, le mutisme prudent du civilisé. Dès qu'il serait certain de n'avoir pas été vu dans les jardins, il nierait tout, afin d'éviter les complications.

Le *tchraé-koann* rédigea donc rapidement un récit détaillé de la soirée, notant avec soin tous les prénoms du vieillard, son âge et son lieu de naissance. Puis il prépara un petit tampon d'encre et, selon la coutume immémoriale de la Chine pour les actes importants, il lui fit apposer au bas de l'acte la marque de ses pouces.

Le jardinier hésita, redoutant de se compromettre. La vue de quelques lingots d'argent et la promesse de le faire fuir avant de nous servir de sa déposition achevèrent de le décider. Après lui avoir fait comprendre les dangers de toute indiscrétion, nous le fîmes reconduire dans son quartier lointain.

Pour moi, muni du précieux document, je me hâtai de partir vers le palais du ministre, espérant trouver celui-ci de retour après l'audience de l'aurore, avant son départ pour la réunion du Grand Conseil.

Mais pendant que, dans ma charrette, devant le haut portique du *ya-menn,* j'attendais selon les rites que ma longue carte rouge eût été présentée, je songeais que bien des heures s'étaient écoulées depuis la disparition de Bijou-de-ceinture. Où était-il ? Vivait-il encore ?

Le cri habituel de *Tsring,* « s'il vous plaît », me tira de mes pensées inquiètes. L'intendant du palais me conduisit dans un pavillon latéral, la « maison des livres » où, sur des rayons de *nann-mou* aux reflets rouges, les volumes s'entassaient, à plat, et laissant pendre chacun une petite bandelette portant son titre.

J'avais à peine eu le temps d'admirer une splendide édition du XIIIe siècle quand le ministre entra, aimable et souriant, ne manifestant ni par un regard ni par une intonation l'étonnement que pouvait lui causer ma venue à cette heure, ou même la curiosité de connaître le motif de cette intrusion matutinale. Si bien que je me donnai à moi-même l'impression d'être animé d'une hâte grossière quand, abandonnant l'apparence d'une visite faite pour le seul plaisir de lui accorder ma compagnie d'un instant, je profitai de ce qu'il avait renvoyé d'un signe ses domestiques et lui tendit la déposition du jardinier, en lui racontant ce qui m'avait été dit et ce que j'avais fait.

Il écouta d'un air sérieux en approuvant doucement de

la tête. Puis il lut attentivement le document et murmura d'un ton satisfait :

— Pièce importante que je n'aurais pu me procurer. Les témoins sont au-dessus de tout soupçon...

Il glissa la déposition dans la tige de sa botte de soie. Tout souriant, il me prit la main et la tapota doucement, disant :

— Dès le premier jour où je vous rencontrai, j'ai senti que votre influence heureuse caresserait ma vie d'une brise favorable... Je veux tout d'abord vous rassurer : notre ami est dans mon palais. J'avais, moi aussi, des intelligences dans le jardin des fleurs du *beï-lé*. Cependant, j'attendais, pour délivrer le prisonnier, que le véritable ravisseur se fût compromis...

— Comment auriez-vous empêché à temps cette bête sauvage d'outrager l'enfant ?..

— Au premier cri, l'on aurait forcé la porte et l'autre se serait arrêté. Seuls les chiens printaniers continuent en public leurs ébats.

— Cependant le prince ne saurait être poursuivi pour enlèvement et viol de *siang-kong*. Rien ne sera donc fait contre lui ?

Le courtisan eut un fin sourire :

— Les châtiments légaux sont pour le peuple stupide. Les nobles peuvent être atteints d'autres manières. Dès ce matin, le retour du prince, sa tentative et son insuccès ont été murmurés plaisamment aux oreilles sacrées du Seigneur-des-myriades-d'années. Un des gardiens « vieux-coqs » attachés au Corps a raconté l'aventure au début de l'audience. Qui l'aurait cru ? L'Auguste Empereur a froncé ses sourcils de dragon. Au même moment, derrière le paravent sculpté entourant le Trône, les bracelets de l'Impératrice Régente, notre « Vieux Fo », ont cliqueté nerveusement. L'on a entendu sa voix impérieuse ordonnant à l'un des gardiens du palais de rejoindre le prince Li et de l'accompagner, voyageant jour et nuit,

jusqu'à sa lointaine vice-royauté. Bijou-de-ceinture n'a plus rien à craindre... Après-demain, pour la fête des Lanternes, il invitera quelques amis dans mes jardins. Je serais heureux de vous y recevoir. Venez dès la tombée de la nuit.

Comme il semblait n'avoir plus rien à me dire, j'allongeai lentement la main vers l'une des deux tasses de thé déposées entre nous sur la laque multicolore de l'étroit et long plateau dont les pieds sculptés et contournés simulaient un agenouillement dans le mince matelas de soie écarlate recouvrant le *krang*. Il imita mon geste : je pouvais donc partir.

XVI

Au printemps, la Fête des Lanternes, le quinzième soir de la première Lune, célèbre la victoire définitive du Soleil sur les Dragons de l'Ombre. C'était autrefois la plus joyeuse des cérémonies publiques. Chacun, grand ou petit, la nuit venue, promenait alors dans les rues encombrées quelque fantastique et frêle reproduction lumineuse d'animal, de fleur ou d'objet d'une évocation favorable. C'était un véritable concours de grâce et de fantaisie dans la réalisation des figures mythologiques : chauves-souris dont le nom signifie aussi « bonheur » et dont la seule vue constitue un appel mystique à l'invisible chance ; pêches qui donnent l'immortalité ; oiseau bleu annonçant la venue de Si wang-mou, magicienne et déesse de beauté ; coq à trois pattes qui vit dans le soleil ; lièvre blanc pilant des élixirs d'amour, comme au Palais de la Lune ; hélianthe aux graines innombrables, souhait de fécondité.

Cependant, d'année en année, le souffle d'incrédulité railleuse qui embrume la Terre entière, séparant toujours davantage l'homme de la Nature, est venu affai-

blir cette expression de joie simple et spontanée au sortir des longues nuits de l'hiver. C'est uniquement dans quelques villes écartées que la réjouissance, désormais familiale, déborde encore dans les rues.

Ce soir-là, suivant les larges avenues de la capitale, toujours obscures puisque l'Etat économe laissait à chacun le soin de s'éclairer, nous rencontrâmes seulement quelques bandes d'enfants qui chantaient, courant çà et là, et faisant sautiller leurs modestes lanternes à l'extrémité de longs bambous.

Devant l'entrée des jardins du ministre, d'innombrables lumières dessinaient un arc de triomphe étincelant. Et, comme nous longions le mur en marqueterie de pierres brunes et jaunes, « en peau-de-tigre », les décharges intermittentes de pétards et les sifflements de fusées déchirèrent le silence nocturne.

Une foule d'hommes assez élégants encombrait l'entrée, immobile et semblant attendre. Je me demandais ce que ces lettrés faisaient là quand, soudain, au milieu des murmures de satisfaction, huit lanternes géantes, toutes blanches et portant chacune une rangée d'idéogrammes noirs, s'élevèrent lentement sous l'arche lumineuse. Un bourdonnement de lecture palpita aussitôt parmi les lettrés ; puis il y eut des discussions et des rires.Les assistants avaient été conviés au jeu antique des *teng-mi*, les « énigmes-de-lanternes ». Sur les vastes globes blancs, chaque rangée d'idéogrammes paraphrasait un vers d'une poésie célèbre qu'il fallait reconstituer. La première personne qui devinait juste avait son nom clamé, et recevait un prix. Aussi voyait-on se détacher du groupe, en hâte, ceux qui pensaient avoir trouvé la solution.

Sous le portique siégeait un magistrat de haut rang, en robes brodées des insignes de son grade, portant sur son bonnet fourré le globule de saphir. Il écoutait avec

soin les lettrés, mais, bien souvent, il secouait la tête en souriant : la solution était fausse.

J'aurais volontiers attendu la proclamation des résultats de ce difficile concours. Mon *tchraé-koann* en décida autrement et m'annonça. Un intendant s'approcha aussitôt et me guida, au delà de la cour d'entrée, vers le pavillon où le maître recevait ses hôtes.

Les jardins nocturnes étaient encore dénudés par l'hiver écoulé. Mais une douceur, dans l'air léger du soir, annonçait que le printemps était venu. Déjà, dans les traînées multicolores des lanternes bordant les allées, apparaissait sur les pelouses la teinte verte des premières pointes d'herbe. Déjà les fines ramures retombantes des saules s'alourdissaient de bourgeons turgescents.

Au détour d'un sombre massif de cèdres majestueux, une vision enchantée se dessina soudain. Une forêt de pêchers aux fleurs lumineuses s'épanouissait dans la nuit. Un brouillard de vague clarté enveloppait l'éclat embaumé des pétales délicats, éclairés indistinctement par des milliers de minuscules lanternes.

L'allée, tournant et retournant sous cette luminosité rose, longeait bientôt le miroir d'un petit lac où se reflétaient les pêchers éclairés, les roches étranges des rives, et, renversé, un pavillon qui reposait ainsi sur sa toiture aux angles relevés, dressant à l'envers sa silhouette compliquée et ses vitraux éclairés de lumières écarlate, orange et bleu-vif. La blancheur de neige d'une terrasse et de balustrades de marbre sculpté, supportée par des piliers de pourpre, unissait l'image inverse à l'édifice réel.

Sur les degrés neigeux, seul, le ministre, en robe de soie pervenche doublée de renard blanc, m'attendait, agitant en signe amical de bienvenue ses deux poings réunis. A peine m'étais-je incliné qu'il me prit la main. Puis, mettant un doigt sur ses lèvres, il m'entraîna silen-

cieusement derrière le pavillon. Une porte était entrebâillée. Il me fit pénétrer dans une pièce où l'obscurité n'était allégée que par la douce lueur des pêchers dessinant l'encadrement de la porte. Là, il approcha les lèvres de mes oreilles et murmura :

— Depuis longtemps, j'ai vu que vous ne compreniez pas tout à fait nos sentiments à l'égard des *siang-kong*. Je veux vous faire aujourd'hui assister à une double et grave épreuve. Regardez ici, par le carré transparent de cette vitre. Nous apercevons, sans être vus, tout ce qui se passe dans la chambre voisine.

Deux chaises étaient placées devant la vitre. Il m'y conduisit et s'assit lui-même, ajoutant à voix basse :

— Il faut vous expliquer ceci : un jeune lettré nommé *Roé-sing,* Etoile-de-sagesse, passait depuis quelque temps ses journées devant la porte de notre ami, guettant celui-ci quand il montait en voiture. Attendant son retour, mais ne faisant aucune tentative pour lui parler ou pour pénétrer chez lui. Quand Bijou-de-ceinture disparut, le désespoir d'Etoile-de-sagesse attira l'attention de mes gens et cette passion muette m'intéressa. L'on sut que le jeune lettré avait été reçu parmi les premiers aux récents examens supérieurs. Cependant, malgré ses talents, il désespérait de son avenir, car il n'avait ni fortune, ni appuis. Bijou-de-ceinture, à qui j'ai parlé de lui, m'a dit l'avoir remarqué et, sur mes indications, l'a fait inviter pour ce soir. Cependant j'ai résolu, avant de lui donner ma protection, d'essayer son caractère. Je me suis arrangé pour que notre ami le reçoive dans cette pièce où ils se croiront seuls...

Mon silence devait avoir quelque saveur de désapprobation, car il poursuivit :

— Je connais votre cœur, et juge aussi qu'il n'est ni délicat, ni loyal de chercher à surprendre les pensées intimes de ceux que nous aimons. Pourtant, il n'est pas d'autre moyen de vérifier les sentiments et de distinguer

nettement le pur de l'impur. Or, je veux m'assurer si le diamant étincelant de ces deux âmes est vraiment sans défaut. Car si Etoile-de-sagesse aime sans réserve notre ami, celui-ci a été profondément touché par cet hommage silencieux. Comment va-t-il l'accueillir ?... Ah ! mon enfant, profitez bien du charme de votre âge. Car la jeunesse se passionnera toujours pour la jeunesse et ne peut donner à l'âge mûr qu'admiration et respect, rien de plus.

Il s'interrompit et me tint la main serrée pour m'imposer le silence et l'attention. Dans la pièce voisine, en effet, venait de pénétrer un gracieux adolescent dont le teint clair, le fin profil et les larges yeux noirs aux cils épais décelaient la pure origine.

Quelque instants après, dans la demi-obscurité de l'éclairage voilé, entrait Bijou-de-ceinture.

L'adolescent, qui s'était assis sur le *krang,* se releva précipitamment et demeura sans un mot, le teint illuminé soudain de sentiment, ses grands yeux fixés ardemment sur la silhouette charmante de son hôte. Selon l'expression traditionnelle, toutes les fleurs de son cœur s'épanouissaient sur son visage.

Le *siang-kong,* immobile lui aussi, souriait doucement sans parler. Des lueurs curieuses et que je ne lui connaissais pas traversaient ses regards. Il prononça enfin, de sa voix musicale, la formule usuelle :

— Depuis longtemps, les yeux tournés vers le ciel, j'attendais votre venue...

S'avançant, il prit la main du visiteur et le fit asseoir près de lui, sur le *krang* au fond duquel la faible lueur opaline d'une lampe basse éclairait par dessous les deux figures troublées tournées l'une vers l'autre. L'on sentait qu'Etoile-de-sagesse n'osait ni serrer la main qui tenait la sienne, ni la laisser aller. Une émotion profonde,

de timidité ou de pudeur, le bouleversait. Bijou-de-ceinture continua :

— C'était donc bien pour me voir que vous restiez ainsi devant ma maison ? Le fil rouge dont le dieu des unions a lié nos deux âmes est-il déjà si fort ?

D'une voix incertaine, le visiteur répondit :

— J'avoue ma faute et vous supplie de me pardonner.

— Pourquoi n'être pas entré plus tôt me saluer ? Les jours passaient. Mes yeux devaient bien vous dire mon désir de vous connaître.

— J'entendais vanter votre fierté : vous refusiez de recevoir les visiteurs... Et qu'étais-je, sans fortune et sans grade, pour oser vous déranger ?

— Vos sentiments étaient-ils faibles au point qu'une rumeur incertaine suffisait à les contraindre ? Regardez mes yeux : sont-ils ceux d'un orgueilleux dont le cœur est une froide pierre ?

Penché sur l'épaule d'Etoile-de-sagesse, il leva vers lui les « vagues automnales » de ses regards charmeurs, approchant son visage et souriant de ses lèvres vermeilles.

Le visiteur eut une expression de vertige. Il oscilla légèrement et blêmit. Alors Bijou-de-ceinture, se laissant aller sur la poitrine de l'éphèbe, l'entoura de ses bras, avançant encore son visage embué de lascivité...

XVII

Pendant cette scène, mon voisin me serrait violemment la main. Il se murmurait à lui-même :

— Cèdera-t-il ? Est-il une neige fondant au premier soleil ? Verrons-nous, au contraire, apparaître le jade intangible dont je le jugeais formé ?

Malgré moi, je laissai échapper :

— Etoile-de-sagesse, en effet, est seul encore intéressant. Je n'aurais jamais cru Bijou-de-ceinture animé de sentiments de saules...

Penché vers mon oreille, le vieillard dit doucement :

— Vous êtes bouleversé d'étonnement et d'indignation. Retenez cependant votre jugement. Ne le laissez pas vous empêcher de goûter sans remords le trouble exquis de vos sentiments. Ne cherchez pas, comme vous le faites, à réprimer vos émotions profondes. Développez-les, au contraire, et les affinez davantage. Le temps viendra trop tôt où vos possibilités d'émoi s'affaibliront une à une ; où, dans le désert de votre ennui sénile, cherchant en vain l'oasis d'un plaisir sans mélange, vous appellerez le néant...

Cependant, le trouble qui faisait vaciller le corps de l'adolescent sembla se dissiper d'un coup. Dénouant doucement l'étreinte de son hôte, il se leva et dit, d'une voix encore rauque, mais qui s'affermit peu à peu:

— Ce qu'il y a de plus doux dans les liens invisibles attachant l'un à l'autre des êtres humains, c'est la confiance d'être connu et compris toujours sous le masque décevant des paroles et des gestes. Votre attitude à mon égard me prouve que vous ignorez encore mon être profond : vous me jugez mal. Mes sentiments irréfléchis m'animent, il est vrai. Mais, sachez-le, ma raison les dirige sans cesse...

— Cependant... interrompit le *siang-kong*.

Mais l'autre ne le laissa pas s'exprimer ; il continua :

— Les relations que vous m'offrez apportent des plaisirs par trop passagers. Elles risqueraient, si je leur donnais la préférence, de me priver des émotions chaque jour plus douces et toujours renouvelées que j'attendais de votre cœur et de votre esprit.

Bijou-de-ceinture, comme surpris, répondit :

— Deux êtres qui s'aiment, n'est-il pas vrai, sont attachés l'un à l'autre aussi bien par le corps que par le cœur et l'esprit. Pourquoi mépriser les joies de notre corps

pour apprécier seulement celles de notre cœur et de notre esprit ?

— Les plaisirs physiques doivent être la conséquence inévitable et non le point de départ des amours. Mong dze ne l'a-t-il pas dit, il y a vingt-trois siècles ? Le cœur et l'esprit sont au corps ce que le tranchant est à la lame. Peu importe qu'un sabre soit incrusté d'or : il ne sert de rien, comme sabre, si le tranchant n'est pas en acier fin. Mieux vaudrait s'armer d'un solide bâton.

A la faible lueur qui venait à travers notre vitre, j'aperçus le visage du ministre. Ses traits fins rayonnaient d'une joie intense, faite d'éléments divers où je distinguai l'enthousiasme d'un collectionneur devant une pièce rarissime, l'apaisement heureux d'un artiste qui vient de réaliser un chef-d'œuvre, l'emportement hors de soi d'un amateur de spectacles devant une scène palpitante et parfaite, le respect passionné pour les plus nobles formes de la vertu... que sais-je encore ?.. Le désert glacé de son déclin contenait bien des fertiles oasis...

Il murmura enfin :

— Etoile-de-sagesse est digne des plus haut emplois. Celui qui sait dompter par la Raison le plus violent de ses élans est capable de résister sans faiblir aux tentations sans nombre qui hérissent la vie des magistrats chargés d'un peuple. Quant à Bijou-de-ceinture, ne conservez à son égard aucune pensée trouble : il a joué en incomparable artiste la scène de la tentation dans la *Rencontre Nocturne,* comme j'étais certain de le lui voir faire...

Reportant mes regards vers la pièce voisine, je demeurai stupéfait devant la transfiguration de l'enfant. Son masque troublant d'amoureux était tombé. Il avait repris son aspect naturel de douceur modeste et un peu grave. S'avançant vers son visiteur, il s'agenouilla et frappa de son front l'épais tapis, disant :

— Je vous supplie de me pardonner mon crime, pour lequel cependant je mérite la mort.

Et comme l'autre, revenu de sa surprise, le relevait, il ajouta d'un air mélancolique :

— Nous autres, *siang-kong,* nous sommes des instruments de plaisir, et pouvons difficilement croire à la droiture de ceux qui nous poursuivent. J'ai voulu essayer votre cœur sur la pierre de touche du libertinage, afin d'être assuré que l'or de votre amour était pur. Je suis certain maintenant que votre loyauté est sans alliage. Mais je redoute, hélas ! d'avoir terni en vous l'image que vous portiez de moi... d'avoir versé dans votre âme limpide le trouble poison du doute.

Dans le regard clair et pénétrant d'Etoile-de-sagesse, se lisait en effet cette double pensée : était-il sincère tout à l'heure ? Joue-t-il maintenant une comédie nouvelle ?.. Le lettré vit sans doute la vérité dans les yeux tristes et doux de son interlocuteur, car un sourire un peu grave éclaira sa physionomie. Alors il prit la main de Bijou-de-ceinture et le fit asseoir de nouveau sur le krang, en disant :

— Au courage que vous avez eu de jouer ce rôle indigne de vous, je mesure les sentiments que vous me portez déjà, ceux que vous attendez de moi. Vous ne serez pas désappointé, je l'espère.

XVIII

Le vieillard, près de moi, laissa retomber le rideau sur la vitre transparente. Se levant sans bruit, il m'entraîna doucement hors du pavillon, murmurant :

— Laissons-les seuls et rejoignons nos invités dans les jardins... La double épreuve est concluante... Leur charmante amitié me rappelle le temps où, moi aussi, venu à la capitale sans appui et sans fortune, j'avais cependant réussi à me classer parmi les premiers

aux examens du Palais. Pourtant, l'on tardait à me donner un poste. Et, dans ma pauvreté, bien souvent je m'endormais le soir sans avoir pris un seul repas de la journée. Solitaire, je me décourageais peu à peu, en dépit des quatre fidèles amis de toute ma vie...

— Solitaire et dans le dénûment, m'écriai-je, malgré quatre amis fidèles ?

— Ces quatre meilleurs amis de l'homme sensible sont le soleil couchant, le clair de lune, la première fleur du printemps et la brise tiède de l'été. Ils consolent de toutes les tristesses, mais ne peuvent guère nourrir notre corps... Malgré leur appui, j'allais renoncer à tout espoir d'une carrière officielle pour accepter quelque emploi modeste de comptable ou de précepteur, quand le destin me fit connaître un jeune acteur. Une succession de circonstances défavorables avait causé la ruine et la mort de son père, gouverneur de district. Il avait été abandonné alors à la garde d'un parent, lettré lui aussi, mais qui avait dû, pour vivre, accepter un emploi dans un théâtre. Que pouvait-on faire de l'enfant, malgré sa naissance et ses dons, sinon un chanteur ? Mais son âme avait gardé la noblesse de la Doctrine Sacrée dont sa lignée s'était imprégnée. Dans son amitié pour moi, il fut ému de voir mon avenir ainsi compromis. Il m'aida, me faisant mille cadeaux, me soutenant de ses conseils et de son affection. C'est grâce à lui seul que j'ai pu attendre un poste, et par conséquent c'est à lui en vérité que je dois la haute dignité dont la Bienveillance Suprême m'a investi.

Il se taisait. La curiosité entr'ouvrit mes lèvres. Je demandai :

— Que devint cette âme élevée ?

Nous étions sur la terrasse neigeuse éclairée d'une buée lumineuse blanche et rose par les pêchers aux fleurs luisantes. A cette faible clarté, je vis passer un sombre nuage sur le visage du vieillard. Il soupira douloureusement :

— Dans ma tendre amitié reconnaissante, je n'avais de bonheur qu'auprès de lui. Si bien que les envieux de ma fortune déjà rapide firent, des liens qui nous attachaient, le sujet de mille calomnies. L'on m'accusa de négliger mes fonctions sous les fleurs du plaisir. Le scandale fut grand. De bonnes âmes en informèrent mon ami... Je garde toujours sur mon cœur la lettre qu'il me fit porter le jour même : « Un seul moyen existe, a-t-il écrit, de supprimer les dangers que notre amitié fait courir à ton avenir. Je te supplie seulement de me pardonner la douleur que ma mort va te causer... »

Un grand fracas d'explosion nous interrompit. Les dernières pièces d'artifice achevaient de crépiter, reproduisant les incendies de palais antiques ; les attaques de citadelles aux murailles s'écroulant, entr'ouvertes par le déchirement des mines ; l'envol d'Immortelles et de Sages sur des nuages diaprés.

Maintenant, de différentes parties du jardin, des dragons aux cinq couleurs, figurant la puissance de l'Ombre et les brumes de l'hiver, déroulaient leurs anneaux géants, bondissant, ouvrant et refermant leurs gueules d'où jaillissaient des flammes, et poursuivant en vain l'immense boule rouge du soleil qui leur échappait pour son essor annuel.

Soudain, en un jet simultané, des milliers de fusées s'épanouirent dans le ciel, et y laissèrent flotter une clarté plus brillante que le jour. La victoire de l'astre de lumière était assurée.

Quand le firmament s'assombrit et que mes regards retombèrent sur la terre, les dragons avaient disparu. Dans l'obscurité revenue, seule la forêt de pêchers, symbole d'amour, fleurissait, doucement lumineuse, dans le calme pur de l'attendrissante nuit printanière.

(*A suivre*)

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Georges et Madeleine Matisse : *Les Sortilèges de l'Esprit* (Editions du Monde Nouveau). — Jacques Boulenger et André Thérive : *Les Soirées du Grammaire-Club* (Plon-Nourrit). — Abel Hermant : *Xavier ou la Grammaire* (Nouvelle Revue Française). — Abel Hermant : *La Vie littéraire* (Flammarion). — André Thérive : *J.-K. Huysmans. Son œuvre* (Editions de la Nouvelle Revue critique).

Dans cette trilogie de drames et de dialogues philosophiques : **Les Sortilèges de l'Esprit**, Georges et Madeleine Matisse, unis en une vivante collaboration, nous font sentir la vie en perpétuelle transformation pour maintenir son équilibre. C'est, en effet, pour maintenir la constance de notre intelligence et de notre sensibilité que nous échafaudons des théories philosophiques et sociales. Les auteurs nous montrent les héros des *Nuées changeantes* ne se reconnaissant plus dans cette extériorisation de leur rêve, qu'ils ont sculpté jadis dans la montagne vivante. Les nuées : idées, théories, hypothèses, certitudes, ont changé de formes :

Jamais une créature vivante, jamais une forme inerte, ne conserve l'état qu'elle a atteint un jour. Tout s'altère, se désagrège et se transforme comme ces grains rocheux constamment pétris, broyés, chimiquement et physiquement refaits par le milieu.

Vouloir fixer quelque chose, quelle décevante illusion ! Rien ne s'arrête dans la course qui emporte tout, le long de l'orbe infini du temps, rien, entendez-vous ! Je sais ! Le grain de moisissure humaine a fait un rêve singulier : il a rêvé de *quelque chose qui ne change pas !* C'est l'attrait irrésistible de l'absurde ! Et cette diffusion légère, la Pensée, il l'emploie à regretter l'inaccessible, afin de mieux souffrir !... Souffrir, pourquoi ?... Tout cela est si peu de chose...

C'est ce perpétuel devenir qu'exprime ce très beau livre où les auteurs, en ces dialogues d'une si émouvante sérénité, font passer devant notre esprit tous les songes philosophiques, biolo

giques et scientifiques qui se sont accrochés à la cervelle des hommes. Rêves, théories, religions déterminées par notre structure cérébrale. C'est la faillite de la culture.

Pouvez-vous changer la boîte cranienne d'un brachycéphale, modifier les réactions de celui-ci, transformer sa physiologie et sa mentalité en celles d'un être différemment construit ?...Eh bien ! si vous ne pouvez cela, vous ne pouvez rien, car tout vient de là. Aussi longtemps qu'un peuple reste ethnographiquement le même, vous ne pouvez faire aucune modification essentielle et durable à son organisation sociale et politique...

On ne fera pas d'une humanité ayant un indice céphalique peu élevé une société supérieure, non plus qu'on ne peut à l'aide de révolutions changer le caractère structural d'un peuple. Il faut se résigner à ce fait : « Il y a des hiérarchies ethniques. »

Les rôles des peuples leur sont distribués à leur naissance par une fatalité biologique contre laquelle vous ne pourriez que vous briser si vous tentiez de la réduire. Il est des races supérieures qui ont un rôle supérieur à jouer et qui le perdront toujours, quels que soient les obstacles qu'elles rencontreront sur leur route...

Voici encore *Le Songe d'une nuit de Printemps* où apparaît l'Ariel de Shakespeare. Il nous emporte dans les espaces et nous révèle que le champ de l'idée pure est infini. Ces pages d'un lyrisme intellectualisé expriment ce qu'aucun poète n'a su encore traduire : une poésie adéquate aux curiosités les plus élevées de notre esprit, aux conceptions les plus hautes et les plus troublantes de la philosophie et de la science : un agrandissement de l'homme, déifié par sa propre pensée. La Pensée qui ne connaît pas de limites et peut s'aventurer au delà de la sphère où s'arrêtent les ondes lumineuses, au delà de l'éther où baigne notre univers. Car l'éther n'est pas infini comme l'espace : « Si énorme que soit son étendue, elle est limitée. Au delà commence le Vide, l'Espace pur. Dans cet espace infini, notre Univers forme seulement une goutte colossale. » Par delà notre Univers-goutte, continue Ariel, qu'y a-t-il ? Je l'ignore.

Rien ne peut traverser le vide absolu. Rien ne pourra jamais le traverser. Aucune onde, aucun signe. Toute connaissance expérimentale, directe ou indirecte, de ce qui existe au delà, est à jamais interdite.

Mais la Pensée franchit ces limites, et, dans l'espace pur, elle

conçoit que d'autres Univers-gouttes, plus ou moins semblables à celui-ci, doivent exister.

Il n'y a pas de raison pour que le nôtre soit unique, pour que le reste de l'Espace soit vide. Les multiples Univers-gouttes s'ignoreront à jamais. Et pourtant la Pensée pure les postule. Là est sa sublime grandeur. Elle les exige. La Pensée a pour devoir impérieux d'affirmer l'existence de tous les possibles, car tous les possibles sont réalisés quelque part. En l'absence de toute autre connaissance, à elle la mission de les faire surgir et de les construire. A elle de les contempler, d'en poser tous les principes et d'en dérouler les conséquences. Comme l'Espace lui-même, le champ de l'Idée pure est infini.

Notre Pensée est notre seule réalité et la seule réalité de l'Univers, des Univers.

Mais je n'ai pu qu'effleurer, en ces lignes, les multiples idées que nous suggère ce livre : *les Sortilèges de l'Esprit*, une œuvre qui console de toutes les médiocrités de la littérature actuelle, élargit notre conception de la vie, et nous précise l'idée de la divinité de l'homme, créateur des dieux.

§

« Quelques auteurs de profession, curieux de langage », se sont groupés et ont inauguré **Les soirées du Grammaire-Club**, afin d'y déplorer en style châtié « que beaucoup d'écrivains de notre temps tiennent à si grand dédain la pureté du français ». Dès ces premières lignes de l' « avertissement », on comprend que ce livre, présenté par MM. Jacques Boulenger et André Thérive est écrit en français mort. Mais écoutez avec quelle pureté et quelle noblesse ces Grammaire-Clubmen savent manier cette langue morte. On croirait en vérité lire du Molière des *Précieuses ridicules* :

Le Président :

... Souffrez auparavant que je fasse remplacer ces verres à liqueur, qui sont vides et, d'ailleurs, petits, par des récipients plus propres à contenir les rafraîchissements qui sont convenables à l'heure où nous voilà.

Il sonne. Le maître d'hôtel entre. Il rapproche la boîte à cigares et les allumettes, puis dispose sur la table des verres de grandeurs diverses, la glace, le whisky, l'eau Périer, le cognac, un shaker, des citrons, les deux vermouths, le gin, les pailles, quelques légères curiosités de bouche, les sandwiches du Président et l'orangeade de Denis...

... N'est il pas rassurant de savoir qu'il existe en France une élite de grammairiens qui protègent et conservent ainsi la pureté du français? D'autant plus que tout le livre, qui est le scrupuleux procès-verbal des séances du Club, est écrit dans ce style de bonne coupe XVIIe siècle, avec des parements Louis XV. La perfection est dans le passé. C'est ce qu'exprime Théodore, membre du Club :

Bien peu de gens accorderont à Christophe (autre célèbre écrivain grammairien,) que le plus pur français de notre temps soit aussi bon que le plus pur français du dix-huitième siècle, et nul, sans doute, qu'il soit meilleur. Et si même quelqu'un en convenait, il dirait que les Anatole France sont des exceptions qui confirment la règle, que leur langue n'est pas réellement vivante, et qu'on sent bien que le parler courant, celui de la moyenne des Français, s'est beaucoup gâté depuis cent-cinquante ans.

Il ne serait peut-être pas paradoxal de répondre à Maître Théodore que c'est peut-être depuis cent-cinquante ans que le français s'est libéré de la tutelle cicéronienne et s'est réellement adapté à notre vraie mentalité française. Le grand siècle de notre littérature, ce n'est pas le XVIIe siècle, mais le XIXe. Jamais aucune littérature ne fut aussi riche d'images et d'idées, d'harmonies et de rythmes. C'est cette littérature que nous continuons, en l'adaptant à notre sensibilité actuelle. Quant à la littérature du XVIIe siècle, elle ne peut être comprise que des professeurs et des spécialistes : c'est une langue morte. Je ne comprends pas l'obstination de M. Thérive à vouloir sauver le français en l'empêchant d'évoluer : « Fixons-le, tuons-le. » Alors, il se produirait ceci que personne, sauf les pédants de collège, ne comprendrait plus la langue littéraire vivante. Cela s'est produit en Turquie, en Grèce, etc; mais dès que ces nations se sont réveillées de leur torpeur classique, une vraie littérature a poussé, herbe vivante sur les tombeaux du classicisme.

Je sais bien qu'il y a entre la langue parlée et la langue écrite par nos romanciers les plus réalistes, une nuance de transposition littéraire Mais c'est justement le rôle du romancier de filtrer la langue parlée et d'en créer la langue littéraire du moment. Filtrée à travers le génie d'une Colette, la langue parlée devient la langue d'un grand écrivain. Tandis que cette même langue parlée, transposée en style XVIIe siècle par un Abel Hermant, n'est

plus en effet que de la littérature morte, une imitation de momie.

Les vrais écrivains sont ceux qui, tout en perpétuant la belle tradition de la langue, la continuent et la fixent dans le présent, en stylisant et harmonisant toutes les modulations de la langue parlée. Ce n'est certainement pas cette méthode que nous donne M. Abel Hermant dans son élégant petit livre (si élégant extérieurement qu'il m'a été volé!) : **Xavier et la Grammaire**, qui est le manuel le plus parfait d'une écriture artiste, distinguée, mais sans vie et sans sève. Oui, sans aucunes vitamines intellectuelles.

C'est d'ailleurs cette absence d'idées qui caractérise les ouvrages de M. Abel Hermant. Mais le plus curieux est que ce romancier adroit se mêle, comme tout le monde d'ailleurs, de faire de la critique littéraire. Voici même un livre, signé de lui et qui s'intitule hardiment: **La Vie littéraire**. On y apprendra avec étonnement que les grands événements littéraires de l'année sont l'apparition en librairie de : *La vie héroïque de Guynemer*, de M. Henry Bordeaux; *Némésis*, de M. Paul Bourget; *Louis-Philippe*, de Denis Cochin; *Les Grandes heures*, de M. Henri Lavedan, etc. Le plus grand mérite de ces ouvrages est peut-être d'être signé de noms d'Académiciens et grands électeurs; ce qui est invraisemblable, c'est qu'il y ait des directeurs de journaux pour accepter ces chroniques, des éditeurs pour les réunir en volume et des lecteurs pour les lire. S'il y a une crise du journalisme littéraire, c'est peut-être qu'il s'est encombré de tous ces fossiles de langue morte, et, ce qui est plus grave, d'idées mortes. Quel nouveau Fernand Xau balaiera ces fausses gloires ?

Je veux signaler encore l'étude très documentée de M. André Thérive sur **J.-K. Huysmans** et son œuvre. Il est curieux de constater, observe très justement M. Thérive, que des œuvres aussi célèbres que *A Vau l'eau* soient à peines rééditées, ainsi qu'*En ménage* et *En rade*, « dont le succès serait aujourd'hui tenu pour misérable ». En revanche, constate encore M. Thérive, les œuvres catholiques de Huysmans atteignent chacune près de cinquante mille acheteurs, « même *Sainte Lydwine*, qui n'est cependant point du genre agréable, ni du genre scandaleux... »

Nous ne voulons remarquer ici que la popularité d'un livre comme *En Route*, qui, à coup sûr, a exercé l'influence la plus profonde sur ce

fameux renouveau de vie spirituelle que les intellectuels français ont semblé manifester. Ne fût-il que l'auteur de ce grand ouvrage, Huysmans mériterait d'être étudié comme un des maîtres de la génération qui lui succéda. Grâce à lui, il y eut des retraites et des pèlerinages, comme il y eut d'autre part des cultes du moi et des stendhalismes... En sorte que sans rien exagérer, il convient de faire à Huysmans sa place dans l'histoire des cœurs, et, mon Dieu, des idées...

Peut-être, mais comme disait mon frère Remy, tous ces convertis n'ont vraiment pas le cerveau très solide. On peut être, en effet, un excellent écrivain, un merveilleux poète, et ne posséder, au point de vue philosophique, que la cervelle d'un bedeau exalté.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Renée de Brimont : *Psyché*, Plon-Nourrit. — Comtesse de Noailles : *Poème de l'Amour*, Fayard. — Marie Dauguet : *Ce n'est rien, c'est la Vie*, Chiberre.

« Le domaine de Mme de Brimont est sur l'eau qui flotte, recueille la lumière et la renvoie en prestiges. » Ainsi pensais-je en 1919, lorsque parut son précédent recueil, *Mirages*, et j'ajoutais : « Peu de poétesses ont autant le souci de varier la forme et la consistance de leurs vers au gré de leur chanson, et moins encore y réussissent aussi pleinement. » Je redoutais et signalais seulement comme achoppement possible un peu d'abandon par endroits et d'extrême facilité, bien que je sentisse à quel point l'art de Mme de Brimont la révélait experte, consciente des ressources de son métier, et habile à les mettre en valeur, à la place qui convient. Ce qui, alors, se pressentait est confirmé par cet admirable volume de vers qu'elle nous apporte cette fois, **Psyché**, et qui est parfait, et où je ne rencontre plus une défaillance, plus une incertitude. Mme Renée de Brimont a acquis une place enviable au premier rang des poètes de notre temps. Et elle n'y a pas prétendu atteindre par le charme de la nonchalance ou la séduction d'un aimable laisser-aller. Chez elle la science du métricien, la sensibilité musicale au rythme, la hardiesse d'invention dans le traitement du vers et dans la poursuite de l'effet où se confondent, se mêlent, se réunissent en un tout puissamment évocateur les prestiges de l'image, du son, du sentiment et de la pensée, égalent la profondeur à la fois impressionnante, intime et contenue de l'émotion, l'insaisissable et toujours judicieuse trans-

position, essentielle au poète, en purs symboles d'une signification générale, des élans de sa pitié personnelle ou de sa joie.

Qu'elle use du plus souple et du plus tendrement mouvant et imagé des alexandrins, qu'elle plie au rythme subtil de son émoi ou à la cadence de mouvements plus visibles les différentes mesures mêlées de ses vers, ses poèmes courts, merveilles d'harmonie comme indiquée et en suspens, ses poèmes plus développés dont l'armature est soutenue par la force volontaire d'une pensée suivie, répondent toujours à son dessein, et captivent et retiennent l'attention de son lecteur. Oh ! ces danseuses au miroir, au jardin ou qui portent un masque ! Oh! tous ces jeux d'ombre en ces miroirs magiques; l'âme fervente, amoureuse ou pieuse ou enthousiaste de ces jardins, ces paysages de pénombre ou d'enchantement lumineux ! Et tous ces petits tableaux d'attitudes ou de chant doux qu'elle intitule *Parcelles*, et cette *Psyché*, enfin, qui donne son titre au volume, seule, après la fuite inévitable d'Eros qu'elle contempla, haussant la lampe, et qu'en vain à jamais elle appelle d'une voix à qui nulle voix ne répond,

... sinon celle
d'Echo doublant ma plainte au mirage des bois.

Il est rare, à celui qui fait sa délectation de la divine lecture des poètes, de se sentir ravi à ce point de bonheur, et de s'émerveiller sans appréhension, sans arrière-pensée. Un sûr poète est là, un poète fin, nombreux et sensible et délicat. Je citerai comme exemple un petit poème, simplement parce que c'est un des plus courts, mais cette menue monnaie compte à peine dans le trésor:

Soyez, mon désir,
plus pur que les choses humaines,
meilleur que moi.
Soyez le mystérieux roi
des cimes de neige ;
que les nuages se désagrègent
autour de vos épaules belles ;
que de blanches ailes
frissonnent sur votre front d'argent.
Soyez la voix qui dédaigne de feindre,
et qui chante son chant !
Je veux monter pour vous atteindre.

Tout ceci est d'un accent ingénu et franc, proche par endroits

du ton de *la Chanson d'Eve*, peut-être, mais spontané et plus fermement féminin.

On ne saurait, me semble-t-il, de Madame la Comtesse de Noailles considérer le nouveau recueil, **Poème de l'Amour**, que comme un ensemble d'effusions aussi ardentes que profondément confidentielles, que le noble et généreux poète aura résolu enfin de ne pas dérober à l'admiration des fervents scrupuleux de l'amour, des fervents de son talent admirable et à jamais consacré. Si l'on peut estimer un peu déroutant de l'entendre chanter aussi directement le tourment et l'élan dont elle se sent embrasée, on la retrouve, puissante dans sa sensualité panthéistique, quand, oublieuse de ne plus s'éprendre des formes et des couleurs de la nature, de l'air et de la beauté des jours pour ne rien voir ni entendre en dehors de son exclusif amour humain, elle est ressaisie par ces thèmes larges d'enthousiasme et de don universel de soi-même qui constituent de son œuvre en général le caractère le plus marquant...

Et tu ne te dis pas, sous les cieux monotones
Où tout est triste, amer, médiocre, décevant :
« J'irai vers cette femme en ce matin d'automne,
« J'aborderai ces yeux plus larges que le vent !.. »

Mais le ton emporté, frénétique, presque menaçant à force de haleter et d'enrober de brusquerie sa plainte secrète, souvent est saisissant jusqu'à l'impression tragique.

Pour un peu que nous reculions jusqu'au spectacle des activités littéraires d'antan, si nous nous souvenons de deux figures de poétesses d'autrefois, de Mme Louise Colet, ou mieux, prenons pour n'être accusé d'allusions déplacées à des considérations étrangères à l'art, de Mme Delphine Gay de Girardin opposée à la figure de Mme Louise Ackermann, ah ! pour la première, quelle aisance de distinction, quelle séduction qui triomphe, quelle ardeur enthousiaste de l'admiration ! Pour la seconde, une estime profondément respectueuse, une déférence humble et sincère, en présence de tant de conviction, de savoir et de gravité. Il ne conviendrait de susciter la mémoire suprême, à coup sûr, fulgurante et géniale, de Marceline Desbordes-Valmore, être célestement pur et exceptionnel comme il faudrait peut-être que tout poète le fût !.. Mme Delphine Gay de Girardin se sera, si l'on veut, et avec quelles grâces spontanées et charmantes, laissé chan-

ter tout naturellement ; Mme Ackermann aura chanté précisément ce qu'elle a voulu et comme elle a voulu. Mme Delphine Gay aura été la femme, ou, si l'on préfère, la muse ; Mme Ackermann aura été une femme, d'un titre à peu près équivalent à celui que l'on donne à l'un de nous, si on le déclare *un* homme, un homme exemplaire, un homme dont les qualités d'esprit viril l'auront distingué d'entre tous les hommes.

Mme Marie Dauguet compte au rang des femmes dont on dira plutôt qu'elle a été *une* femme, et cette femme-là, et non point, absolument, avec abandon, faiblesse, élégance et facilité, la femme. **Ce n'est rien, c'est la Vie**, fait-elle étinceler en rubrique à la couverture de son livre, soit, mais c'est la Vie envisagée, comprise par elle, c'est-à-dire telle qu'elle l'a profondément ressentie, pesée, recréée par la réflexion, par toutes les vertus exaltées et contrôlées, ardentes et contenues d'une inépuisable et hautaine méditation. Ce qui, au surplus, situe Mme Dauguet bien plus haut qu'une Louise Ackermann, c'est que chez elle cette attitude n'est, je ne dirai pas affectée, mais ni choisie, ni presque consciente. Et puis, Mme Dauguet a beau vibrer par l'enthousiasme de l'intelligence et par la lucidité de l'esprit, elle ne s'est point abstraite du monde physique, du monde qui l'environne, qui la touche, qui détermine le monde incoercible de ses idées personnelles et des images mouvantes auxquelles elle les incorpore. Souvent même la pression des nécessités matérielles de l'existence mêlée de chair et d'aspirations, fussent-elles sensuelles, la gêne, l'importune ; pourtant jamais elle ne se dérobe aux grandeurs de l'amour, si elle le rêve plutôt que comme un spasme de mutuelle précieuse jouissance, comme un élan magnanime qui rejoint l'être humain non point tant seulement à son semblable qu'à toutes les formes et à tous les frissonnements de l'espace et de l'univers ; elle ne nie certes pas, elle exalte la beauté des échanges humains dans la noble pureté de leur essence originelle, de même qu'elle se mêle, par le toucher, par la vue, l'ouïe et si spécialement par la finesse absorbante de l'odorat, à la voluptueuse existence des arbres, des fleurs, du sol couvert d'herbes ou coupé de ruisseaux, de mares où le bétail va boire, où bruissent les élytres de mille insectes, où palpite en clignotant ou radieuse la joie des lumières ou le léger frémissement des ombres.

Jamais une mièvrerie dans l'art robuste, sain, éclatant de sève

et magnifique de Mme Dauguet. Plutôt une rudesse qu'une concession. Elle se dresse, puissante et fière, parce qu'elle se fond épanouie aux aspects changeants et éternels de toute la nature, parce que sa voix sonne avec la franchise dépouillée d'artifices d'un témoignage, qui se veut, qui se conçoit exempt de reproche, sans peur et sans faiblesse.

Mme Marie Dauguet, étrangère aux compétitions mesquines, sauvages et effrénées, de notre malheureux monde littéraire, vivant à l'écart, inconnue, lointaine et dédaigneuse sans doute ou du moins indifférente à tous ces vils soucis, à ces ambitions par qui tant d'autres sont à jamais souillés, représente à nos yeux une somme de dignité, d'âpre grandeur et de simplesse heureuse du sentiment uni à la pensée ; par elle, entre beaucoup de ses sœurs, la femme de notre temps aura révélé la grandeur sereine de son âme ; il sied, pour le moins, de lui rendre cet hommage.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — Martin-Chauffier : *Patrice ou l'indifférent*, Bernard Grasset. — Luc Durtain : *La source rouge*, Editions de la « Nouvelle Revue française. — Jean Beslière : *Marguerite Fauquenoy*, Emile-Paul. — Pierre Perdu : *Le Fou-Loup*, Editions du « Monde Nouveau ». — Charles-Henry Hirsch : *Voyage de noces*, Ernest Flammarion. — Raymond Radiguet : *Le Bal du comte d'Orgel*, Bernard Grasset. — Gaston Picard : *Le dernier amour de Louise Payran*, Editions du Siècle.

Patrice ou l'indifférent, par Martin-Chauffier. L'originalité de Marcel Proust, romancier ou si l'on veut essayiste ou mémorialiste psychologique, et dont « La Nouvelle Revue française » vient de rééditer *Les Plaisirs et les jours*, qui contiennent en germe son génie, domine incontestablement notre époque. N'en déplaise à une jeunesse impatiente de gloire, et peut-être présomptueuse quand elle croit que d'elle commence une manière nouvelle de sentir et de s'exprimer, ce serait non seulement commettre une injustice, mais se tromper grossièrement, que de reléguer Proust parmi les vieilles barbes. Sa lucidité, sa musique subtile, dessinant dans l'esprit des arabesques ou creusant dans le cœur des labyrinthes dans lesquels on croit s'égarer, mais d'où l'on sort toujours enrichi de précieuses découvertes, font

de lui un initiateur dont les leçons ne sont pas près d'avoir épuisé leur puissance animatrice. Son procédé d'envisager diversement le même phénomène, selon les moments et les milieux, sa recherche obstinée et patiente de l'association des idées, sa pénétration des plans, de plus en plus intérieurs, sur lesquels s'étagent ou se stratifient nos sentiments, son analyse, enfin, de l'active vie que mène notre personnalité la plus réelle derrière le voile de l'oubli, ont impressionné et impressionneront encore plus d'un écrivain attentif. Mais voici, en M. Martin-Chauffier, un disciple ouvertement déclaré de Proust. M. Martin-Chauffier ne cache pas l'admiration que lui inspire l'auteur d'*A la recherche du temps perdu* : elle éclate dans son roman comme, sur le visage de Chérubin, son désir indiscret pour la comtesse, et telles des pages de *Patrice* pourraient passer pour du pastiche, tant les effets de l'assimilation inconsciente y ressemblent à l'imitation volontaire. Je crois que M. Martin-Chauffier attrape jusqu'aux tics de Proust. C'est ainsi qu'il va chercher, pour nous expliquer certains sentiments, des comparaisons extraordinaires et dont il est bien difficile à de pauvres gens comme vous et moi d'apprécier la justesse : celle d'un chasseur maladroit qui blesse les passants dans la campagne ; celle d'un prisonnier politique qu'on gracie, la veille d'être condamné à mort, etc... Il personnifie les qualités abstraites de son héros, les aspects de son caractère ou les mouvements de son humeur, et fait, par exemple, son anxiété ouvrir une lettre, ou sa tranquillité la porte... Mais M. Martin-Chauffier a de très remarquables dons d'analyste, et son étude est subtile des démarches à la fin desquelles Patrice aboutit à la découverte de son caractère essentiel, à travers les événements ou les menus incidents d'une vie qui le sollicite quand il risquerait de ne lui demander rien... Passe, cependant, pour un indifférent, pour un être purement passif et somme toute artificiel, de s'accommoder des procédés d'investigation qu'emprunte à Proust M. Martin-Chauffier, sans bien discerner le danger qu'ils présentent. Proust est très subjectif. Il faut puiser chez lui des indications, mais ne pas croire que sa méthode de décomposition psychologique soit directement applicable à l'étude de toutes les âmes.

La source rouge, par Luc Durtain. A-t-on remarqué que, dans leurs recherches, souvent fructueuses d'ailleurs, dans le do-

maine d'une psycho-physiologie gouvernée par le subconscient, et d'où toute nécessité semble bannie, les romanciers surréalistes n'ont pas encore réussi à enrichir la magnifique galerie de notre littérature d'un type nouveau bien caractérisé ? Est-ce faute de tenir compte du retour de certaines *constantes* dans le déroulement des gestes de leurs personnages ? Est-ce interprétation par trop générale de leurs actes et des mobiles de leurs actes, fragmentairement et comme isolément observés ? Mais le fait s'impose : il n'y a de rythme particulier que celui émanant de l'auteur lui-même dans la succession d'aspects, sans apparente liaison, des personnages que nous présentent les écrivains dynamistes. En d'autres termes, chacun pourrait se reconnaître au passage, à tel ou tel moment donné, dans l'exposition ou plutôt, dans la révélation qu'ils nous font de ces personnages. Les émotions de ceux-ci ont l'air anonymes, et nous nous trouvons en face de la décomposition de leur *mécanique sensible*, comme devant ces étalages confus de pièces d'anatomie, empruntées à divers squelettes, et où il est difficile de reconnaître les os d'un homme de ceux d'un autre, rien ne ressemblant plus à un tibia ou à une vertèbre qu'un autre tibia et qu'une autre vertèbre...

M. Luc Durtain, disciple de Jules Romains, et un animiste avéré, n'échappe pas au reproche que je viens de faire aux romanciers dont il pratique avec maîtrise la technique. Son héros — ce convalescent qui achève sa guérison dans une ville d'eau, et qui par l'amour conquiert le monde — est un homme, certes ! mais n'est point un individu déterminé que je quitte, le livre fermé, comme un ami. Mais M. Durtain est poète. Il voit les êtres en relief, avec intensité, et transfigure magnifiquement les spectacles du monde. Il chante en lyrique la nature dont il sent très profondément la beauté et dont il appréhende avec fougue les formes. Il crée des mythes. La scène d'amour est admirable, à la fois de délicatesse et de force, qu'il situe dans un paysage qui lui compose un émouvant accompagnement. Enfin, il sait infléchir sa langue, volontairement brutale, jusqu'à une suavité de la séduction la plus rare.

Marguerite Fauquenoy, par Jean Beslière. Brusquement arrachée par la mort de son père au milieu intellectuel et d'une chaleureuse sympathie où se développa son enfance et s'épanouit son adolescence, Marguerite Fauquenoy souffre de se sentir dépay-

sée chez les parents hostiles ou maussades, et d'une désolante vulgarité d'esprit, où il lui faut vivre, désormais. La détresse morale et sentimentale de la jeune fille, sa générosité aussi, l'exposent à toutes les surprises et la préparent à tous les entraînements. Il suffira que, gagnée par l'ivresse d'une Hongroise un peu folle, elle laisse sa rêverie s'égarer sur un écrivain qui fut autrefois l'ami de son père, pour qu'elle s'abandonne à ce séducteur dont la trahison la plonge, peu après, dans un désespoir morne ou une sorte d'horreur farouche et résignée. Histoire simple, simplement contée ; sans incidents saillants ; sans insistance, même aux scènes qui semblaient le plus se prêter aux développements; sans recherches de style, enfin. La modestie ou la discrétion de M. Beslière est chose étonnante à notre époque où quiconque écrit se targue d'innover et prétend forcer l'admiration par l'exceptionnalité de la forme, sinon par l'originalité des idées. M. Beslière témoigne, cependant, dans la sincérité de l'analyse de son héroïne, d'une sûre observation et qui, par sa subtilité tendre, rappelle un peu, et de loin, sans doute, la minutieuse exactitude de Marivaux, du Marivaux romancier, moins précieux, plus près de la réalité commune, que le Marivaux auteur dramatique. Non, peut-être, qu'il soit très profond psychologue. Il ne nous cause pas de grandes surprises. Mais il aime les petits faits, se complaît dans les détails, en apparence insignifiants, où se révèle l'intimité d'un caractère, et il arrive tout doucement à nous procurer l'illusion de vivre en contact étroit avec ses personnages. Comme il s'intéresse à eux ! Comme il laisse avec complaisance leur atmosphère l'imprégner ! C'est un artiste, et d'une bien agréable sensibilité.

Le Fou-Loup, par Pierre Perdu. M. Henri Bachelin, qui a sur son art de claires et fermes idées, et qui les exprime avec une verdeur drue que j'aime, ne s'est pas trompé en écrivant dans la préface du livre de M. Perdu que cet écrivain a du talent, et qu'il « fait vivant », ce qui est la qualité essentielle du romancier.

J'avais craint qu'il ne s'agît, ici, que *d'un cas*, à cause du sous-titre « roman d'un aboulique », par lequel M. Perdu a cru devoir nous informer avec précision de la matière de son œuvre. Mais, Dieu soit loué ! si la secousse de la guerre a aggravé momentanément la faiblesse de volonté du héros de M. Perdu, ou

si elle a achevé de le plonger dans une indécision non tout entière imputable à son caractère, cet amant qui ne se résoud pas à épouser la femme qu'il aime n'est pas qu'un malade. C'est un homme, et qui souffre, comme le premier venu, en se débattant au milieu de circonstances émouvantes, sans doute, sans rien d'exceptionnel, cependant. Point de problème médical, donc ; point de thèse, non plus. Le roman d'un malheureux que sa maîtresse sensible, délicate, raisonnable, hélas ! sinon utilitaire, déçoit de ne pas partager sans réserve la folie de sa passion, mais qu'un nouvel amour, jeune et désintéressé, celui-là, sauve de la déchéance et même du suicide. Rien de plus. Des scènes d'une vérité qui n'est pas la réalité brute ou brutale, et dont une sensibilité particulière nuance l'observation. Un style correct — chose rare ! — sans recherches précieuses ni souci du pittoresque pour le pittoresque, propre, néanmoins, à tout exprimer.

Voyage de noces, par Charles-Henry Hirsch. L'idée est ingénieuse qui a inspiré à M. Hirsch ce petit roman où deux jeunes mariés, en écrivant leur journal, interprètent, chacun à sa manière, les mêmes événements et commentent les mêmes faits. Leurs idées et leurs impressions ou leurs sensations ne sont pas longtemps d'accord. M. Hirsch a suivi de près et d'un œil perspicace les variations des caracètres et des tempéraments qu'il confronte en les surprenant dans l'intimité. Il pimente d'un grain de malice son indiscrétion ; mais c'est à la fin le goût de cendre des bonheurs perdus que celle-ci nous laisse. « Tant il est difficile de s'entendre, mon cher ange... » ; la plainte de Baudelaire se réveille. L'époux, qui avait su si bien conquérir les sens de sa femme, se montre assez maladroit quand il s'agit de mêler, pour la captiver tout entière, la trame de la séduction de l'esprit à celle des caresses. Joli livre, que complètent quelques nouvelles où l'on retrouve les dons de conteur qui ont si justement rendu populaire l'auteur du *Tigre*, de la série des *Eva* et de *La chèvre aux pieds d'or*.

Le bal du comte d'Orgel, par Raymond Radiguet. On a parlé du génie de ce pauvre Raymond Radiguet. C'est un mot qui pourrait être vrai, encore qu'excessif. Son dernier roman étonne, en effet, moins par les qualités qu'on s'attend à rencontrer chez la jeunesse, c'est-à-dire le mouvement, la flamme, le charme, la divination même, que par je ne sais quel air d'expérience,

quelle maîtrise, quelle rouerie aussi, comme d'un homme revenu de loin, et qui, s'il ne se laisse emballer par rien, ne laisse rien passer.... Mais cette histoire d'amour qui rappelle un peu (tout le monde l'a remarqué) celle de la Princesse de Clèves, est moins un roman qu'une suite de variations très modernes sur un thème assez suranné. Radiguet ne semble s'être placé ni au centre de son sujet, ni au cœur de ses personnages. Il a tourné autour de ceux-ci. Je connais mal Mahaut d'Orgel, et je ne sais à peu près rien des phases de sa « cristallisation », non que les actes qu'elle accomplit ne procèdent, dans leur candide audace, de cette logique du cœur qui a ses lois rigoureuses et son fatalisme ou son déterminisme. Mais Radiguet s'intéressait plus aux passions par rapport à son art, que pour elles-mêmes. Il était plus cérébral que sensible. Il n'émeut guère. S'il prodigue les remarques subtiles et souvent profondes, à propos d'incidents futiles, que je veux croire, néanmoins, de portée lointaine, je ne surprends pas toujours les effets de ces événements sur François de Séryeuse, sur la femme d'Anne et sur Anne lui-même. « Ce ne sont pas les perles qui font le collier, c'est le fil », écrivait Flaubert à Louise Colet. Le fil manque au précieux roman de Radiguet, et par le fil j'entends cette harmonie secrète ou cette unité organique qui est l'essence même de la vie.

Le dernier amour de Louise Payran, par Gaston Picard. Il y a dans ce qu'écrit M. Picard une jeunesse et une conviction qui ne vont pas sans quelque naïveté, mais qui ont bien leur charme. M. Picard fait parler ses personnages comme il parlerait lui-même, en s'amusant ou en s'exaltant de s'entendre parler. C'est signe, je crois, qu'il est conteur. Il se laisse entraîner, mais il entraîne. Il a de la fantaisie, de l'imagination, et il est observateur, aussi, s'il manque peut-être encore un peu de discernement. J'ai peur qu'il prenne, notamment, les cas extraordinaires pour les plus émouvants, et qu'il ait la superstition des sujets. Mais il mûrira. Il a déjà, d'ailleurs, du « métier ». Son dernier roman, aux péripéties dramatiques, où l'on voit une mère, qui fut femme galante, se laisser troubler par l'amour sensuel d'un chenapan qu'elle croit son fils, ne manque pas de hardiesse, ou, si l'on préfère, est assez risqué. Il l'a traité, cependant, avec de la délicatesse, et, sinon du tact, un doigté dont il doit rendre grâce à la légèreté naturelle de sa main, ou à une

heureuse inconscience qu'on pourrait comparer à l'impudeur désarmante du Huron de Voltaire.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Théâtre des Nouveautés : *La Guitare et le Jazz-Band*, d'Henri Duvernois et Robert Dieudonné. — Théâtre de la Renaissance : *Le Geste*, de Maurice Donnay et Henri Duvernois. — Théâtre de la Porte Saint-Martin : *L'Amour*, de Henry Kistemaeckers. — Théâtre de l'Odéon : *Ysabeau*, de Paul Fort. — Les destinées du Théâtre du Vieux-Colombier.

L'automne parisien rouvre les théâtres et fait sur les colonnes Moriss fleurir les affiches multicolores. Les feuilles tombent, et les pièces. Celles-ci moins que celles-là, car Paris, dans une atmosphère de l'Exposition universelle, fait un succès à la plus menue babiole. Pour mémoire, citons une pièce de MM. Hennequin et de Gorse, accueillie fraîchement à Marigny et une bouffonnerie éculée de M. Pierre Veber et de l'Hennequin déjà cité, au Palais-Royal. Joignons-y une petite chose faite en série par MM. Armont et Gerbidon à la Potinière. Ces sortes de productions sont immédiatement au-dessous de rien. Il n'empêche que c'est là *le Théâtre* (avec la majuscule) aux yeux de 100.000 Parisiens et de la presque totalité de la critique. Passons.

Pour en finir avec les petites nouvelles, signalons une reprise de la charmante *Revue de Printemps*, de Sacha Guitry, une fête de l'esprit gamin, un feu d'artifice tiré par cet Ariel de Boulevard dont on a tout dit, le meilleur et le pire, et qui dépassera toujours les définitions qu'on veut faire de lui. Aussi, la réouverture de la Chauve-Souris, tout aussi bariolée et bien sonnante qu'autrefois; et mêmement une interprétation puissante, massive et singulière de l'Arnolphe, de l'*Ecole des Femmes*, par M. Lucien Guitry. Cette tentative fit beaucoup gloser. Bien inutilement d'ailleurs. M. Guitry a bien assez de talent pour magnifier jusqu'à ses erreurs. Puis il y a, dans Molière, tout l'homme — et M. Guitry lui-même, par conséquent.

Ceci dit, qu'y a-t-il à retenir parmi les nouveautés ?

D'abord deux pièces tirées du fonds d'Henri Duvernois. Notre grand conteur, un des premiers écrivains de ce temps, a été découvert par les directeurs de théâtre. Aussitôt ils l'ont assiégé, circonvenu, investi. La place s'est rendue et Henri Duvernois est auteur dramatique. Jusqu'ici avec la complicité de collaborateurs

peu choisis : ils vont du meilleur au pire (1) — il a mis à la scène quelques-unes de ces nouvelles merveilleuses où il excelle et qui semblent tissues de la trame même de nos jours.

Toutefois, le théâtre étant un tout autre art que le récit, il s'en faut que la réussite y soit égale. Dans ces pièces, ce qui est bon est excellent, mais le mouvement en est lent, les péripéties brusques et mal expliquées. A la Renaissance, où *Le Geste* étonne les spectateurs de mil neuf cent vingt-quatre, mal habiles à saisir qu'une jeune fille peut se tuer pour avoir contemplé de trop près les réalités physiques de l'amour ; Aux Nouveautés, où la pièce la plus mousseuse choit soudain dans le drame le plus noir, on reste un peu confondu de ces résultats disparates. Henri Duvernois est un homme de théâtre au moins aussi habile qu'il est habile conteur. Quand il composera directement pour la scène et qu'il aura désarticulé les vieilles formes dramatiques, comme il le fit pour les vieilles formes romanes, on verra merveille.

Les comédiens servent bien M. Duvernois. **La Guitare et le Jazz-Band** est joué avec allégresse par une troupe que dirige de façon trop ouvertement « directoriale » la trop jolie et un peu agaçante Mme Régina Camier. M. Arquillère devrait bien demander à un auteur un rôle à sa taille. C'est un formidable comédien. Son commerce prolongé avec M. Louis Verneuil le range un peu dans les confidents. Il est temps pour lui qu'il en sorte. On a fort remarqué Mlle Pauline Carton, qui, restant deux minutes en scène, a montré qu'il n'est pas de petits rôles pour les bons comédiens.

A la Renaissance, dans **Le Geste,** M. Blanchar est fort bon, Mme France Ellys joue inégalement et M. Grébillat montre du « métier » dans un rôle qui n'est pas pour lui.

§

L'Amour...

C'est un grand sujet et une petite pièce. L'auteur, M. Kistemaekers y montre les plus plus grandes prétentions du monde. Il lui reste à les justifier.

Rien ne serait plus inutile que cette petite manifestation si on n'y pouvait se convaincre que Mme Ludmilla Pitoeff, qui a

(1) Exactement, dans l'ordre décroissant, ces collaborateurs sont : Sacha Guitry, Robert Dieudonné, Maurice Donnay, Pascal Forthuny et Pierre Wolff.

quitté la Comédie des Champs-Elysées et le service des maîtres pour défendre au boulevard les auteurs à la mode, est une grande artiste. Cela n'empêche pas que nous serons toujours choqués de la voir paraître dans un décor de M. Ronsin.

La pièce, dites-vous? Heu! Un peintre d'âge certain quitte sa femme pour vivre avec un tendron, qui, à son tour, le quitte pour un jeune gars mieux approprié aux besoins de son âge. *L'amour*, ça ? Si vous voulez, M. Kistemaekers, mais alors trouvez un néologisme pour désigner le sentiment qui unit jadis Pétrarque et Laure, Francesca et Paolo, Tristan et Yseult, Roméo et Juliette...

§

Et maintenant louons Paul Fort : il eut un beau dessein.

Son **Ysabeau,** que le théâtre de l'Odéon a fort bien représentée, est de la même veine que son *Louis XI*, joué l'an dernier sur les même planches.

Concevoir une *Geste de France*, une chronique enluminée comme un antiphonaire, la parer de toutes les fleurs du verbe le plus abondant et le mieux fleuri que nous ayons, l'habiller de blanc et d'or, aux couleurs royales, faire paraître devant nous la cruelle et farouche Ysabeau, l'altier Jean sans Peur et Louis d'Orléans, et Odette de Champdivers et le misérable, le pitoyable Charles VI, concevoir cela, dis-je, et, bravement, bellement le réaliser, n'est-ce pas une entreprise fabuleuse, égale à celle qui tenta Jason?

Cela, Paul Fort l'a fait. Ce poète est un paladin. Ses héros usent, à son exemple, d'un langage sonore et nombreux, et souvent un grand souffle nous emporte et fait passer sur nous le vent de l'aile de Pégase. Je ne sais ce que penseront d'*Ysabeau* les critiques pour pièces à alcove, experts en l'art d'inventorier un adultère. Je ne sais pas davantage ce que diront les critiques historiques, lesquels menaient grand tapage dans les couloirs au nom de la vérité — de leur vérité. Ces gens-là, qui dressent une carte par étapes du voyage d'Alexandre et qui reconstituent la marche au Calvaire par les courbes de niveau du Golgotha, m'ont toujours paru les plus singuliers cuistres qui soient. A l'heure ou j'écris, pas une ligne n'a encore paru sur cette pièce.

Je dis qu'inégale, pleine de flamme et de fumée, verbeuse et

désordonnée, *Ysabeau* est une œuvre qui commande le respect à tous ceux qui n'ont pas désespéré du Rêve

La troupe de l'Odéon y donne avec ensemble. On a surtout remarqué M. Paul Œtlly dans Jean sans Peur, M. Gabrio dans Roger du Voisinage et Mlle Laugier, belle Ysabeau. Quant à l'acteur chargé du rôle de Charles VI, M Balpétré, il s'est en un soir égalé aux plus grands. La salle fit monter vers lui une ovation interminable et méritée.

§

On sait que M. Jacques Copeau, directeur du Vieux-Colombier, se retire, pour un temps qu'il ne saurait préciser, à la campagne avec ses élèves et une partie de sa troupe.

M. Louis Jouvet, son ex-pensionnaire, un pilier de la maison, acteur prestigieux s'il en fut, a hérité le répertoire et les comédiens du Vieux Colombier. Il a installé le tout à la Comédie des Champs-Elysées, dont il devient directeur et où il pense créer des œuvres nouvelles de MM. Achard, Romains, Mazeaud, Duhamel, Roger Martin du Gard, Régis et de Veynes, etc.

Louis Jouvet est un maître homme de théâtre. Tous les espoirs que M. Copeau nous fit concevoir et dont il s'attacha à détruire une partie, nous devons les reporter sur cet homme jeune, courageux, sans doctrine et qui est résolu à travailler.

Ses premiers spectacles se composent du *Knock*, de M. Jules Romains, auquel on ajoute un acte du même auteur : *La Scintillante*, remarquablement interprété, et de trois pièces savoureuses dont la reprise s'imposait : *Le pain de ménage*, de Jules Renard ; *Le testament du père Leleu*, de Roger Martin du Gard, et *La Folle Journée*, de M. Mazeaud.

Tous les amis du théâtre se doivent de soutenir M. Jouvet dans une entreprise qui n'est pas sans périls.

Par intérim :

PIERRE SCIZE.

HISTOIRE

André Joussain : *Romantisme et Politique*, Editions Bossard. — Gustave Schlumberger : *Un Empereur byzantin au dixième siècle. Nicéphore Phocas*. Nouvelle édition, E. de Boccard. — Gustave Schlumberger : *Renaud de Châ-*

tillon, Prince d'Antioche, Seigneur de la Terre d'Outre-Jourdain, Plon-Nourrit. — Mémento.

Dans cet essai, **Romantisme et Politique**, où se trouvent décrites diverses mentalités politiques observables dans l'Histoire générale, le Romantisme et le Classicisme fournissent les deux points de vue adoptés par l'auteur, M. André Joussain, agrégé de philosophie, docteur ès lettres. Ces deux points de vue, dans les exposés critiques de M. Joussain, ne sont point distincts, séparés, successifs, mais conjugués, au contraire, étudiés dans les rapports qu'ils soutiennent entre eux. C'est là, si nous ne nous trompons, la nouveauté contenue dans ce livre, dont la méthode pourrait se résumer dans les lignes suivantes, où, après avoir noté que « la Révolution française est née d'un ensemble de conceptions classiques et de sentiments romantiques », M. Joussain ajoute :

Sur un fonds d'idées et de sentiments classiques, un système social solide pouvait se fonder pour un temps; sur un fonds d'idées et de sentiments romantiques, un autre. Mais une sentimentalité romantique, éclairée et dirigée par des conceptions classiques poussées à leurs extrêmes conséquences logiques, pouvait mener un peuple aux abîmes. C'est ce qui apparaît très nettement lorsqu'on observe, au cours de l'histoire, l'équilibre établi entre idées et sentiments.

On croit discerner, en lisant les méditations historiques de M. Joussain, que cet équilibre ne fut jamais très durable. Les idées et les sentiments ont toujours été portés aux extrêmes, l'idée outrant sans cesse son développement, et la sentimentalité s'exaspérant sous les excitations de la logique abstraite. Liant entre elles les données fournies par Descartes, Locke et Condillac, sans oublier Rousseau et Taine, M. Joussain, dans l'exemple de la Révolution française, trouve que c'est la doctrine classique qui a fait du Romantisme un danger. Les constructions rationalistes léguées par le classicisme fournirent au sentiment de la liberté les directions abstraites où il se déploya sans mesure et sans contrôle.

En notant ceci, il semble qu'on ait analysé l'essentiel de cet ouvrage. Il faudrait aussi dire quelques mots des remarques de l'auteur sur les autres grands mouvements historiques : le Christianisme, la Réforme, les divers impérialismes européens, le français, l'anglais et l'allemand. Nous ne pouvons le suivre

dans ces intéressants développements, où il montre des principes classiques appliqués par des romantismes. La méthode de M. Joussain en histoire rappelle un peu la théorie des idées-forces en philosophie. Mais elle vaut mieux, en ceci que l'auteur semble exempt de l'optimisme de commande qui prétend retrouver dans les aboutissements logiques de ces idées la réalisation des promesses de leurs prémisses.

Lorsque Rousseau et ses disciples, dit-il, proclamaient l'homme bon par nature et prétendaient fonder leur société en partant de cette conception, ils prenaient pour condition préalable de l'existence de la Société idéale ce qui doit précisément en être le but.

But assez chimérique lui-même. Dans le développement de ce qui peut constituer la logique d'un principe, d'une vérité, d'un sentiment, d'une situation, M. Joussain nous paraît bien plutôt montrer, Histoire en mains, des contradictions, des excès, des abus, enfin des illogismes, des déformations méconnaissables — et inconnaissables! Aussi quand il rappelle que « Malebranche, à la suite de Descartes, insiste sur ce fait que 2 et 2 font 4 pour un Chinois aussi bien que pour un Français », on se sent plutôt disposé à protester, avec M. Léon Schestov, contre les « évidences » de la raison universelle. De nos jours, certaines « évidences » juridiques internationales, sur lesquelles une certaine philanthropie politique prétend faire fonds comme sur des vérités mathématiques, nous préparent d'amers lendemains. Un peu partout dans ce livre, M. Joussain a montré, quant à lui, ce que devenaient, par exemple, les plus belles et les plus aveuglantes « évidences » démocratiques, lorsque le romantisme s'en mêlait. Voir, entre autres, ses pages sur l'égalité, ou encore sur le droit des majorités.

Cependant, cet ouvrage est loin de conclure par une condamnation du romantisme en matière politique. Il est un principe de mouvement, d'élan, dit l'auteur. « Il appartient à la raison de ressaisir en lui ce que l'instinct a créé. » La raison expérimentale. Mais celle-ci, dans l'état d'idéalisme chimérique où la plus absurde et la plus exécrable des guerres a, par réaction, jeté l'Europe, semble pour le moment absente.

Lorsque parut, vers 1890, la première édition du célèbre ouvrage, aujourd'hui réimprimé, de Gustave Schlumberger : **Un Empereur byzantin au Xe siècle : Nicéphore Phocas**, les études byzantines passaient de la littérature d'érudition

dans la littérature d'imagination. Jean Lombard publiait son rutilant roman de *Byzance*, Paul Adam ses éclatantes *Princesses Byzantines.* Léon Bloy, sous forme d'étude sur les travaux de Schlumberger, préparait des pages puissantes (1) sur Basile II, le Tueur de Bulgares. Une *Mort d'Andronic* fut insérée vers ce temps-là au *Mercure*, sous la signature de l'auteur de ces lignes, pages extrêmement insuffisantes, où l'on essayait d'exprimer la pitié qu'inspire le supplice de cet exécrable Basileus. Dans un admirable passage mystique de *La Femme pauvre,* Léon Bloy a rendu à merveille ce sentiment à propos du tableau où le peintre Léopold représente cette même *Mort d'Andronic* (2). Citons encore la « Théodora » de Charles Diehl, et l'ouvrage de Mlle du Sommerard sur l'odyssée d'une princesse franque à la Cour des Comnènes. Avec ces derniers récits nous rentrons, d'ailleurs, dans la littérature d'érudition et nous revenons au grand ouvrage de Gustave Schlumberger. J'évoque, en le voyant, mes impressions d'antan, quand le magnifique volume de l'édition princeps apparut dans les étalages des libraires. Un soir de fin d'automne, en plein boulevard, devant ce tome somptueux et smaragdin, dont le titre en lettres de pourpre rutilait aux lumières du gaz, j'eus je ne sais quelle aiguë sensation byzantine. A mes côtés, un érudit compagnon de promenade prononçait, parmi de brutaux commentaires réalistes, le nom de Théophano, la Basilissa dissolue et criminelle qui tua ses deux maris, l'un de son plaisir, l'autre de sa haine. Deux ans plus tard, habitant la campagne, j'ouvris, par un brumeux soir d'hiver, ce tome plein de mirages éclatants ; et le revoici, trente ans après, sur ma table, par cette mélancolique soirée d'Octobre. Cher livre, tu me reviens, dans cette économique édition d'après guerre, dépouillé de tes dorures, de tes mosaïques, de tes émaux, de tes ivoires, de tes vélins et de tes vignettes. Les temps sont aussi durs pour la librairie qu'ils sont doux pour la boxe. Le monde a changé. Une guerre funeste à la civilisation a passé. Si nous étions tentés de l'oublier, nous nous en souviendrions en voyant les choses de l'esprit privées de leur parure des temps heureux. Mais il ne faut pas s'assombrir. Réjouissons-nous plutôt de constater qu'une nouvelle édition d'une œuvre savante ait été nécessaire.

(1) Réimprimées depuis, chez Crès, sous ce titre : *Constantinople et l'Allemagne*. Nous avons consacré à ce livre une de nos chroniques.

(2) Je m'honore de cette rencontre.

Savante, mais attrayante, pittoresque, évocatrice. Les ouvrages historiques de Gustave Schlumberger sont de ceux, en assez petit nombre, où s'accuse franchement, à côté du scrupule du savant, un plaisir d'écrivain et d'artiste. Il est heureux de faire ce qu'il fait. Le lecteur aussi est heureux. Byzance revit à l'une des époques les plus éclatantes et les plus caractéristiques de son histoire. Le Basileus Nicéphore Phocas, sorte de moine-soldat, chaste, intrépide et dur, porta l'Empire au degré de gloire qu'il avait eu sous Justinien, — reprenant la Crète, s'emparant d'Alep, d'Antioche, conquérant Damas, Tripoli, Nisibe, poussant jusqu'à l'Euphrate, le franchissant, et faisant trembler le Khalife dans Bagdad. Cette extraordinaire lutte de Byzance et de l'Islam, si savamment et si pittoresquement racontée par Schlumberger, est le grand titre de gloire de Nicéphore Phocas. Si l'Islam ne fut pas alors vaincu, ce ne fut point sa faute, mais celle de la conspiration militaire qui le mit à mort au moment où il allait porter le dernier coup. Telle fut Byzance. Les efforts de ce Basileus contre Othon en Italie furent aussi glorieux, mais finalement moins heureux. Il paraît, d'autre part, avoir voulu amener les Russes et les Bulgares à s'exterminer les uns les autres au profit de Byzance, entreprise dangereuse, semble-t-il, qui apprit aux Russes le chemin de la Ville gardée de Dieu.

L'histoire intérieure de l'Empire byzantin fournit à M. Schlumberger maints chapitres caractéristiques sur cette civilisation, sur les caractères et sur les mœurs. Citons la rivalité du ministre Michel Bringas et de Nicéphore Phocas (non encore empereur) ; les intrigues de Théophano, une Théodora de moindre envergure, mais qui resta femme, et trop femme, dans la pourpre. Citons encore l'ambassade si curieuse de Luitprand, ce prélat italien envoyé par l'empereur Othon, et que l'on maltraite (par haine pour son maître), que l'on place au bas bout de la table impériale, qui, repoussant les silentiaires et les majordomes attachés à ses grègues, s'en va, de dépit, souper dans « une gargote », où le Basileus, pour ne pas se brouiller complètement, lui fait envoyer quelques bons morceaux de sa table. L'assassinat de Nicéphore, la nuit, dans sa chambre, au Palais Sacré, par des militaires mécontents et ambitieux, rappelle singulièrement le meurtre d'Alexandre de Serbie, meurtre qui fut aussi un assez bel échantillon de byzantinisme violent, sangui-

naire et perfide. Mais à Belgrade, la victime fut beaucoup moins intéressante, et, par contre, la reine Draga se trouva auprès de son jeune époux pour partager son sort, tandis que l'impératrice Théophano aida les assassins à la débarrasser de son rude et sévère mari, presque sexagénaire.

En reconstituant, avec sa merveilleuse érudition d'orientaliste médiéval, l'existence si fragmentairement connue de **Renaud de Châtillon, Prince d'Antioche, Seigneur de la Terre d'Outre-Jourdain,** ce n'est pas tout à fait le Renaud du Tasse et d'Armide que M. Gustave Schlumberger a retrouvé. Mais en ce pandour réaliste et fougueux nous voyons l'étoffe exacte dont étaient faits les grands paladins idéalisés par la poésie. Renaud de Châtillon, de très noble lignage, mais sans terre, avait d'abord trouvé une brillante et inespérée fortune au pays des Croisades, en épousant, bien qu'il ne fût guère « moult riche hom », la jeune princesse d'Antioche, Constance, veuve de Bohémond II. Mais, fait bientôt prisonnier par les infidèles, il resta captif seize ans, perdit, par la mort de sa femme, sa principauté d'Antioche, et, lorsqu'il put enfin payer rançon, dut se contenter de la Seigneurie de Karak et Montréal, importante surtout par sa situation sur les routes conduisant de Syrie en Egypte. Les occasions de pillage étaient là des plus superbes, et Renaud ne manqua pas de se rendre fameux par ses grandes pilleries (la rancune de sa longue captivité pouvait le pousser autant que l'avidité), fit des efforts extraordinaires, mais vains, pour atteindre La Mecque, qu'il voulait saccager, et finit par tomber, après la défaite de Tibériade, entre les mains de Saladin qui lui fit trancher la tête. C'est merveille qu'avec des documents dont il ne cache pas l'insuffisance, M. Gustave Schlumberger ait pu reconstituer ainsi un des chapitres les moins connus et les plus curieux de l'histoire médiévale des Chrétientés d'Orient.

Mémento. — L'écrit de M. Frédéric Macler, professeur à l'Ecole nationale des Langues orientales vivantes, sur les *Chrétientés orientales* (Librairie Istra), a un tout autre caractère. Après un rapide, mais substantiel historique d'ensemble des pays chrétiens d'Orient, l'auteur appelle l'attention de l'Europe sur la situation, restée malheureuse malgré la victoire des Alliés, de ces populations, dont le sort n'a point changé autant qu'on voudrait le croire depuis que l'invasion arabo-musulmane de 636 enleva « la Syrie à l'empire byzantin et à la chrétienté ».

Le tome cinquième et dernier des *Œuvres de Turgot*, éditées à la Librairie Alcan par les soins de M. Gustave Schelle (publication que nous avons annoncée en son temps), contient les écrits de la période finale qui s'étend de 1776 à 1781. Ces écrits se rapportent principalement à la suite du ministère de Turgot (Edits de mars 1776), puis à sa chute, à sa retraite. On jugera de sa situation à la Cour comme ministre par le document suivant, que nous résumons (p. 116) : Madame de Polignac est richement pensionnée, malgré l'opposition de Turgot. Elle lui écrit néanmoins, sur l'ordre de la Reine, une lettre de remerciements. Turgot répond sèchement qu'il n'a été pour rien dans cette faveur. Nouvelle lettre, de sottises cette fois, rédigée en secret, sur un premier brouillon de Mme de Polignac, par le Roi et la Reine. Mme de Polignac n'ose pas envoyer l'épître. « Elle fut obligée de le faire sur l'ordre de la Reine et du roi ; Turgot reçut la lettre et n'éleva aucune plainte à son sujet. » (*Journal de Veri*).

Revue historique (mars-avril 1924). Paul Matter : Cavour et la guerre de Crimée. Ed. Maugis : La journée de huit heures et les vignerons de Sens et d'Auxerre devant le Parlement en 1383-1393. Bulletin historique. Histoire de France. Fin du moyen âge (1388-1494), par Ch. Petit-Dutaillis — *Id.* (mai-juin 1924). Charles Filliâtre : Gerberon, bénédictin janséniste du XVIIIe siècle. Gaston Cahen, directeur de l'Institut français de Sofia. Les Mongols dans les Balkans. Bulletin historique. Histoire de France. Epoque moderne jusqu'en 1660, par Henri Hauser. Histoire de Grande-Bretagne, par Charles Bémont, 1re partie : Documents. — *Id.* (juillet-août 1924). Pierre Waltz : Les artisans et leur vie en Grèce, VIIe et VIe siècles, *suite et fin* : la condition sociale des artisans. C.-G. Picavet : L'organisation du travail diplomatique en France de 1667 à 1670. Commandant H. Weil : Talleyrand courtisan peint par lui-même. Bulletin historique. Histoire de France, de 1660 à 1879 (1re *partie*), par G. Pagès. Dans les trois numéros : comptes rendus critiques. Notes bibliographiques. Recueils périodiques et sociétés savantes. Chronique. Index bibliographique.

Revue des études historiques (janvier-mars 1924). P. Alfaric : La chanson de Sainte Foy et les Croisades. F. Rousseau : Un ermite fils de Henri IV : Le comte de Maret. Comte Mareschal de Bièvre : Un émigré de dix-huit ans guillotiné à Beauvais en 1793. E.-L. Hommedé : La question des majorats. Colonel Godchot : Le combat de Bou Tazzert. — *Id.* (avril-juin 1924). B. Combes de Patris : Pie V et la France. Commandant Herlant : Louis XIV et le maréchal de Boufflers pendant l'hiver 1708-1709. A. Racrot : La France médiatrice de la Suède auprès de Pierre le Grand. G. de la Vieuxville : La Loge de Rennes en 1815. Vicomte E. de Guichen : La lutte du prince Alexandre de Battenberg contre le Tsar et Bismarck. Paul de Rémusat : Les Cent Jours du roi

de Syrie. Em. Déborde de Montcorin : Ernest Babelon. — *Id.* (juillet-septembre). E. Cavaignac : Les dékarchies de Lysandre. Em. Déborde de Montcorin : Louis XIV à travers l'histoire de France. G. Vauthier : Une princesse ottomane à Paris au XVIIIe siècle. G. Nestler Tricoche : La prise de Nassau (Bahamas) par les Loyalistes de la Caroline du Sud en 1783. Marquis de Montmorillon : Thiers et la Congrégation. Commandant Vivielle : Le Mont Athos. Ch. Samaran : Antonio Carracciolo. Dans les trois numéros : Comptes rendus critiques. Chronique des Etudes Historiques. Dépouillement chronologique et méthodique des Revues. Livres nouveaux.

M. Jean-Bernard publie à la Librairie militaire Berger-Levrault le 66e et dernier fascicule de l'*Histoire générale et anecdotique de la Guerre de 1914*.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

E. Guyénot : *l'Hérédité*, Encyclopédie scientifique, Doin. — *Une discussion sur l'hérédité des caractères acquis* à la Linnean Society, d'après l'« Année biologique ». — L. Cuénot, Mercier : *Notes sur l'hérédité de malformations expérimentales*, Académie des Sciences, 1924.

L'Hérédité, parue récemment dans l'*Encyclopédie scientifique* Doin, est un excellent livre. Son auteur, le professeur Guyénot, de Genève, savant de valeur, possède de rares qualités pédagogiques : il sait exposer, d'une façon à la fois simple et élevée, les problèmes les plus difficiles.

E. Guyénot insiste longuement sur les lois et les méthodes de l'hybridation, lois formulées déjà par Naudin en 1863 et d'une façon plus précise par Mendel en 1865, lois qui ont amené à la découverte de beaucoup de faits nouveaux et à la révision des théories de l'Evolution des êtres vivants.

L'époque actuelle représente certainement un tournant dans l'évolution des idées en Biologie générale. Une véritable crise de ces idées est née de l'opposition entre les conceptions traditionnelles, en matière d'Hérédité et de Transformisme, et les résultats de l'expérience. On comprend que les hommes qui ont, pendant des années, adopté et défendu certaines théories de l'Evolution, ne puissent facilement renoncer à des idées qui font partie de leur patrimoine intellectuel. Les conséquences auxquelles conduisent les faits leur paraissent un défi au bon sens. Plutôt que de faire plier leurs conceptions devant les résultats positifs, ils s'efforcent de nier les faits ou d'en diminuer la portée, spéculant surtout sur des exceptions souvent mal interprétées.

Guyénot s'efforce de rester autant que possible « strictement objectif », de marquer nettement la différence entre les faits bien établis et les spéculations dont ils ont été l'occasion. Il n'hésite pas cependant à attribuer au patrimoine héréditaire une structure discontinue.

La possibilité d'en séparer des éléments qui se comportent, en toutes circonstances, comme des unités montre que l'hérédité est liée à la transmission d'une certaine collection de ces unités, et non à la persistance d'une matière vivante homogène, et, par suite, inanalysable.

Mais il n'est plus question aujourd'hui d'envisager les unités héréditaires, ainsi que faisaient si naïvement les premiers mendéliens, comme des particules représentatives des caractères des organismes ; « ces facteurs (ou gènes) ne sont plus considérés actuellement que comme des conditions internes, chimiques ou physico-chimiques, du fonctionnement des cellules ». Suivant la somme des facteurs en présence, le fonctionnement cellulaire se fait dans tel ou tel sens et aboutit spécialement à la réalisation de telles ou telles particularités morphologiques ou physiologiques, que nous appelons les caractères.

Guyénot expose et discute « l'interprétation factorielle », les hypothèses sur la nature des « gènes », les faits qui montrent leur interdépendance et leur localisation dans les chromosomes des noyaux des cellules. Finalement, Guyénot reconnaît que la théorie chromosomique, qui a permis de réaliser une merveilleuse moisson de découvertes, ne doit être envisagée que comme une hypothèse ; et il est conduit à écrire ces lignes :

L'analyse des localisations germinales, par les méthodes de la mécanique embryonnaire, atteste que, par sa structure et sa constitution, le cytoplasme représente un ensemble de conditions héréditaires au moins aussi importantes que celles qui sont constituées par les facteurs chromosomiques.

L'Hérédité n'est, à vrai dire, ni un phénomène nucléaire, ni un phénomène cytoplasmique ; elle est un phénomène cellulaire.

Personne ne peut prévoir ce que seront, dans l'avenir, les idées sur l'Hérédité.

Le livre de Guyénot renferme une foule de faits intéressants. Voici un exemple.

Si on croise entre elles deux races A et B, les individus de la première génération présentent un aspect intermédiaire AB ; mais,

dès la deuxième génération, il se produit un retour aux types primitifs, dans la proportion suivante : $\frac{1}{4}A + \frac{1}{2}AB + \frac{1}{4}B$. Il arrive que les individus qui font retour à l'une des races pures, B, sont peu viables et meurent en masse ; on invoque un « facteur lethal ». Ainsi, on considère que les Souris à queue courte résultent du croisement entre Souris à queue longue et Souris sans queue. Or, croisées entre elles, les Souris à queue courte donnent des queues longues et des queues courtes, et seulement de rares Souris sans queue, individus malingres et inféconds ; cette race ne peut pas vivre à l'état pur.

Je signalerai tout spécialement les chapitres sur « l'hérédité du sexe » et sur « l'hérédité chez l'homme et les maladies héréditaires », le cancer entre autres. A ce propos, Guyénot donne son opinion au sujet de la croyance en l'action néfaste de la consanguinité. En réalité, la parenté des producteurs est une excellente condition pour le maintien de la pureté de la race, et n'a pas, par elle-même, d'effets fâcheux. Mais il en est autrement dans le cas d'une tare héréditaire : l'union consanguine peut conduire à la résurgence de la maladie, qui restait cachée.

Le seul reproche qu'on puisse faire au livre de Guyénot, c'est qu'il envisage l'Hérédité d'une façon unilatérale ; il ne s'agit guère que de l'Hérédité mendélienne, c'est-à-dire liée à l'hybridation. L'auteur ne dit pas ce qu'il pense, par exemple, des considérations si curieuses de Joh. Schmidt sur l'Hérédité des caractères quantitatifs et sur l'Hérédité des caractères acquis.

§

Pour se rendre compte à quel point la question de l'hérédité des caractères acquis est susceptible de soulever les passions chez les biologistes, il faut lire les quelques pages consacrées, dans l'*Année biologique*, par H. de Varigny, à la discussion qui a suivi une lecture du Dr Kammerer à la « Linnean Society ». Avant la guerre, on faisait beaucoup de bruit autour des résultats obtenus par Kammerer à la Station de biologie expérimentale du Prater, à Vienne, et on avait été jusqu'à les mettre en doute. Voici de nouvelles expériences du même auteur, relativement à un Crapaud, l'*Alytes*. Pendant la période des amours, chez les Grenouilles, les mâles viennent se placer sur le dos des femelles et

la fixation est assurée par les callosités qui se sont développées sur le pouce des mâles ; c'est là un caractère qui permet la distinction des sexes. De même chez les Crapauds ordinaires. Mais l'*Alytes* ne passe pas le temps de la reproduction à l'eau, et chez lui il ne se forme pas de durillon, car, dit-on, sur terre la fixation du mâle sur la femelle est plus facile que dans l'eau. Or, d'après Kammerer, on peut faire apparaître le durillon nuptial après quelques générations, en forçant les *Alytes* à frayer dans l'eau ; pour cela, il suffit d'élever un peu la température : le Batracien, pour ne pas subir de dessication, reste à l'eau.

Le célèbre généticien, M. Bateron proteste : les photographies présentées par Kammerer ne lui paraissent pas démonstratives. Mac Bride, Cunningham prennent part à la discussion, le premier est pour Kammerer, le second contre. Finalement, Bateson offre de payer vingt-cinq livres à celui qui lui apportera un *Alytes* présentant les caractères décrits par Kammerer. Un tel *Alytes* est conservé au laboratoire du Prater. Kammerer ne s'oppose pas à ce qu'il soit envoyé en Angleterre. Mais une lettre de Przibram, le directeur du laboratoire, arrive : il refuse de laisser sortir le Crapaud de Vienne et invite Bateson à l'aller voir sur place. Alors refus de Bateson, qui craint bien qu'en fait la chose ne vaille guère la peine et redoute de revenir de ce voyage aussi sceptique qu'avant.

Mais ce n'est pas seulement de Vienne que nous arrivent des nouvelles sensationnelles, — telles que transformations expérimentales héréditaires, greffes de têtes, d'yeux, — c'est encore de Leningrad ; et cette fois, c'est le célèbre physiologiste Pavlov qui se porte garant. Il s'agit de l'hérédité de la mémoire. Des Souris blanches sont dressées à venir chercher en un endroit donné des aliments toutes les fois que l'on fait fonctionner une sonnerie électrique ; il faut pour cela environ 300 expériences. A la deuxième génération, c'est-à-dire aux petits de ces Souris ainsi éduquées, 100 leçons seulement suffisent. A la troisième génération, il ne faut plus que 30 leçons. Pavlov pense qu'avec le temps il arrivera à obtenir des Souris qui réagiront de la façon voulue dès la première expérience. Le Poussin ne picore-t-il pas tout objet à terre dès sa sortie de l'œuf ?

Voilà qui est intéressant pour la genèse des instincts ; ceux-ci ne seraient que des phénomènes de mémoire associative devenus

héréditaires. Ceux qui nient l'hérédité des caractères morphologiques acquis, vis-à-vis de ce fait d'hérédité d'un caractère psychique acquis, resteront sceptiques. Ils objecteront, par exemple, que de nos jours l'enfant ne semble pas apprendre plus vite à lire et à écrire que du temps de nos aïeux. Qu'aurait pensé de cela Remy de Gourmont, qui a écrit des pages qu'on n'a pas oubliées sur la constance intellectuelle chez l'Homme ?

§

Les expériences de Pavlov soulèveront sans doute autant de polémiques que celles de Guyer et Smith, dont j'ai déjà parlé ici. On traite des Lapines pleines par un sérum anti-cristallin, préparé en injectant à des Poules une émulsion de cristallins de Lapin broyés dans l'eau salée, et on provoque ainsi chez les petits des malformations de l'œil. D'après Guyer et Smith, le caractère acquis s'est montré héréditaire, et même le nombre des petits à yeux anormaux allait en croissant de génération en génération. Cuénot a été d'abord assez impressionné par ces expériences, mais n'ayant pas réussi à les répéter, même en employant une substance plus active, la naphtaline, ses doutes ont réapparu. Il se demande si les rares Lapines qui ont donné à Guyer des résultats positifs n'étaient pas syphilitiques. Le professeur Mercier, de son côté, a obtenu, par l'action des vapeurs de naphtaline sur des pupes, chez une Mouche, des anomalies transmissibles à la première génération et non à la seconde, comme s'il y avait dans les cellules germinales un mécanisme régulateur tendant à effacer les modifications acquises. Certes, de tels mécanismes existent dans toutes les cellules et expliquent le retour fréquent au type primitif après variation. Mais il peut arriver que ces mécanismes ne jouent pas. En tout cas, un biologiste aurait tort de nier le bien fondé d'une expérience qu'il n'a pas réussi à vérifier, car le déterminisme des phénomènes biologiques est complexe, et il est souvent difficile de se replacer exactement dans les mêmes conditions.

GEORGES BOHN.

FOLKLORE

La naissance d'une chanson populaire. — M. Paul Olivier a bien raison de dire, dans l'article qu'il a publié sous ce

titre (*Mercure de France* du 15 août 1924) que tous les folkloristes sont à la chasse de la chanson populaire naissante, saisie au moment même de sa formation. L'excellent folkloriste bourguignon F. Fertiault s'est amusé jadis à suivre à la piste les aventures d'une jolie chanson qu'on peut trouver dans tous les recueils de « Chants et Chansons populaires » parus de 1852 à 1867 (Champfleury, Weckerlin, etc.) puis en 1889 (Catulle Mendès) et qui se retrouve même dans un roman de Jules Mary, *La Faute du docteur Madelor*, comme « typiquement bourguignonne ». Elle commence ainsi :

Eho ! êho ! êho !
Les agneaux vont aux plaines ;
Eho ! êho ! êho !
Et les loups sont aux bos.

Fertiault en a retrouvé des versions françaises dans le Dauphiné et les Ardennes et une transcription patoise savante à Mâcon. Tous les folkloristes s'y étaient laissé prendre, jusqu'au jour où Fertiault avoua qu'il avait lui-même composé cette chanson en 1840. (Voir de préférence la 2e édit., augmentée, de son *Histoire d'un chant populaire bourguignon*, Paris, Bouillon, 1900, in-4°.)

Après avoir lu l'article de M. Paul Olivier, j'avais eu l'impression que je connaissais sa chanson ; j'ai donc consulté un certain nombre de recueils aux sections, souvent touffues, qui comprennent les thèmes dits du *Retour du Soldat* et du *Retour du Marin*. Là était l'erreur. C'est en fait une chanson isolée, qui a pour titre *Simon le Revenant*, et dont le caractère la met en effet complètement hors de la série du *Retour*, non seulement parce qu'elle est dialoguée (ce qui se présente parfois aussi dans les chansons du *Retour*), mais surtout à cause de sa tendance ironique, sinon même antireligieuse.

Le texte le plus ancien connu est celui qu'a publié Achille Millien dans le tome II, p. 301-303 de ses *Chants et Chansons populaires du Nivernais* (Paris, Leroux, 1906); il l'avait recueilli, il y a bien longtemps, de Mme veuve Rolland, qui l'avait entendu à Saint-Aubin en 1815. La forme *Angleterre* au lieu de *Belgique* ou *Allemagne* est donc bien la forme ancienne. Peut-être s'agissait-il d'un prisonnier sur les pontons anglais.

Millien a classé cette chanson sous le titre de *Simon le Reve-*

nant dans la section des « chansons plaisantes et facétieuses », indication précieuse et qui convient aussi aux versions que divers correspondants ont communiquées à M. Olivier et qu'il a analysées dans le *Mercure* du 15 octobre.

Elle met en scène un gas rigolard et libre-penseur, libéré des superstitions campagnardes, et qui se moque des anxiétés et des patenôtres de sa famille restée rustre, et de la croyance aux revenants qui fait hurler sa mère. C'est aussi une parodie des chansons sentimentales du *Retour* du Marin, du Fiancé, du Soldat, du Châtelain, tellement en vogue jadis dans nos campagnes.

A la version française de Saint-Aubin, Millien ajoute une version patoise, dont il ne donne que le premier couplet, qui coïncide exactement avec celle qu'a communiquée au *Mercure* M. J. Lechevrel, d'après un recueil s. l. n. d. de chansons du Morvan. Cette version présente des caractères archaïques ; mais elle n'est pas une traduction littérale des versions françaises connues ; et je doute davantage encore que les versions françaises soient la traduction d'une version patoise quelconque.

Les documents nouveaux publiés par M. Olivier déplacent le problème d'origine, mais ne le suppriment pas. Si, en effet, par application de la méthode cartographique dont j'ai signalé les avantages dans mon petit *Folklore* (Stock), nous piquons sur une carte de France les localisations, avec leur date d'émergence, des diverses versions de *Simon le Revenant*, nous constatons l'existence de trois aires seulement de dispersion :

1° Haute-Mayenne (version Olivier non localisée); Ernée (v. de la « Lectrice ») ; Fougères (v. Buchard) et Saint-Paul-de-l'Orne (v. Lechevrel) ;

2° Saint-Nicolas d'Aliermont (Seine-Inf., v. Dupuis) ;

3° Morvan (v. Lechevrel et Millien, non localisées) ; Nivernais (Saint-Aubin, v. Millien) et Bourbonnais (La Palisse, v. Auger).

Les distances entre ces trois aires sont trop considérables pour faire supposer une diffusion populaire au sens large. Je crois volontiers avec M. Lucien Dupuis que les disséminateurs ont été des soldats, et j'ajouterai, plus anciennement des compagnons du tour de France. Car la date 1815 donnée par Millien est un élément plus certain d'appréciation que la comparaison seule des textes.

Mais je ne vois pas pourquoi on assignerait à *Simon le Reve-*

nant une origine normande, comme le fait M. Dupuis, non seulement parce que jusqu'ici la version de la Seine-Inférieure reste isolée, mais surtout parce qu'elle a été recueillie dans un village industriel, où tout le monde travaille depuis longtemps dans l'horlogerie. Elle n'était là qu'une chanson d'atelier, donc certainement importée, comme elle est devenue ailleurs, ou plus tard, une chanson de chambrée. Il ne reste donc à considérer comme lieux possibles d'origine que le Maine et la région Morvan-Nivernais-Bourbonnais.

En comparant les textes Millien et Olivier, on constate dans le second des interpolations, sous forme de jurons locaux (fils de garce) et de termes modernes (comme : extrait mortuaire), des remaniements (la strophe cinq d'Olivier est formée par compression des strophes cinq et six de Millien) ; des suppressions (partie de la strophe ironique où le prétendu revenant se moque du *De profundis* qu'on lui chante) ; des adjonctions (toute la dernière strophe d'Olivier). Ces modifications ne sont en somme pas considérables, si l'on considère à la fois la distance qui sépare la Haute-Mayenne du Nivernais et la durée, plus d'un siècle, qui sépare les deux notations. Plus important semble être le redoublement avec inversion du troisième vers ; il est dû sans doute à l'adaptation de la poésie à un thème mélodique qui ne lui correspondait pas primitivement, pour obtenir un vers de plus. Et ceci a été fait par un moyen spécifiquement populaire, utilisé normalement dans tous les poèmes et chants primitifs.

La comparaison des mélodies ne donne pas grand'chose dans le cas présent : en ralentissant le rythme, on peut facilement donner un aspect de mélopée à une chanson qui d'abord était narquoise et sautillante.

De ce que la version Millien date de 1815, il ne suit pas que la chanson ait été composée dans le village de Saint-Aubin. Mais de ce qu'on en a trouvé une version en patois, il suit au moins qu'elle a pris racine très tôt dans le pays, cette version étant rurale, mais non pas savante. Ici interviendrait sans doute un facteur économique, celui des migrations des ouvriers agricoles, qui expliquerait aussi les variations constatées dans la Mayenne.

Y a-t-il eu à certains moments des déplacements réguliers d'ouvriers de cette catégorie de Mayenne en Nivernais, ou au

contraire du Nivernais (Morvan) vers la Mayenne ? Je pose cette question aux chercheurs locaux.

De toutes manières, la chanson a plus de cent ans d'existence. Etait-elle connue ailleurs que dans les trois régions indiquées, je l'ignore et, avec M. Paul Olivier, je fais appel à la collaboration des lecteurs du *Mercure*.

Pour éviter à autrui des recherches inutiles, je signale qu'elle n'existe pas dans les recueils d'Orain (Haute-Bretagne), Luzel (Basse-Bretagne), Cormeau (Mauges), Pineau (Poitou), Trébucq (Vendée, etc.), Lambert (Languedoc), Delzangles (Auvergne), Arbaud (Provence), Tiersot (Alpes), Servettaz (Savoie), Meyrac (Ardennes), ni dans le recueil de chansons du Jura que vient de m'envoyer M. le chanoine Grospierre. J'ai cessé la poursuite. Il serait pourtant intéressant de savoir si cette chanson de *Simon le Revenant* ou de *A mon s'cours mes enfants* n'existe en France que dans la Mayenne et une petite région du Centre. On se heurte là à un exemple de rareté vraiment remarquable ; de sorte que l'article de M. Paul Olivier et sa note complémentaire, tout en changeant de sens, conservent cependant la valeur d'une révélation inattendue.

Le nom du héros, Simon, pourrait mettre sur la voie : il existe en effet dans le cycle du *Retour* une chanson qui d'ordinaire se classe aussi parmi les chansons de *Bergères* ; le frère revient au bout de sept ans et demande à sa mère où est sa sœur ; elle est sur la montagne, qui garde les moutons ; le garçon dit que là-bas, sa vertu n'est pas en sûreté, et parie de la séduire ; la mère accepte le pari. La bergère ne reconnaît pas son frère, qui lui fait la cour et lui offre cent écus d'or, une bague, etc. ; la bergère déclare : « Gardera mes moutons qui voudra ; avec mon amant (ou : mon berger) je m'en va. » Le frère se fait reconnaître, se moque de la fille et dit qu'il « fera une chansonnette

Que tous les bergers chanteront
En l'honneur du frère Simon. »

Tiersot et Servettaz dans les Alpes françaises, Nigra en Piémont, ont recueilli une quinzaine de versions de cette chanson, dans lesquelles le frère s'appelle toujours Simon, peut-être simplement parce que cette rime avec moutons, vallons, maison, tous les verbes en *ons* et en *ont*, etc., est très commode. Aussi ne

voudrais-je pas construire une théorie d'emprunt rien que sur cette identité de prénoms.

A. VAN GENNEP.

DÉMOGRAPHIE

Le recrutement de la main-d'œuvre étrangère. — Faute de main-d'œuvre nationale, nous sommes de plus en plus obligés d'avoir recours aux auxiliaires étrangers qui viennent peupler nos mines, nos usines et nos campagnes.

Le problème du recrutement de la main-d'œuvre étrangère n'est que l'une des faces de notre dépeuplement, et en particulier de la désertion des campagnes. Il faut donc — nous ne nous lasserons pas de le répéter — que nous ayons une politique d'immigration doublée d'une politique d'assimilation, que les étrangers appelés à s'établir sur notre sol soient triés parmi les éléments sains au physique et au moral, les éléments *essentiellement assimilables*. Il faut, d'autre part, que nous envisagions les différents côtés de la repopulation de certains départements, que nous pratiquions une politique active du retour à la terre, pour employer le mot cra de colonisation.

Nous connaissons aujourd'hui les contingents d'ouvriers étrangers qui sont entrés en France l'an passé. Leur nombre formidable : 262.871, illustre et la pénurie des bras français et l'urgence de cette politique que nous prêchons depuis plus de deux ans, sans qu'elle ait eu jusqu'à ce jour des résultats bien tangibles, car nous ne considérons pas comme un résultat la taxation des étrangers de passage à Paris.

Ce n'est pas ce problème-là qui nous intéresse : c'est la solution du problème du dépeuplement de notre pays par l'incorporation d'éléments étrangers. Malheureusement, la grande presse confond l'un et l'autre et, lorsqu'elle parle des étrangers, ne fait allusion qu'aux millionnaires et aux oisifs qui peuplent nos palaces, nos cabarets et nos dancings, ou alors aux exploits de quelques indésirables : Bicots ou Transalpins. Elle est, semble-t-il, incapable d'envisager le *problème des étrangers*, sous son véritable jour, son jour angoissant : laisserons-nous se constituer sur notre sol de fortes et dangereuses colonies d'étrangers, comme il en existe dans nos départements-frontière, notamment dans le

Sud-Est, ou bien nous déciderons-nous à voter les lois nécessaires pour l'assimilation rapide, avec toutes les garanties nécessaires, des étrangers domiciliés chez nous?

Ne serait-il pas possible d'élaborer une loi rendant la naturalisation obligatoire pour tous les propriétaires ruraux ? Faire en sorte que la terre ne se dénationalise pas, comme il advient aujourd'hui dans les Alpes-Maritimes et le Var, où un grand nombre d'agriculteurs, propriétaires fonciers, sont Italiens ?

§

Car le danger, étant donné les ambitions fascistes, est surtout grand dans le Sud-Est, d'autant plus grand que, dans les entrées de travailleurs étrangers, ce sont les Italiens qui tiennent la tête avec le chiffre impressionnant de 112.475 entrées, dont il faut défalquer 39.383 sorties. L'excédent de l'immigration demeure de 73.052 unités. Le strict contingentement de l'émigration aux Etats-Unis, qui défavorise particulièrement l'Italie, est en grande partie responsable de cet état de choses.

Les Polonais suivent avec des effectifs de 54.673 immigrants et une sortie insignifiante de 61 unités. Les « Français du Nord » tendent à prendre, dans le mouvement migratoire en France, une place de premier plan, ce dont il y a lieu de se féliciter.

Les Espagnols-Portugais, pour la plupart travailleurs agricoles, employés dans les vignobles du Midi, prennent le troisième rang avec 48.264 entrées et 15.255 sorties, ce qui laisse un excédent d'entrées de 33.000.

L'élément belge, principalement industriel, est représenté par 33.912 entrées, auxquelles s'opposent seulement 3.832 sorties, soit un excédent de 33.000 à l'immigration.

Les Tchéco-Slovaques et les Russes forment encore des contingents assez importants. Ajoutés à ceux de diverses nationalités, ils nous fournissent un total de 13.553 entrées, contre seulement 1.420 sorties.

En résumé, les entrées d'ouvriers étrangers l'année écoulée s'élèvent à 262.877 individus, les sorties à 59.951. Le surplus, considérable, est de 202.926 unités, qui grossissent d'autant le chiffre de la population française.

Cet excédent des entrées sur les sorties caractérise notre manque de main-d'œuvre. Il sied de souligner qu'il est en partie dû

aux besoins de la France du Nord, besoins qui sont appelés à s'atténuer d'année en année.

Sur le total des immigrants introduits, 101.860, dont 36.000 Polonais, 33.000 Italiens et 24.000 Belges, ont été placés dans les régions libérées, soit dans les entreprises de reconstitution, soit dans l'agriculture.

Les opérations de recrutement, d'introduction et de placement de la main-d'œuvre étrangère ont porté en 1923 sur 356.403 travailleurs étrangers. Ces opérations se répartissent comme suit :

Ouvriers introduits (travail)...................	210.478
Ouvriers introduits (agriculture)................	52.399
Total...............	262.877
Ouvriers résidants en France, placés............	34.553
Total...............	297.430

Ces opérations d'introduction ou de placement ont été effectuées par les services suivants :

Services de frontières: Toul, 57.731 ; Marseille, 17 514 ; Hendaye, 8.914; Perpignan, 5.183; Modane, 90.342 ; Menton, 4.592; frontière belge, 35.803; divers, 1.054. Services de frontières relevant du ministère de l'Agriculture, 52.399.

Services de l'Intérieur : Paris, 10.971 ; Lyon, 2.486 ; Toulouse, 3.614; Bordeaux, 3.879 ; Nantes, 3.026.

Au point de vue professionnel, les 297.430 ouvriers étrangers ont été placés dans les industries ou travaux suivants :

Mines de charbon....................	31.000
Mines de fer........................	4.850
Bâtiment............................	40.547
Terrassement........................	24 284
Métallurgie et métaux...............	13.348
Manœuvres...........................	48.376
Agriculture.........................	83.631
Divers..............................	51.294
Total................	207.430

§

En 1921, par suite de la crise économique, le nombre des entrées de travailleurs étrangers ne s'élevait qu'à 24.490, alors que les sorties se montaient à 62.536, d'où un déficit de 38.046 unités. En 1922, le nombre des entrées est de 180.000, alors que les

sorties atteignent 50.000, soit un excédent de 130.000. En 1923, il y a une différence de 202.000 travailleurs en faveur des entrées. D'une année à l'autre, le mouvement présente une augmentation nette de 72.000 immigrants. En trois années, la population étrangère de la France s'est accrue de 294.000 unités, chiffre du reste fictif, car il tient uniquement compte des entrées d'ouvriers effectuées par les soins des ministères du Travail et de l'Agriculture.

Pour les ouvriers autres que les mineurs professionnels et les travailleurs agricoles, l'introduction en France n'est autorisée que lorsque leur contrat d'embauchage a obtenu le visa du ministère du Travail, chargé de rechercher si cette introduction ne porte pas préjudice à des ouvriers français en chômage.

Ce chiffre de 294.000 étrangers correspond à peu près à celui de l'accroissement de notre population dans la même période (282.473). Il lui est même légèrement supérieur.

Nous n'avons pas le droit de négliger cet appoint, qui vise à combler automatiquement le déficit de notre natalité.

Le problème des étrangers en France existe donc et il se pose à nous dans toute sa gravité, dans toute son urgence. Faute de solution, ce problème peut devenir un danger. Au contraire, si nous savons l'étreindre et l'adapter à nos intérêts, au lieu de nous desservir, ce peut être pour nous une source de résurrection et un foyer de nouvelle vigueur.

AMBROISE GOT.

QUESTIONS INTERNATIONALES

En Arabie: la victoire d'Ibn Seoud et la position de l'Angleterre (1). — Le *gom* (armée) d'Ibn Seoud, sultan du Nedjd et Imam des Ouahabis, s'étant emparé de Taïf, ville sise à 70 milles à l'Est de la Mecque, l'Emir Ali, fils aîné du chérif Hussein, après une contre-attaque infructueuse, battit en retraite. Hussein, dès lors, comprit que son règne touchait à sa fin. Le sort des armes lui était contraire, la diplomatie ne lui avait guère réussi. Il avait tourné les yeux du côté de l'Angleterre, mais ses anciens alliés l'avaient abandonné à son destin et à Ibn Seoud, son ennemi mortel. Le gouvernement de S. M. B.

(1) Voyez *Mercure* du 1er octobre, p. 216.

avait regretté de ne pouvoir lui prêter l'assistance qu'il sollicitait: fidèle à sa politique traditionnelle de non-intervention en matières religieuses, il entendait n'être pas mêlé aux luttes ayant pour objet la possession des Lieux Saints de l'Islam, dans lesquelles s'embarquaient des souverains indépendants de l'Arabie ; il ne se croyait autorisé à offrir sa médiation que dans le cas seulement où les deux belligérants, spontanément, s'adresseraient à lui...

Un appel de détresse lancé à Mr Chaukat Ali, l'un des chefs du mouvement khalifal indien, ne donna d'autre résultat que ce message :

Je regrette les événements survenus, qui sont contraires aux traditions de l'Islam. Je m'efforce à amener le monde musulman à intervenir. La situation est intolérable. Ce qui s'est passé dans le Hedjaz ne saurait être pardonné.

Hussein avait encore envoyé une mission « commerciale » chez les Bolcheviks (1) mais le temps pressait, les Ouahabis se rapprochaient chaque jour de la Mecque.

Réduit à ses propres ressources et au désespoir, Hussein, dans la nuit du 3 octobre, notifiait, par télégraphe, aux cheiks de Djeddah son intention d'abdiquer et de quitter pour toujours ses états.

Aussitôt réunis en « parti national » les cheikhs décidèrent de prononcer la déchéance du chérif, dont le gouvernement « était incapable de protéger la vie et les biens des Hedjajiens et de défendre la Ville Sainte ».

Par la même occasion, ils lui donnèrent pour successeur son propre fils l'Emir Ali, qui s'engagea à se soumettre à la décision du monde musulman touchant les droits et les intérêts des Villes

(1) A la tête de cette mission on trouve l'« Emir » Habib Loutfallah, décoré, pour la circonstance, du titre de « ministre plénipotentiaire ». Ce Loutfallah est un richissime Syrien, bien connu en Égypte, où sa folie des grandeurs en avait presque fait un personnage de comédie. Le gouvernement des Soviets a reçu l'ambassade hedjajenne, qu'il appelle une « mission extraordinaire » avec beaucoup de pompe. A la frontière soviétique, un wagon-salon spécial fut mis à la disposition de l' « Emir », à la gare de Moscou de hauts fonctionnaires du Commissariat des Affaires étrangères l'accueillirent chaleureusement et l'escortèrent jusqu'au Savoy Hôtel où des appartements lui avaient été réservés. Quoique l'arrivée de l'envoyé de Hussein coïncidât avec l'abdication et la fuite du chérif, en suite des victoires d'Ibn Seoud, la presse de Moscou publie que l'Angleterre attise la guerre parmi les chefs arabes et s'efforce d'étouffer les aspirations du peuple arabe à l'unité nationale.

Saintes. L'Emir Ali se contenta aussi du titre modeste de « Roi Constitutionnel du Hedjaj ». On adressa immédiatement des ouvertures de paix à Ibn Seoud qui n'en tint nul compte. Ses troupes occupèrent Baharah, position à cheval sur la route de la Mecque à Djeddah. A la suite de cette opération, l'Emir Ali jugea prudent de se replier, escorté du « parti national » et d'une multitude de réfugiés, sur Djeddah, où son père l'avait précédé. Le 14 octobre à l'aube, Hussein prenait le large avec son harem et son trésor, non sans avoir eu la mortification d'apprendre la prise de sa capitale par les Ouahabis et le pillage de son palais (12 octobre).

§

Telle fut la lamentable fin du mégalomane Hussein, ci-devant chérif de la Mecque, et, par sa propre grâce, « Roi des Contrées Arabes » et Khalife (1), qui, durant la guerre, avait rêvé d'étendre, avec la complicité des Anglais, sa domination sur un Empire dont les limites devaient déborder la Péninsule arabique proprement dite, borné : au nord par une ligne passant à travers Adana, au 37e degré de latitude et traversant Birejik, Orfa et Merdin sur la frontière persane, à l'est par cette même frontière persane jusqu'au golfe de Bassorah ; au sud par l'Océan Indien, à l'exclusion d'Aden qui resterait au pouvoir des Anglais ; à l'ouest par la Mer Rouge et la Méditerranée (2).

A la fin de la guerre, les armes anglaises ayant définitivement enlevé aux Turcs ces vastes territoires, Hussein avait presque vu se réaliser ce plan gigantesque, dans la mesure où le permirent certains compromis politiques — définis dans le traité Sykes-Picot, et la déclaration Balfour, — c'est-à-dire à l'exception de la Palestine et des districts de Messine et d'Alexandrette, et des portions de la Syrie à l'Est des districts de Damas, Hamah, Homs et Alep, « qu'on ne pouvait prétendre purement arabes » (3). Le chérif était heureux, sa vanité était satisfaite, sa rapacité ne l'était pas moins : il jouissait d'un titre ronflant et d'un subside

(1) Depuis le 7 mars 1924.

(2) J. de V. Loder : *The Truth about Mesopotamia, Palestine and Syria*, Londres. George Allen and Unwin Ltd. (Ruskin House, 40 Museum Street, W. C. 1) pp. 20-1.

(3) Mark Sykes : *His Life and letter* , by Shane Leslie, Londres, 1923, p. 255, et J. de V. Loder, ouvr. cité, p. 21.

mensuel de £ 5.000(1) ; deux de ses fils étaient rois, l'un de l'Irak (Mésopotamie), l'autre de Transjordanie, et ils paraissaient ses vassaux. Mais ce n'était là qu'une apparence, car derrière ces roitelets de parade, les Hauts-Commissaires britanniques travaillaient à consolider les récentes conquêtes en colonies, sans se laisser tenter par le mirage chérifien d'une confédération arabe.

Hussein lui-même fut peu à peu délaissé, jugé à sa juste mesure, renvoyé à la Mecque et remis à sa place. Ayant tiré d'Elle tout ce qu'elle pouvait donner, ses alliés coupèrent à S. M. Hachémite le subside qu'ils lui payaient et la traitèrent comme un cheikh bédouin (2). Le chérif, à la vérité, ne valait guère mieux. Ni son génie, ni ses moyens n'étaient à la hauteur de sa présomption. Il n'avait pas l'étoffe d'un conquérant. Les défaites que lui infligea Ibn Seoud l'ont bien attesté. La guerre du Nedjd contre le Hedjaj s'est passée en marge de la civilisation occidentale, comme au début du siècle dernier et comme aux âges antaresques, et il se pourrait bien que le Ouahabi, par le fer et par le prêche, réussît à rassembler sous son égide cette confédération d'États arabes que l'intrigant Hussein attendait de la seule complaisance britannique.

Tant qu'ils resteront confinés dans l'intérieur de l'Arabie, les progrès du Ouahabisme ne porteront pas ombrage à l'Angleterre. Celle-ci ne serait tentée d'intervenir que dans le cas où, enivré par ses succès, Ibn Seoud chercherait à soulever les Arabes de Palestine et de Mésopotamie. C'est une menace qu'entrevoit Sir Arnold Wilson qui, de 1917 à 1920, dirigea l'administration civile de la Mésopotamie. Dans une lettre au *Times* du 17 octobre, il suggère une revision de la politique britannique en Arabie, et qu'on n'hésite pas à l'adapter aux circonstances nouvelles en reconnaissant Ibn Seoud :

(1) Thomas Lyell : *The Inns and Outs of Mesopotamia*, Londres, A. M. Philpot Ltd (69, Great Russel Street, w. c.), 1923, p. 200 et note.

(2) Le gouvernement de S. M. B. refusa de prêter son concours au chérif dans ses menées pan-arabes. Un traité d'alliance anglo-hedjajen fut ébauché, qui ne fut jamais ratifié. Le chérif voulait que le gouvernement de S. M. B. s'obligeât, par une clause, à l'aider à réduire la puissance d'Ibn Seoud au point où elle était avant la guerre et à le contraindre à restaurer l'indépendance à l'Emirat de Djebel Skammar et autres territoires par lui annexés au Nedjd. Mais le gouvernement de S. M. B. ne consentit qu'à promettre d'user de tous les moyens à sa disposition pour parvenir à une solution pacifique entre Hussein et Ibn Seoud.

Il est encore l'ami des Anglais, écrit Sir Arnold, et ce n'est point sa faute si, en ce moment, il ne se trouve pas sous l'influence directe de l'Angleterre (1) ; ses partisans sont fanatiques, mais ils sont sous son contrôle ; ainsi que Sir Anthony Sherley, en 1603, l'écrivait des partisans de Chah Abbas : « Ce sont méchantes gens et qui ne montrent quelque respect envers nous qu'à cause de l'amour extrême qu'ils portent à leur grand roi. » Seoud lui-même est un prince dont les desseins sont d'un homme d'État, anxieux de développer les ressources de son pays, d'encourager le commerce direct au moyen des ports qu'il possède sur le Golfe Persique ; il fut le premier de tous les Souverains arabes à s'armer en guerre contre les Turcs, et son œil d'aigle prophétisa leur élimination éventuelle de l'Arabie...

Renouons des relations directes avec Ibn Seoud ; et pour citer les paroles que Napoléon adressa à son premier Conseil d'État :

« Nous en avons fini avec le roman de la Révolution ; il nous faut maintenant en commencer l'histoire. Nous ne devons avoir d'yeux que pour ce qui est réel et praticable. »

Il est vraisemblable que le gouvernement de S. M. B. suivra ce conseil et tâchera d'apprivoiser le vainqueur Ouahabi, avec qui Sir Percy Cox, Résident britannique dans la région du golfe Persique, signa un traité le 26 décembre 1915; ratifié, pour le compte de l'Angleterre par le Vice-Roi et le gouvernement des Indes.

AURIANT.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Ch. Picard : *Ephèse et Claros, Recherches sur les Sanctuaires et les Cultes de l'Ionie du Nord*, in-8°, 786 pages, Paris, Ed. de Boccard. — E.-M. Loeb : *The Blood Sacrifice Complex*, Memoirs of the American Anthropological Association, n° 30, in-8°, Menesha, Wisconsin.

A mesure que, vers la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, les recherches archéologiques se sont étendues dans l'Asie Mineure, la part reconnue auparavant à la Grèce proprement dite dans la formation et le développement des religions de l'antiquité classique a été diminuée. Je ne fais pas allusion aux religions assyro-babyloniennes ou hittite seulement, mais à des religions spécifiquement étiquetées comme grecques. Déjà une monographie de Graillot sur le culte de Cybèle avait reporté en Asie Mineure

(1) Allusion aux offres d'alliance d'Ibn Seoud durant la guerre, avant qu'on lui eût préféré Hussein.

le point central d'évolution d'un culte dont on commence à peine à concevoir l'importance. Et voici qu'une monographie non moins importante de Charles Picard sur les cultes des sanctuaires d'**Ephèse et de Claros** oblige à accorder à l'Ionie un rôle de premier plan dans l'évolution de la religion grecque. Il en ressort d'abord que l'Ionie fut, dès une très haute antiquité, un foyer de puissante création et de non moins puissante expansion religieuses, et ceci jusqu'aux derniers jours du paganisme.

Sans retomber dans le « panionisme » qui fut un moment à la mode, M. Picard redresse en faveur du pays qu'il a exploré — non sans dangers parfois — les théories courantes qui faisaient du « miracle grec » une sorte de phénomène unique dans l'histoire, théories renouvelées ces temps derniers au profit de ce qu'on pourrait appeler un « panégéisme », c'est-à-dire une conception selon laquelle le prétendu miracle aurait pris naissance dans les îles de la mer Egée. On était allé jusqu'à prétendre que l'Ionie elle-même avait dû à la civilisation égéenne son essor religieux. Par des études patientes et approfondies, M. Picard rétablit la balance et inaugure une voie nouvelle d'interprétation qui a des chances de devenir, quand les événements politiques permettront de continuer les explorations, extrêmement féconde.

Il est difficile d'analyser en détail cet énorme volume, dont d'ailleurs le maniement est facilité par un excellent index. La description minutieuse des deux grands sanctuaires, celui d'Artémis à Ephèse et celui d'Apollon à Claros, est suivie de l'étude des services administratifs (curieux chapitre sur les finances sacrées), des grands sacerdoces (le Mégabyze, les prêtresses, les Essènes, et à Claros le thespiode, le prophète, etc.), des offices subalternes, des confréries et des mystères, de la liturgie et de la légende sacrée (cf. le rôle des Courètes éphésiens ; la localisation de la légende des Amazones). Puis vient un chapitre d'une portée considérable sur le lien d'Artémis avec le culte, si répandu en Asie antérieure, de la Terre-Mère, et sur les transformations au cours des siècles de l'Artémis éphésienne, tour à tour nue, drapée, accompagnée de l'épervier, du fuseau, de la lyre, etc., et qui assimila, par syncrétisme, une déesse à la double hache, une déesse aux serpents, une déesse abeille, une déesse à la fleur, etc. Curieux passage aussi sur la célèbre polymastie (le chapelet de

seins) où la théorie iconographique de W. Deonna est définitivement adoptée.

Les deux derniers chapitres exposent la nature des influences étrangères (hittite, crétoise, etc.) sur les cultes ioniens anciens, puis l'évolution de ces cultes jusqu'à la fin du IIIe siècle de notre ère. Longue période comme on voit, et d'un intérêt considérable pour l'intelligence des origines de notre propre civilisation. Ainsi le problème des religions grecques se complique de plus en plus; peu à peu tend à disparaître cette sorte de cloison que nos premiers savants avaient construite entre l'Europe et l'Asie, termes malencontreux qui, non moins que ceux d'Europe et d'Afrique opposés, cachent cette vérité que le pourtour méditerranéen, avec un arrière-pays de profondeur variable selon la nature des lieux et les peuples, a de tout temps été un Monde unique, où les échanges se faisaient d'un bout à l'autre, et qui n'a été désarticulé en fragments ennemis (politiquement et culturellement) qu'après l'expansion de l'Islam. C'est alors seulement qu'en effet une Europe s'est opposée au conglomérat Asie-Afrique. Rien de tel comme la belle monographie de M. Picard pour rétablir l'image ancienne réelle, et pour comprendre sur quelles bases à la fois psychiques et économiques vivait le vieux monde civilisé.

§

Le mémoire de E.-M. Loeb, sur le **Complexe du Sacrifice sanglant**, nous fournit au contraire un bon exemple de la méthode ethnographique ou comparative comme l'appliquent la plupart des savants américains, c'est-à-dire à faux, sans aucune étude approfondie des faits, mais en s'en tenant seulement au superficiel. Ce ne sont pas tous les sacrifices sanglants (y compris celui des animaux) que l'auteur a examinés, mais seulement : 1° le sacrifice du doigt, qui se rencontre en Océanie, dans l'Afrique australe, dans diverses régions des trois Amériques ; et 2° le sacrifice dit circoncision. Du moins, parmi les théories sur la circoncision, c'est celle-ci que l'auteur préfère, oubliant d'ailleurs la mienne, que je regarde toujours comme juste, et qui est que c'est un simple procédé de différenciation, sans arrière-pensée religieuse primitive.

Donc, M. Loeb adopte la théorie spécifiquement juive de l'ablation du prépuce comme sacrifice ; il a reporté sur carte tous les

faits qu'il a pu recueillir, d'une part sur la circoncision sous ses diverses formes, plus ou moins compliquées selon les peuples, et d'autre part sur le sacrifice humain total. Le report sur carte montre, selon l'auteur, qu'il y a coïncidence entre ces deux faits dans la majorité des cas. Mais cette corrélation numérique est-elle l'indice d'une relation de cause à effet ? On ne saurait prétendre, dit M. Loeb, que la circoncision a été la cause du sacrifice humain ; mais le contraire est quelquefois vrai ; comme pourtant il n'est pas vrai partout, il faut chercher aux deux pratiques une cause commune. Cette cause, M. Loeb la voit dans le cannibalisme ! Ici je dois citer :

Cette conclusion ne doit pas surprendre si on se rappelle que le but du sacrifice humain était de nourrir les dieux avec de la chair humaine. Bien que chez les tribus à tendances démocratiques il fût difficile de trouver des victimes dans ce but, cet obstacle a pu être surmonté en obtenant des jeunes garçons l'abandon d'une parcelle de leur corps vivant aux dieux. Il est même plus probable que la circoncision s'est développée antérieurement au sacrifice humain, car ce dernier n'apparaît que chez les peuples qui ont déjà élaboré un système avancé de gouvernement.

Si, du coup, votre fille n'est pas muette ! Et ce qu'il y a d'ennuyeux, c'est que pour réfuter des généralisations aussi rapides (tous les faits et tous les peuples sont bloqués en 40 pages juste, et les deux cartes mondiales sont à une échelle microscopique), il faudrait deux ou trois gros volumes bourrés de détails et de discussions critiques. Toujours ce même système, dont on commence à se débarrasser en Europe, et qui consiste à comprendre sous une étiquette simple des faits complexes et dont, de plus, les débuts historiques doivent être déterminés. Même le mot « sacrifice » prête à discussion ; on peut le voir en étudiant les ouvrages de Dussaud et de Loisy, que j'ai analysés ici précédemment.

Encore, à la fin, M. Loeb est-il pris d'un scrupule : il avoue qu'il est difficile d'assigner une date et un centre d'origine uniques à la circoncision, puisqu'on ne sait pas si sa cause, à savoir le cannibalisme, était pratiquée par les hommes de Cromagnon. C'est heureux : car ces hommes là vivaient il y a quatre ou cinq cent mille ans, sinon davantage ! Le plus curieux enfin, c'est l'assurance avec laquelle M. Loeb avance dans sa « démonstra-

tion ». Un peu de critique européenne devrait bien être importée aux Etats-Unis ; et puisque « complexe » il y a, un peu de complexité psychique.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Revue de France : Verlaine, élève de quatrième, adresse ses premiers vers à Victor Hugo ; Verlaine, en 1873, recourt à Victor Hugo, après le drame de Bruxelles. — *La Vie des Peuples* : prospérité de la firme industrielle et minière Thyssen, malgré la défaite allemande. — *La Revue européenne* M. Romain Rolland prévoit la lutte des âmes. — Naissance : *Cahiers Léon Bloy*. — Mémento.

M. Gustave Simon donne à **la Revue de France** (1er octobre) des inédits qui jettent une nouvelle lumière sur la vie de Paul Verlaine. Ecolier, celui qui devint le pauvre Lelian adressa ses premiers vers à Victor Hugo. Les voici, avec la lettre d'envoi du débutant :

Paris, le 12 décembre 1858.

Monsieur,

Pardonnez-moi si je prends la liberté de vous dédier des vers, c'est que, me sentant quelque goût pour la poésie, j'éprouve le besoin de m'en ouvrir à un maître habile, et à qui pourrais-je, mieux qu'à vous, Monsieur, confier les premiers pas d'un élève de quatrième, âgé d'un peu plus de quatorze ans, dans l'orageuse carrière de la poésie ?

LA MORT

Telle qu'un moissonneur, dont l'aveugle faucille
Abat le frais bleuet, comme le dur chardon,
Telle qu'un plomb cruel qui, dans sa course, brille,
Siffle et, fendant les airs, vous frappe sans pardon ;

Telle l'affreuse mort sur un dragon se montre,
Passant comme un tonnerre au milieu des humains,
Renversant, foudroyant tout ce qu'elle rencontre
Et tenant une faulx dans ses livides mains.

Riche, vieux, jeune, pauvre, à son lugubre empire
Tout le monde obéit ; dans le cœur des mortels
Le monstre plonge, hélas ! ses ongles de vampire !
Il s'acharne aux enfants, tout comme aux criminels :

Aigle fier et serein, quand du haut de ton aire
Tu vois sur l'univers voler / planer ce noir vautour,
Le mépris (n'est-ce pas, plutôt que la colère)
Magnanime génie, dans ton cœur, a son tour ?

Mais, tout en dédaignant la mort et ses alarmes,
Hugo, tu t'apitoies sur les tristes vaincus ;
Tu sais, quand il le faut, répandre quelques larmes,
Quelques larmes d'amour pour ceux qui ne sont plus.

P. VERLAINE.

Si vous voulez bien, monsieur, me faire l'honneur de me répondre, adressez ainsi votre lettre :

Monsieur
Paul Verlaine, rue Truffaut, 28,
A Batignolles,
près Paris.

En 1867, Verlaine écrit, avec un plus juste sentiment de la gloire où rayonne Hugo : « cher, illustre et vénéré maître ». Et il signe ; « votre tout humble et dévoué serviteur et admirateur ».

Les commentaires de l'honorable M. Gustave Simon prouvent qu'il ne se doute nullement de la haute place conquise par Verlaine dans la poésie française :

Qu'était-ce que *la Bonne Chanson* ? Rappelons-la à ceux qui l'auraient oubliée, ou révélons-la à ceux qui ne l'ont jamais lue.

Verlaine est l'un des poètes les plus lus, depuis une vingtaine d'années. Et c'est l'honneur des premiers symbolistes que, fort avant 1896, leur jeune enthousiasme ait salué en lui un inspiré de la descendance d'un Villon. Je gage que Hugo, — cet océan, cette immensité d'où jaillissent tous les accents de la poésie, — a moins d'admirateurs, aujourd'hui, qui en sachent trente vers de mémoire, que Verlaine ne compte de fidèles capables de réciter maintes pièces de *Sagesse*, de *la Bonne Chanson*, de *Fêtes galantes* et, même, de *Chansons pour Elle*.

Hugo ne se trompait pas, d'ailleurs, sur la qualité de Verlaine. Le 16 avril 1870, — le grand romantique, le Père, comme nous dirons toujours, quelques-uns, — écrivait à son jeune confrère : « On peut tout attendre de votre noble esprit. »

Mais, voici une lettre capitale de Verlaine, prisonnier préventif aux Petits-Carmes de Bruxelles, après son attentat à la vie de Rimbaud :

Bruxelles, samedi, 26 juillet 1873.

Je reçois à l'instant votre lettre, mon cher Maître, et je m'empresse de vous envoyer toute l'expression de mon infinie gratitude. Je savais

bien, en vous écrivant sincèrement, dans toute l'expansion de mon affreux chagrin, que je vous toucherais et que vous viendriez à mon secours. Merci mille et mille fois encore pour tant de bonté, je saurai m'en montrer digne.

Un instant de folie compliquée et provoquée par de longues et secrètes souffrances m'a fait quitter la voie heureuse et calme où j'étais enfin entré et rentré après d'atroces angoisses. Pourtant je puis témoigner que dès le lendemain je m'efforçais (il y a juste un an de cela) d'y revenir par tous les moyens. J'ai fait deux fois le voyage de Londres en Belgique à cet effet. Que de lettres n'ai-je point écrites, toutes suppliantes, toutes sincères, d'ici, de Londres, du pays de mon père (Luxembourg belge), où j'ai passé tout le mois de mai dernier! De désespoir j'étais retourné à Londres, où je m'étais arrangé une vie d'étude et de travail qui n'eût pas manqué de porter de bons fruits, si l'impérieux besoin de revenir « au vrai » ne m'eût pas fait tenter cette dernière et désespérée démarche que les circonstances et un misérable vertige ont convertie en ce dernier malheur.

J'ai, dans ma triste situation, la consolation d'avoir autour de moi d'admirables dévouements. Ma pauvre mère, accourue aussitôt ici, s'est exilée et me consacre tout son temps. Un ami de ma famille a fait tout exprès le voyage de Paris. Je compte à Bruxelles des cœurs généreux qui s'emploient pour moi. Enfin l'ami que j'ai eu le malheur de blesser s'abstient de toute poursuite et ne me laisse pas sans nouvelles de lui. J'ose croire que la justice me tiendra compte de la franchise de mes réponses non moins que de l'état absolument anormal où je me trouvais en ce jour funeste.

Pourquoi faut-il que je ne puisse, sans crainte de n'y plus voir que l'indifférence ou que la haine, penser à celle qui est tout mon avenir comme elle était, comme elle est encore ma plus profonde affection!

Mais vous me dites d'espérer. J'espère. Aussi bien ne puis-je en arriver, même après cette année affreuse, à me convaincre que cet éloignement est définitif. La présence même de cet enfant devrait m'être un garant du cœur de la mère. En me supposant tous les torts, en admettant toute justice dans les résolutions prises à mon égard, n'y a-t-il pas là un petit être innocent, dont le nom est en cause, qu'un rejet de mes incessantes prières ferait bien plus tristement orphelin que cette mort que j'avais tant souhaitée, et depuis si longtemps? Je disais plus haut que j'espérais : hélas! j'attends!

M'écrira-t-elle, ou sera-ce à vous qu'elle répondra? Dans ce dernier cas, dois-je compter sur un mot de vous, m'apprenant les choses quelles qu'elles soient? Enfin, quand vous serez à Paris, vous la verrez, n'est-ce pas?

Tout ceci fut l'affaire de l'imagination, des nerfs, d'une sensibilité

maladive, peut-être aussi — pour une part — de l'affreux alcool, *triste solatium*, bien répudié.

Elle doit comprendre pourquoi je n'ai pas été à Paris même. Si dernièrement j'avais dans la tête d'y aller, ce n'eût pas été pour vingt-quatre heures et vous savez pourquoi, — elle aussi maintenant.

Mon cher Maître, je continue à mettre toute ma confiance et toute ma confidence en vous.

Agréez ma respectueuse et bien affectueuse reconnaissance.

PAUL VERLAINE.

Aux Petits-Carmes.

Dans la plus louable intention du monde, M. Gustave Simon relève les jugements de Verlaine sur l'œuvre de Hugo. Nul ne se soucie des opinions littéraires de Verlaine, à présent. Il est un de nos plus grands poètes, l'un des plus profondément humains. Et cela seul importe.

§

La Vie des Peuples (septembre) publie une étude bien instructive de M. G. Raphaël : « La firme Thyssen depuis 1914 ». Il s'agit, on le sait, d'exploitations minières allemandes qui avaient étendu leur activité jusqu'en Normandie. Maison « peu prodigue de renseignements avant la guerre », depuis, elle « a laissé l'obscurité s'obscurcir autour d'elle » :

Légalement, elle est constituée sous forme de société par actions; en fait les actions des principales entreprises sont toutes entre les mains de la famille Thyssen; elles ne sont pas cotées en Bourse; il n'est pas publié de bilan ou de compte rendu d'assemblées générales qui n'ont pas lieu. Même les renseignements statistiques sur la production des usines et des mines font souvent défaut.

Quand l'industrie française demeure blessée en 1924, six ans après l'armistice demandé par l'Allemagne, où en est une des premières firmes allemandes que dirigeait en 1914 un vieillard de 78 ans, August Thyssen ? Sa position est « encore plus forte (comparée à 1917) malgré ou peut-être à cause de la défaite allemande », déclare M. G. Raphaël. « Il avait su conserver sa flotte rhénane, lors de l'armistice, en la faisant simplement passer sous le pavillon de sa firme hollandaise. » L'occupation de la Ruhr est un « coup rude » pour les Thyssen. Pourtant — Fritz Thyssen, le fils, voit ses industries prospérer :

Alors que le mark-papier était sans valeur et que ses ouvriers chô-

maient, il a pu faire procéder par eux à des réparations, chez lui, à des constructions neuves, sans aucun frais pour ainsi dire. Et les travaux se poursuivent sans trêve. Une nouvelle aciérie Martin (4 fours de 80 t. et 6 de 40), 200 nouveaux fours à coke vont s'ajouter aux anciennes installations. L'outillage est renouvelé. La production des mines va atteindre ou dépasser déjà celle de 1914. Une fois les travaux achevés, elle pourrait aisément lui être supérieure de 50 o/o. Fritz Thyssen ronge son frein. Il a hâte d'en être délivré, pour reprendre, en de larges foulées, une course qu'il espère aussi rapide que celle qui, en quarante années, avait permis à son père de distancer tant de concurrents allemands et étrangers.

§

La Revue européenne (1er octobre) publie l' « Introduction à la Jeune Inde » que M. Romain Rolland a écrite en manière de préface à un « recueil d'articles de Mahâtmâ Gandhi (1919-1922) ». On y lira un bien intelligent rapprochement entre les méthodes du saint, promoteur de la non-violence, et les ordres du jour de Cromwell à ses troupes. Tous deux s'adressent aux « forces mystiques de l'homme ».

La conclusion de M. Romain Rolland vaut d'être lue, — et méditée ; car elle émane d'un esprit pénétrant qui, depuis au moins une dizaine d'années, — et quelles années ! — ne s'est jamais trompé et eût allégé les lourdes peines du monde, s'il avait été entendu par leurs fauteurs ;

Il y a quelques semaines, après de longs débats à la Chambre française, à propos de l'Amnistie, les pouvoirs publics, pauvrement combattus d'ailleurs par une opposition médiocre en nombre et médiocre en pensée, refusèrent de comprendre dans la grâce accordée les Réfractaires par conscience, — établissant pour mesure de leur amnistie qu'elle ne devait s'appliquer qu'à ceux qui ont combattu.

Les politiciens ont des œillères. Ils ne se doutent pas que dans le monde d'aujourd'hui, il est plus d'un combat ; et le plus héroïque n'est plus celui qui se livre aux fronts des armées nationales. Il leur plaît d'ignorer. Qu'ils regardent autour d'eux ! Qu'ils regardent devant eux ce qui se prépare dans l'avenir : luttes révolutionnaires, luttes de classes, luttes de races ! Et la plus haute de toutes : lutte des âmes, guerre de l'Ame !

Nous leur offrons ici le spectacle de cet autre combat, qui, de l'Inde, se propagera peu à peu sur toute la terre. Qu'ils l'accablent s'ils veulent ! Qu'ils le déshonorent, s'ils peuvent ! Ainsi Rome voulut

faire avec les premiers chrétiens. Il fallut bien, un jour, qu'elle transigeât avec eux : *in hoc signo vinces*... — Il est vrai qu'ensuite, elle les acheta.

Mais nous n'en sommes pas là. Historien de métier, habitué à voir passer et repasser le flux et reflux des grandes marées de l'Esprit, je décris celle-ci qui se lève, du fond de l'Orient. Elle ne se retirera qu'après avoir recouvert les rivages de l'Europe.

§

Naissance :

Cahiers Léon Bloy « paraissant six fois l'an », directeur : M. Jean Bollery ; adresse : 24, rue Admyrault, La Rochelle (Charente-Inférieure).

Le n° 1 est daté : septembre-octobre 1924. Il contient en hors-texte des portraits à la plume dessinés par Verlaine et qui représentent, étonnants de ressemblance : Moréas, Tailhade, Léon Bloy, M. Raoul Ponchon, Leconte de Lisle, Banville, Mendès, Péladan et M. Jean Richepin. On y peut lire un article de Bloy sur l'Histoire de la Révolution Française de Carlyle, paru en 1874 ; une note fort curieuse de M. René Martineau sur « un exemplaire des Géorgiques » annoté par Léon Bloy ; une étude de M. Pierre Arrou sur les « Souvenirs d'un ami », de M. René Martineau ; une revue des journaux, revues et livres, relativement à Bloy. Enfin, les *Cahiers* annoncent qu'ils publieront les lettres inédites de Léon Bloy à M. René Martineau « et sa famille ».

Mémento. — *Revue des Deux Mondes* (1er octobre) : « Ce que j'ai voulu faire », par M. Léon Bérard. — « Lettres à une jeune fille », de J.-J. Weiss. — « Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens », par Mme Noëlle Roger. — « Balzac et la musique », par M. C. Bellaigue.

Tablettes de la Quinzaine (octobre) : « La guirlande de lierre », souvenirs de M. Georges d'Esparbès. — « Légende de la perle noire », conte populaire polonais recueilli par Mme Marya Katerska.

La Revue Universelle (1er octobre) ; « La poésie française au xve siècle, par M. André Thérive.

La Nouvelle Revue (1er octobre) : « Le veilleur de nuit », de Cervantès, adapté en français par M. H. de Curzon. — M. F. de Vaux de Foletier : « Galiot de Genouillac, maître de l'artillerie française. »

Revue hebdomadaire (27 septembre) : Fin de l'enquête sur la Société des Nations. — « Sainte-Beuve et Baudelaire », par M. L. Lemonnier.

La Vie (1er octobre) : « Camille Mauclair », par MM. Marius-Ary Leblond. — « Les prêcheurs », poème de Mme Renée Dallot. — « L'Angleterre, maîtresse de la Méditerranée », par un Capitaine de Vaisseau.

La Revue Mondiale (1er octobre) : « Victor Hugo et A. de Vigny », documents inédits publiés par M. Gustave Simon.

Le Correspondant (25 septembre) : « Le soldat syrien ». — « Le Comte d'Haussonville », par M. Victor Bucaille. — « Amélie Gex », par M. Henry Bordeaux. — Suite des souvenirs de Joseph Conrad.

Revue de l'Amérique latine (1er octobre) : M. Marius André : « Le baron de Nordenflicht, conseiller intime de S. M. le Roi de Pologne, et les mineurs allemands au Pérou ». — « Un dominion intellectuel français : Haïti », par M. Louis Morpeau. — « La douleur de vieillir », une bien belle page de M. Gomez Carrillo, traduite par M. F. de Miomandre.

L'Europe Nouvelle (20 septembre) : « La Société des Nations en 1924 », avec la collaboration de l'élite politique officielle du globe. — (27 septembre) : « A propos de Joseph Conrad », un remarquable essai de M. Charles Le Verrier.

La Revue française (21 et 28 septembre) : suite du reportage de MM. Suarez et R. Millet sur « Les Russes en France ».

La Revue de Paris (1er octobre) : « Victor Hugo, élève de Biscarrat », par M. Louis Barthou. — La fin de la « Phaedre » de M. G. d'Annunzio. — « La lutte contre le cancer », par M. le Dr J.-L. Faure. — « La bataille de la Meuse », par M. le Ct L. Koeltz. — « La duchesse de Berry », par M. J. Lucas-Dubreton.

La nouvelle Revue française (1er octobre) : « Chants », poèmes de M. Maurice Chevrier. — « Confucius », par M. A. Colline.

Les Maîtres de la Plume (1er octobre) : « Gaston Chérau », par M. E. Poueydebat. — M. Léo Paillet : « La carrière exemplaire de Paul Brulat. »

Montparnasse (1er octobre) : « Confusion des valeurs littéraires », par M. Geo Charles. — « Bercement des villes et des mers », poèmes de M. Paul Husson. — « Jeux Olympiques », de M. Geo Charles. — « Le sens de l'Histoire », par M. Marc Villers.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

J.-H. Fabre croyait-il en Dieu ? (*Les Nouvelles Littéraires*, 4 octobre). — Le paganisme éternel (*Le Petit Niçois*, 24 septembre). — Quelques souvenirs sur Albert Aurier (*L'Opinion*, 19 septembre).

M. Marcel Coulon, dans **les Nouvelles Littéraires**, répond à cette question, qu'il pose lui-même : J.-H. Fabre croyait-il en Dieu ?

Les raisons, écrit-il, qui rendent si discuté — en dehors de

son génie littéraire — l'indiscutable auteur des *Souvenirs entomologiques*, ressortissent toutes à son spiritualisme et à son anti-transformisme.

C'est un procès de tendances philosophiques qu'on lui fait. Et la chose s'explique bien, si elle se justifie mal. Sa science, tournant constamment autour du problème de l'Instinct et de la Raison, verse constamment dans la philosophie. L'Homère des Insectes est un psychologue ; et, qu'il s'agisse de l'animal-insecte ou de l'animal-homme, la philosophie bien conduite mène à la philosophie nécessairement. Quoi d'étonnant que celui que Gourmont nomme *le véritable créateur de la psychologie générale des animaux* nous incite à le juger, non en simple naturaliste, mais en philosophe des sciences ?

Eh bien, entre les croyants et les athées, d'une part ; entre les partisans, d'autre part, du dogme transformiste et leurs adversaires, l'auteur des *Souvenirs* est comme le volant sur les raquettes. Celui-ci l'envoie, l'autre le repousse... Hélas ! le volant, on finit par le laisser tomber ; et si nous n'y prenons garde, Fabre finira par être dépouillé de la meilleure part de lui-même. Car avant d'être un grand écrivain, il reste un savant et un philosophe supérieur. L'artiste, le « poète », en lui sont éminents ; voilà ce qui est définitivement acquis — et je n'ai pas vu sans plaisir un aussi bon juge que M. Souday (*Le Temps* du 31 juillet) aller un peu plus loin que j'étais allé, sur ce point, dans sa louange. Mais le styliste est subsidiaire, secondaire à l'observateur et au penseur ; et tant qu'on n'admettra pas cette subordination, on fera tort à ce grand homme du principal de son mérite.

A qui la faute si cette subordination n'est pas admise ? A ses contempteurs, sans doute, mais aussi à plus d'un admirateur. Les premiers sont bien absurdes, souvent, mais les seconds sont souvent bien maladroits. Les premiers ont tort de lui dire, comme on fait au Parlement : « Regardez qui vous applaudit ! » Mais les autres applaudissent, en effet, de façon compromettante. Si le matérialiste anti-fabrien ne voit pas que Fabre a toujours gardé sa science à l'abri de sa métaphysique, c'est parce que le spiritualiste pro-fabrien n'aperçoit pas, entre les conclusions du naturaliste et les sentiments de l'homme, une *cloison étanche* qui, en fait, plutôt qu'une cloison, est un mur épais. A entendre tels apologistes, les *Souvenirs* proclament sans arrêt Dieu, la Providence, l'Âme ! Excessif abus de trois ou quatre couplets qui tiennent, bien compté, la valeur d'une page ou deux sur 4.000. Trois ou quatre fois, le grand savant, un de ses *faits brutaux*, comme il les appelle, mis au jour, une de ces constatations qui ne souffrent pas de réplique enregistrée, s'est laisser aller, non certes à rien qui ressemble à de la théologie positive, mais à un déisme aussi vague dans les contours, sinon

dans le mouvement, que le déisme de Voltaire. Trois ou quatre fois, l'œuf dûment pondu, la poule a chanté. Mais l'adversaire abuse à son tour des passages dont on lui échauffe les oreilles. « Un savant qui met la Science au service de la Religion n'est pas un véritable savant! », grommelle-t il...

Or, le matérialiste anti-fabrien est, en général, transformiste aussi fervent que le spiritualiste pro-fabrien antitransformiste — et pour des raisons analogues. Et si le spiritualisme de Fabre demande à être défini avec infiniment de prudence, son antitransformisme, lui, est net. Ce qui ne signifie pas du tout, mais pas du tout, que Fabre soit anti-évolutionniste... Une parenthèse ici : j'ai été navré, pour les intérêts du grand savant, de voir M. Paul Souday — du haut de sa tribune écoutée du *Temps* — confondre *transformisme* avec *évolution* ; confondre l'idée de l'Evolution, qui est un principe (et le principe précisément du transformisme), avec le Transformisme, qui est un *système*, basé sur l'idée de l'Evolution... Malentendu qui engage M. Souday à soutenir que Fabre, quoiqu'il ait cru, a laissé le Transformisme debout. Malentendu probablement responsable du faible cas que l'excellent critique déclare faire de la « valeur philosophique » des *Souvenirs*, sans se rendre compte que cet ouvrage « merveilleux » serait une médiocre merveille s'il n'avait pas une haute valeur philosophique.

Fabre, médiocre philosophe ! Ce serait à se demander s'il n'y a pas (plus ou moins consciemment) du... « regardons-qui-l'applaudit » là-dessous ; et un retour pendulaire de la loi qui pousse M. Souday à défendre... jusqu'à la gauche — et pour l'honneur des Lettres, certes ! — la réputation philosophique d'Hugo. Affirmer que la philosophie d'Hugo est forte, c'est très bien ; mais que la philosophie de Fabre est faible !

... Oh ! oh ! mon brave,
Dieu te soit miséricord,
Car c'est là pure hérésie,

m'écrierai-je, avec Ponchon, si un adversaire aussi versé ès-Platon, Leibniz, Spinoza, Kant et autres Bergson m'inspirait moins de respect...

Que M. Paul Souday personnellement confonde transformisme avec évolution, cela n'a guère d'importance; mais cette hérésie lancée du haut de la tribune « écoutée » du *Temps !*

Mais, même s'il était prouvé que J.-H. Fabre croyait en Dieu, il n'en demeurerait pas moins « le véritable créateur de la psychologie générale des animaux ».

§

Dans le **Petit Niçois**, ces notes vivantes de M. Hubert

Dîiumez sur le paganisme éternel. En contemplant de son balcon la plaine, faite d'alluvions, «Du Comté au Co ntat », que le Rhône oublia, il épilogue :

Plantée de vignes généreuses et de cyprès, elle assure depuis toujours aux gens de Villeneuve une si grasse joie et leur fait escompter tant de repos, qu'un pape, Innocent VI, le bon Limousin Pierre Aubert, y construisit, vers 1356, une Chartreuse, où il se surprit à écouter la vie, et un caveau où il crut pouvoir en paix jouir de la mort. Ce fut, du nom même qu'il avait choisi, le Val de Bénédiction.

Bénédiction que le vin ! Bénédiction que la mort ! Encore faut-il que la vendange se fasse à point et que l'hyène humaine laisse les morts où vivants, ils rêvaient d'être !

De tout temps le vin fut bon à Villeneuve. On y vendange ferme sous mes yeux. En capelines de couleurs, des filles aux prunelles sombres et des jeunes gens, ardents, fouillent, en mêlant leurs bras, les ceps féconds. L'*Œillade* et la *Clairette* marient aussi leurs sarments pour mieux supporter les grappes que des pluies ponctuelles et des rayons museurs font, — sans jamais y manquer, — lourdes et sucrées. Peut-être est-ce là spéciale faveur ? Faudrait-il s'en étonner dans une ville choyée, dans une ville française, que des papes et des hauts dignitaires ne cessèrent d'arroser copieusement d'indulgences, d'exemptions, de prébendes ?...

J'ai quelque doute pourtant. Une vieille cérémonie, que chaque avril voit se dérouler ici, renouvelle en effet, à mon sens, un bienheureux cortège, antérieur aux papes, celui de Bacchus. Ses figurants d'aujourd'hui, officiant en surplis et *pamprés* d'étoles, évoquent encore, vieux comme la vigne, comme la terre, les danseurs velus dont la face était camuse, les oreilles en pointes et les pieds fourchus.

C'est pour la Saint-Marc. Tous les vignerons d'alentour sont là : ceux de Puyaut, de Tavel et de Châteauneuf. Les *bayles* ont pris soin d'aller aux vignobles arracher deux souches. L'une d'elles est portée à l'église, en offrande, devant la statue du saint qu'ornent des épis verts, des branches d'oliviers et de mûriers. L'autre est déposée chez l'un des *bayles* qui l'enrubanne et la festonne. C'est là qu'au matin se forme le cortège. Fifres et tambours sont suivis de la foule qui entoure un danseur. Vêtu comme il sied, il porte sur l'épaule la souche enguirlandée. Gambadant, poussant des cris, les enfants le suivent

Après les libations, les satyres offrent le miel, je veux dire qu'après la messe les *bayles* distribuent le pain bénit. Et l'on boit jusqu'au soir le vin de la dernière récolte, heureuse toujours... A la nuit, danseurs et fifres, bayles et prêtres, conduisent la souche au bûcher, oui, au bûcher ! Les cloches tintent, la jeunesse tournoie et tous chantent le

Cant di Gràci qui est un mélange assez gaulois, si l'on se contente d'appeler ainsi ce que la langue mère, la *lengo maire*, a pu, selon le vœu de Bacchus et celui de saint Marc, trouver de plus édifiant et de plus gaillard.

Le danseur exécute alors le Pas de la Souche, la danse d'*Œnos*, dans des attitudes aussi gracieuses que violentes et le peuple, — avant que le vieux cep fidèle soit, comme un lit sacré, porté au bûcher qu'on vient d'allumer, — le peuple de Villeneuve crie sa liesse : « Vive saint Marc... *Vivo lou Mayou* (la souche) !... » ou, si l'on préfère : « Evohé !... »

Alors, tordu, puissant, divinisé, le bois de la vigne reçoit la consécration du feu qui purifie et promet. Il en est retiré à peine grillé et mis ensuite par le *bayle* en un lieu aussi choisi, aussi discret que celui qui convient aux rameaux bénits.

La vigne est chose sainte sur les côteaux qui ceinturent le Val. Innocent VI le savait bien et, chaque fois qu'il venait à Villeneuve, avant même qu'il fût descendu de sa mule noire, son camérier lui tendait dans un gobelet d'or, le vin de Bénédiction, le vin vieilli dans sa Chartreuse, son cordial !

Et ce mot, — aussi bien que les vieilles coutumes de Villeneuve, — me rappelle, malgré moi, ce que dit quelque part Remy de Gourmont : « Qu'on ne demande le vin qu'aux territoires privilégiés !... Qu'on détriche certains vignobles honteux !... Que disparaisse de la buverie ces produits livrés sous des noms truqués, des noms de fille, et le vin, *redevenu un cordial*, reprendra sa place dans le monde !... »

Cette si lointaine tradition païenne est en effet très impressionnante. On identifierait ainsi tous les rites de notre catholicisme païen et antichrétien.

§

Voici, dans l'**Opinion**, à propos d'un petit livre de M. Robert Rey sur Gauguin, quelques souvenirs de M. Louis Hautecœur sur Gauguin et Aurier.

Aurier : Nul n'a mieux compris en son temps, écrit M. Hautecœur, la réforme de ces peintres (Pissaro, Cézanne, Puvis de Chavannes, Gustave Moreau, Gauguin, etc.) que ce jeune homme dont M. Rey cite justement quelques articles :

J'ai repris les œuvres posthumes d'Albert Aurier qu'en 1893 sa mère fit tirer à petit nombre et offrit aux amis de son fils. Albert Aurier domine mon enfance de toute sa taille, qui était gigantesque. Il mesurait près de deux mètres et exagérait encore son attitude par un im-

mense tube, qui prolongeait la redingote où se cachait sa maigreur, et par le voisinage d'une minuscule compagne :

Frêle et si mièvre enfant, eau fraîche de mes fièvres,
N'êtes-vous pas ainsi qu'une tasse de Sèvres ?

lui disait-il dans un madrigal. Il allait, un peu voûté par la maladie qui le devait emporter si jeune, et je croyais qu'il s'inclinait ainsi pour mieux passer sous les portes. Il était l'ami de Moréas et, lorsque je demandais : « Qu'est-ce qu'il fait, Albert ? » on me répondait : « Il fait des vers » ; et j'éprouvai alors pour lui une dévotieuse admiration. A table, il parla un jour en termes si méprisants de Meissonnier, qu'on se récria ; mais, quant à moi, je trouvai tout naturel qu'Albert, si grand et si simple, foudroyât M. Meissonnier, si petit et si solennel. Dans sa famille, en Berry, d'enfant prodige, il semblait un peu devenu fils prodigue, depuis qu'il avait publié *Vieux*, ce roman où la moitié de la ville avait reconnu l'autre. On regardait avec une curiosité ironique les toiles de Van Gogh, de Gauguin. Dans ses poèmes, les symboles s'exprimaient avec une truculence romantique ; il aimait également Baudelaire et Mallarmé. Il avait le sens du cocasse, de la caricature. Il est mort trop jeune pour avoir laissé une œuvre.

Du moins, ses articles de critique demeureront comme un témoignage sur les années 1888-1892. Roger Marx, qui l'avait connu, me disait peu de temps avant sa mort : « C'est Aurier qui nous a révélé Gauguin et Van Gogh ». Les études qu'il publia au *Mercure de France* dont il fut un des fondateurs — Remy de Gourmont préfaça ses œuvres posthumes — annoncent le talent d'Emile Bernard, Maurice Denis, Monticelli, Carrière, Rafaelli, Toulouse-Lautrec, M. de Groux, etc. C'est lui qui fut alors le théoricien du petit groupe des symbolistes. Il leur disait : « L'œuvre d'art sera : 1° *idéiste*, puisque son idéal unique sera l'expression de l'Idée ; 2° *symboliste*, puisqu'elle exprimera cette Idée par des formes ; 3° *synthétique*, puisqu'elle écrira ces formes, ces signes, selon un mode de compréhension générale ; 4° *subjective*, puisque l'objet n'y sera jamais en tant qu'objet, mais en tant que signe d'idée perçu par le sujet ; 5° (c'est une conséquence), *décorative*, car la peinture décorative proprement dite, telle que l'ont comprise les Egyptiens, très probablement les Grecs et les Primitifs, n'est rien autre chose qu'une manifestation d'art à la fois subjective, synthétique, symboliste et idéiste. Qu'on veuille bien y réfléchir : la peinture décorative, c'est, à proprement parler, la vraie peinture. » Ce programme, tracé par Albert Aurier, c'était aussi celui de Gauguin ; c'est celui que, pendant près de trente ans, des artistes allaient s'efforcer de réaliser et qui n'est pas encore périmé.

Albert Aurier est en effet, mort trop jeune pour avoir laissé

une œuvre, mais de ce qu'il a laissé on pourrait et on devrait composer un volume de Pages choisies qui serait, pour beaucoup de jeunes écrivains, une révélation. Remy de Gourmont, qui fut son ami intime, ne songeait pas sans tristesse au grand écrivain qu'Aurier fût devenu, s'il avait vécu.

R. DE BURY.

ART

Exposition Pierre Alin : galerie de Marsan. — Exposition des Aquarellistes : galerie Georges Petit. — Exposition André Hurtret : galerie Georges Petit. — Exposition Laure Bruni : galerie Georges Petit. — Exposition Clovis Terraire : galerie Georges Petit. — Etudes psychiatriques exposées par le docteur Louis Livet : galerie Marcel Bernheim. — Exposition Celso Lagar et Max Jimenès : galerie Percier. — Exposition Koyanagui : galerie Chéron. — Exposition Bando : galerie Chéron. — Exposition Tanaka : galerie Carmine.

Pierre Alin était poète, musicien, romancier et peintre. La diversité de son art procédait de sa variété d'aptitudes, et l'on ne saurait dire qu'il se fut, sur aucun point, improvisé, car il apportait à tout ce qu'il entreprenait une méticuleuse préparation et apprenait avec soin, très exigeant pour lui-même, le métier des arts qu'il pratiquait.

Poète, il demandait à la musique de compléter le frémissement de son impression. Doué d'une bonne voix qu'il avait perfectionnée par de sérieuses études de chant, il donnait, par de brèves mélodies, de jolies notations sentimentales et de pittoresques évocations des pays de lumière, Alger et Venise. Au moment où, ses apprentissages terminés, il produisait des œuvres fortes et savoureuses, il a été tué, dans un accident de chemin de fer, près de Venise.

Il laissait les parois de son atelier garnies de nombreuses esquisses et, plus encore, de toiles très poussées où s'accuse un amour profond de la vie des choses, de leurs nuances tendres, de leurs aubes, de leurs crépuscules. C'était un charmant peintre de fleurs, zinias, soucis, roses pâles, anémones. Il a donné de jolies visions du Paris d'été, et aussi des aspects clairs et larges des montagnes de Suisse, son paysage natal, qu'il traduisait avec émotion et mesure dans un sentiment très délicat. Quelques portraits tracés avec une piété de primitif révèlent, par leur pénétration d'étude de mentalité, l'écrivain curieux et subtil qu'il était. Les arts s'éclairaient pour lui l'un par l'autre. Il en saisissait les correspondances sans en jamais troubler les frontières.

§

La grande salle de la galerie Georges Petit est énorme, partant difficile à remplir, et, si on ne peut la meubler de belles œuvres, on doit faire un peu appel au tout venant, ce qui explique que l'exposition des **Aquarellistes**, pourtant présentée par un critique aussi fin et sagace que Maurice Guillemot, contienne tant de médiocrités brillantes.

De cet ensemble plutôt fâcheux, détachons les belles notations de Constantin Ganerco, qui est par ailleurs un sculpteur de mérite. Voici un joli emploi de l'aquarelle donnée à reproduire des visions lumineuses et indécises, des coins d'Orient frémissants et des notations aux confins du rêve.

Notons les fleurs de Buyko, les amusants et humoristiques dessins de bébés sénégalais noir pâle, et d'une gaucherie habilement notée par Mlle Suzanne Crépin, les Collioure de M. Bersaben, une étude de ravin compris dans le style de l'estampe japonaise par le bon peintre-graveur Claudius Denis et, pour ne pas oublier la moindre velléité d'originalité ou de bonne exécution, notons le Nice trop stylisé de M. Fricker, l'anecdotique départ du galion de M. Alaux et les vignettes de mode romantique de Mme Georges-Roux.

§

M. **André Hurtret** qui avait donné, il y a quelques années à la galerie Marsan, une jolie série de dessins : l'Ile-de-France, nous montre qu'il a progressé dans la voie qu'il s'est choisie. Parmi les dessins aquarellés et les sanguines qu'il date de Vincennes, de Créteil, d'Ormesson, de Noisy, de Senlis, il y a des pages très heureuses, de ligne ferme et d'une légèreté souple.

Il est moins heureux comme peintre, non point qu'il ne saisisse bien le caractère local et l'harmonie de lignes des horizons, et que chaque coin du paysage ne soit délicat, mais il noie trop volontiers son décor de brume pâle et un peu molle : peinture néanmoins agréable.

§

Madame **Laure Bruni** est une artiste d'un talent robuste et parfois audacieux. Les dernières expositions avaient d'ailleurs montré d'elle des pages intéressantes, paysages sévères, rendus

avec fermeté et un art certain de la nuance. Dans cette exposition particulière, elle se formule mieux et démontre que son clavier est assez vaste. Une série de Bretagne fournit un port de Quimper, silencieux, légèrement embrumé, très significatif et harmonieux dans sa gamme expressément mélancolique. Une série de Provence allume sur le majestueux château de Montmajour les feux d'aurore et les teintes confuses et chaudes du coucher de soleil.

Des paysages dauphinois apparaissent revêtus d'une ampleur sereine, et un *Nocturne* montre, saisi avec justesse, et avec un profond sentiment de la beauté de l'heure, un beau paysage grave. La traduction de la nature n'est pas littérale et la composition, si elle est quelque peu abréviative, obéit à la vérité des grandes lignes d'un décor choisi. La nuance du paysage est profondément ressentie. C'est d'un art parfois captivant.

§

M. **Clovis Terraire** a trop de métier, du métier qui se perd dans les détails et fignole avec une légère affectation de rudesse. Mais il y a dans son exposition quelques visions intéressantes du Midi et une intelligence de certains décors âpres de montagnes, qui lui constituent un intérêt.

§

Galerie Marcel Bernheim, sous le titre général d'**Etudes psychiatriques**, le docteur Livet groupe un certain nombre de portraits de fous, qui composeront l'illustration d'un livre intitulé « *Visages de Fous* ».

Le docteur Louis Livet dessine fort bien et parvient par la simple ligne à des effets de terreur et de cauchemar. Il a dû choisir judicieusement, parmi les fous, les plus caractéristiques. Il y a là une silhouette de persécuté, de nabot trapu, engoncé dans un énorme paletot, casqué d'un chapeau enfoncé sur les oreilles, arpentant rageusement quelque préau, qui est d'un excellent mouvement et touche à l'humour. Il y a des faces hagardes aux yeux desquelles toute la folie est au balcon. Des paralytiques généraux, des fous artério scléreux, des fous à l'attitude stéréotypée : tout cela semble bien spécialisé et, si la critique d'art ne donne pas de critère pour juger si les dessins de M. Livet donnent bien la synthèse des variétés de folie que chacun d'eux incarne, elle

peut conclure que l'ensemble de ces dessins est émouvant et un peu effrayant. En tout cas, répétons-le, c'est du très bon dessin.

§

Galerie Percier, une belle série d'études rapportées de Collioure par **Celso Lagar.** Un excellent tableau : « La Fontaine » où l'atmosphère de ce beau pays, au fort du brûlant été, est bien traduite, et les figures de jeunes Catalanes, porteuses de *dourgues* vernissées dont les flancs se nacrent et s'irisent de reflets sourds, présentées d'un trait robuste, ample et simplifié. Lagar est un peintre doué et laborieux, de dessin expressif et d'harmonie colorée ingénieuse. Ses paysages, synthétisés un peu trop volontiers, sont solides et chantants.

Max Jimenès, un jeune sculpteur, aborde les synthèses les plus audacieuses. Plus que tout autre, il songe à rénover la plastique sculpturale, à la détourner de l'imitation de la nature, pour l'amener à un jeu de courbes significatives, à une sorte de synthèse du mouvement. S'il y a deux voies pour l'art sculptural, celle qu'il choisit ne me paraît pas la meilleure. Ceci dit, il y a, dans les agglomérations de lignes des corps et des gestes de M. Jimenes, une amusante hardiesse, et il y fait preuve de virtuosité.

§

Koyanagui a exposé chez Chéron quelques jolis paysages, où une incontestable fraîcheur de tons se mêle à quelques souvenirs de Rousseau pour créer de frais paysages urbains, des trottoirs veloutés d'ombre, des allées d'arbres aux lignes adoucies, presque câlines. C'est un excellent peintre de fleurs. Il reproduit la fleur avec détail, lui garde sa fraîcheur et la présente dans des grès bleu tendre, des faïences peintes, des vanneries d'or pâle où il retrouve toute la subtilité de l'art japonais. Pour un Japonais de Paris, il n'est pas trop occidentalisé.

Bando, autre Japonais de Paris, est un très habile technicien ; s'il a à peindre de la matière, bois d'une table, éclat lisse du mur ripoliné, il y triomphe. Rien ne lui serait aussi facile que le trompe-l'œil. Heureusement pour lui, il est très désireux de donner dans ses portraits la pleine vérité de ses modèles, et il y parvient. C'est un peintre de talent.

M. Tanaka est aussi un peintre de grand talent, mais très occidentalisé. Le Japonisme n'apparaît chez lui que par moment et précisément lorsqu'il se plaît à peindre avec beaucoup de souplesse et de finesse de fines et délicates mousmés en costume européen. Il possède à un degré rare le don décoratif et le démontre avec d'autant plus de justesse qu'il en use avec mesure et que son détail d'ornement (ruban, détail de toilette), est toujours placé sobrement et très à point. Sa Léda, sa Vénus, ont été justement remarquées aux Salons. Il sait grouper des figures, les animer d'une vie légère et, s'il met plusieurs modèles sur la même toile, elles sont animées d'une vie collective. S'il *renoirise* un peu, c'est en donnant une fraîche impression de modernisme. Il fait preuve de belles qualités.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'Exposition d'été du Musée des Arts décoratifs. — Le produit des entrées dans les musées et monuments nationaux en 1923. — La réouverture du Musée de Lille. — Mémento bibliographique.

Le **Musée des Arts décoratifs** a consacré son exposition d'été, comme les trois années précédentes, à nos monuments français. La riche collection de photographies du Service des monuments historiques nous avait montré jusqu'ici les merveilles de notre art roman et de notre art gothique jusqu'à la fin du XVe siècle. Ce sont les édifices, non moins nombreux et non moins admirables, de la Renaissance et du XVIIe siècle, qui ont été mis cette fois sous nos yeux : châteaux de Blois, de Chambord, d'Amboise, de Chenonceaux, d'Azay-le-Rideau, de Langeais, de Montsoreau, de Montrésor, de Villandry, d'Ussé, de Lassay, d'Anet, de Maintenon, de Vitré, château d'O, cloître Saint-Martin à Tours, palais Granvelle à Besançon, hôtels Vauluisant et des Ursins à Troyes, beffrois de Comines et de Cassel, ancien hôtel de ville d'Arras, palais de Fontainebleau, châteaux d'Oyron, de Biron (avec sa *Pietà,* hélas ! maintenant émigrée à tout jamais en Amérique), de La Rochefoucauld, de Pau, de Vizille (qui heureusement vient d'être acquis par l'Etat), de Valençay, de Courances, de Wideville, de Vaux-Praslin, de Versailles enfin, qui les surpasse tous, vieux hôtels d'Aix-en-Provence, hôtels de ville de Lyon et de La Rochelle, cathédrales d'Auch et de Cambrai, églises

Notre-Dame de Saint-Omer et Saint-Étienne-du-Mont de Paris, etc. : visions d'élégance, de grandeur et de noblesse comme n'en offre, et en si grand nombre, aucun pays, et qu'on ne proposera jamais trop à l'admiration du public, tant que celui-ci sera encore capable de résister à la marée toujours croissante de laideur et de barbarie qui nous submerge et de comprendre ces leçons de beauté.

Comme complément de cette attachante et instructive exposition, le Mobilier national avait décoré le grand hall d'une douzaine de magnifiques tapisseries empruntées à ses collections historiques et appartenant à la série de l'*Histoire du Roi*, d'après Le Brun et Van der Meulen, et à la suite des six tapisseries exécutées d'après les compositions que Mignard avait peintes au château de Saint Cloud pour le duc d'Orléans, frère du roi. De la première tenture, incontestablement la plus belle, et une des plus admirables qui soient par la noble ordonnance, le coloris délicat et le caractère pittoresque des compositions, sept pièces sur dix-sept étaient mises sous nos yeux : *La Réduction de Marsal* (1663), *L'Audience du cardinal légat à Fontainebleau* (1664), *La Défaite de l'armée espagnole au canal de Bruges* (1667), *Le Siège de Douai* (1668), *La Satisfaction faite au roi par l'ambassadeur d'Espagne* (1662) — ces cinq tapisseries d'après les cartons de Le Brun et Van der Meulen — *La Construction des Invalides*, d'après Dulin, et *Le Baptême du Dauphin en 1668*, d'après Christophe.

Enfin, quatre pièces, allégories de *L'Été* (Sacrifice à Cérès), de *L'Automne* (Triomphe de Bacchus et d'Ariane), de *L'Hiver* (Cybèle implorant le retour du soleil), et *Le Parnasse*, représentaient la seconde tenture.

§

On a publié dernièrement le résultat pour 1923 de la perception du droit d'entrée et des taxes pour peindre, dessiner, photographier ou cinématographier dans les musées et monuments nationaux. Le montant de ces recettes, en croissance sur l'année précédente, a été de 1.775.285 fr. 75, se répartissant ainsi :

Musées nationaux........................	560.457,50
Palais nationaux........................	186.743,25
Monuments historiques..................	976.446
Musées non pourvus de l'autonomie financière.	51.639

Les recettes les plus importantes ont été effectuées aux musées du Louvre (404.912 fr.), de Versailles (228.179 fr. 50), au Panthéon (167.964 fr. 25), à la Sainte-Chapelle du Palais (102.813 fr.), à l'abbaye du Mont Saint-Michel (98.858 fr.), au palais de Pau (80.089 fr. 50), au musée du Luxembourg (79.470 fr. 50), au Grand-Trianon (78.298 fr.) et au palais de Fontainebleau (71.837 fr.)

Du montant total des recettes il y a lieu de défalquer les frais de perception, qui se sont élevés à 150.092 fr. 56. Sur le produit net 1.625.193 fr. 19), la caisse nationale des monuments historiques a reçu 1.188.559 fr. 02, y compris une somme de 370.896 fr. 70 pour la restauration du domaine de Versailles, et les musées nationaux 389.144 fr. 42. Le surplus (47.489 fr. 75) a été attribué aux musées non pourvus de l'autonomie financière (Sèvres, Gobelins, musée de sculpture comparée du Trocadéro, musée Guimet, musée Adrien Dubouché à Limoges).

Ne pourrait-on obtenir que la somme qui va ainsi entrer dans la caisse du Louvre, et s'ajouter au million provenant de la vente des bijoux de Mme Thiers, ne soit pas employée uniquement à l'achat de nouvelles œuvres d'art, mais — ainsi que nous l'avons déjà demandé et comme le souhaitait récemment, dans le *Figaro*, un de nos confrères, M. E. Gascoin — qu'une partie serve à augmenter le nombre des gardiens du musée et à permettre ainsi l'ouverture quotidienne d'un plus grand nombre de salles? Ceux qui fréquentent le Louvre savent à combien de portes closes ils se heurtent chaque jour, et nous avons déjà fait observer que plusieurs salles ne sont *jamais* visibles les jours d'entrée gratuite. Il y a là un état de choses profondément déplorable, que la direction des Musées nationaux devrait avoir à cœur de faire cesser. Avant d'acquérir de nouvelles œuvres, dont la possession n'apparaît pas toujours indispensable et qu'on cachera ensuite au public, qu'on permette donc à celui-ci de jouir de celles qui existent déjà dans le musée!

§

Fermé depuis la fin de l'occupation allemande, le **Musée de Lille**, après de longs et coûteux travaux de réparation (l'édifice n'avait pas reçu moins de quatre-vingts obus), puis de réinstallation, a rouvert ses portes au commencement d'août, paré à

nouveau de toutes les richesses qui en font, avec celui de Lyon, le premier de nos musées de province. Nous avons dit, pendant la guerre, les enlèvements et les vols dont il avait souffert de la part des Allemands. Son conservateur, M. Théodore, a réussi à rentrer en possession de tous les objets dont il avait été dépouillé, sauf une toile : un *Fumeur*, d'un petit maître hollandais du XVIIe siècle, Pieter Verelst, dont l'absence est signalée au public par une pancarte justicière mentionnant que « le tableau qui se trouvait à cette place a été volé par les Allemands ». On a plaisir à retrouver, bien mis en valeur et, pour beaucoup d'entre eux, restaurés et revernis (peut-être même avec quelque indiscrétion) les nombreux chefs-d'œuvre que connaissent bien tous les historiens d'art : les exquis Primitifs italiens et flamands, les Rubens, les Van Dyck, les Jordaens, les Frans Hals, les Greco, les Goya, les Delacroix, les Millet et bien d'autres, à quoi s'ajoutent la célèbre *Tête de cire*, exposée dans un éclairage savamment calculé, la riche collection de dessins — une des plus importantes qui existent — léguée par Wicar, etc.

Mémento. — A la collection déjà riche des beaux ouvrages qu'il a donnés sur *Les Musées d'Europe*, notre éminent confrère M. Gustave Geffroy vient d'ajouter un nouveau volume, consacré à l'établissement qu'il dirige avec tant de zèle : *Les Gobelins* (Paris, éd. Nilsson ; gr. in-8, IV-162 p. av. 110 fig. et 42 pl.). Le livre tient même plus que le titre ne promet, car, en trois chapitres préliminaires, après nous avoir expliqué ce qu'est la tapisserie, ce qu'elle fut dans l'antiquité, en Chine en Égypte, en Grèce, à Rome et à l'époque copte, l'auteur résume l'histoire de ses productions en France au Moyen âge et à la Renaissance (ateliers de Fontainebleau) avant la création des ateliers de la Savonnerie par Henri IV et l'arrivée en France, à l'appel de ce souverain, de deux cents tapissiers des Flandres, qui vont s'installer en la maison des frères Gobelin, teinturiers au faubourg Saint-Marcel. Cette première manufacture, dirigée par les frères Coomans, produit nombre de tentures magnifiques, parmi lesquelles celle des *Amours de Gombaut et Macée*, si renommée que Molière, dans l'*Avare*, la cite comme faisant partie du mobilier d'Arpagon. Puis Colbert crée la vraie manufacture officielle des Gobelins, dite « Manufacture royale des meubles de la Couronne », dont le premier administrateur est Le Brun. Génial décorateur, il fournit de modèles non seulement les tapissiers, mais tous les artisans — ébénistes, orfèvres, brodeurs, ouvriers de tous métiers — qu'abrite la manufacture ; il mène de front cette tâche et la décoration de Versailles, donne les cartons de l'admi-

rable tenture de l'*Histoire du Roi* dont nous parlons plus haut (et que notre auteur nous permettra de ne pas trouver si « redondante » et si « creuse » qu'il veut bien le dire), de l'*Histoire d'Alexandre*, des *Saisons*, des *Maisons royales*, auxquelles s'ajoutent les tentures non moins célèbres de l'*Histoire d'Esther* d'après Ch. Coypel et F. de Troy, du *Don Quichotte* de Ch. Coypel, des *Chasses du roi Louis XV* d'Oudry, la tenture des *Indes* de Desportes, et d'autres suites dues à Carle Vanloo, Natoire, Restout, Jeaurat, Audran, Parrocel, Boucher, etc. La Révolution, comme bien on pense, fut une époque néfaste pour la manufacture. Napoléon rêve d'associer, comme Louis XIV, les Gobelins à sa gloire, mais sa chute interrompt ces projets. De la Restauration à la fin du XIXe siècle, c'est une période de décadence : on se borne à des reproductions de tableaux célèbres, méconnaissant ainsi les principes de la tapisserie, et l'on n'a pas l'intelligence de demander des modèles aux artistes représentatifs doués pour la décoration, comme un Delacroix, un Ingres, un Puvis de Chavannes, un Gauguin, pour ne citer que ceux-là, ou des « verdures » aux grands paysagistes de l'école de Fontainebleau. Cependant quelques bons cartons sont fournis par Gustave Moreau, Jean-Paul Laurens, Goguet. M. Gustave Geffroy, devenu directeur, a pensé à juste titre que, l'art devant être le reflet d'une époque, il convenait de rompre avec la tradition académique des sujets historiques et demander des modèles à des artistes résolument « modernes », et l'on doit lui savoir gré de ses efforts incessants pour rajeunir notre vieille manufacture ; mais il semble qu'aujourd'hui les artistes aient perdu le sens de ce que doit être une tapisserie, c'est-à-dire avant tout une décoration et non un tableau en trompe-l'œil. Pour un Chéret — dont le « salon » est une des meilleures réussites de la tapisserie contemporaine, pour un Jaulmes, un Anquetin, un Raffaelli, un Willette, que d'autres — même un Bracquemond dans son *Arc-en-ciel* — méconnaissent cette règle fondamentale du genre et tombent dans l'erreur que se sont bien gardés de commettre les grands décorateurs d'autrefois ! Et, au point de vue invention et composition, que dire des créations d'un Jean Veber, dont le mauvais goût, la verve triviale étalée sans mesure et poussée souvent jusqu'au grotesque, ont gâché ces sujets charmants que sont les *Contes de fées* de Perrault et d'où un artiste moins lourd et vraiment spirituel eût pu tirer une suite si délicieuse ! Quel témoignage porteront de notre siècle, devant la postérité, des œuvres comme celles-là ? Croit-on vraiment qu'elle les classera près des chefs-d'œuvre de Le Brun et de Coypel, que nous évoquions tout à l'heure et qu'on admire au rez-de-chaussée du musée ? Les ateliers de Savonnerie ont produit de meilleures pièces avec les *Nymphéas* d'après Claude Monet, les tapis de Binet, Anquetin, Hannotin, Chéret, Robert Bonfils. Un chapitre

intéressant sur le fonctionnement de la manufacture, le professorat, l'apprentissage, les élèves tapissiers, termine ce beau volume, que plus de 100 figures dans le texte et 42 hors-texte en héliotypie illustrent des reproductions des œuvres les plus marquantes produites au cours de quatre siècles, ainsi que des vues extérieures et intérieures de la manufacture et du musée, inauguré l'an dernier, qui met sous les yeux du public, en une suite instructive, les pièces anciennes et modernes les plus caractéristiques.

AUGUSTE MARGUILLIER.

BIBLIOTHÈQUES

Bibliothèques municipales professionnelles ; la Bibliothèque Forney, — Dans son numéro du 1er juin, le *Mercure de France* publiait un excellent article de doctrine dû à la plume de M. Ernest Coyecque, inspecteur des bibliothèques de la Ville de Paris, sur les bibliothèques municipales parisiennes, dans le présent et dans l'avenir. La Bibliothèque professionnelle Forney (12, rue Titon, XIe arrondissement) qui est l'une des 83 bibliothèques municipales, est citée à plusieurs reprises par M. Coyecque, mais il n'entrait pas dans l'économie de son sujet de lui consacrer, ni aux bibliothèques professionnelles en général, un chapitre particulier. Pourtant, et puisqu'il s'agit de tout un ensemble de réformes, il y a tout profit à étudier, en manière de préface, les caractéristiques d'un établissement qui, depuis l'année de sa fondation (1886), n'a point cessé d'être le meilleur champ d'études et d'expériences, le *laboratoire d'essais*, pour parler ainsi que les scientifiques, en matière de bibliothèque publique, et surtout en matière d'innovations.

Ce qui y a été accompli au cours de quarante années d'administration sagace et prévoyante est d'autant plus propre à retenir l'attention que la bibliothèque Forney a toujours été dotée de maigres crédits, qu'il est pénible de comparer avec ceux que d'autres pays accordent au service de la lecture (Etats-Unis, Allemagne, Hollande, etc.). Première observation, la Bibliothèque Forney est *spécialisée*. Consacrée aux beaux-arts, aux arts industriels, d'une part, aux sciences appliquées et aux techniques professionnelles, d'autre part, elle est l'institution publique indispensable à une nombreuse clientèle d'*artisans*, de *décorateurs*, d'*ouvriers*, *d'apprentis*, de *scolaires*, qui n'ont pas moins

que les étudiants de Facultés ou les érudits l'obligation de se procurer une documentation variée et étendue. C'est, pour tout Paris et le département de la Seine, la Bibliothèque du travail et des travailleurs.

Ses quelque 25.000 volumes, ses collections de périodiques (1), ses 200.000 gravures, ses albums d'affiches, de papiers peints, de toiles de Jouy, de références, lui permettent, conformément aux vœux et intentions qui ont présidé à sa fondation, de « compléter l'instruction technique des artisans et d'épurer le goût des artistes industriels ».

Grâce à son règlement libéral — elle consent *gratuitement* le *prêt à domicile* de ses modèles collés sur bristol aussi bien que de ses livres — elle ne double ni la bibliothèque des Arts décoratifs, ni celle des Arts et métiers. Pour y être accueilli, point de formalités rebutantes ; s'il s'agit d'un adulte, une quittance de loyer et une pièce d'identité suffisent ; s'il s'agit d'un adolescent, il y joint une autorisation de ses parents. Les visiteurs sont autorisés à se servir eux mêmes — libre accès aux rayons, — à copier ou à calquer tous les documents graphiques. Enfin, la bibliothèque est ouverte hebdomadairement *soixante-cinq heures*, tous les jours, de 9 h. 1/2 à 12 heures et de 13 h. 1/2 à 21 h. 1/2, les dimanches matins de 9 h. 1/2 à 11 h. 1/2.

Elle possède un catalogue imprimé (mis en vente et prêté gracieusement) pour ses livres et ses estampes, catalogue constituant jusqu'à la date de 1919 un excellent recueil bibliographique sur les arts appliqués. Ces nouvelles acquisitions font l'objet d'un double catalogue sur fiches, l'un établi par nom alphabétique d'auteur, l'autre par matières.

En outre, depuis 1920, les articles parus dans les périodiques reçus à Forney sont relevés sur fiche, un par un, et classés au fur et à mesure dans le fichier-catalogue général. Ce gros travail entrepris pour *une seule* bibliothèque serait moins empirique si toutes les bibliothèques se répartissaient équitablement le dé-

(1) La Bibliothèque Forney reçoit près de 100 périodiques artistiques ou scientifiques : *Art et décoration*, *Art et artistes*, *Revue de l'Art ancien et moderne*, *Gazette des Beaux-Arts*, *Renaissance de l'art français*, *Studio*, etc., et, d'autre part, *le Génie Civil*, l'*Industrie électrique*, l'*Electricien*, les *comptes rendus de l'Académie des Sciences*, le bulletin de la *Société d'encouragement à l'Industrie nationale*, la *Revue de métallurgie*, etc., et nombre de revues corporatives et professionnelles.

pouillement des périodiques. Cette coordination des efforts, conforme aux vœux du dernier Congrès des bibliothécaires (Paris, 1923) est en voie de réalisation. Embryon des organisations futures (nationales et internationales), l'*Association des bibliothèques spécialisées*, qui comprend la Bibliothèque Forney, la Bibliothèque des Arts et Métiers et la Bibliothèque de la Société de geographie commerciale, a donné le bon exemple et montré la possibilité d'une action conjuguée et cohérente entre établissements de même nature.

Ainsi, grâce à une documentation intérieure, minutieusement tenue à jour et grâce à la faculté de recourir aux autres bibliothèques, le lecteur conseillé et orienté peut prétendre à trouver presque à coup sûr les renseignements dont il a besoin. Bien mieux, par un souci de modernité qui l'honore, l'administration a pourvu Forney du téléphone, naturellement à l'usage du public.

Ajoutons que depuis un an s'est créé à la Bibliothèque un Office de documentation *coloniale*, auquel collaborent par envois de renseignements, de livres et de périodiques, les services économiques de nos principales colonies.

On voit, par ces quelques lignes succinctes, quel peut être le champ d'action d'une bibliothèque *spécialisée*, et combien nous avons raison de dire que Forney est le prototype de toutes les bibliothèques à fonction spéciale. De celles-ci le nombre est limité, il faut le regretter. La bibliothèque Forney souhaiterait que fût créée une bibliothèque des professions industrielles (mécanique, chimie, électricité, aviation, moteurs, etc.) sise naturellement à l'ouest de Paris, vers Grenelle par exemple, pour servir au public d'ouvriers et d'artisans qui travaillent à la périphérie ou hors barrière. Forney ne conserverait que la décoration et les arts appliqués, et c'est pour un seul établissement un programme plus que suffisant. Mais que d'autres bibliothèques à créer ! celle du costume et de la mode, celle de la musique, celle du commerce et de la technologie, etc., avec un règlement analogue à celui auquel est soumise la bibliothèque Forney (*prêt à domicile* ; heures d'ouverture judicieusement choisies).

§

L'œuvre — bibliothèque, office de documentation — est bien constituée, ses buts nous sont connus, en même temps que les exem-

ples qu'elle dispense. Mais que d'ombres au tableau ! Les critiques surgissent spontanément, pour peu qu'on veuille bien examiner ce qui reste à faire, pour peu qu'on prenne connaissance du programme d'action de M. Gabriel Henriot, l'érudit conservateur de la bibliothèque Forney, programme précis, méthodique et raisonné, dont la réalisation malheureusement n'est que trop subordonnée aux difficultés économiques et financières de l'heure présente.

Une première mesure s'imposerait : transférer Forney du local scolaire exigu qu'elle occupe dans la petite rue Titon (près du faubourg Saint-Antoine), au fond d'un couloir, dans un édifice plus vaste, mieux conçu, situé de plain-pied sur une voie fréquentée, et plus rapprochée de la Bastille, lieu géométrique des industries d'art parisiennes. Tous les projets jusqu'à ce jour ont échoué faute de crédits. Le dernier en date, auquel s'est vivement intéressée la Confédération générale de l'Ameublement, permettrait d'édifier, sur un terrain de l'avenue Ledru-Rollin concédé par la Ville, la Maison de la Corporation du meuble. Cet établissement corporatif réserverait à la bibliothèque Forney un emplacement de choix, sans aucun droit de regard, et sans porter atteinte à son autonomie budgétaire et administrative. Il y a là un exemple intéressant de coopération entre l'initiative publique et l'initiative privée. Mais aucune décision utile n'a pu être prise encore, et l'on peut craindre que Forney ne voie pas de longtemps la mise à exécution d'un si beau projet.

Autre point noir : la question du budget. Pour l'acquisition des livres et documents artistiques ou scientifiques, qui composent son fonds, dans des matières où il faut sans cesse se tenir rigoureusement au courant, pour les relier et en assurer l'entretien (les ouvrages d'une bibliothèque de prêt s'usent vite, et c'est tant mieux !), pour les souscriptions aux périodiques (nombreux, nous l'avons dit), pour le collage des modèles et la confection des portefeuilles qui les recèlent, le crédit alloué n'atteint pas annuellement 10.000 francs. Déduisez ce qui revient à la reliure et à l'entretien, il reste à peine cinq mille francs d'argent frais, pour se procurer des volumes nouveaux (et quelques remplacements) d'une valeur de 10 à 200 francs, soit à peu près et à peine 150 ouvrages. Chiffre insuffisant, chiffre ridicule.

Ces réserves — emplacement défectueux, budget étique — ne

font pas honneur à la Ville de Paris. Elle devrait se montrer très fière d'un établissement hors pair (les étrangers viennent volontiers s'inspirer de l'exemple de Forney), qui rend d'éminents services à un public nombreux, particulièrement digne d'intérêt, et se voit condamné à végéter.

S'efforçant d'atténuer les inconvénients des défaillances que nous dénonçons, le personnel de Forney s'emploie à faire autour de la bibliothèque une propagande incessante par voie d'articles, de tracts, de conférences. Mais cette action est surtout secondée par les efforts de la Société des Amis de Forney, constituée pour augmenter les ressources de la bibliothèque, pour accroître son recrutement, pour enrichir ses collections et favoriser les travaux artistiques et l'enseignement professionnel qui s'y rattachent.

Puissent venir bientôt les temps meilleurs et la bibliothèque Forney devenir enfin le bel institut depuis longtemps promis aux travailleurs, aux décorateurs, aux artisans, aux industriels, aux commerçants de la grande cité laborieuse.

G. RÉMON,
Bibliothécaire à la bibliothèque Forney.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un gentil petit plagiat de Jack London. — En mai 1901, M. Frank Harris, qui n'était pas encore le biographe d'Oscar Wilde, le critique et le romancier qu'il est devenu, publia dans une revue londonienne, *The Candid Friend*, un apologue fantaisiste intitulé *L'Evêque de Londres et la Moralité publique*. Il y imaginait qu'un grand meeting avait été tenu au Westminster Town Hall pour l'avancement de la moralité, meeting présidé par l'évêque de Londres, assisté de quelques notabilités, l'évêque catholique de Southwark, M. Asquith et Sir Edward Clarke.

M. Frank Harris, dont l'audace philosophique et sociale était déjà des mieux connues, s'amusait à dépeindre la stupéfaction de l'assistance en écoutant le discours prononcé par l'évêque de Londres « devenu soudainement chrétien », discours plutôt insolite dont nous détachons ces lignes :

«... Je me promenais en brougham ce soir dans Piccadilly. De temps à autre, je regardais par la portière et soudainement mes yeux sem-

blèrent s'ouvrir et je vis les choses comme elles sont réellement. D'abord, je couvris mes yeux avec mes mains pour ne pas voir ce terrible spectacle, et alors, dans l'obscurité, cette question me vint : Que peut-il être fait ? Un instant plus tard, la question se posa ainsi : Qu'aurait fait le Maître ?... A cette question, une grande lumière sembla envahir le lieu, et j'aperçus mon devoir aussi brillamment que Saül vit le sien sur la route de Damas.

« J'arrêtai la voiture, en sortis, et, après quelques minutes de conversation, je persuadai à deux prostituées de monter avec moi dans le brougham. Si Jésus avait raison, ces deux infortunées étaient mes sœurs, et le seul espoir de leur relèvement était dans mon affection et dans ma tendresse.

« Je les ai conduites au Fulham Palace où elles vont demeurer avec moi.

« J'espère que je parviendrai à remplir chaque chambre du palais avec de telles sœurs... »

A cet endroit du discours de l'évêque de Londres, Sir Edward Clarke se leva et se précipita hors de la salle en donnant des marques de perturbation et de détresse mentale. Mais l'évêque ne sembla point s'apercevoir de sa défection. Il poursuivit son discours sur le même ton d'intense sensibilité, ses yeux pareils à ceux d'un visionnaire :

« O mes sœurs et mes frères, dit-il, je trouve dans mon acte la solution de toutes mes difficultés. Je ne savais pas pourquoi les broughams étaient faits, et maintenant je le sais. Ils sont faits pour transporter les faibles, les malades et les vieillards ; ils sont faits pour mettre à l'honneur ceux qui ont perdu le sens même de la honte.

« Je ne savais pas pourquoi les palais étaient faits, mais à présent j'en ai trouvé l'usage. Les palais du Christ deviendront des hôpitaux et des asiles pour ceux qui sont tombés dans l'ornière, et qui y périssent... »

Après une autre pause, l'évêque continua :

« Je suis peu désigné, mes chers frères, pour vous parler de moralité. J'ai vécu dans le mensonge et dans l'hypocrisie trop longtemps pour être capable d'assister les autres ; mais mon acte d'aujourd'hui me montre que le vrai chemin est facile à trouver. Pour ceux qui croient en Jésus et en son Evangile, il n'y a pas d'autres rapports entre les hommes que ceux d'affection. L'amour seul est plus fort que le péché, plus fort que la mort. Par conséquent, je dis à tous les riches qui se trouvent parmi vous que leur devoir est de faire ce que j'ai fait et ce que je fais. Que chacun d'entre vous qui est heureux prenne un voleur dans sa maison et le traite comme son frère ; qu'il prenne quelque malheureuse et la traite comme sa sœur, et Londres n'aura plus besoin de police, ni de magistrats ; les prisons seront transformées en hôpitaux, et le criminel disparaîtra avec son crime.

« C'est nous-mêmes que nous devons donner, et non notre argent... »

Huit ans plus tard, en 1909, M. Frank Harris retrouva son apologue, *mot pour mot*, dans un roman de M. Jack London : *Le Talon de Fer*, qu'on a justement traduit ces temps-ci en français. Le récit de l'évêque de Londres était simplement mis dans la bouche de l'un des personnages du *Talon de Fer*, l'évêque Morehouse.

Dans le numéro du 14 avril 1906 de *Vanity Fair*, qu'il dirigeait alors, M. Frank Harris fit connaître le plagiat de Jack London, en imprimant les deux textes l'un en face de l'autre. Je les ai sous les yeux à l'instant où j'écris et je puis attester qu'on ne rencontre dans le texte de London aucun changement essentiel.

Jack London écrivit une lettre plutôt embarrassée à Frank Harris, expliquant qu'il avait pris le récit en question — simplement signé, quand il parut dans *The Candid Friend*, des initiales de M. Harris — pour l'authentique relation d'un fait réellement arrivé, qu'il avait transporté à San Francisco.

Dans une réponse où il montrait, avec preuves à l'appui, la faiblesse de la défense de Jack London, M. Frank Harris concluait, s'adressant à son plagiaire :

« Vous avez reçu cinquante mille dollars pour votre roman de trois cents pages, parmi lesquelles trois étaient de moi. Par conséquent, vous me devez la centième partie de la somme que vous avez reçue pour votre ouvrage. Envoyez-moi donc cinq cents dollars et je serai tout à fait satisfait. Je vous donnerai en plus la permission complète de copier de moi tout ce qui vous plaira, à condition que vous me payiez toujours de la même façon et dans la même proportion. »

« Jack London, épilogua Harris, ne me fit aucune réponse. Il n'avait pas assez d'humour pour m'envoyer les cinq cents dollars qu'il me devait ».

GEORGES MAUR£VERT.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Ferruccio Busoni. — Au lendemain de la mort de Busoni, le critique de la *Danziger Zeitung*, Hugo Socnik, écrivait à propos de lui : « On aurait pu dire que c'était le Léonard de Vinci de la musique. » Bien souvent déjà, d'autres écrivains avaient mis en lumière le côté universel, « goethéen » de l'esprit du grand

pianiste. Certes, sa renommée de virtuose remplissait le monde entier, mais le compositeur, l'esthéticien qu'il était, ont été également l'objet d'études approfondies. Bien souvent, du reste, Busoni souffrait de voir ses éblouissantes qualités d'interprète éclipser les autres dons de son esprit. Malgré qu'il ait souvent défendu cet instrument, ce grand pianiste n'aimait pas le piano, ne pratiquait guère le clavier qu'au moment de la préparation de ses tournées de concerts. La plupart du temps, du reste, c'est par la réflexion, au cours d'une promenade par exemple, qu'il résolvait les difficultés techniques qu'il pouvait rencontrer.

L'art du virtuose, pour Busoni, n'était qu'une forme de son activité artistique, parmi d'autres tout aussi importantes. Et toutes, chez lui, étaient reliées par une singulière unité, dérivaient d'une attitude d'esprit centrale.

Au fond, il n'y avait pas, pour lui, de différence essentielle entre le créateur et l'interprète. Il croyait à la réalité d'une musique existant en elle-même ; à l'existence d'un univers vibrant de sons, pénétrant le monde entier et l'homme, et dont le compositeur ne fait que saisir quelques échos. Le compositeur, pour Busoni, est le traducteur d'une réalité transcendante, plutôt qu'un véritable créateur. Entre l'auteur et l'interprète, existe donc une différence, non pas de nature, mais de degré. La mission de l'interprète est de rechercher un reflet vivant de la véritable musique originelle, que le compositeur a obscurcie en la moulant dans des formes rigides, en la transcrivant au moyen d'une technique trop intellectuelle. Toute notation, disait-il, est une transcription. Donc, en transcrivant par exemple les œuvres d'orgue de Bach pour le piano, il pensait continuer une opération que le compositeur avait commencée, et non pas faire subir quelque déformation à un texte ayant une valeur absolue.

Avec cette croyance à l'existence d'une musique « en soi », ce n'est donc pas dans l'expression des sentiments humains que Busoni voyait le but véritable de l'art des sons. Ce qu'il appelait le « jeune classicisme » comportait l'amoindrissement de tout côté subjectif en art. La création de formes lui paraissait être le but essentiel de toute activité esthétique.

Du reste il se plaisait souvent à faire des incursions dans le domaine de l'architecture. Ses plans pour un monument à Beethoven, son projet de réfection de la façade du « liceo musicale »

de Bologne, témoignent qu'il eût fait un architecte fort doué. D'une façon générale, l'on peut dire qu'il ne concevait tout art que comme une construction, une architecture (1).

D'autre part, l'élément formel, tel que nous le concevons maintenant, lui semblait être quelque chose d'une rigidité tout à fait arbitraire. Tout classement de la musique en genres lui semblait une absurdité. Le plus souvent, la préexcellence en art de l'élément plastique, de l'architecture, de la construction, déterminent une certaine fixité, une certaine immobilité.

Or Busoni, en même temps que la forme, prisait au plus haut point le mouvement, le changement. Dans la nature et dans l'art, il goûtait le spectacle, le développement d'une perpétuelle transformation. Dans une lettre adressée à M. Jean Chantavoine (2), il comparait sa propre activité créatrice au déroulement d'un film. La « musique libre », qu'il prônait, voulait dire musique dégagée de toute forme *a priori*, dont le développement s'engendrerait de lui-même, à mesure de son cours.

Ce goût de la forme et ce sens du devenir, voilà deux attitudes d'esprit le plus souvent opposées, apparemment peu conciliables.

Dans un article qu'il écrivait quelques semaines à peine avant sa fin (3), Busoni comparait le compositeur à un jardinier. Sans celui-ci, les fleurs d'un enclos n'existeraient point, et pourtant il ne crée point ces fleurs. De même, le compositeur ne crée point la musique qu'il écrit, et pourtant celle-ci a besoin de l'artiste pour être révélée. Par ailleurs, dans son *Introduction à une esthétique nouvelle*, Busoni dit que chaque idée musicale donnée possède en elle-même le germe de sa forme, de même qu'une graine renferme le germe de la forme de la plante.

Cette insistance de l'auteur à puiser ses comparaisons dans le domaine de la botanique m'amène invinciblement à me souvenir des théories de Goethe sur la métamorphose des plantes. Pour Goethe, chaque espèce végétale est dérivée d'une sorte de « plante mère » ; toute forme n'est qu'une étape d'une série unique de transformations ; et en chacune de ces étapes, sous les déforma-

(1) Il voyait à tel point les programmes de ses récitals comme un « tout » ordonné, qu'il était profondément malheureux lorsqu'un *bis* venait en détruire l'harmonie.

(2) Cf., J.-P. Chantavoine : *Ferruccio Busoni*, dans *Musikblätter für Anbruch*, janvier 1921.

(3) Voir *Melos* (Berlin), 1er août 1924.

tions acquises, le type primitif peut être retrouvé. Les espèces ne l'intéressent pas à étudier dans leur fixité, mais la façon dont les formes et les caractéristiques se différencient en passant d'un genre à l'autre.

Ce que Busoni recherchait avant tout dans la musique, il me semble que c'était quelque chose d'assez analogue : des formes en devenir ; non point fixées, schématisées, mais libres, vivantes, se transformant l'une en d'autres.

De même que Goethe insistait toujours sur l'existence d'un archétype végétal absolu, Busoni revenait sans cesse à affirmer l'unité primordiale de la musique, dont chaque forme sonore n'est qu'une variation.

Et c'est là une attitude d'esprit infiniment neuve. D'habitude la mobilité va de pair avec la traduction directe de la vie intérieure changeante de l'homme. Une musique objective, classique, d'autre part, peut fort bien posséder un dynamisme intrinsèque, mais à l'intérieur de la forme qu'elle revêt, inclus dans celle-ci ; il est infiniment rare que la forme elle-même soit envisagée dynamiquement, comme un élément lui-même en mouvement.

C'est, à mon avis, la possibilité d'adopter ce dernier point de vue que nous ouvre Busoni. A-t-il déjà dans certaines de ses œuvres qui sont une suite de formes changeantes, comme par exemple son concerto avec chœur ou ses opéras, réalisé pleinement une musique de ce genre, c'est ce dont il est difficile de juger dès au lendemain de sa mort. Mais ce que l'on peut dire, c'est qu'il fut le premier, très probablement, à appliquer à l'art des sons le principe de la forme vivante, se développant organiquement.

Goethe voyait, dans une partie d'un tout, se refléter la structure de ce tout ; par exemple, dans la structure d'une feuille, il retrouvait celle de l'arbre entier. Cette unité diversifiée, que Busoni recherchait dans l'Univers sonore, projetait comme un reflet en lui-même. Toutes ses activités, si diverses fussent-elles, n'étaient que des manifestations à peine différenciées d'une seule, dérivaient toutes du désir d'appréhender directement, de capter des formes sonores glorieuses de beauté, de percevoir leur libre éploiement.

Il a continué parmi nous la grande tradition de ces hommes universels, pour qui chaque domaine de l'esprit n'est pas une

spécialité limitée à elle-même, mais dont la flamme intérieure éclaire tout ce qu'ils approchent d'une même lumière.

De plus, par sa croyance en une musique essentielle et éternelle, il a maintenu, au milieu du matérialisme de l'heure présente, le flambeau d'un réalisme, d'un Platonisme sain, lumineux et fécond.

« Derrière les barrières qui séparent l'homme de l'éternité, retentit *la Musique*, écrivait-il vers la fin de son *Introduction à une esthétique nouvelle*, et peut-être faut-il quitter la terre pour la saisir. » Le désir de toute sa vie, peut-être est-il exaucé maintenant ? Peut-être participe-t-il à ces harmonies sublimes, les goûte-t-il dans toute leur plénitude ? Qui donc au monde pourrait en être digne, mieux que celui qui a su, dès ici-bas, ainsi les pressentir ?

RAYMOND PETIT.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

La première idée d'un dirigeable aérien appartient-elle à la France ? — A une époque où le dirigeable *Zeppelin R III*, ce géant des airs, a une fois de plus attiré l'attention publique et été cause de plusieurs articles de journaux touchant l'avenir des dirigeables rigides, il ne sera pas sans intérêt, croyons-nous, d'exposer pour la première fois le détail des recherches relatives à la direction des ballons au XVIIIe siècle et d'établir, sur la base de documentaires investigations, la prééminence de la science française, dans un domaine essentiel de progrès humain.

La conquête de l'air ! Déjà, aux temps mythologiques de Dédale et d'Icare, les mortels se sont heurtés à ce colossal problème. Mais il devait rester dans le domaine du rêve durant des milliers d'années. Ce n'est, en toute apparence, que de l'officier du génie Jean-Baptiste-Marie-Charles Meusnier (1754-1793) que datent les premiers plans concrets, la première théorie systématique du dirigeable, ayant servi — avec son idée d'une forme allongée du ballon, des ballonnets compensateurs, de l'emploi d'un propulseur hélicoïdal — de point de départ à tous les essais ultérieurs. Pour s'orienter sur les projets de Meusnier, le meilleur guide est l'ouvrage que nous citions ici même — *Mercure* du

15 mai 1923 — publié en 1912 à Francfort sur-le-Mein, par L. Liebmann et G. Wahl : *Katalog der historischen Abteilung der ersten internationalen Luftschiffahrts-Ausstellung zu Frankfurt am Mein, 1909*, dont les deux volumes in quarto sont à notre Bibliothèque Nationale, sous la cote : 4°, V. 7575. On y trouvera, pages 325 et suivantes, les indications essentielles. Mais il eût été extraordinaire que les Allemands n'essayassent pas de contester à Meusnier une priorité qui, tournant à la gloire de la France, devait leur être, comme ils disent, *ein Dorn im Auge*, une « épine dans l'œil ». C'est ce qu'a tenté de faire un certain Ad. Beisele en 1919, dans un article sur les premiers projets pratiques de ballons dirigeables, inséré aux fascicules 9 10 de la *Zeitschrift für Flugtechnik und Motorluftschiffahrt*, p. VII-VIII, article d'ailleurs sommaire.

Ce Beisele s'imagine avoir réalisé une découverte, en renvoyant au volume d'un physicien de Copenhague, Christian-Gottliet Katzenstein, né à Wernigerode (1723-1795) : *L'art de naviguer dans l'Air*, publié en français en 1784, in-8°, chez Martin Hallager à Copenhague, puis mis en vente, avec une nouvelle feuille de titre, chez Faber et Nitschke à Copenhague et Leipzig, la même année. On trouve bien dans ce livre — ainsi que l'avait déjà exposé au long F.-M. Feldhaus en 1910 aux pages 350 et suivantes des *Ruhmesblätter der Technik*, à la suite du Comte Karl von Klinckowstroem, de Munich (1) — l'idée d'un dirigeable rigide actionné par une hélice à quatre ailes mue par une manivelle à main, projet évidemment semblable à celui de Meusnier, mais de là à conclure, comme le tente notre Beisele, que Meusnier n'a fait qu'emprunter à l'Allemand sa conception, il n'y a que l'usuel *salto mortale* de la logique teutonne, qui excelle à de telles clowneries, mais ne saurait entraîner la conviction des raisonneurs à froid. Même en admettant — comme le veulent Liebmann et Wahl, *opus citatum*, p. 329-330 — que les ébauches manuscrites de Meusnier, en possession de la Bibliothèque du *Grosser Generalstab* à Berlin, n'aient été connues qu'à partir de 1847, il reste que l'ouvrage de Kratzenstein, dédié au physicien Charles, n'a paru qu'à une date où Meusnier avait

(1) En 1909, dans un article du *Naturwissenchaftlicher Bücherfreund* d'Ottmar Schönhuth, Munich, n° 2, p. 35. Voir aussi l'article du même au fascicule 18 (1910) de *Sankt Georg*, p. 722.

déjà élaboré ses idées et les avait exposées avec suffisamment de netteté pour qu'on puisse les lui attribuer en propre. En effet, une vignette, gravée sur cuivre, sur la feuille du titre de l'ouvrage en question et représentant l'ascension d'un sphérique monté, se rapporte, d'après l'indication très précise contenue dans un article de la quatrième et dernière livraison du *Magazin für das Neueste der Physik* pour 1784, pages 144-150, à l'ascension réalisée par Charles à Paris le 1er décembre 1783 et qui est la première au gaz hydrogène. Qu'au demeurant le livret de Kratzenstein ait paru fort tard en 1784, c'est ce que prouvent les références qui y sont faites et les articles que lui dédient les organes techniques, tant allemands que français. Les *Göttingischen gelehrten Anzeigen* n'en parlent qu'à leur fascicule 202, du 18 décembre 1784, pages 2023-2024. L'*Allgemeine Deutsche Bibliothek* ne s'en occupe que dans son volume 64, le dernier de 1785, pages 119-120, et notre *Journal des Sçavans*, par la plume de Lalande, ne lui dédie ses pages 681-683 qu'en octobre 1787. Or, Meusnier correspondait en 1783 avec le médecin Salle, candidat malheureux et dépité du concours lyonnais dont il va être question, sur le problème alors si fort à l'ordre du jour, et rien n'empêche que Kratzenstein ait eu connaissance de cette correspondance, publiée par Salle en 1784 sous le titre : *Moyen de diriger l'Aérostat, avec un Précis historique des démarches que l'Auteur a faites, particulièrement auprès de l'Académie des Sciences, et du succès qu'elles ont eu* (A Pékin, et se trouve à Paris chez Couturier, 1784, in-8°, avec 5 cuivres). Comme la correspondance se clôt au début de 1784 et comme l'ouvrage, issu d'un désir rancunier du médecin — dont l'idée d'un dirigeable est médiocre, — vit le jour aussitôt et *ab irato*, notre hypothèse de l'influenciation de Kratzenstein par Meusnier n'a rien que de très vraisemblable. Au demeurant, ce dernier n'avait-il pas développé son plan de dirigeable cylindrique, rempli de ballonnets d'air, dès le 3 décembre 1783, dans un *Mémoire* à l'Académie de Paris qu'imprima Rozier au volume 25 (1784) de ses *Observations sur la Physique*, pages 39-47 ? Ce plan, ce furent les frères Robert qui tentèrent de le réaliser pratiquement — encore que sans grand succès — le 15 juillet 1784 au parc de Saint-Cloud, comme on le verra en se reportant à Liebmann et Wahl, p. 146.

En tout état de cause, il n'est pas soutenable que Meusnier doive rien au physicien de Copenhague et, au contraire, fort probable que ce dernier lui ait emprunté ses idées. Il en serait de même de Karl-Theodor, Baron von Dalberg, et futur dernier Prince-Electeur de Mayence et Grand-Duc de Francfort (1744-1817), qui publia sans les signer, en les faisant adroitement remonter à 1783 pour exclure tout soupçon de plagiat, des projets de dirigeable à ventilateurs, rédigés en français et insérés dans le *Magazin* susnommé de Lichtenberg, année 1785, III, fascicule I, pages 73 et suivantes. A quelques différences près — ainsi Kratzenstein plaide pour un corps de ballon en métal, contrairement à Meusnier, mais emprunte ce plan à Lana, — les conceptions de nos deux Allemands ne diffèrent pas de celles du savant français (1) et il faudrait ajouter que l'académicien M.-J. Brisson, dans ses *Observations sur les nouvelles découvertes aérostatiques* (Paris, 1784), leur a aussi fourni matière adaptable, dont ils ont, en pillards qu'ils furent toujours, spécialement sur le domaine des idées, grâce au savant arrangement de leurs bibliothèques, tiré adroitement profit, pensant sans doute, avec leur grand homme, Lessing, « *que ce qu'un Allemand prenait à un étranger devait toujours être de bonne prise* ». Mais Brisson avait, lui, l'élémentaire honnêteté de se réclamer de Meusnier, dont l'ingénieux système sera continué par l'ingénieur Campmas — *Journal de Paris*, n° 329, 24 novembre (1784) — et par le Chevalier de La Motte — *ibid.* n° 227, 14 août de la même année, p. 968. On sait, au surplus, que tous ces projets étaient condamnés à échouer, du fait de l'imperfection du moteur.

On ne se rendra un compte exact de l'mmense effort dont la France, en ces années d'éveil scientifique qui précédèrent de si peu l'éclatement révolutionnaire, fut le théâtre en matière de direction des ballons que lorsqu'on se sera enfin décidé à publier, soit intégralement, soit par fragments, les manuscrits conservés à Lyon — voir les *Manuscrits de la Bibliothèque de Lyon*, II, 1812, p. 185 ou, mieux encore, le t. XXXI du *Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques de France*, publié chez

(1) Sur les projets de von Dalberg, voir Ad. Tronnier dans la *Deutsche Luftfahrer-Zeitung*, 1913, n° 18, p. 439 et suivantes. Le Comte Klinckowstroem a comparé les idées de Meusnier, Kratzenstein et Dalberg dans les *Mitteilungen zur Gesch. der Medizin und Naturwissenschaft*, 1914, p. 64.

Plon-Nourrit, nos 231-232-233 — et provenant des 102 concurrents au concours ouvert en 1783 par l'Académie de cette ville, qui offrait un prix de 1.200 livres à qui indiquerait les moyens les plus simples et les moins dispendieux de diriger les aérostats. Kratzenstein lui-même fut compétiteur, mais seulement en 1786 et parce que le prix n'avait pas encore été distribué à cette date, et il ne le fut d'ailleurs jamais. Le Comte Klinckowstroem a publié — d'après l'autographe, collé à l'exemplaire de son ouvrage et conservé à notre *Bibliothèque Nationale*, V. 3, 2120 — le texte de la lettre qu'il adressait à ce propos, de Paris, 30 août 1786, à un protecteur inconnu, qu'il traite de *sçavant célèbre* — peut-être Lalande ou Charles ? — dans un article : *Zur Geschichte des Lenkballons*, au volume VII (1920) de ses *Geschichtsblatter für Technik und Industrie*, pages 43-48. Le roué Allemand a soin de n'y pas souffler mot de Meusnier, afin de faire passer sa *méthode* pour *l'unique et la meilleure possible*, comme il dit effrontément. Il avait choisi, comme maints autres candidats, pour devise la maxime : *Sic itur ad astra*, qui pourrait si pertinemment s'appliquer à tant de geais teutons, parés des plumes de paon françaises !

Il est inconcevable que ces précieux manuscrits de Lyon restent toujours dans l'oubli. Récemment, M. Ferdinand Boyer, professeur au Lycée français de Rome, envoyait à l'Académie de Nîmes, sa ville natale, le résumé du Mémoire adressé à Lyon par son aïeul, l'écrivain Boyer-Brun, à l'occasion de ce concours, et un intéressant résumé de la communication de cet universitaire a été donné, sous le titre : *L'aérostation dans le Gard au XVIIIe siècle*, dans le *Petit Méridional* du 28 novembre 1923. Il faudrait, encore une fois, que l'on se décidât à rendre accessibles au public les témoignages de cet essor français, si glorieux, dès ces lointaines années de ferveur encyclopédique. On verrait, par la lecture de ces documents, que c'est la France qui doit à bon droit réclamer une priorité qui lui appartient en propre sur le terrain — si l'on peut dire — de la conquête de l'air. Et nul ne peut ignorer que, si cette conquête a été en partie réalisée sous la forme spéciale du ballon dirigeable de forme rigide, ce n'est pas à l'Allemand Zeppelin que la chose est due, mais au Français J. Spiess, dont l'invention, brevetée en 1873, reposait sur les trois principes essentiels de la double enveloppe, de la rigidité du navire

aérien et de la force ascensionnelle fournie par des ballons en nombre variable, enfermés et abrités dans une carapace. Voir les articles de la *Finance Nouvelle*, 4 septembre 1873 : *Direction des Ballons* et du *Moniteur Industriel*, 1er août 1908 : *L'origine française du Zeppelin*. Le patriote alsacien Léon Boll l'ayant rappelé dans son *Journal d'Alsace-Lorraine* le 7 juillet 1909 : *Le Zeppelin et les mauvais patriotes que nous sommes*, reçut une lettre de J. Spiess, — originaire, croyons-nous, de Guebviller et qui habitait alors à Paris, 74, *Avenue du Bois de Boulogne* — qu'il imprima dans le numéro du jeudi 8 juillet 1909 de son vaillant journal, où se trouve aussi une fort intéressante liste chronologique de précurseurs de la « conquête de l'air ». On y lit ce passage :

En passant, je vous signale que, m'étant adressé au Comité de l'exposition aéronautique de Francfort pour demander l'autorisation d'exposer un modèle réduit au 1/20 mm. d'un dirigeable conforme aux données générales de mon invention, je n'ai reçu aucune réponse.

Les promoteurs de l'Exposition boche craignaient de ternir l'éclat de la gloire du comte Zeppelin, en provoquant la confrontation du rigide de 1873 avec le *Luftschiff* où l'Allemagne voyait le signe de sa victoire dans la prochaine guerre. Comme nous l'écrivions nous-même — sous la signature : *Passim* — dans le journal de Boll, le jeudi 10 juillet 1913 : *Le comte Zeppelin*, le cas de ce pseudo-inventeur — ce fut lui qui, en juillet 1870, envahit le premier le sol français (1) — constitue *un exemple typique de la psychologie des inventions et des découvertes*. Mais l'Histoire n'a rien à faire avec le chauvinisme, et c'est l'Histoire seule qui restituera à la France la gloire d'avoir inventé, puis réalisé le type pratique du ballon dirigeable de forme rigide.

CAMILLE PITOLLET.

LETTRES RUSSES

La revue *Niedra* : *Lettre inédite de Dostoïevsk*. — Les éditions de la maison *Plamia*. Prague.

Dans une de nos précédentes chroniques, nous avons parlé de l'éclosion extraordinaire des revues russes. Cela rappelle ce

(1) Voir notre étude : *Le fameux raid du comte Zeppelin. Histoire documentaire d'une légende*, à la IVe année, t. II, de *la Revue des Etudes Napoléoniennes*, p. 85-114.

qu'on vit aux années 80, quand presque toutes les forces intellectuelles se réfugiaient dans les périodiques. Parmi les revues nouvelles, l'une des plus remarquables est *Niedra* (Les Entrailles), dont le deuxième numéro vient de paraître. *Niedra* n'a aucun caractère politique et s'intéresse exclusivement aux questions littéraires. A côté d'œuvres de jeunes écrivains, elle publie des documents inédits sur la vie ou l'œuvre des écrivains russes célèbres.

Ainsi, dans son deuxième numéro, elle donne quelques **lettres inédites de Dostoïevski** retrouvées dans les papiers de M. Goltzev, ancien directeur de la célèbre revue *Rousskaia Mysl* (La pensée russe). Parmi ces lettres, la plus intéressante est datée de Dresde, du 5 mai 1867. On ne sait pas positivement à qui elle était adressée; cependant tout permet de supposer que la destinataire était Mme Souslova, qui joua un grand rôle dans la vie sentimentale de Dostoïevski, et avec qui il fit son voyage à l'étranger, en 1863. Dans cette lettre, Dostoïevski parle à son amie de son mariage avec sa seconde femme, Anna Grigorievna Snitkina.

Chère amie, on m'a remis ta lettre chez Bazounov, très tard, juste avant mon départ pour l'étranger, et comme je me hâtais follement je n'ai pas pu arriver à te répondre. J'ai quitté Pétersbourg le vendredi-saint (le 14 avril, il me semble). Jusqu'à Dresde j'ai voyagé lentement, avec des arrêts.

C'est pourquoi je puis maintenant seulement trouver un moment pour causer avec toi. Ainsi, ma chérie, tu ne savais rien de moi. Du moins tu ne savais rien quand tu m'as expédié ta lettre? Je me suis marié en février de cette année.

Par contrat j'étais obligé de remettre à Stellovsky, pour le 1er novembre de l'année dernière, un nouveau roman, d'au moins dix feuilles d'imprimerie, sans quoi je devais payer un dédit formidable. Cependant, j'écrivais un roman (1) pour *Rousski Viestnik*. J'avais déjà remis vingt-quatre feuilles et il m'en restait encore à écrire douze, et, en plus, les dix feuilles pour Stellovsky. On était le 4 octobre et je n'avais pas encore commencé. Milukov (2) m'a conseillé de prendre un sténographe pour dicter le roman, et aller ainsi quatre fois plus vite. Olkhine, professeur de sténographie, m'a envoyé sa meilleure élève, avec qui je me suis entendu.

(1) *Crime et Châtiment*.
(2) Camarade de Dostoïevski, du Cercle de Petrachevski.

J'ai commencé le 4 octobre. Ma sténographe, Anna Grégorievna Snitkina, était une jeune fille de vingt ans, assez jolie, de bonne famille ayant fait de très bonnes études au lycée ; caractère égal, bon. Notre travail marchait admirablement. Le 28 novembre, le roman *Le Joueur* (il est déjà imprimé) était terminé — en vingt-quatre jours.

A la fin du roman j'ai remarqué que ma sténographe m'aimait très sincèrement, bien qu'elle ne m'en eût jamais rien dit, et à moi, elle plaisait de plus en plus. Comme depuis la mort de mon frère la vie me pèse et m'ennuie, alors je lui ai proposé de devenir ma femme. Elle a accepté et nous nous sommes mariés. La différence d'âge est énorme (vingt et quarante-quatre); mais je me convainc de plus en plus qu'elle sera heureuse; elle a du cœur et sait aimer.

Maintenant, à ma situation, en général. Tu sais en partie qu'après la mort de mon frère (1) j'ai perdu définitivement la santé à m'occuper de la revue, et qu'épuisé par la lutte contre l'indifférence du public, etc., je l'ai abandonnée. En outre, les 3.000 roubles que j'avais reçus pour la vente des œuvres à Stellovsky, je les ai donnés à la famille de mon frère et à ses créanciers. Tout cela s'est terminé de telle manière que j'ai eu de nouvelles dettes pour la revue, qui, jointes à celles de mon frère, que j'étais obligé d'endosser, me faisaient plus de 15.000 roubles de dettes. Telle était la situation quand je suis allé à l'étranger, en 1865, ayant pour tout capital quarante napoléons d'or. A l'étranger, j'ai compris que je n'avais qu'à compter sur moi pour payer ces quinze mille... En outre, depuis la mort de mon frère, qui était tout pour moi, la vie me pesait terriblement.

J'espérais encore trouver un cœur qui répondrait au mien, mais je ne l'ai pas trouvé. Alors je me suis plongé dans le travail et mis à écrire un roman. Katkov a payé le plus et je l'ai donné à Katkov. Mais trente-sept feuilles du roman et dix autres pour Stellovsky, c'était au-dessus de mes forces; cependant j'ai terminé les deux ouvrages.

Mon épilepsie a augmenté terriblement, mais, en revanche je me suis distrait, et j'ai échappé à la prison. Le roman m'a rapporté jusqu'à 14.000 roubles, sur lesquels j'ai payé 12.000 de mes 15.000 roubles de dettes. Maintenant, je n'ai donc, en tout et pour tout, que 3.000 roubles de dettes. Mais ces 3.000 sont les plus répugnants. Plus on paie, plus les créanciers deviennent impatients et stupides. Et remarque que si je n'avais pas pris sur moi les dettes, les créanciers n'auraient reçu pas un kopeck. Eux-mêmes le savent, ils m'ont prié de me charger des dettes par grâce, en promettant de ne pas m'inquiéter. Le paiement des 12.000 n'a fait qu'exciter l'appétit de ceux dont les billets à ordre ne sont pas encore payés. Maintenant je n'aurai pas d'ar-

(1) Michel Dostoïevs i.

gent avant le nouvel an, et encore si je termine le nouveau travail sur lequel je trime. Et comment pourrais-je terminer quand ils ne me donnent pas de repos! Voilà pourquoi je suis allé à l'étranger avec ma femme. En outre, j'attends de l'étranger une amélioration de ma santé, et à Pétersbourg, les derniers temps, il est devenu presque impossible de travailler. Je ne pouvais déjà plus travailler la nuit, tout de suite une crise d'épilepsie. C'est pourquoi je veux ici me remettre et terminer mon travail. J'ai pris une avance chez Katkov, que l'on m'a donnée volontiers. Chez eux, on paie admirablement. Tout au commencement, j'ai déclaré à Katkov que je suis slavophile et ne partage point certaines de ses opinions. Cela a amélioré et facilité beaucoup nos rapports. Et comme homme privé, il est le plus noble au monde. Je ne le connaissais pas du tout auparavant. Son amour-propre immense lui nuit énormément. Mais qui n'a pas un amour-propre immense! Les derniers jours avant mon départ de Pétersbourg j'ai rencontré Mme Brylkine (Globine), et suis allé lui faire visite. Nous avons beaucoup parlé de toi. Elle t'aime. Elle m'a dit qu'elle est triste que je sois heureux avec une autre. Je lui écrirai, elle me plaît beaucoup.

Ta lettre m'a laissé une impression de tristesse. Tu m'écris que tu as été très triste. Je ne sais rien de ta vie cette dernière année, et ce qui s'est passé dans ton cœur, mais, à en juger par tout ce que je sais de toi, il t'est difficile d'être heureuse. Oh! ma chérie, je ne t'invite pas à un bonheur mesquin, nécessaire. Je te respecte et t'ai toujours respectée pour tes exigences, mais je sais que ton cœur ne peut ne pas exiger la vie et toi-même tu considères tout de suite les hommes ou comme des êtres resplendissants ou comme de lâches vauriens. J'en juge d'après les faits. Tire toi-même la conclusion.

Au revoir, mon amie éternelle. Je crains que cette lettre ne te trouve pas à Moscou. Sache, en tout cas, que jusqu'au 8 mai de notre style je reste encore à Dresde (c'est le minimum, peut-être resterai je plus longtemps). Si donc tu désires me répondre, écris dès la réception de ma lettre: Allemagne, Saxe, Dresde, Dostoïevski, Poste restante. Je t'enverrai les adresses ultérieures. Au revoir, mon amie. Je serre et embrasse ta main. Ton

F. Dostoïevski.

Deux autres lettres inédites de Dostoïevski, publiées dans ce même numéro de *Niedra*, sont datées de 1873 et 1876 et adressées l'une et l'autre à Alexandre III, qui n'était encore, à cette époque, qu'héritier du trône.

§

Les conditions de l'édition des livres russes à Berlin sont devenues si difficiles que le nombre des maisons d'éditions russes,

en Allemagne, diminue d'un jour à l'autre. Les grandes firmes, Ladypinski, Slovo et d'autres, restreignent de plus en plus leur activité. C'est à Paris et surtout à Prague que sont concentrées maintenant les maisons d'édition des livres russes. L'une d'entre elles, **Plamia** (Le Feu), installée à Prague, se distingue par sa production intensive. Elle édite des ouvrages de toutes sortes : littéraires et scientifiques; des romans et des livres scolaires. Parmi ses productions récentes, signalons un gros volume du professeur Miakotine : *Les récits de l'histoire sociale de l'Ukraine aux XVII[e] et XVIII[e] siècles ;* un grand ouvrage philosophique du professeur Lapchine, qui doit être traduit prochainement en anglais : *La philosophie de l'invention, et l'invention de la philosophie ;* la traduction d'une brochure d'un des meilleurs économistes allemands, Guertner : *L'argent et la dévalorisation de la monnaie* ; un recueil de nouvelles d'un écrivain de grand talent, Chemelov. *Plamia* édite plusieurs revues dont l'une, consacrée au Caucase, a pour titre *Le Montagnard du Caucase* ; le 1[er] numéro est déjà paru et le second doit paraître incessamment. Une autre revue est consacrée à l'école russe à l'étranger et contient des informations très intéressantes sur les écoles pour les Russes à l'étranger et en Russie ; le huitième numéro de cette revue vient de paraître. La maison *Plamia* a entrepris également la publication d'une série d'ouvrages de vulgarisation scientifique — sciences naturelles et techniques. Le dernier paru de la série est celui du professeur Lopochkine : *L'organisme au point de vue de la physique et de la chimie.* Elle annonce en outre une série de publications nouvelles.

J.-W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

E. Jäckh : *Kiderlen-Wächter*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 2 vol.

L'ouvrage de Jäckh sur **Kiderlen-Wächter** a pour base plusieurs milliers de lettres, notes et télégrammes émanant de ce diplomate et qu'il avait adressés, confiés ou légués à son amie Hélène Kypke, une pieuse Mecklembourgeoise qui était devenue sa maîtresse à l'âge de 38 ans. Le besoin d'épanchement dont Kiderlen fait preuve dans toute cette correspondance en augmente beaucoup la valeur comme source historique, et la verve

agressive et haineuse qui la caractérise en rend la lecture plus divertissante.

Alfred Kiderlen, né en 1852, entra en 1879 à l'Office des Affaires étrangères et servit ensuite successivement à Copenhague, Pétersbourg, Paris (1885-1886) et Constantinople. En 1888, sur la désignation de Bismarck, il accompagna Guillaume II dans ses voyages et y gagna la faveur du Kaiser « en l'amusant avec des histoires qu'il débitait en dialecte souabe». Quand Bismarck fut renvoyé, K... rompit tous rapports avec lui et passa, avec Holstein et Philippe von Eulenburg, pour former un triumvirat qui dirigeait les Affaires étrangères.

Les railleries du *Kladderadatsch* à ce sujet eurent pour conséquence un duel au pistolet de son directeur Polstorff avec Kiderlen. Polstorff fut blessé à l'épaule à la troisième balle. Longtemps après, on sut que le diplomate qui avait renseigné Polstorff était le conseiller de légation von Bothmer, qui se suicida le jour où on lui remit une lettre scellée et portant son adresse, que l'on avait trouvée dans les papiers de Polstorff après la mort de celui-ci.

K... n'avait pas de jaloux que dans le personnel diplomatique : dans l'entourage de l'Empereur, il était généralement détesté. Par médisance ou par calomnie (Kiderlen ne sut jamais comment), ses ennemis le firent exclure de la suite impériale en 1898, et le Kaiser déclara à ceux qui l'accompagnèrent cette année-là dans le Nord : « K... dans des lettres à Marschall, non seulement s'était moqué de moi, mais aussi de vous. » D'après Eulenburg, le contre-amiral von Senden-Bibran, pour en fournir la preuve, avait fait ouvrir la correspondance de K... par la police secrète.

K... fut alors envoyé comme ministre à Copenhague, puis (en 1900) à Bucarest. Il s'y fit l'écho des calomnies contre la future reine de Roumanie, en particulier au sujet des amusements auxquels on se livrait en dessus et en dessous de ses jardins suspendus (genre Robinson). Mais Guillaume II ne parut pas goûter ce genre de renseignements et annota : « Frivole, Kiderlen. » Ce dernier n'était d'ailleurs pas sous le charme de la beauté de la princesse et lui trouvait seulement « un joli petit minois ». Il resta 11 ans à Bucarest ; il y avait installé Hedwig Kypke à la légation comme gouvernante (*Haushaltungsvorsteherin*) et avait signalé cette nomination dans les formes au gouvernement roumain.

K... haïssait Bülow qu'il appelait « l'Anguille » et qu'il qualifiait de « faux jusqu'à la moelle », mais Bülow ne le lui rendait pas, et, en novembre 1908, il obtint de l'Empereur que K... fit l'intérim du secrétariat d'Etat aux Affaires étrangères pendant une maladie de Schœn. Le 7 novembre, K... commença à l'accomplir. L'interview de Guillaume II publiée par le *Daily Telegraph*, venait de provoquer l'indignation des Allemands, et compliquait la crise causée par l'affaire des déserteurs de Casablanca que Schœn, d'après Kiderlen, « avait engagée dans une voie absolument fausse ». Dès le 10, K... signa avec Cambon le protocole d'un compromis sur cette affaire ; il conclut ensuite avec lui un arrangement général sur le Maroc ; le gouvernement français lui offrit à cette occasion deux groupes en biscuit de Sèvres, qu'il déclara préférer de beaucoup à un haut grade dans la Légion d'honneur. Cependant les Serbes s'agitaient toujours et la Russie les appuyait. K... rédigea alors la fameuse note du 20 mars, où il était demandé à celle-ci (en termes très courtois, d'ailleurs) de répondre par oui ou par non à la question : acceptait-elle l'annulation de l'art. 25 du traité de Berlin ? En cas de réponse négative ou simplement conditionnelle, l'Allemagne se retirerait de la négociation et *laisserait les choses suivre leur cours* (c'est-à-dire laisserait l'Autriche envahir la Serbie et considérerait comme *casus belli* l'intervention de la Russie pour la défendre). La Russie céda à cette menace.

Quelque temps après, Schœn revint et K... retourna à Bucarest. Mais en juin 1910, Schœn, qui avait été trouvé « trop faible » dans le poste de secrétaire d'Etat, fut débarqué à l'ambassade de Paris, et Bülow demanda K... pour le remplacer. « Je vous l'accorde, répondit l'Empereur, mais je vous préviens que vous mettez un pou dans votre fourrure. » La nomination de K... fut d'ailleurs bien accueillie partout et Schlieffen déclara : « Nous allons enfin avoir une direction politique. » Quand, au commencement d'août, K... alla se présenter à Guillaume II à Swinemunde, le Kaiser « se donna visiblement de la peine pour effacer le passé ».

Un mois plus tard, Guillaume prouva que l'affaire du *Daily Telegraph* ne l'avait pas corrigé. Le texte du discours qu'il devait faire à Kœnigsberg avait été arrêté entre lui et Bethmann ; en le prononçant, il ajouta la fameuse phrase : « Me considérant comme l'instrument du Seigneur, je suis mon chemin sans me

préoccuper des opinions du jour. » Mais le sort de Bülow avait instruit K... « Je dis à Bethmann, écrivit-il le 9, qu'il fallait démissionner ou défendre l'Empereur. » Ils firent paraître dans la *Gazette de l'Allemagne du Nord* un article le défendant ; il réussit à arrêter les attaques qui avaient commencé. Au commencement de novembre suivant, l'entrevue de Guillaume II et de Nicolas à Potsdam constitua un autre succès. « Grey veut en démissionner », écrivit K...

K... entreprit alors de liquider l'affaire du Maroc. Sans doute par hostilité contre Bülow, il blâmait celui-ci de l'avoir entreprise (de là la remarque de Bülow : elle a permis Agadir). Quand le danger couru par la colonie européenne à Fez en mai 1911 nous força d'aller à son secours, Guillaume II voulut nous en empêcher, mais K... s'y opposa et fit paraître une note portant que l'Allemagne se réservait sa liberté d'action pour le cas où, contrairement à ce que nous avions annoncé, nous laisserions nos troupes à Fez. Pour le faire changer d'avis, Cambon, le 19 juin, à Kissingen, lui offrit de petites compensations (chemins de fer turcs, participations industrielles, représentation à la Commission de la dette turque), mais K... refusa et fit envoyer le *Panther* à Agadir (1er juillet). Le 9, Cambon revint trouver K... « avec une mine de cadavre », s'assit et refusa une cigarette. Un long silence suivit, puis, le dialogue suivant. Cambon commençant : « Eh bien? — Vous avez du neuf. — Vous avez à me dire quelque chose. — Non, mon cher ambassadeur. — Moi non plus. » Un long silence de nouveau. Finalement, Cambon renouvela ses offres de Kissingen, mais K... les déclara insuffisantes et annonça que, par des échanges et des cessions de territoires, l'Allemagne devait recevoir « la part du lion » au Congo.

La négociation traîna. Le 16 suivant, Treutler (représentant du secrétariat des Affaires étrangères) télégraphia qu'il avait été réveillé dans la nuit sur l'ordre de Guillaume II, que celui-ci voulait interrompre sa croisière en Scandinavie et informer ses alliés de la situation. « Il sera difficile de le décider à des actes paraissant conduire à la guerre », ajoutait Treutler. En réponse, K... résuma ainsi son point de vue :

Les négociations dureront longtemps ; les Français ont d'une part une grande peur de leur opinion publique ; d'autre part, ils sont dans cette situation favorable que, si le projet de compensation échoue, nous pou-

vons difficilement exiger quelque chose qui ne nous mette pas en conflit avec les autres puissances. Si nous demandons le *status quo ante*, nous devons aussi exiger l'évacuation de Casablanca, mais personne ne nous soutiendra. L'occupation du sud du Maroc nous mettrait non seulement en conflit avec la France, mais même avec l'Angleterre. Je ne sais pas d'ailleurs où nous prendrions les moyens de l'effectuer. Nous ne pouvons donc obtenir une compensation que par une négociation opiniâtre. C'est la seule solution où nous n'ayons pas à craindre d'ingérance étrangère.

Le soir, K... donna sa démission qu'il motiva ainsi :

Les Français ne nous feront une offre acceptable que s'ils sont convaincus que nous sommes résolus à l'extrême. Si nous ne le leur faisons pas croire, nous n'obtiendrons pas, en échange de notre retraite au Maroc, un équivalent qu'un homme d'Etat puisse défendre devant le peuple allemand. Nous devons demander tout le Congo français ; c'est la dernière occasion d'obtenir en Afrique quelque chose d'utile sans combattre... Nous devons aller jusqu'au Congo belge, afin d'en avoir notre part si on le partage et afin, tant qu'il existe, de communiquer par lui avec notre Est africain. Toute autre solution est pour nous une défaite que nous ne pouvons éviter que par de la fermeté. Je crois donc que, si les Français continuent à refuser, nous devons leur déclarer... qu'ils doivent fixer un terme pour l'évacuation du Maroc, y compris Casablanca. Sinon, nous les accuserons d'avoir violé le traité et nous en poursuivrons le maintien par tous les moyens... Je ne crois pas que les Français relèvent le gant.

La démission fut naturellement refusée par Bethmann, qui répondit le lendemain à l'Empereur que, le programme de K... ayant été approuvé à Corfou et Karlsruhe, il devait l'exécuter. Mais K... ne se contenta pas de cette intervention et renouvela sa démission le 19. Guillaume II dut lui télégraphier le 21 : « V. Exc. est autorisée à continuer les négociations de la façon ordonnée précédemment. » Un mois après, à Wilhelmshohe, K... tranquillisa l'Empereur et aussi l'Impératrice, « qui avait à son tour des accès *belliqueux* ».

En mars suivant, Guillaume eut de nouveau un accès de ce genre. On négociait avec l'Angleterre une limitation des armements maritimes. Peu satisfait du tour que prenait la négociation. il télégraphia le 5 à Bethmann de faire présenter à Londres le 6 au matin un mémorandum avertissant qu'un projet d'augmentation de l'armée et de la marine allait être publié ce soir-là, puis,

le 6, sans passer par l'intermédiaire de Bethmann, il télégraphia à Metternich (l'ambassadeur à Londres) :

De votre conversation avec Haldane ressort que les Anglais ont laissé tomber la négociation. Pour votre orientation, je reste sur cette base : maintien du projet de loi, avec seulement ralentissement des constructions. Les augmentations d'effectif ne doivent pas être discutées. Si l'Angleterre faisait passer ses vaisseaux de la Méditerranée dans la mer du Nord, ce serait considéré ici comme une menace de guerre et on y répondrait par une accentuation du projet de loi et (3e temps) par une mobilisation éventuelle.

Bethmann répondit aussitôt par une offre de démission qui ramena Guillaume à des sentiments plus raisonnables.

En octobre 1912, éclata la guerre balkanique. Jäckh voit dans l'action de K... à cette époque la preuve qu'il eût évité la guerre mondiale. Il est permis d'en douter. Dans un mémoire lu par K... au Bundesrat, il dit en effet :

Si pour un motif quelconque l'Autriche devait combattre afin de maintenir sa situation de grande puissance, nous devrions nous placer à ses côtés, afin de ne pas avoir ensuite à combattre seuls à côté d'une Autriche affaiblie.

C'est la doctrine qui a amené la catastrophe. La question est simplement de savoir si K... eût permis cette invasion de la Belgique qui nous a sauvés, mais il n'eut pas la possibilité de donner sa mesure dans cette occasion, car il mourut subitement à la fin de 1912.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914.

Thierry Sandre : *Le Purgatoire*, Edgar Malfère, 7, rue Delambre, à Amiens. — Eugène E. Lemercier : *Lettres d'un soldat*, Berger-Levrault. — A. Poidebard : *Au carrefour des routes de Perse*, G. Crès.

Un intéressant récit de captivité en Allemagne durant la guerre a été donné par M. Thierry Sandre et en somme confirme ce qui a été dit nombre de fois déjà de l'esprit systématique d'organisation, mais aussi de la malveillance *méthodique* et même de la méchanceté de l'Allemand. — M. Thierry Sandre, dans son récit intitulé **Le Purgatoire**, entre sans préambule dans le détail des faits. Pris sous Verdun (9 mars 1916) près du village de Douaumont, le lieutenant de chasseurs à pied Thierry Sandre,

encadré de deux soldats allemands, est dirigé vers l'arrière, parmi des tranchées et postes, à travers bois et ravins qu'occupent les troupes préparées pour l'attaque. On l'interroge et l'ennemi cherche en somme à savoir ce que peuvent être les effectifs des Français sous Verdun, — du reste sans en apprendre davantage. Les Allemands laissent entendre qu'ils seraient plutôt sympathiques à la France — n'ayant pu l'étrangler du premier coup — mais se révèlent hostiles à l'Angleterre, qui leur a barré la route alors qu'ils ne s'y attendaient nullement. Avec un groupe d'autres, le prisonnier est dirigé, — pédestrement — sur villes, bourgades ruinées et autres localités sur un parcours d'une quarantaine de kilomètres, pour arriver enfin à Rouvrois, malgré un temps horrible. A Rouvrois, on essaye encore de faire parler les prisonniers, mais inutilement.

Sur la route de Carrancy ils croisent des civils que l'ennemi fait travailler pour son compte, — durement — et dont l'un leur crie au passage : Ce n'est pas vrai, ils n'ont pas pris Verdun ! — L'auteur passe à Pierrepont où se produisent d'autres incidents. Le prisonnier arrive sur le Rhin dont il donne, rapidement crayonnée, l'impression caractéristique. En passant, il remarque l'emploi des femmes dans les services publics et surtout les chemins de fer où elles arborent des casquettes plus ou moins galonnées ; l'abus de la casquette galonnée est une maladie en Allemagne, où tout le monde est militarisé. Mais l'auteur constate l'extrême propreté des gares, des villages, etc., qui ont bien l'aspect donné par les illustrations classiques sur le pays. On arrive à Mayence, et c'est l'internement à la citadelle, « grande masse grise percée de toutes petites fenêtres et de meurtrières ».

D'autres prisonniers, que M. Thierry Sandre a rencontrés dans la cour, s'inquiètent anxieusement près des nouveaux venus du sort de Verdun. Il y a d'ailleurs dans la prison de Mayence des officiers des diverses nations en guerre avec les Boches, et l'auteur y doit rester un certain nombre de jours « en quarantaine », — en attendant son attribution à l'un des nombreux camps qui ont été disposés dans le pays. Ce dont nous a voulu parler le narrateur et bien mieux que de sa prison, c'est de la mentalité allemande, à laquelle il revient toujours et qu'il heurte depuis qu'il est en contact avec le pays. « L'Allemagne a toujours été une nation de proie », conclut-il après diverses réflexions, d'ailleurs parfai-

tement exactes ; « on ne change pas d'âme comme de chemise. C'est une camisole de force qu'il faudrait lui mettre, si nous voulons vivre et respirer librement. » Il n'est pas une brimade, au moins morale, qui ait été épargnée à nos officiers tombés par malchance entre leurs mains.

Des détails suivent sur la vie, la nourriture des prisonniers, auxquels on distribue, pour vingt-quatre heures, un morceau de pain grand comme le travers de la main ; mais c'est le pain des officiers allemands. A la forteresse de Mayence, il y avait pourtant quelques douceurs, du café le matin et un pot de marmelade pour la semaine. Mais les prisonniers devaient se débarbouiller tous dans la même cuvette de fer blanc — et l'un des officiers captifs raconte qu'il a vu ailleurs la soupe de riz et d'orge apportée dans un seau hygiénique plutôt délabré et qui notoirement « avait servi ». On n'allait aux « commodités » qu'à heure fixe dans le camp de Mayence, et le moment était annoncé par un soldat de garde qui retirait les verroux de la porte en glapissant : *Latrinen !* On profite un moment du passage aux bains des prisonniers pour soulager leurs vêtements de divers objets interdits (?) — et après leur retour on les oblige à revêtir des vêtements de nuit, qu'on leur fait payer d'ailleurs sur leur argent personnel. Ils peuvent ensuite acheter l'équivalent des objets qui leur ont été subtilisés, — mais en pacotille allemande. C'est la *bedide gommerce*, qui ne perd jamais ses droits. Il est cependant question un moment des camps de représailles où les Allemands se vengent par des mesures vexatoires des échecs qu'ils encaissent sur le front. Il est question aussi de la détresse de la population civile, qui semblait devenue quantité négligeable depuis la guerre. La haine, d'ailleurs, se portait surtout sur les Anglais, qui avaient interrompu le trafic maritime et amené la détresse du pays.

Entre temps, le récit fournit des détails sur la « Kantine », ou l'on vend — à bon prix — les choses les plus diverses.

Enfin M. Thierry Sandre quitte la prison, — *le saloir* comme on l'appelle — de Mayence, et il est dirigé sur le camp de Vohrenbach (1916). La nourriture dans le nouveau camp est assez mauvaise, et la cantine même se trouve supprimée. La relation donne de nombreux portraits des types rencontrés, — prisonniers et gardiens, parmi lesquels des Russes qui s'ivrognent abondamment

lorsqu'ils touchent leur solde ; elle indique du reste ce que peut valoir la solde d'un officier prisonnier avec les exigences des Boches : le prisonnier touchait 120 francs, réduits par le cours à la somme de 96 marks, sur lesquels on retenait 54 marks pour la nourriture, 7 mk. 50 pour le loyer (!), sommes auxquelles il faut ajouter une quinzaine de marks pour le blanchissage, pourboires aux ordonnances, entretien de la bibliothèque, etc. Mais pour les Russes, le récit indique en outre que nos anciens Alliés boivent de l'alcool à brûler, de l'eau de Cologne, — le tout sans grimaces(?).

Parmi les persécutions infligées aux prisonniers par les autorités allemandes, on peut noter la suppression des soins du dentiste. C'est le chapitre des représailles qui commençait. Il y eut quelques évasions que l'auteur raconte brièvement, mais ce n'est pas une de ses préoccupations principales. Il est question ensuite d'un séjour assez rapide à l'hôpital d'Offenburg (août 1916). Enfin, on nous cite diverses pièces de vers faites par les Allemands sur la pomme de terre — ce « tubercule » étant, avec la période de famine qu'il leur fallut traverser, le sujet de leurs constantes préoccupations.

La relation de M. Thierry Sandre s'arrête court du reste, après cet incident. Peut-être le volume publié aura-t-il une suite? Peut-être l'auteur a-t il tourné court, n'ayant plus rien à dire ? On peut le regretter, car son récit intéresse et ne manque pas de brio. Il permet encore de croire que le drame des camps de prisonniers en Allemagne ne fut pas toujours la tragédie, et qu'il y eut surtout, pour les Boches, un certain intérêt à traiter presque honorablement nos officiers captifs, alors qu'ils savaient entre nos mains un bon nombre des leurs.

La très belle préface que M. André Chevrillon a donnée aux **Lettres d'un soldat**, de M. Eugène E. Lemercier, devrait nous arrêter devant ce recueil épistolaire; l'auteur, qui est d'une famille d'artistes et artiste lui-même, est aussi un rêveur, épris des grands spectacles de la nature, de ses aspects toujours nouveaux, de ses beautés qui restent inégalées. Les tableaux successifs qu'il donne au cours de ses lettres, et surtout dès que s'organise la guerre de tranchées, reviennent toujours à ce thème favori, — la variété des paysages, la lumière de la lune, les plans successifs des plaines et de l'horizon, etc. Il eut tout le loisir d'observer et de noter ces choses pendant qu'il vécut sur le

front. Il fut porté disparu en 1915, et la famille nous donne ses lettres, — toutes brodées sur le même canevas, comme on rassemblerait quelques fleurettes séchées près du cadre où s'effacera doucement, après bien des mois, le portrait encore vivant d'un cher disparu.

A première vue, — et peut-être intentionnellement, car les ouvrages se rapportant à la guerre sont peu en faveur aujourd'hui, — le volume de M. A. Poidebard : **Au Carrefour des routes de Perse**, ne semble guère concerner cette rubrique. Il s'y rattache cependant, — il est facile de le constater dès qu'on en coupe des pages, — car il y est surtout parlé de l'expédition anglaise en Mésopotamie et au Caucase, que va rejoindre une mission française chargée d'établir le trajet possible d'une offensive de ce côté pour contrecarrer l'invasion turco-allemande, qui commença bientôt à traverser la Perse, ainsi que les visées de l'Allemagne sur les Indes, etc.

M. A. Poidebard, nommé en 1917 à la mission militaire du Caucase, fut chargé de donner la carte des voies de communication utilisables du golfe Persique à la mer Caspienne en vue d'une intervention projetée des nôtres dans ces parages... La débâcle russe avait permis en effet aux Turco-Allemands de reprendre le grand projet d'invasion vers l'Est et tout l'effort de l'Angleterre, qui occupait déjà la Palestine et la Mésopotamie, était de leur couper la route. Une expédition anglaise se dirigea vers le Caucase afin de les arrêter, cependant qu'on organisait des corps indigènes et qu'on encourageait la résistance arménienne contre les Ottomans. Les événements de 1917, — occupation de la Palestine, de Bagdad, révolte d'Arabie, etc., — l'auteur le constata en cours de route, à son passage en Egypte, écartaient temporairement la menace d'une poussée toujours vraisemblable des Turco-Allemands vers l'Asie Centrale. Aden, où l'auteur passe ensuite, avait été attaquée par les Turc en 1915, et ils parvinrent même à s'emparer des citernes. Il fallut envoyer des Indes une expédition qui parvint à rétablir le front à 9 milles en avant. Mais une des premières questions que M. A. Poidebard se trouve appelé à étudier dès son arrivée dans le golfe Persique, c'est celle du pétrole, qui a donné une valeur énorme à toute cette région, depuis les territoires de Van et Mossoul jusqu'à la mer. Il y a vingt ans, les seuls indices connus de l'existence des nappes de

pétrole étaient quelques puits creusés à la main par les indigènes; depuis, les sondages ont révélé l'existence du naphte en divers endroits et principalement du côté de la mer.

L'expédition britannique sur Bagdad, dont on a tant parlé dans le moment, avait deux buts : arrêter la poussée germano-turque sur la Perse et la route des Indes, et en même temps protéger l'exploitation de *l'Anglo-Persian-Oil*. L'Amirauté voulait d'ailleurs profiter des opérations pour occuper la région pétrolifère, les intérêts anglais ne perdant jamais leurs droits. L'auteur remonte cependant le Tigre, de Bassora à Bagdad, et donne d'intéressants détails sur la route. Les membres de la mission doivent gagner rapidement le Caucase et étudier le terrain entre le golfe Persique et la mer Caspienne. A Bassora se trouve toute l'organisation anglaise de l'expédition vers le haut pays et la base commerciale de la Mésopotamie. L'expédition parvient à Kout el-Amara et prend le train pour Bagdad.

On passe devant les vestiges de Ctésiphon, ancienne capitale des Parthes, avant d'arriver à la ville, dont l'auteur donne une intéressante description. C'est de là que M. A. Poidebard et son groupe partent pour le haut pays, d'ailleurs avec l'aide des Anglais qui sont en somme les premiers intéressés dans le projet de l'expédition.

Entre temps, on nous parle des Arméniens et de leurs tristes aventures durant ces dernières années. Les voyageurs cependant roulent sur la route de Perse; toutes les autres routes sont impraticables ou coupées par l'ennemi, qui s'apprêta à ce moment, — on l'apprend bientôt — à envahir le pays. L'expédition anglaise à ce moment tente de s'ouvrir la route de la mer Caspienne et de Bakou pour atteindre Tiflis. Le rôle de la mission française devient alors inutile et, sur les instructions de Paris, est renvoyée à des temps meilleurs; mais M. A. Poidebard reste attaché à l'état-major anglais et peut nous raconter la suite des événements. — C'est à ce moment que se produisit l'invasion, préparée de longue date, des Germano-Turcs qui devaient essayer d'atteindre les Indes. La paix faite avec les Russes, une armée allemande put se masser à Odessa et, avec le concours des Turcs, déborda du Caucase en route vers la Perse et le Turkestan. C'était le vieux projet d'attaquer les Anglais aux Indes qui avait repris corps après la débâcle russe et qui prenait une nouvelle route, celle

de Mésopotamie étant coupée par l'Angleterre. L'armée arménienne d'Erivan, écrasée et manquant de munitions, avait dû signer la paix de Batoum.

Le 30 mai 1918, les avant-postes turcs étaient à Tauris.

L'invasion avait commencé et se poursuivit méthodiquement; en septembre les forces anglaises avaient reculé, et l'ennemi arrivait sur le Kaflan Kouh. Les combats continuèrent et le 12 septembre l'attaque ennemie redoublait ; et tandis que survenait la prise de Bakou (12 septembre), les Germano-Turcs débouchaient en Perse, et la ligne de défense de l'armée anglaise était enfoncée. Le plan d'attaque allemand sur les Indes était près de se réaliser. Mais on apprenait à ce moment la nouvelle de la victoire des alliés sur le front de France. C'était la débâcle de l'Allemagne. L'armistice qu'elle dut solliciter arrêta de fait la marche de ses troupes en Asie. L'agression contre les Indes, dont elle rêvait depuis si longtemps, avait manqué.

Ce récit de M. A. Poidebard est suivi de deux chapitres où il donne de très précises indications sur « le carrefour du plateau d'Iran et les routes de Perse » et les routes d'Asie par le Caucase.

Un dernier chapitre apporte enfin des précisions nouvelles sur l'attaque allemande qui pouvait si bien changer la face des choses, car on peut dire — surtout pour l'Angleterre qui l'oublie un peu bien facilement — qu'il a été « moins cinq » pour elle, selon l'expression familière; et en appendice le volume raconte la suite des événements qui se sont déroulés dans le pays jusqu'en 1920. — L'ouvrage de M. A. Poidebard apporte d'ailleurs bien d'autres renseignements, et s'il apparaît peut-être un peu touffu avec l'abondance des faits qu'il relate et commente, il mérite d'être retenu et rangé parmi les ouvrages qui se rapportent aux faits de la grande guerre.

CHARLES MERKI.

VARIÉTÉS

Nietzsche et Mussolini. — Un journal américain, le *New York Times*, a récemment inséré un intéressant article, intitulé *La Base spirituelle du Fascisme* et dû à la plume du Dr Oscar Levy, le traducteur en langue anglaise des œuvres de Nietzsche. Voici les principaux extraits de cet article, qui rend compte d'une interview que M. Oscar Levy a prise à Mussolini.

Le Fascisme n'est pas un mouvement contre-révolutionnaire, comme celui qui eut lieu en 1815 après la disparition de Napoléon. Ce n'est pas une réaction des Blancs contre les Rouges. Ce n'est pas une Restauration (comme fut la Sainte-Alliance), mais quelque chose comme une révolution, une « profane » révolution du premier ordre.

Et, à ce titre, le Fascisme devait avoir et il a derrière lui une force spirituelle. Celle-ci toutefois se débat sous un grand désavantage : elle est inconnue du public en général. Elle semble même inexistante à ceux dont l'éducation a été faite par le dix-neuvième siècle. Par suite, le Fascisme est excessivement mal compris. La foule voit seulement ses actes extérieurs et les condamne, sans voir l'esprit qui les anime.

Nous savons tous que le Fascisme a un interprète de génie dans Benito Mussolini. On n'exagère pas en disant que tous ceux qui ont une oreille pour des accents nouveaux ont été pénétrés jusqu'au vif par les discours de cet homme. Il y avait dans ces discours ce qui manquait à tous les autres messages venus de hautes sommités : sobriété, lucidité, sincérité, noblesse. Au surplus, ils ont été atrocement mal interprétés. Et pire encore a été le destin des écrits de Mussolini, telles ses remarques aiguës sur son fameux compatriote Machiavel. Leur réception par un public vraiment sénile fut, à travers toute l'Europe, simplement déplorable...

Quand je fus, il y a quelques semaines, reçu en audience par le Signor Mussolini, il me dit avec franchise : « Je n'écrirai plus. Ils sont trop stupides. Ils ne comprennent pas un mot. »

« Mais il faut les faire capables de comprendre, Excellence », ai-je objecté. « Au moins, il faut essayer de les éclairer. » Mussolini ne fit que hausser les épaules.

Mais je suis encore de cette opinion que le peuple doit être mis à même de comprendre. J'essayerai donc d'expliquer que le Fascisme n'est pas une foi de brute, pas même une foi utilitaire, mais une foi inspirée par un idéal vraiment élevé, un idéal qui n'a que ce désavantage d'être nouveau.

Je sais toutefois que la nature et l'origine de cet idéal ne sont pas tout à fait clairs. J'ai lu par exemple dans des écrits fascistes que leur inspiration était tirée de Hobbes et de Maistre. Je demande à en douter. Mais ce que pensent les soldats de ce mouvement n'importe pas beaucoup. Le Fascisme, plus que tout autre mouvement, est celui d'un homme : Benito Mussolini.

« Dans la lettre que vous m'avez écrite, me dit Mussolini au cours de l'audience, vous avez fait allusion à la couleur nietzschéenne de mes discours et de mes écrits. Vous avez tout à fait raison en supposant que j'ai été influencé par Nietzsche. Voici quinze ans, quand j'étais un

jeune homme expulsé d'un canton suisse à l'autre, je vins à lire ses livres. Je les ai lus sans exception. Ils firent sur moi l'impression la plus profonde. Ils m'ont guéri de mon socialisme. Ils ont ouvert mes yeux sur le jargon hypocrite des hommes d'Etat, qui parlent du « consentement des gouvernés », et sur la valeur intrinsèque de choses telles que le Parlement et le Suffrage universel. Je fus profondément impressionné aussi par l'étonnant précepte de Nietzsche : *Vivez dangereusement*. C'est ainsi que j'ai vécu, j'imagine... »

Mussolini sourit. Venant de son visage grave aux traits durs, c'était un sourire extraordinaire. Ainsi le soleil transparaît derrière d'épais nuages et, par ce contraste, réjouit doublement le spectateur.

« Je désirerais, Excellence, que le peuple pût entendre ce que vous dites. Malheureusement, il n'y a pas de témoin de notre conversation. Contrairement à la coutume de tous les autres ministres et présidents de ce monde, vous avez même renvoyé votre secrétaire. »

Mussolini haussa encore les épaules, comme pour dire : Bah ! Je ne suis pas un homme précautionneux comme les autres.

J'insistai encore.

« Ils devraient entendre vos paroles. Hors de l'Italie, je suis sûr de cela, le Fascisme est totalement incompris. La foule ne soupçonne pas seulement la nouveauté de ce mouvement. Elle le compare même au Ku Klux Klan de l'Amérique du Nord. Et les réactionnaires allemands vous réclament comme un parent. »

« Je sais, je sais, — la bande de Hitler, Wulle et Ludendorff. Un d'eux, j'oublie lequel, est même venu me demander de le recevoir. J'ai refusé, naturellement, d'avoir rien à faire avec eux. Est-il possible d'être méconnu ainsi ? »

« Toute chose est possible aujourd'hui », murmurais-je à moi-même, en m'en retournant de cet imposant palais Chigi, et en traversant la bruyante Piazza Colonna...

Comme la guerre venait de finir, mon ami Georg Brandes, de Copenhague, m'écrivit une lettre où il me disait : « A présent, la Révolution éclatera partout, et avant tout en Italie, où elle partira de Milan. » Le Sage du Nord avait, comme de coutume, raison dans sa prophétie. La révolution a éclaté en Italie, et d'abord à Milan. Mais pour une fois, elle a trouvé un homme qui a manœuvré, non pour la supprimer, mais pour la diriger. Cet homme avait été un ardent socialiste lui-même... — un homme qui avait eu à gagner une victoire sur ses plus chers principes, avant de la gagner sur ses frères aveugles. Seul un Saul pouvait devenir un Paul, et seul un socialiste converti le premier homme d'Etat nietzschéen.

... Le peuple ne comprend pas que le Fascisme, tout comme le Bolchevisme, est basé sur des idées. Et il ne comprend pas que les idées

doivent être combattues par des idées, et que par suite le seul antidote contre le Bolchevisme est le Fascisme.

Mais le Fascisme n'est pas seulement un antidote, c'est aussi un remède contre le Bolchevisme ; car le Bolchevisme n'est pas tant une foi révolutionnaire qu'une foi réactionnaire. Le Bolchevisme veut reculer l'horloge jusqu'aux vieux principes de la Révolution française : il se dresse même effrontément en défenseur des Idéals de Liberté, Fraternité, Egalité. Ces idéals cependant ont dépéri, sont devenus des Idoles, aussi bonnes que les morts. C'est au nouveau mouvement fasciste à les enterrer tout à fait, à élever à leur place d'autres idéals, des aspirations vivantes pour le progrès et la direction du genre humain.

Ce qui donne à l'article de M. Levy une valeur particulière, c'est que l'interview qu'il relate et les commentaires dont celle-ci est accompagnée ont reçu l'approbation de Mussolini lui-même, par l'intermédiaire de l'ambassade d'Italie.

LOUIS MANDIN.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Eugène Chartraire : *Le Trésor de la cathédrale de Sens*. Avec des illust. ; Laurens. » »

Gustave Macon : *Chantilly*, le château, le parc, les écuries. Avec des illust. ; Laurens. » »

Art

Louis Bréhier : *L'Art byzantin*. Avec de nomb. illust. ; Laurens. 12 »

Elie Faure : *Histoire de l'art. L'art antique. L'art médiéval. L'art renaissant. L'art moderne*. Avec de nomb. illust. ; Crès, 4 vol., chaque vol. 30 »

Albert Joliet et Fernand Mercier : *Le musée de Dijon*. Avec des illust. ; Laurens. 3 »

Éducation

X... : *Poésies pour les enfants* ; Bulletin corporatif du Rhône. 3 »

Finance

Yvan Bell : *Le Cambisme* ; Gauthier-Villars. » »

L. Cabrero : *La misère des nations* ; Berger-Levrault. 10 »

Héraldique

Jean de Bonnefon : *Pierre de Ronsard, gentilhomme du Danube, aumônier du roi, Poète de France* ; Soc. d'éditions, 32, rue de Vaugirard. » »

Histoire

La Révolution française. Encyclopédie par l'image ; Hachette. 2 50

Henri Sée : *La vie économique et les classes sociales en France au XVIII*e *siècle* ; Alcan. 15 »

Littérature

Alex. Baillot : *Emile Zola, l'homme, le penseur, le critique* ; Soc. franç. d'impr. et de librairie. 8 »

Charles Derennes : *Emile et les autres* (Le Bestiaire sentimental) ; Albin Michel. 7 50

Pierre Dominique : *Quatre hommes entre vingt : Montherlant, Morand, Cocteau, Drieu la Rochelle* ; le Divan. » »

Paul-Victor Duchemin : *Mademoiselle de Sombreuil, l'héroïne au verre de sang, 1767-1823*. Avec des illust. ; Perrin. 12 »

Pierre Dufay : *Celui dont on ne parle pas : Eugène Hugo, sa vie, sa folie, ses œuvres*. Lettres et documents inédits ou peu connus ; Fort. 15 »

D.-O. Evans : *Le drame moderne à l'époque romantique* ; Libr. J. Budry. 25 »

Henry Gervex : *Souvenirs*, recueillis par Jules Bertault ; Flammarion. 7 50

Gaston Gros : *Monsieur Théophile Boudru, philosophe*, propos sur l'amour, le mariage et plusieurs autres sujets considérables ; Baudinière. 10 »

Pierre Guilloux : *Les plus belles pages d'Ernest Hello*. Avec un portrait d'Ernest Hello ; Perrin. 7 »

Horace : *Œuvres*, texte latin, avec un commentaire critique et explicatif, par F. Plessis, P. Lejay et E. Galletier. *Odes, Epodes et Chant séculaire*, publiés par Frédéric Plessis ; Hachette. 35 »

Paul Laumonier : *Ronsard et sa province*, anthologie régionale avec introduction, notes et illustrations ; Presses universitaires de France. 15 »

Frédéric Lefèvre : *Une heure avec...* 2e série ; Nouv. Revue franc. 7 50

Prince de Ligne : *Poésies dites et inédites*, publiées par Ernest de Ganay et Charles-Adolphe Cantacuzène ; Naërt. » »

Mario Meunier : *La Légende dorée des Dieux et des Héros*, nouvelle mythologie classique ; Libr. de France. 10 »

Albert Noblet : *La poésie lyrique en France des origines à 1914*, avec un essai de bibliographie ; Dent. 32 »

Paul Perrier : *Artiste ou philosophe*, étude sur le rôle opposé de l'art et de la philosophie dans la civilisation ; Champion. » »

Camille Poupeye : *Les dramaturges exotiques*. Préface de M. Lugné Poe ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 6 »

La Queste du Saint Graal, translatée des manuscrits du XIIe siècle, par Albert Pauphilet ; la Sirène (Crès). 20 »

Gabrielle Réval : *La chaîne des dames* ; Crès. » »

Jean Sigaux : *Vérités bonnes à dire, précédées ou suivies de quelques autres* ; Jouve. 5 »

Léon Treich : *Almanach des lettres françaises. 1re année, 1924 : avril, mai, juin* ; Crès. 15 »

Tristan Tzara : *7 manifestes dada* ; S. n. d'édit. » »

T. de Visan : *En regardant passer les vaches* ; la Pensée française. 9 50

Henri de Ziegler : *La corne d'Amalthée*, à propos du quatrième centenaire de la naissance de Ronsard ; Imp. La Concorde, Lausanne. » »

Musique

G. Urbain : *Le tombeau d'Aristoxène*, essai sur la musique ; Doin. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Dr Antoine : *Au village pendant la guerre* ; Revue mondiale. 6 75

Philosophie

Dr Armand Elysée : *La loi de filiation des êtres* ; Bibl. de philosophie physique et humaine, Lourmarin (Vaucluse). » »

W. Heinrich : *Travaux du laboratoire de psychologie expérimentale de l'Université de Cracovie* ; Alcan. 25 »

Noël Vesper : *Le sens et l'esprit de la terre* ; Bibl. de philosophie physique et humaine, Lourmarin (Vaucluse). » »

Poésie

Camille Arnot : *Souffles et frissons* ; Chiberre. 4 50
Frédéric Burr-Reynaud : *Ascensions* ; Revue mondiale. 5 »
Louis Cappy : *Sous les clairs oliviers et les sombres sapins*. Bois gravés de F. Cappati ; L'Aloès, Nice. » »
L.-Charles Baudouin : *La jeunesse éternelle*. Avec 6 bois gravés de Geneviève Rostan ; Images de Paris. 5 »
Charles-Théophile Féret : *Le verger des mœurs et des satyres bouquins* ; Rey. » »
Guy de La Braye : *Le Val du Loir* ; les Gémeaux. 4 »
A. Letellier-Leclerc : *La table d' meraude* ; les Gémeaux. 6 »
Albert Mockel : *La flamme immortelle*. (La tragédie sentimentale) ; Renaissance du Livre. 7 50
Henri Mugnier : *Le baptême sous la ligne* ; Edit. Monguet, Genève. 2 50
Jean Reboul : *Poésies inédites*. Avec une étude sur Jean Reboul par C. Pitollet ; Fabre, Nîmes. » »
Emma de Rienzi : *La Magdaléenne*, oème en 5 épisodes ; Lequesne. 12 »
Jean Venettis : *Rythmes et Rumeurs*; Libr. Véteau. 5 »
René Violaines : *La route de mémoire*; Edit. du Centaure, Bordeaux. » »

Questions coloniales

Général Mangin : *Regards sur la France d'Afrique*. Avec 4 cartes ; Plon. » »

Questions médicales

Dr G. de Parrel et Mme Georges Lamarque : *Les sourds-muets*. Préface de M. Dautresme : Presses universitaires de France. 35 »
Serge Voronoff : *Greffe animale*, applications utilitaires au cheptel ; Doin. » »

Roman

Paul Adam : *Dieu*. Préface de Jean Royère ; Messein. 7 »
L'auteur de *Lydie* : *Hermione ou l'absence ni le temps*; Chiberre. 6 75
Albert Autin : *Agathe*, scène de la vie normande ; Delpeuch. 7 »
Auguste Bailly : *Naples au aiser de feu* ; Fayard 7 50
René Béhaine : *La conquête de la vie*. Frontispice de Roger Grillon ; Grasset. 7 50
André Berge : *Le crépuscule de M. Dargent* ; Cahiers du mois. 7 »
Suzanne de Callias : *Lucienne et Reinette* ; Fasquelle. 7 50
Maurice Casteels : *Sander Meykamp* ; L'Equerre, Bruxelles. 4 50
André Daverne : *Lucienne Laudas* ; Edit. de la Vraie France. 7 50
Georges Duhamel : *Le Prince Jaffar* ; Mercure de France. 7 50
René Dumesnil : *Quatre histoires couleur des saisons*. Illust. de A. Guindet ; Libr. de France. 7 »
Renée Dunan : *Le prix Lacombyne*. Illustré par J. Oberlé ; Mornay. 7 50
Fernand Fleuret : *Les derniers plaisirs*, histoire espagnole ; Nouv. Revue franç. 7 50
Georges Girard : *Les vainqueurs* ; Nouv. Revue franç. 7 50
Georges Guy-Grand : *Mademoiselle Lumière* ; Plon. » »
J. Joseph-Renaud : *La valse d'or* ; Fasquelle. 7 50
Edouard de Keyser : *Les diamants de Murat* ; Kemplen. 7 50
Edouard de Keyser : *Quand l'amour a passé* ; Albin Michel. 7 50
Suzanne Lacascade : *Claire-Solange, âme africaine* ; Figuière. 7 »
Marie Laparcerie : *Femme d'aujourd'hui* ; Flammarion. 7 50
Yvon Lapaquellerie : *Sept pécheresses, l'Hymen et Barbe-bleue* ; Calmann-Lévy. 6 75
Yves Le Febvre : *La terre des prêtres* ; La Pensée française. 7 50
Raoul Leguy : *La disgrâce de l'échalas* ; Figuière. 6 75
Pierre Lhande : *Les lauriers coupés* ; Plon. 7 50
Victor Mardrus : *Omrooulskays ou l'homme à la poigne d'acier* ; La Pensée française. 6 75
Camille Mauclair : *Le soleil des morts* ; Ollendorff. 7 »
Max Picard : *Le dernier homme*, traduit de l'allemand par Piet Heuvelmans. Préface de Franz Hellens ; Vandenberg. 7 »
Marcel Prévost : *Missette* ; Baudinière. 2 50

Rachilde : *L'heure sexuelle* (texte remanié). Gravures de J.-C. Berlandina ; Baudinière. 2 50

André Reuze : *La Vénus d'Asnières ou dans les Ruines de Paris ;* Fayard. 7 50

Saint-Marcet : *La Zone dangereuse;* Grasset. 7 50

Jean-Toussaint Samat : *Camard gardian ;* Edit. de France. 7 50

Pierre Sichel : *Une création du monde de nos jours ;* S. n. d'édit. » »

Gaston Soulé : *La fille tendre* ; Albin Michel. 3 75

Christian de Thracy : *Marquis et marquise* ; les Gémeaux. 8 »

Pierre Vlasto : *A l'ombre du figuier*, contes traduits du néo-grec par Eugène Clément. Préface de Louis Roussel ; Chiberre. 6 75

H.-G. Wells : *Le nouveau Machiavel*, traduit de l'anglais par Madeleine Rolland ; Albin Michel, 2 vol. 15 »

Stewart Edward White : *La longue traversée*, traduit de l'anglais par Léon Bocquet; Albin Michel. 3 75

Sciences

Jean Varin d'Ainvelle : *L'origine tourbillonnaire de l'atome et ses conséquences ;* Gauthier-Villars. » »

Sociologie

L. Barbedette : *La cité fraternelle* ; Imp. Pattegay, Luxeuil. » »

L. Garriguet : *Manuel de sociologie et d'économie sociale* ; Bloud et Gay. 24

Paul Louis : *Le syndicalisme français d'Amiens à Saint-Etienne, 1906 1922*; Alcan. 10 »

Théâtre

Robert d'Humières : *Théâtre, II* : Pièces orientales : *L'Etendard cramoisi. L'Amour de Késa. La nuit du Taj. Scénarios et livrets* ; Mercure de France. 15 »

Varia

F.-Jean Desthieux : *Scandales et crimes sociaux*, Assistance publique, prostitution, démence, etc. ; La Pensée française. 6 75

Voyages

Charles Dielh : *Constantinople*. Avec de nomb. illust. ; Laurens. 12 »

Eugène Pépin : *Chinon*. Avec des illust. ; Laurens. 4 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Anatole France. — Anatole France : une reconnaissance et un désaveu. — Anatole France et les quais. — Les débuts d'Anatole France dans la critique. — Louis Ménard copié par Anatole France. — Mot d'enfant. — Les premières éditions de Verlaine. — La trop belle histoire napolitaine des manuscrits de Tite-Live — Qui était Colombine ? — Louis Morel-Retz. — Fathalla Sayeghir, « menteur fieffé et faussaire impudent ». — Guillaume II voulait un château. — La tombe de Balzac. — Une lettre de M. Henry Bordeaux. — Toujours la « Circé du Désert ». — Les Petites Alliées. — Du mot « Poule », de ses variations et d'un ancien usage qu'en fit Shakespeare. — Les belles citations. — Erratum. — Publications du « Mercure de France ».

Mort d'Anatole France. — Après une agonie qui a duré près de quinze jours, Anatole France est mort, le dimanche 12 octobre, à la Béchellerie.

Depuis le vendredi précédent il ne reprenait connaissance que par instants : il murmurait le nom de sa mère et disait à ses parents : « Je me meurs. » Il est entré dans le coma dimanche matin à 6 heures. Son agonie fut douloureuse et, notamment pendant les dernières heures, donna l'impression d'une lutte de sa robuste constitution contre la mort. Il s'est éteint à 11 h. 26' alors que Mme France, le docteur Mignon et deux infirmiers se trouvaient à son chevet.

Anatole France était né le 16 avril 1844, d'un père angevin, François-Noël Thibault, libraire, et d'une mère brugeoise, Antoinette Thibault, née Gallas.

Son père, le père France comme on l'appelait familièrement (la boutique avait pour enseigne « Librairie de France »), occupait alors, 19, quai Malaquais, une boutique très fréquentée des amateurs.

« France, dit Goncourt, dans son *Journal*, fut le dernier libraire à chaise et la boutique où il y avait un peu de perte de temps entre les affaires. »

De cette boutique, située sur les quais de la Seine, entre l'Institut de France et la maison où mourut Voltaire, le décor qui s'offrait aux yeux de l'enfant se trouvait être celui qui pouvait le mieux accentuer ses jeunes dons.

Décor double : côté cour, la librairie paternelle ; côté jardin, les quais, a écrit M. Georges-Armand Masson. Ici, le spectacle majestueux de la pensée ; là, le déroulement de la vie, d'une vie demeurée paisible, ordonnée et comme provinciale au milieu de l'agitation sans cesse croissante de la grande ville. Parmi les livres, il connut que « l'homme est né pour comprendre » ; mais le lumineux cliquetis des feuilles, le va-et-vient des belles promeneuses, la flânerie du fleuve lui apprirent la volupté de vivre, de regarder autour de soi, de « respirer le jour »...

Le tout premier ouvrage imprimé d'Anatole France est une brochure, in-8 de neuf pages, consacrée à la *Légende de sainte Radegonde, reine de France*; cette composition, couronnée, en 1859, par un jury composé des meilleurs élèves du collège Stanislas, où le jeune Anatole Thibault (il avait alors 15 ans) faisait ses études, avait été reproduite, en une dizaine d'exemplaires autographiés par les soins du grand-père maternel du lauréat.

Ses véritables débuts littéraires s'associent à l'histoire du Parnasse ; il collabora, en 1867, à une *Gazette rimée*, petite revue publiée chez Lemerre et que ses attaques contre le régime impérial firent disparaître; dirigea, avec Louis-Xavier de Ricard (1868), une *Encyclopédie de la Révolution* ; fréquenta chez Nina de Villard et, lecteur chez Lemerre, rédigea, pour cette maison, un grand nombre d'études, préfaces et notices littéraires destinées à des réimpressions de classiques. Il fut, dans le même temps, attaché à la bibliothèque du Sénat, lorsque Leconte de Lisle en était le bibliothécaire.

De cette époque datent ses premiers poèmes que, plus tard, le *Petit Bottin des Lettres et des Arts* (1888), jugea en cette seule phrase : « Délicats, mais peut-être fastidieux, ces nobles vers ».

Appréciation d'une sévérité excessive à laquelle Anatole France lui-même n'était pourtant pas loin de se rallier quand il déclarait à M. Gsell :

— J'ai écrit des vers. Pourtant, je ne suis pas poète. Je ne pense pas en vers, mais en prose, et je convertis ma prose en vers. Les vrais poètes pensent directement en vers. C'est le signe.

Par contre, la perfection de sa prose, sa sensibilité érudite, la clarté de sa pensée, le charme de sa mélodieuse ironie n'ont jamais été sérieusement contestés. Et une liste chronologique, même sommaire, de ses principales œuvres montre mieux que tout commentaire la place considérable tenue par Anatole France dans la pensée contemporaine de son pays.

1859. *La Légende de sainte Radegonde.* — 1868. *Alfred de Vigny.* — 1873. *Les Poèmes dorés.* — 1876. *Les Noces corinthiennes.* — 1879. *Lucile de Chateaubriand. Jocaste et le Chat maigre.* — 1880. *Bernard Palissy.* — 1881. *Le Crime de Sylvestre Bonnard.* — 1882. *Les Désirs de Jean Servien.* — 1883. *Abeille.* — 1885. *Le livre de mon ami.* — 1887. *Nos enfants.* — 1889. *Balthazar.* — 1891. *Thaïs.* — 1888-1892. *La Vie littéraire.* — 1892. *L'étui de nacre.* — 1893. *L'Elvire de Lamartine. Les Opinions de Jérôme Coignard. La Rôtisserie de la reine Pédauque.* — 1894. *Le Lys rouge.* — 1895. *Le Jardin d'Epicure. Le puits de Sainte-Claire.* — 1897. *L'Orme du Mail. Le Mannequin d'osier.* — 1899. *Pierre Nozière. L'Anneau d'Améthyste.* — 1900. *Jean Gutenberg. Clio.* — 1901. *L'affaire Crainquebille. M. Bergeret à Paris.* — 1902. *Le Procurateur de Judée.* — 1903. *Histoire comique.* — 1904. *Le Parti noir. L'Eglise et la République.* — 1905. *Sur la pierre blanche.* — 1906. *Vers les temps meilleurs.* — 1908. *Les contes de Jacques Tournebroche. L'Ile des Pingouins. Vie de Jeanne d'Arc* (tomes I et II). — 1909. *Les Sept Femmes de Barbe-Bleue.* — 1910. *Vie de Jeanne d'Arc* (tomes III et IV). — 1912. *Les Dieux ont soif. La Comédie de celui qui épousa une femme muette.* — 1913. *Le Génie latin. La Révolte des Anges.* — 1915. *Sur la voie glorieuse.* — 1916. *Ce que disent nos morts.* — 1918. *Le petit Pierre.* — 1922. *La Vie en fleur.*

Depuis l'affaire Dreyfus, c'est-à-dire dans les vingt-cinq dernières années de sa vie, la curiosité d'Anatole France s'attacha à la politique de gauche, puis d'extrême gauche. Il adhéra au parti socialiste, puis au communisme.

Membre de l'Académie Française depuis 1896, il n'assistait plus que très rarement aux travaux de cette compagnie qu'il considérait comme

une « institution dont les jours sont comptés, ainsi que ceux de la plupart de nos institutions ».

Lorsque lui fut attribué, en 1921, le prix Nobel de littérature, il annonça son intention d'écrire contre la guerre un grand ouvrage (qu'il laisse inachevé) sous une forme allégorique comme *l'Ile des Pingouins*.

— Je voudrais, dit-il alors, tuer des mensonges sans blesser les hommes.

Dans cette seule phrase, qui dépasse, semble-t-il, le plan du livre qu'il méditait, on reconnaît la pensée profonde de ce grand artiste et la source même de son inspiration.

Quant à ses sources littéraires, elles ont fait l'objet de trop d'études savantes pour qu'il y ait à y revenir. Que ne réunit-on les différentes études publiées depuis vingt ans sur les sources d'Anatole France ! Ce recueil constituerait comme un cours de science littéraire. Et professé par quel maître !

Un de ces maîtres qui, suivant le mot appliqué par Remy de Gourmont à La Fontaine, ne créent pas, mais achèvent. — L. DX.

§

Anatole France : une reconnaissance et un désaveu. — Publié dans la *Nouvelle Revue* en 1880, *Le Crime de Sylvestre Bonnard* (une omission fit, sur la première couverture bleue, omettre le sous titre de « Membre de l'Institut »), parut en 1861, chez Calmann-Lévy (typ. Unsinger). Le volume, comme les éditions postérieures, qu'elles aient été imprimées par la maison Chaix ou par l'imprimerie de Lagny, contenait 324 pages, plus un verso blanc et un folio non chiffré pour la table.

Pierre Dauze, lorsqu'il fit composer par l'imprimerie Capiaumont et C[ie] *Le Stratagème*, « Nouvelle tirée des Mémoires inédits de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut », comptait, sans doute, le joindre à quelques rares exemplaires de l'édition originale, car, « portant le bon à tirer d'Anatole France et quelques corrections autographes », les épreuves qui figurèrent à sa vente de 1914 étaient paginées de 325 à 340, formant suite, par conséquent, à l'édition Lévy.

Toutefois, ce projet fut abandonné et, publiée à part, la nouvelle forma une plaquette in-12, de 18 pages, antidatée de quatre ans, car le titre portait la date de 1880, antérieure même à l'apparition du *Crime de Sylvestre Bonnard* en librairie.

Suivant le *Trésor du Bibliophile* de M. L. Carteret, auquel ces renseignements sont empruntés, cette plaquette aurait été tirée à 25 exemplaires, savoir :

1 exemplaire sur peau de vélin ;

3 exemplaires sur papier de Chine ;
4 — — impérial du Japon ;
17 — — de Hollande.

Des exemplaires de passe, non numérotés, grossirent apparemment ce tirage restreint, car deux d'entre eux, l'un sur chine, l'autre sur papier ordinaire, figurèrent à la vente Dauze des 28-31 janvier 1918.

L'exemplaire sur hollande de Pierre Dauze, qui va, à nouveau, passer prochainement en vente, portait, sur le faux titre, cet *ex dono* manuscrit :

à Pierre Dauze, le terrible bibliophile, cette bagatelle par lui découverte, sans rancune.

ANATOLE FRANCE.

Bon à tirer et envoi, on ne saurait douter de l'authenticité de cette nouvelle.

Par contre, à la vente Richtemberger, en 1921, une plaquette in-12, de 32 pages, publiée en 1903 par Eug. Amar et tirée à cent exemplaires, portait ce titre : *Un chapitre inédit de la vie de M. Bergeret, par Anatole France*.

L'exemplaire, relié en cuir de Russie, fut adjugé 205 francs, et de même que Victor Hugo avait désavoué sur un exemplaire qui lui avait été soumis la paternité du *Christ au Vatican*, Anatole France, sur le feuillet de garde, notifia ce désaveu ;

Mon cher Richten,
Vous pouvez affirmer que ceci n'est pas de moi.

ANATOLE FRANCE.

Stratagème et supercherie, deux plaquettes que les petits-neveux de M. Bergeret n'auront guère chance de trouver dans la boîte des étalagistes des quais. — P. D.

§

Anatole France et les quais. — Tout pareil à Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut, Anatole France aimait les quais de Paris, sur les parapets desquels s'étalent les vieux bouquins. Dans la *Boîte à deux sous* que la *Revue illustrée* publia naguère, avec un dessin de Daniel Vierge, il a fait leur éloge, tracé leur histoire, décrit des types, conté des anecdotes et exprimé en ces termes la gratitude qu'il leur avait vouée :

Si j'ai jamais goûté l'éclatante douceur d'être né dans la ville des pensées généreuses, c'est en me promenant sur ces quais où, du Palais Bourbon à Notre-Dame, on entend les pierres conter la plus belle des aventures humaines, l'histoire de la France ancienne et de la France moderne. On y voit le Louvre ciselé comme un joyau ; on y voit des arbres, des livres ; on y respire sous un ciel aimable, avec les souvenirs des âges, la douceur et la noblesse

de vivre. C'est là qu'il est facile de réconcilier le passé avec le présent et d'unir, dans une tendresse filiale, la Gaule chrétienne à la France démocratique. C'est là qu'on sent mieux qu'ailleurs les travaux des générations, le progrès des âges, la continuité d'un peuple, la sainteté du travail accompli par les aïeux à qui nous devons la liberté et les studieux loisirs. C'est là que j'ai senti pour mon pays le plus tendre et le plus ingénieux amour. Mais toute cette gloire et toute cette force perdraient couronne et créneaux si les boîtes des bouquinistes étaient retranchées des parapets. Est-il possible que le baron Haussmann ait un jour songé à dépouiller nos quais de leur doux honneur et à chasser les vieux livres des bords de la Seine? Le grand préfet était-il à ce point l'ennemi des traditions doctes et pittoresques? Nous priver de cette joie de trouver au hasard d'une promenade les lettres, les arts, les sciences, en plein vent, quel crime!

§

Les débuts d'Anatole France dans la critique. — Chargé en 1870 par le *Bibliophile français* de rendre compte des livres du mois, le futur auteur de la *Vie Littéraire* commençait son premier article (1er juin) par cette profession de foi qui traçait tout un programme :

Nous ne pensons pas qu'une revue des livres du mois puisse être autre chose qu'une causerie tenue avec le ton qu'exigent les sujets, mais dégagée de tout système et de toute théorie. Un travail de ce genre gagnera, ce nous semble, en charme et en sincérité à exprimer les idées et les impressions par le menu, à l'aventure, sans lien esthétique apparent. Si la critique a une manière de voir, bonne ou mauvaise, qui lui soit propre, le sentiment général se dégagera de soi-même, sans qu'il soit besoin de formules. Pour nous, qui savons bien que l'attention qui pourra s'attacher à ce que nous écrivons sera due à la matière que nous traiterons plutôt qu'à la façon dont cette matière aura été traitée, nous aurons grand soin de ne présenter à nos lecteurs que des livres dignes de leur intérêt.

Au reste, nous croyons que cet intérêt s'étend sur tout le domaine des lettres et des arts. En ces temps-ci, où les littérateurs sont volontiers plastiques et les artistes parfois très littéraires, il n'y a plus guère de cloisons entre les arts, et un critique, pour bien parler des livres, doit fréquenter les musées presque autant que les bibliothèques. Nous passerons donc, à l'occasion, de l'histoire aux beaux-arts et des beaux-arts à la poésie... Nous ne nous interdirons point les vieux auteurs, quand une nouvelle édition nous permettra de les présenter de nouveau et à propos aux bibliophiles...

Anatole France, qui prenait alors son rôle de critique bien plus au sérieux qu'il ne le fit plus tard, tint scrupuleusement sa promesse et analysa les livres sans parler de lui-même.

§

Louis Ménard copié par Anatole France. — Anatole France, ce butineur insigne de livres, n'a pas seulement emprunté à Louis Mé-

nard la Légende de Saint-Hilarion, dont il s'inspira pour écrire sa *Thaïs*, il a utilisé également ce passage de l'*Origine des insectes, tradition rabbiniqe* (1), où Satan dit à Dieu :

Pour l'âme, la jeunesse est le meilleur temps de la vie ; la seconde moitié de son existence se passe en stériles regrets. Moi j'ai placé le boneur au terme de la vie, pour en faire la récompense du travail ; qand la chenille est devenue papillon, èle s'envole dans un rayon de soleil, sans autre souci qe de jouir et d'aimer. Et je n'ai pas borné le plaisir à un instant rapide, je ne l'ai pas mesuré d'une main avare comme tu l'as fait pour l'ome.

On retrouve cette pensée sous la forme suivante dans le *Jardin d'Epicure* :

Certains insectes ont, dans leur dernière métamorphose, des ailes et pas d'estomac. Ils ne renaissent sous cette forme épuisée que pour aimer une heure et mourir.

Si j'étais un dieu, ou plutôt un démiurge... ce sont ces insectes que j'aurais pris pour modèles de l'homme. J'aurais voulu que, comme eux, l'homme accomplît d'abord, à l'état de larve, les travaux dégoûtants par lesquels il se nourrit. En cette phase, il n'y aurait point eu de sexes, et la faim n'aurait point avili l'amour. Puis j'aurais fait en sorte que, dans une transformation dernière, l'homme et la femme, déployant des ailes étincelantes, vécussent de rêves et de désir et mourussent dans un baiser. J'aurais de la sorte donné à leur existence nouvelle l'amour en récompense et pour couronne...

§

Mot d'enfant. — Le long temps qu'a duré l'agonie d'Anatole France mit, quinze jours durant ou, pour mieux dire, quinze nuits, tous les secrétaires de rédaction sur les dents. Ils gardaient tous prêts, sur le « marbre », l'article nécrologique, les clichés d'illustrations, les échos, etc., sans pouvoir qu'à la dernière minute mettre en pages leur numéro du lendemain. Le dimanche 12, l'un d'eux s'en allait en pestant à son journal. Son enfant, marmot de six ans, lui lâcha tout à trac :

— Tu vas voir, papa, il sera rosse jusqu'au bout : il va se retenir jusqu'à trois heures du matin !

Mais le bon maître eut sans doute pitié de ses anciens confrères, lui qui fut journaliste, et il prit congé à 11 h. 1/2. — FAGUS.

§

Les premières éditions de Verlaine.

Bruxelles, 15 octobre 1924.

Monsieur le Directeur,

Dans son intéressante étude sur les premières éditions de Verlaine, M. Armand Lods écrit (*Mercure de France* du 15-x-1924) :

Il est à remarquer que, pour posséder en éditions originales toutes les œuvres

(1) *Poèmes et Rêveries d'un Païen mistiqe*, Paris, 1895, p. 114.

de Verlaine, il ne suffit pas d'avoir sur les rayons de sa bibliothèque les premières éditions, il est indispensable de joindre à ces volumes certaines secondes éditions, toutes parues chez Vanier.

Dans la deuxième édition de *Sagesse* (1889), deux pièces ont été ajoutées,

XVIII

Toutes les amours de la terre

XVIII

Sainte Thérèse veut que la pauvreté soit.

Je possède l'exemplaire de *Sagesse* (première édition) offert par Verlaine à Vanier. Il porte cette dédicace :

à Léon Vanier
affectueusement
P. VERLAINE.

Il renferme le manuscrit des deux pièces citées par M. Lods.

Le sonnet *Sainte Thérèse veut...* porte la mention suivante :

Asile de Vincennes, juin 87.

biffée du reste par le poète.

En outre, au cours du volume on relève diverses corrections :

Page 27 le 1er vers de la 3e strophe :

A l'œuvre, petits amis ! Nous avons droit

est corrigé comme suit par Verlaine :

A l'œuvre, amis petits ! Nous avons droit

Page 90, le 2e vers du 2e tercet :

La douleur de voir encor du fini !..

devient

La douleur de voir encore du fini !..

Page 103, le 1er vers

Vos yeux qui n'ont jamais rien vu que Montmartre

est transformé en

Vos yeux qui n'ont jamais rien vu que de Montmartre

Enfin la dernière page du volume porte la note suivante : *Faire une table.*

L'édition Palmé ne renferme, en effet, pas de table des matières.

Tout cela, évidemment, n'est que de la petite histoire... Peut-être quelques lettrés y trouveront-ils cependant assez d'intérêt pour me pardonner ma modeste contribution à la bibliographie verlainienne.

Veuillez agréer, etc. GEORGES MARLOW.

§

La trop belle histoire napolitaine des manuscrits de Tite-Live. — Elle vaut qu'on la résume, maintenant que le silence s'est fait sur elle, après qu'à tort et à travers on lui a consacré de longs échos dans la presse quotidienne.

C'est dans la *Rivista Indo-Italo-Greca*, du professeur Ribezzo, que le monde savant lut pour la première fois — mais le bruit en courait déjà dans les milieux spécialisés de quelques philologues — que le professeur napolitain Di Martino-Fusco avait découvert l'œuvre entière de Tite-Live — on sait que, des 142 livres originaux, nous n'en avons que 35 : la première décade et les livres XXI à XLV, plus les sommaires (*Periochae*) de presque tous les livres perdus — et aussi un certain nombre de manuscrits grecs. Cette découverte, affirmait-on, avait été faite depuis un an et demi déjà et, dans une lettre au *Roma* de Naples, le professeur Emanuele Bartoli déclarait en avoir reçu la confirmation directe de Martino-Fusco, cependant que M. Ribezzo recourait au correspondant romain du *Times* pour lancer la bonne nouvelle *urbi et orbi*. Le gouvernement du *Duce* ayant, pour la forme, fait semblant de s'émouvoir, Martino-Fusco chargea son avocat d'éluder la question, puis répondit aux professeurs Orgera et Barone, chargés d'enquête, qu'il transcrivait la seconde décade, qu'il en était à la fin du livre XVI et que, dans trois ou quatre mois, il présenterait son rapport à la *Regia Accademia di Archeologia, Lettere e Bellé Arti* napolitaine. La mère de Martino-Fusco intervenait d'ailleurs dans le débat et, dans une lettre qui fit le tour de la presse italienne, jurant ses grands dieux qu'elle et sa famille professaient des *sentimenti di italianità* hors de tout soupçon, répétait à son tour, devant *tutto il mondo civile*, que les précieux manuscrits étaient la propriété du seul Etat italien.

Là-dessus intervient le docteur boche Max Funke. Dans une interminable correspondance adressée au *Berliner Tageblatt* et traduite par la *Stampa* de Turin le 13 septembre dernier, il affirme sur l'*alten Gott* de Guillaume qu'il a vu, de ses yeux vu, à Capri, devant son bureau, l'éminent savant, transcrire l'histoire de la fondation de Carthage du manuscrit original, lequel — lui confessa Martino-Fusco — était du VIe siècle et que lui, Herr Doktor Etincelle, s'étant enflammé de zèle néo-classique, a, non pas trempé son mouchoir dans ce fleuve ardent de latinité reconquise, mais dévotieusement transcrit le passage du codex où il est question de la foi punique... pour le commenter un jour à sa trop vertueuse patrie.

On sait aujourd'hui que tout ce triste bluff était suscité par un misérable document du XIVe siècle regardant la rémunération pour transcription d'une décade déjà connue de Tite-Live, si même c'est de cela qu'il s'agit. Et alors ? Et Stésichore, dont les 26 livres de poésie, où selon Quintilien était égalé Homère, auraient été retrouvés aussi ? De tout ce beau tapage, de tout ce copieux chantage, que reste-t-il? La preuve, toujours ancienne, toujours nouvelle, que les Italiens sont de merveilleux virtuoses, des artistes passés maitres dans la *commedia dell'arte*.

Mais, si nous avons bonne mémoire, c'est bien de Naples déjà que venaient ces feuillets en onciale, du VIe siècle aussi, que Morgan acquit à Rome en 1910 et qui furent publiés en 1923, en une splendide édition photographique, par la *Carnegie Institution*, de Washington. D'où venaient donc ces *Epitres* de Pline le Jeune ? De quelle collection faisaient-elles donc partie ? — C. P.

§

Qui était Colombine ? — Qu'on me permette, à la suite des notes et documents littéraires sur les pseudonymes, publiés dans le *Mercure de France* du 1er octobre par M. Léon Roux, d'ajouter quelques détails sur « Colombine ».

Lorsque André Gill fit paraître le portrait charge de « Colombine » (on ne disait pas caricature, encore moins eût-il été question d'humoristes), son dessin représentait une danseuse, le visage couvert d'un loup noir, au-dessus une chevelure d'homme ; au-dessous une moustache.

Cela semblait indiquer que Colombine était un homme, ou qu'un homme collaborait aux articles parus sous cette signature.

Le Boulevard, d'une commune voix, déclara qu'il s'agissait du critique Lapommeraye, auquel la gouaillerie de l'endroit avait accordé le surnom définitif de « Sympathique ».

Muni de la date du décès de Lapommeraye, un chercheur consulterait utilement les articles nécrologiques parus dans le moment. Il y trouverait sans doute trace d'une participation aux articles de Colombine.

Reste à faire une supposition. Entre le Madrid, les Variétés, le Helder et Tortoni n'a-t-on pas trouvé plaisant de faire au sympathique Lapommeraye une charge d'atelier en lui attribuant la paternité de quelques rosseries qui n'étaient pas de lui ? Du fond de la tombe André Gill n'aurait rien à désavouer. Sans doute il n'a jamais connu Colombine, non plus que vous et moi.

Mais comme il fut un temps où, pour éviter les plaintes des particuliers et surtout les rigueurs de la loi, tout portrait charge d'André Gill était accompagné d'une autorisation autographe de la personne visée, avec signature (1), ce serait encore affaire au chercheur de retrouver le numéro du journal à la Bibliothèque et de demander aux graphologues si l'écriture est d'un homme ou d'une femme !

Et ce n'est pas tout ! Il lui resterait encore, en relisant les articles parus un peu avant la charge, de rechercher pourquoi, à tort ou à raison, on a mis en cause Lapommeraye ?

(1) Au sujet de cette autorisation, on connaît l'histoire du refus de Louis Veuillot d'autoriser la publication de son portrait chargé par Gill. Celui-ci se vengea en donnant à l'*Eclipse* le dessin d'un melon dont les aspérités de la peau et les lignes des tranches donnaient la physionomie du polémiste de l'*Univers*.

Un pseudonyme peut appartenir à un écrivain ou à la direction d'un journal. Personne n'a réclamé celui de Colombine. Que de modestie !...

N'était-il pas plutôt la propriété du *Figaro*, dont la direction aurait imposé à l'auteur principal, féminin, retouches, développements, mises au point, masculins ?

Les polémiques de Villemessant avaient des dessous. Pour le cas où elles n'en auraient pas eu, il était parfaitement capable de faire croire au public qu'elles en avaient. Discret vis-à-vis des autres, à plus forte raison il l'était vis-à-vis de lui-même. De ce côté-là il est peu probable que l'on découvre quelque chose à propos de Colombine.

Mais il me revient un autre souvenir. Villemessant, ai-je dit, était discret comme la *tombe* —celle-ci l'est-elle toujours ?

Le directeur du *Figaro* possédait, avenue Bois de Boulogne, ci-devant avenue de l'Impératrice, une maison luxueuse pour le temps, bâtie dans le genre que l'on appelait « cage à mouches ». Les Parisiens, promeneurs du dimanche, aimaient à se la montrer pour se prouver à eux-mêmes qu'ils étaient bien Parisiens ; ils aimaient aussi à se figurer, parmi quelques œuvres d'art, des chaises dorées couvertes de damas cerise, ou des chaises noires couvertes de damas bouton d'or, le tout témoignage du bon goût que le vol des abeilles de l'Empire était venu déposer dans l'ameublement, à côté de l'héritage massif de Louis-Philippe.

Jean-Hippolyte Cartier, dit Emile de Villemessant, meurt en 1879. Sa maison est démolie, le terrain seul avait de la valeur, la maison n'étant pas adéquate au développement de la richesse républicaine. Mais lorsqu'on en fut à bouleverser les fondations, les ouvriers découvrirent dans la cave un squelette de femme. Aucune enquête ne fut ouverte, parce que sans doute il n'y avait pas lieu. Je ne sais quelles légendes coururent alors !

Cependant, parmi les imperturbables boulevardiers, les plus anciens, ceux qui, en 1865, avaient lu les lettres de Colombine au *Figaro*, conclurent, non sans sourire, qu'après tout on se trouvait peut-être en présence des restes de Colombine, que Villemessant avait cachée dans une cave et... l'y avait oubliée. — G. TIRET-BOGNET.

§

Louis Morel-Retz. — M. Léon Roux écrit dans la Revue de la Quinzaine du *Mercure*, 1er octobre 1924 :

Sous le second empire, le crayon du *Journal Amusant* s'appelait Louis Morel-Retz. Stop était le nom de son chien dont il voulut ainsi se faire le frère.

Veut-on me permettre de compléter par quelques lignes la biographie de ce grand artiste ?

Il y a de cela 35 ans je me liai avec lui parce qu'il fut mon voisin de villa à Villers-sur-Mer.

Stop dessina longtemps après le Second Empire et ses *salons humoristiques* à la façon de Cham étaient fort goûtés.

Il me dit avoir pris le pseudonyme de Stop parce que, étudiant à Dijon, il ne voulait pas qu'au cours des tapageuses promenades nocturnes ses camarades hélassent trop fort « Morel », son père étant président à la cour.

Il me dit que, dans ses archives, il possédait la preuve de sa parenté avec le fameux cardinal de la Fronde.

Mon fils aîné Roger, actuellement lieutenant-colonel, alors âgé de sept ans, était son grand ami et, armé d'une feuille de papier blanc et d'un fusain, il lui disait : « Fais-moi un lion, un chat, etc. » de sorte que je possède un album arche de Noé de cet admirable dessinateur.

D[r] HENRY LA BONNE.

§

Fathalla Sayeghir, « menteur fieffé et faussaire impudent ». — Lorsqu'en 1835, parurent les *Souvenirs de l'Orient*, de Lamartine, Jules Mohl envoya le 4e volume à son ami l'orientaliste Fulgence Fresnel, au Caire, en lui exprimant des doutes sur l'exactitude du *Récit de Fathalla Sayeghir*. Fresnel, dans plusieurs lettres, défendit ce roman auquel il trouvait « une couleur historique et véritablement bédouine. » Ce qui le ravissait surtout, c'était

l'entrevue d'un chef de Bédouins, nomm Dourayî ibn-Schaslân, avec le roi des Wahhabites orientaux, à Derîyy du Nadjd. Cette entrevue telle que Fathh-Allah la raconte, est d'un effet extrêmement dramatique, et je souhaitais de toute mon âme qu'elle fût vraie, écrivait-il à J. Mohl. J'y croyais d'amour encore plus que de jugement. Hélas ! il me faut renoncer à ces belles pages de l'histoire du désert.

Ayant traduit ces pages, il les soumit au cheikh Ahmad al Hambaly, ci-devant conseiller de Seoud et de son fils Abdallah. Or voici comment le cheikh ouahabi jugea l'œuvre de l'Alépin qui mystifia Lamartine :

Celui qui a besoin du secours de Dieu et cherche en Dieu son appui, Ahhmad, fils de Rasschid, du rite Khanba'ith, a lu cette notice et déclare qu'il n'y a pas un mot de vérité dans ce que rapporte son auteur, qu'il n'a dit vrai ni dans le portrait de Saoûd, ni dans les discours, ni dans les actions qu'il lui prête ; que sa description de la ville de Derîyyeh est fausse, aussi bien que ce qu'il dit des usages et de la conduite des gens attachés à Saoûd et de leur hospitalité envers les étrangers ; que les noms qu'il attribue aux vizirs de Saoûd sont des noms supposés ; point d'Abou'Ssalem pas plus que de Hedal ou de Hhadramawty ; qu'il a encore dit faux relativement au nombre des parents de Saoûd et de ses enfants ; faux dans ce qu'il dit de ses repas ; faux dans

son évaluation du trésor enlevé à Médine, et ses quarante chameaux chargés uniquement de bijoux ; faux quand il prétend que les gens de la Mecque et du Yaman viennent tous les mercredis au marché de Dérïyyeh et que les dames de cette ville se montrent dans les rues. — Je ne puis donc voir dans l'auteur de cette notice (ici le Schaykh Ahhmad parle à la première personne) qu'un menteur fieffé et un faussaire impudent (kaddhab, mouzawwir aschir batir). Je l'ai communiquée à l'un de mes amis d'entre les personnages les plus considérables de Dérïyyhe, le fils du Schaykh Al-Wah'hâby, maintenant sous la protection hospitalière de notre effendi Al-Khidaywy (le grand Pacha) nommé Ibrahim, fils du Schaykh al-Islâm Mouhhammad Ibn-Abd-Al-Wah'hâb, homme recommandable par sa science et sa piété. Ayant pris connaissance de la Relation du chrétien (Fathh-Allâh), il en porta un jugement conforme au mien et la déclare mensongère. Il affirme de plus que le chef de bédouins nommé le Dourayï ne s'est jamais présenté à Derïyyeh, ni sous le règne de Saoûd, ni sous le règne de son père Abd-Al-Aziz, ni sous celui de son fils Abdallâh. J'ai réfuté en marge quelques-uns des mensonges du chrétien. Ceci est ma réfutation sommaire. Dieu me suffit ; je lui ai confié mes affaires et elles sont en bonnes mains. Point de force ni de puissance qui ne vienne de Dieu, le Très-Haut, le Très Grand. Que ses grâces et sa bénédiction reposent sur notre Seigneur Mouhammad, sa famille et ses compagnons.

Du Caire, en novembre 1838 Fulgence Fresnel adressa la traduction de ce jugement et l'original de sa traduction avec les notes marginales du Cheikh à Jules Mohl qui garda le tout pour lui-même, parce qu'il tenait « à ne pas brouiller M. Fresnel avec M. de Lamartine ». Ce n'est qu'en janvier 1871 qu'il se décida à publier dans le *Journal Asiatique* (6e série, t. XVII, p. 165-184) (1) cette très importante réfutation des exploits de Fathalla Sayeghir, « menteur fieffé et faussaire impudent ». — AURIANT.

§

Guillaume II voulait un château. — Les journaux américains du 5 octobre contiennent une intéressante nouvelle. Ils nous apprennent qu'un riche Hollandais, au nom presque symbolique de Van den Bosch, avait, à son arrivée à New-York, déclaré que l'ex-kaiser lui offrait 50.000.000 de francs — exactement : 2.500.000 dollars — pour un château sis, à Doorn, près de celui de la Reine-Mère des Pays-Bas offre que cet honnête homme a refusée, non sans avoir préalablement pris l'avis du gouvernement de son pays.

Ce petit incident nous remet en mémoire la question de la « fortune privée » des Hohenzollern. Elle mériterait un gros travail. Lorsque triompha la « Révolution », on pouvait penser que la « République

(1) *Lettre sur le Récit de Fathh-Allâh SSâyégh inséré dans le tome quatrième des souvenirs d'Orient de M. de Lamartine.* « Ce nom est écrit Fatalla Sayeghir dans l'ouvrage de M. de Lamartine. J'ai écrit Fathh-Allâh SSâyegh pour rendre la prononciation autant que faire se peut », note Mohl, mais sa correction de Sayeghir en SSâyégh nous paraît plutôt malheureuse.

allemande » appliquerait à Guillaume II, cause de la ruine de sa nation, la même mesure que Bismarck au dernier Roi de Hanovre en 1856 et n'accorderait à ce charlatan déchu que de maigres compensations *à titre gracieux*. Loin de là. On traita le capitaine Fracasse en personne privilégiée et, la réaction aidant, celui-ci a pu, de sujet, se muer en adversaire juridique, discutant avec la « République » allemande d'égal à égal et lui réclamant de plus en plus insolemment ses droits sur les biens dynastiques. La maison des Hohenzollern, composée présentement de 26 membres, avec 17 parasites en surplus qui réclament une « pension alimentaire », a la prétention de se faire servir chaque année une indemnité de 6 millions de francs. Les propriétés foncières qu'elle réclame comprennent un total de 440.000 arpents, rapportant, au compte du Ministère des Finances prussien, la bagatelle de 27.000.000 par an. Son défenseur, le docteur israélite Loewenstein — qui passe pour le plus habile des plaideurs du Reich, — a une façon à lui de concevoir la « fortune privée » de ses clients et il ne sera pas exagéré de dire que l'enjeu en est d'une centaine de millions.

Il faut lire ce qu'a écrit sur tout ceci Kurt Heinig, tant dans sa brochure sur les Hohenzollern que dans ses articles du *Montag Morgen*, pour se faire une idée exacte de la façon dont les « juges à Berlin » sont empoisonnés par l'air de Potsdam. — C. P.

§

La tombe de Balzac. — La sépulture d'Honoré de Balzac (Cimetière du Père-Lachaise; 48e Division, 1re ligne) est, actuellement, aussi mal entretenue que l'était, en 1918, la tombe de Stendhal au Cimetière Montmartre. Nous ne parlerons ni de la pauvre couronne de faïence jaune qui « orne » la grille ; ni des corbeilles vides qui se trouvent aux angles ; ni des violettes artificielles — quelque hommage anonyme — qui se décolorent depuis plusieurs années sur le bronze du livre : *La Comédie humaine* ; nous ne signalerons que l'inscription placée au-dessous du buste de David et que la pluie aura d'ici peu complètement rongée.

Dès maintenant, il est presque impossible de lire la date du décès : 18 août 1850. — L. DX.

§

Une lettre de M. Henry Bordeaux.

Ce 18 octobre 1924.

Monsieur le Directeur,

Je lis, dans le *Mercure de France* du 15 octobre, la réponse que votre collaborateur, M. Auriant, adresse à la lettre que je vous ai envoyée au sujet des erreurs et fausses allégations contenues dans son article du 1er septembre sur la *Circé du Désert* dont il ne savait même pas,

dans son ignorance de notre littérature, que le titre vient du *Voyage en Orient* de Lamartine. Je pensais avoir affaire à un confrère parlant et comprenant le français. Comment discuter avec quelqu'un qui ne connaît ni le sens ni la valeur des mots et qui, lorsqu'il est convaincu d'avoir altéré la vérité en prétendant que M. Driault a collaboré à la *Circé du Désert*, explique que cette collaboration a consisté dans le prêt d'une brochure, d'ailleurs erronée ?

Je lui ai infligé huit démentis. Il y répond par des grossièretés et par des racontars qu'il est inutile de relever. Une fois de plus — comprendra-t-il ? — je lui signifie qu'il altère la vérité — et cette fois sciemment — quand il affirme que son étude sur *Lascaris* parue dans le *Mercure* du 15 juin a fait modifier à l'auteur de la *Circé* quoi que ce soit dans le chapitre où il est question de Lascaris : le manuscrit remis en avril à la maison d'éditions Plon et à la *Revue de Paris*, la première épreuve sortie de l'imprimerie Plon à Meaux avant le 15 juin et le livre lui-même en sont la preuve indiscutable. Est-ce clair ?

Je lui inflige un 9e démenti pour son indélicate, perfide et ignoble insinuation sur un changement de titre de la *Circé*. Jamais — ai-je besoin de l'écrire ? — il n'a été question d'appeler ce livre la *Sapphô du désert* et c'est là un monstrueux procédé de polémique.

Nous ne parlons pas la même langue et nous ne sommes vraisemblablement pas du même pays. Dès lors je n'ai plus à me commettre dans une discussion où les plus basses injures remplacent les arguments.

Mes salutations distinguées. HENRY BORDEAUX.

§

Toujours la « Circé du Désert ».

Paris, le 15 octobre 1924.

Monsieur et cher Directeur,

M. Driault se croit déjà de l'Académie. Le voilà qui travaille par avance au Dictionnaire. Profitant du double sens qui s'attache au mot « protester », il prétend relever dans ma réponse une soi-disant faute de français, alors que le sens de ce que j'écrivais était fort clair. C'est là tout ce qu'il oppose à mes assertions. Celles-ci demeurent donc entières.

Sa chicane est d'ailleurs comique quand on le voit lui-même commettre pareil pléonasme : Il faudrait *d'abord* apprendre le français *avant...* »

Toujours la paille et la poutre !

Veuillez agréer... AURIANT.

§

Les Petites Alliées. — Sur le faux titre d'un exemplaire sur japon

des *Petites Alliées*, de sa large écriture, M. Claude Farrère a tracé cet envoi :

Pour mon ami Gomès, en souvenir du temps où, non loin du camp de Cercottes, nous essayâmes, nous deux et douze ou quinze bons camarades, de ressusciter les temps des Petites Alliées, et d'élever à cette dignité de simples petites amies rencontrées au hasard de la guerre, — nous essayâmes, hélas, en vain... et avec mon amitié. FARRÈRE.

mai 1918.

Le destinataire a fait richement habiller l'exemplaire : maroquin plein, gros grain, tête dorée, trois filets intérieurs, et en demande aujourd'hui un bon prix. M. Claude Farrère, si peu amène que soit son envoi pour les « poules » fréquentant la terrasse de la Rotonde, en Orléans, et les prés fleuris qu'arrose le Loiret, ne prévoyait peut être pas, quand il le rédigea, ce petit « gomes...rce ». — P. D.

§

Du mot « Poule », de ses variations et d'un ancien usage qu'en fit Shakespeare. — Pour désigner les personnes du sexe — comme disent les confesseurs — et plus particulièrement celles qui exercent une des plus anciennes professions du monde, il a été fait un usage quasi constant des noms empruntés de préférence, semble-t-il, au vocabulaire de la zoologie.

Sans remonter à plus d'un siècle, on sait qu'à cette époque — c'est-à-dire vers la fin de la Restauration, — c'est le nom de *lionne* qui s'appliquait à ces aimables personnes.

C'est ma ma tresse, ma lionne

chantait Alfred de Musset.

Quelques années plus tard, la *cocotte* remplaça la *lionne* et fut elle-même détrônée, aux environs de 1885, par la *grue*, qui enfin fut remplacée, au début du XXe siècle, par la *poule*, toujours en usage.

Sans avoir le sens péjoratif que comporte l'usage du mot *poule* appliqué aujourd'hui à une femme, ce terme fut fréquemment employé autrefois, ainsi que son diminutif *poulette*, pour désigner, familièrement et aimablement, une femme ou une jeune fille.

« Cette Mouchy fut une étrange poulette, comme on le verra en son temps », écrit Saint Simon (337,173).

De même Destouches, dans la *Fausse Agnès* III, 4, fait dire à un de ses personnages.

— Or ça, nous sommes parfaitement seuls; ne me cachez rien, ma petite poule.

C'est seulement du jour où l'on n'a plus osé appeler *poule* une femme à qui l'on parlait, qu'on nomme *poules* les femmes dont on parlait.

L'acceptation toute moderne de ce mot est pourtant plus ancienne

qu'on ne le suppose généralement. On le trouve en effet, avec son sens péjoratif et très spécial, en Angleterre, au XVIe siècle.

Shakespeare ne fait-il pas dire à Iago, dans *Othello* (I,III, 339) :

— *Ere I would say, I would drown myself for the love of a* guinea-hen. *I would change my humanity with a baboon.*

Guinea-hen (littéralement : poule d'une guinée) est ici une expression d'argot qui désigne une femme qui se vend. Ainsi notre XXe siècle a rejoint celui du Grand Will, grâce aux poules.

§

Les belles citations. — « Une flamme qui s'éteint. La paisible agonie d'Anatole France. *La mort ne se peut regarder en face*, a dit La Rochefoucauld. »

Tel était le titre donné, le 9 octobre dernier, par un grand quotidien pour un article de reportage.

§

Erratum. — Aux échos du 1er novembre, *Atar-Gull chez Thérèse Raquin*, p. 287, lire, à la 3e ligne de l'écho : « D'où violente polémique avec M. Henri Béraud. »

§

Publications du « Mercure de France » :

LE PRINCE JAFFAR, par Georges Duhamel. Vol. in-16, 7 fr. 50. La première édition de cet ouvrage a été tirée à 1.650 ex. sur vergé pur fil Lafuma, savoir : 1.625 ex. numérotés de 496 à 2.120, à 20 fr., et 25 ex. marqués à la presse de A à Z (hors commerce). Il a été tiré 55 exemplaires sur Madagascar, numérotés à la presse de 1 à 55, à 60 fr., et 440 ex. sur Hollande, numérotés à la presse de 56 à 495, à 40 fr.

THÉÂTRE, II, de Robert d'Humières. Vol. in-8 écu, 15 fr. Il a été tiré 35 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 35, à 50 fr., et 100 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 36 à 135, à 30 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES
DU
TOME CLXXV

—

CLXXV No 633. — 1er NOVEMBRE

L'OFFICE DE LIVRES

du " CRAPOUILLOT "

POUR LA PROVINCE, LES COLONIES ET L'ÉTRANGER

Certains lettrés qui habitent en province, aux colonies ou à l'étranger, des pays dénués de librairies ou fort mal desservis, regrettaient amèrement de devoir attendre des semaines, sinon des mois, les nouveautés que les critiques de revues leur avaient donné le désir de connaître.

L'OFFICE DE LIVRES, créé à leur intention, est basé sur le principe suivant :

Moyennant le dépôt d'une provision, nos correspondants se font ouvrir un compte courant (comme en banque) à notre Service de Librairie, et reçoivent chaque mois un colis de livres nouveaux, choisis très soigneusement d'après les goûts exprimés dans le bulletin de souscription ci-joint et en accord avec la critique particulièrement intransigeante de la Revue.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, au lieu d'avoir besoin de commander en France les livres qui l'intéressent et d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit les nouveautés de ses auteurs favoris en même que les revues qui en donnent l'analyse.

Le dossier de chaque abonné est continuellement tenu à jour d'après son courrier et « l'office » tient scrupuleusement compte de tous les désirs et de toutes les nouvelles directives données.

Grâce au système du compte courant, plus de frais de chèques ou de mandats multiples et grâce à notre service de recherches, aucun temps perdu à chercher le nom d'un éditeur, à rédiger des commandes, etc... En dehors du colis mensuel, notre office centralise tous vos achats de librairie et se charge automatiquement de tous vos abonnements et réabonnements aux journaux et revues.

Économie de temps, et économie d'argent

Pour recevoir une moyenne de quatre livres nouveaux par mois, l'abonné doit tabler sur une provision de 360 francs par an (quatre livres à 6 fr. 75 et 3 francs de port, soit 30 francs par mois). Pour recevoir huit livres par mois : 720 francs. Pour recevoir dix livres par mois, des éditions originales et de luxe, de beaux livres d'art : de 1.200 à 3.000 francs.

A chaque envoi, l'abonné est averti, par un relevé, du solde créditeur de son compte courant.

Tout en satisfaisant les *desiderata* des lettrés de province, des colonies et de l'étranger, **L'OFFICE DE LIVRES**, qui sert déjà les principaux cercles et les principales bibliothèques des colonies et de l'étranger, aidera puissamment à la diffusion du **BON LIVRE FRANÇAIS** : c'est une initiative à soutenir.

Savez-vous penser ?

Savez-vous agir ?



Vingt années d'études et des centaines de fiches prises sur les sujets traités dans le Cours Pelman me permettent de vous dire toute ma satisfaction en lisant et en pratiquant vos cours. 25 septembre 1923.
F. L. 707. — Imprimeur-Editeur.

Vos petits livres m'ont appris à mieux voir et ont amélioré mes facultés.
12 mars 1923.
F.H.547.— Homme de Lettres.

Je m'occupe depuis longtemps de tout ce qui concerne le développement personnel. Je suis heureux de vous déclarer que votre méthode m'a apporté des conseils et des indications utiles ; elle m'a été un appui très apprécable.
12 février 1924.
F.P. 637. — Administrateur d'une Colonie Française.

l'idée ne vaut que par
l'acte qui en résulte

Vos longues études vous ont-elles donné tout ce que vous aviez le droit d'en attendre ? Avez-vous atteint le but dont rêvaient vos vingt ans ? Tels de vos anciens camarades ne vous ont-ils pas étonné par leurs succès, quoiqu'ils n'eussent pas plus de capacités que vous ? Etes-vous pleinement satisfait ? Ne désirez-vous rien de plus pour vous et pour les vôtres ?

Ne laissez pas le pessimisme, l'amertume envahir votre esprit, paralyser vos facultés. Les longues heures de travail que vous avez consacrées à l'acquisition de vos connaissances ont peut-être affaibli vos qualités d'action. Avez-vous toujours fait *tout* ce qu'il fallait pour réussir et pour faire reconnaître votre valeur ? A quoi bon *savoir* si l'on ne sait *mettre en œuvre ?*

La vie exige de nous, non seulement un cerveau bien meublé mais encore de l'assurance, du courage, une *légitime ambition*, qualités sans lesquelles les plus belles intelligences restent improductives.

Savez-vous rapidement, et sans effort, mettre de l'ordre dans vos idées ?

Avez-vous tiré tout le parti possible des qualités innées de votre esprit ? N'y a-t-il pas en vous des énergies créatrices inemployées ? Mesurez-vous à leur juste valeur les obstacles qui surgissent devant vous ? Discernez-vous pourquoi la réussite ne vient pas aussi vite que vous l'espériez ?

Recueillez l'enseignement du Système PELMAN. L'Institut PELMAN vous offre la collaboration des maîtres de la psychologie moderne, l'aide de professeurs qui vous deviendront aussi chers que ceux qui ont dirigé vos études. Ecrivez tout de suite et vous recevrez la brochure explicative.

Institut PELMAN 35 c, Rue Boissy-d'Anglas, Paris (8e). Reste ouvert le samedi de 14 h. à 18 h.

le Système Pelman

Développement scientifique de toutes les facultés mentales

LONDRES
NEW-YORK
TORONTO
DUBLIN

STOCKHOLM
BOMBAY
MELBOURNE
DURBAN

Le cours PELMAN peut être étudié par fragments à temps perdu et partout.

S. P. S.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

POUR LES CHASSEURS DU DIMANCHE

On se rend commodément par le P.-L.-M. en Gâtinais et en Sologne, régions giboyeuses. Deux trains le matin, l'un à 6 h. 18 (omnibus toutes classes), l'autre à 7 h. 30 (express toutes classes, mais ne prenant de voyageurs de 2e et 3e qu'à destination de Gien) permettent d'arriver dans la matinée sur le terrain de chasse.

D'autre part, le train express toutes classes partant de Paris à 17 h. 30 pour Montargis (19 h. 45), Nogent-sur-Vernisson (20 h. 07), Gien (20 h. 26) s'arrête, les samedis et veilles de fêtes, aux gares de Solterres (20 h. 01) et des Choux-Boismorand (20 h. 15) pour y laisser des voyageurs sans bagages.

Pour le retour sur Paris, en dehors des trains du Service régulier, il est mis en circulation, les dimanches et fêtes, un train (toutes classes) qui dessert Gien (19 h. 10), les Choux-Boismorand (19 h. 22), Nogent-sur-Vernisson (19 h. 31), Solterres (19 h. 38), Montargis (20 h.). Arrivée à Paris à 22 h. 27.

MESSAGERIES MARITIMES

Reg. du Com. Seine { ***81.016*** / ***176.390***

Paquebots-poste français

Portugal — Italie — Grèce — Turquie — Égypte — Syrie — Arabie
Indes — Indo-Chine — Chine — Japon — Côte Orientale d'Afrique
Océan Indien — Madagascar — La Réunion — Maurice
Australie — Établissements Français de l'Océanie
Nouvelle-Zélande—Nouvelle-Calédonie.

SIÈGE SOCIAL : *Paris, 8 rue Vignon, — 9 rue de Sèze.*
AGENCE GÉNÉRALE : *Marseille, 3 place Sadi-Carnot.*

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues **par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.**

VENTE au Palais à Paris, le 15 octobre 1924, à 2 h. en 2 lots. **1° MAISON DE RAPPORT A SURESNES** (Seine), Place Henri-IV, nº 9. Cont^ce 304 m. env. Rev. brut env. 4.416 fr. M. à pr. : 139.900 fr. **2° PROPRIÉTÉ A SURESNES** (Seine), rue Jean-Jacques Rousseau, nº 95. Cont^ce 330m. env. Rev. brut env. 579 fr. M. à pr. 30.000 fr. S'ad. Mes MARAIS, Gieules, Dogé, Fernand Bertin, avoués, *Michelez*, not. Paris, Chauvin, not. Suresnes.

VENTE au Palais de justice, à Paris, le 16 octobre 1924, *en un lot*, sur surenchère du 1/6, **IMMEUBLE RUE MARCEL-RENAULT, A PARIS (17e)** nº 8. Contenance 276 mètres environ. Revenu brut 56.148 fr. 20 env. Mise à prix : **816.784** fr. S'adresser pour les renseignements à Mes MARAIS, Beauvais, Haquin et Pellerin, avoués, et à Me *Gaubert*, syndic de faillite, à Paris.

LA CHASSE EN SOLOGNE

Le train express dit " de Chasseurs ", mis spécialement en circulation les Dimanches et Jours de Fête entre Vierzon et Paris pendant toute la durée de la Chasse dans le Loiret et le Loir-et-Cher, sera également mis en marche cette année, sur le même parcours, les Lundis à partir de l'ouverture et jusqu'au 1er Janvier.

HORAIRE : Vierzon, départ 18 h. 00 — Theillay, départ 18 h. 13 — Salbris, départ 18 h. 28 — Nouan, départ 18 h. 40 — Lamotte-Beuvron, départ 18 h. 49 — La Ferté Saint-Aubin, départ 19 h. 05 — Orléans, départ 19 h. 22 — Paris-Quai d'Orsay, arrivée 21 h. 19, les Dimanches et Jours de Fête et 21 h. 32 les Lundis. — Wagon-Restaurant.

LES ÉDITIONS G. CRÈS et Cie

21, rue Hautefeuille. — PARIS (VIe)

N° au Registre du Commerce : Seine 100-412

Vient de paraître :

LE TOME II

DE

L'ALMANACH

DES

LETTRES

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

(Avril, Mai, Juin 1924)

Publié sous la direction de

LÉON TREICH

volume in-4° raisin de 376 pages.. .. .. **15 fr. »**

4 VOLUMES PAR AN

LE MOUVEMENT INTELLECTUEL MONDIAL. LE TABLEAU DÉTAILLÉ ET ÈLE, **TRACÉ AU JOUR LE JOUR**, DE LA VIE DES LETTRES FRANÇAISES ÉTRANGÈRES. LE RÉSUMÉ IMPARTIAL DE TOUS LES LIVRES, TOUTES LES UES, TOUS LES JOURNAUX LITTÉRAIRES.

Le premier volume a paru en juillet

volume in-4° raisin de 400 pages. Prix. .. .. **15 fr. »**

« C'est prodigieux de voir ce que M. Léon Treich, dans son *Almanach des lettres Françaises et Étrangères*, a pu entasser de renseignements, d'anecdotes, de traits, de documents de tout ordre ; ce n'est pas un Almanach, c'est une Encyclopédie... Je vous souhaite de pouvoir retenir la millième partie de tout ce qu'il vous apprendra. »

EDMOND JALOUX *(Nouvelles Littéraires)*.

OEUVRES DE FRANCIS JAMMES

POÉSIE

De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir. *Poésies 1888-1897.* Vol. in-18 .... 7 50

Le Deuil des Primevères. *Poésies 1898-1900.* Vol. in-18 .... 7 50

Le Triomphe de la Vie (*Jean de Noarrieu. Existences*). Vol in-18. 7 50

Clairières dans le Ciel, 1902-1906 (*En Dieu. Tristesses. Le Poète et sa Femme. Pòësies diverses. L'Eglise habillée de feuilles*). Volume in-18 .... 7 50

Les Géorgiques chrétiennes. Chants III et IV. Vol. in-16 soleil tiré sur papier vergé d'Arches .... 8 »

Les Géorgiques chrétiennes. Chants V, VI et VII. Vol. in-16 soleil tiré sur papier vergé d'Arches .... 8 »

Les Géorgiques chrétiennes. Vol. in-18 .... 7 50

La Vierge et les Sonnets. Vol. in-16 .... 6 50

Le Tombeau de Jean de La Fontaine, suivi de **Poèmes mesurés.** Vol. in-16 .... 7 50

Choix de Poèmes, avec une Étude de Léon Moulin, et une Bibliographie; portrait de l'auteur par Jacques-Emile Blanche. Vol. in-16.. 7 50

Le Premier livre des Quatrains. Vol. in-8 .... 5 »

Le Deuxième livre des Quatrains. Vol. in-8 .... 5 »

ROMAN

Le Roman du Lièvre. (*Le Roman du Lièvre. Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Des Choses. Contes. Notes sur des Oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur Jean-Jacques Rousseau et Madame de Warens aux Charmettes et à Chambéry.*) Vol. in-18 .... 7 50

Ma Fille Bernadette. Vol. in-18 .... 7 50

Feuilles dans le vent. (*Méditations. Quelques Hommes. Pomme d'Anis. La Brebis égarée, etc.*). Vol. in-16 .... 7 50

Le Rosaire au Soleil, roman. Vol. in-18 .... 7 50

Monsieur le Curé d'Ozeron, roman. Vol. in-18 .... 7 50

Le Poète Rustique, roman 7 50

Cloches pour deux mariages. (*Le Mariage basque. Le Mariage de raison*). Vol. in-16 .... 7 50

A LA MÊME LIBRAIRIE :

EDMOND PILON

Francis Jammes et le Sentiment de la Nature. (Collection *Les Hommes et les Idées*) avec un portrait et un autographe. Vol. in-16. 2 50

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

Premiers Poèmes. Volume in-18	7 50
Poèmes, 1887-1892. Volume in-18	7 50
Les Jeux rustiques et divins. Volume in-18	7 50
Les Médailles d'Argile. Volume in-18	7 50
La Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18	7 50
La Sandale ailée. Volume in-18	7 50
Le Miroir des Heures. Volume in-18	7 50
1914-1916, *Poésies.* Volume petit in-18	3 50
Vestigia Flammæ, *Poésies.* Volume in-16	7 50

ROMAN

La Canne de Jaspe. Volume in-18	7 50
La Double Maîtresse. Volume in-18	7 50
Les Amants singuliers. Volume in-18	7 50
Le Bon Plaisir. Volume in-18	7 50
Le Mariage de Minuit. Volume in-18	7 50
Les Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18	7 50
Les Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18	7 50
Le Passé Vivant, *roman moderne.* Volume in-18	8 »
La Peur de l'Amour. Volume in-18	7 50
Couleur du Temps. Volume in-18	7 50
La Flambée. Volume in-18	7 50
L'Amphisbène, *roman moderne.* Volume in-18	7 50
Le Plateau de Laque. Volume in-18	7 50
Romaine Mirmault. Volume in-18	7 50
L'Illusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18	7 50
Histoires incertaines. Volume in-16	7 50
La Pécheresse, *Histoire d'amour.* Volume in-16	7 50
Les Bonheurs perdus, nouvelles. Volume in-16	7 50

LITTÉRATURE

Figures et Caractères. Volume in-18	7 50
Sujets et Paysages. Volume in-18	7 50
Discours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18	2 50
Portraits et Souvenirs. Volume in 18	7 50
Esquisses Vénitiennes. Volume in-16	6 »

THÉATRE

Le Théâtre aux Chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume in-18	7 50

A LA MÊME LIBRAIRIE :

JEAN DE GOURMONT

Henri de Régnier et son œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16	2 50

ŒUVRES DE ÉMILE VERHAEREN

POÉSIE

Poèmes (*Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la Route*). Volume in-18 .... 7 50
Poèmes, nouvelle série (*Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs.* (Volume in-18 .... 7 50
Poèmes, IIIe série (*Les Villages Illusoires. Les Apparus dans mes Chemins. Les Vignes de ma Muraile*). Volume in-18 .... 7 50
Les Forces tumultueuses. Volume in-18 .... 7 50
Les Villes tentaculaires, précédées des **Campagnes hallucinées**. Volume in-18 .... 7 50
La Multiple Splendeur. Volume in-18 .... 7 »
Les Visages de la Vie (*Les Visages de la Vie. Les Douze Mois*). Volume in 18 .... 7 »
Les Heures du soir précédées des **Heures claires et des Heures d'après-midi**. Volume in-18 .... 7 50
Les Rythmes souverains. Volume in-18 .... 7 »
Les Blés mouvants. Volume in-18 7
Les Ailes rouges de la Guerre. Volume in-18 .... 7 50
Choix de Poèmes, avec une Préface d'ALBERT HEUMANN, une Bibliographie et un portrait. Volume in-18 .... 7 50
Les Flammes Hautes. Volume in-18 .... 7 »
Toute la Flandre. I. : *Les Tendresses premières. La Guirlande des Dunes*. Volume in-16 .... 7 »
Toute la Flandre. II. : *Les Héros. Les Villes à pignons*. Volume in-16 .... 7 »
Toute la Flandre. III. : *Les Plaines*. Volume in-16 .... 7 »
A la vie qui s'éloigne, suivi de *Trois Epîtres lyriques, Sept Epitaphes, Au-delà, Feuilles tombées*. Volume in-16 .... 7 50

THEATRE

Deux Drames (*Le Cloître. Philippe II*). Volume in-18 .... 7 50
Hélène de Sparte. Les Aubes. Volume in-16 .... 7 50

A LA MÊME LIBRAIRIE :

GEORGES BUISSERET

L'Evolution idéologique d'Emile Verhaeren (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16 .... 2 50

ANDRÉ-M. DE PONCHEVILLE

Verhaeren en Hainaut. Volume in-32 .... 4 50

STEFAN ZWEIG

Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre, traduit de l'allemand sur le manuscrit inédit par PAUL MORISSE et HENRI CHERVET, avec 2 portraits d'Emile Verhaeren. Volume in-18 .... 7 50

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Facilités de Circulation

accordées aux Ouvriers Agricoles

Une réduction de 50 0/0 sur le prix des places de 3e classe du Tarif général est accordée toute l'année et sous réserve d'un parcours simple de 75 kilomètres au minimum, ou taxé sur cette distance, aux ouvriers agricoles se rendant à une gare quelconque du réseau d'Orléans des sections de :

Juvisy à Orléans
Brétigny à Tours
Auneau à Étampes
Etampes à Bellegarde-Quiers
Orléans à Malesherbes
Orléans à Montargis
Orléans à Gien
Orléans à Tours
Orléans à Argenton
Tours à Saincaize
Tours à Châteauroux
Tours à Port-de-Piles
Port-de-Piles à Argenton
Châteauroux et Argenton à La Châtre

Les ouvriers paieront place entière à l'aller, mais lors de leur voyage de retour, qui devra s'effectuer dans un délai minimum de quinze jours et maximum de trois mois, ils seront transportés gratuitement sur présentation d'un certificat délivré par les gares et visé par le Maire de leur commune d'origine et par le Maire de la commune où ils auront été employés, constatant qu'ils sont ouvriers agricoles ; la demande de réduction devra être faite à la gare de départ 5 jours au moins à l'avance.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

POUR LES CHASSEURS DU DIMANCHE

On se rend commodément par le P.-L.-M. en Gâtinais et en Sologne, régions giboyeuses. Deux trains le matin, l'un à 6 h. 18 (omnibus toutes classes), l'autre à 7 h. 30 (express toutes classes, mais ne prenant de voyageurs de 2e et 3e qu'à destination de Gien) permettent d'arriver dans la matinée sur le terrain de chasse.

D'autre part, le train express toutes classes partant de Paris à 17 h. 30 pour Montargis (19 h. 45), Nogent-sur-Vernisson (20 h. 07), Gien (20 h. 26) s'arrête, les samedis et veilles de fêtes, aux gares de Solterres (20 h. 01) et des Choux-Boismorand (20 h. 15) pour y laisser des voyageurs sans bagages.

Pour le retour sur Paris, en dehors des trains du Service régulier, il est mis en circulation, les dimanches et fêtes, un train (toutes classes) qui dessert Gien (19 h. 10), les Choux-Boismorand (19 h. 22), Nogent-sur-Vernisson (19 h. 31), Solterres (19 h. 38), Montargis (20 h.). Arrivée à Paris à 22 h. 27.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Adj. Et. Me BABLOT, not. Montmorency, 18 oct. 24 14 h. **Fonds Com.** de **Md BOIS** expl**t** de **Forêts Combustibles** à **GROSLAY** r. St-Brice, 6. **M. à pr. : 40.000 fr.** mat. et march. à d. expert. *Jouis. suite.* Cons. 10.000. S'adr. au not.

Adj. Et. Me *Ballu,* not. Vitry-s.-Seine, le 31 octobre 1924, 2 h. de **40 TERRAINS** sis à **IVRY ET VITRY SUR-SEINE. M. à pr.** 1er, 2e et 4e lots. **9.900, 14.920 et 45.000 fr.** Pr rens. s'adr. à Me BALLU, not. à Vitry et M. *Balu,* géom., 3 rue Chevreul, à Ivry, mardi et vendredi matin.

VENTE au Palais, Paris, 23 octobre 1924, à 14 h. **MAISON à Paris 56 ET 58, RUE LEGENDRE.** Cont. 300 mq. env. Rev. br. 11.008 fr. Mise à pr. : 140.059 fr. S'ad. Mes THOREL, av., 4, r. de la Paix, Brunet, Collet, Clouzeau, av., Sabot, notaire, MM. Moulin et Defresnes, Administrateur judiciaire.

LA CHASSE EN SOLOGNE

Le train express dit " de Chasseurs ", mis spécialement en circulation les Dimanches et Jours de Fête entre Vierzon et Paris pendant toute la durée de la Chasse dans le Loiret et le Loir-et-Cher, sera également mis en marche cette année, sur le même parcours, les Lundis à partir de l'ouverture et jusqu'au 1er Janvier.

HORAIRE : Vierzon, départ 18 h. 00 — Theillay, départ 18 h. 13 — Salbris, départ 18 h. 28 — Nouan, départ 18 h. 40 — Lamotte-Beuvron, départ 18 h. 49 — La Ferté Saint-Aubin, départ 19 h. 05 — Orléans, départ 19 h. 22 — Paris-Quai d'Orsay, arrivée 21 h. 19, les Dimanches et Jours de Fête et 21 h. 32 les Lundis. — Wagon-Restaurant.

L'OFFICE DE LIVRES

du " CRAPOUILLOT "

POUR LA PROVINCE, LES COLONIES ET L'ÉTRANGER

Certains lettrés qui habitent en province, aux colonies ou à l'étranger, des pays dénués de librairies ou fort mal desservis, regrettaient amèrement de devoir attendre des semaines, sinon des mois, les nouveautés que les critiques de revues leur avaient donné le désir de connaître.

L'OFFICE DE LIVRES, créé à leur intention, est basé sur le principe suivant :

Moyennant le dépôt d'une provision, nos correspondants se font ouvrir un compte courant (comme en banque) à notre Service de Librairie, et reçoivent chaque mois un colis de livres nouveaux, choisis très soigneusement d'après les goûts exprimés dans le bulletin de souscription ci-joint et en accord avec la critique particulièrement intransigeante de la Revue.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, au lieu d'avoir besoin de commander en France les livres qui l'intéressent et d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit les nouveautés de ses auteurs favoris en même que les revues qui en donnent l'analyse.

Le dossier de chaque abonné est continuellement tenu à jour d'après son courrier et « l'office » tient scrupuleusement compte de tous les désirs et de toutes les nouvelles directives données.

Grâce au système du compte courant, plus de frais de chèques ou de mandats multiples et grâce à notre service de recherches, aucun temps perdu à chercher le nom d'un éditeur, à rédiger des commandes, etc... En dehors du colis mensuel, notre office centralise tous vos achats de librairie et se charge automatiquement de tous vos abonnements et réabonnements aux journaux et revues.

Économie de temps, et économie d'argent.

Pour recevoir une moyenne de quatre livres nouveaux par mois, l'abonné doit tabler sur une provision de 360 francs par an (quatre livres à 6 fr. 75 et 3 francs de port, soit 30 francs par mois). **Pour recevoir huit livres par mois** : 720 francs. Pour recevoir dix livres par mois, des éditions originales et de luxe, de beaux livres d'art : de 1.200 à 3.000 francs.

A chaque envoi, l'abonné est averti, par un relevé, du solde créditeur de son compte courant.

Notre service de librairie accepte également l'ouverture d'un compte-courant, sans envoi d'office, l'abonné commandant lui-même ses livres chaque mois.

PAYOT, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

EDMOND MARCOTTE, ingénieur civil

COMMUNICATIONS SCIENTIFIQUES
ET FAITS INDUSTRIELS DE L'ANNÉE 1922-1923

Un volume in-8, avec de nombreuses figures et 6 planches hors-texte............... **20** fr. »

Le rétablissement de notre crédit dans le monde dépend exclusivement de notre organisation industrielle, agricole et commerciale qui, avant tout pratique, doit s'appuyer sur des faits scientifiques indiscutables.

C'est pour permettre à tout le monde d'explorer facilement les meilleurs champs d'activité de la richesse française que l'auteur, administrateur habile, ingénieur averti et dont le talent de vulgarisateur est bien connu, a écrit cet ouvrage.

TABLE DES MATIÈRES



LE MOIS LITTÉRAIRE CHEZ GRASSET

BERNARD BARBEY

Le Cœur Gros. 7.50

RENÉ BÉHAINE

La Conquête de la Vie. 7.50

PIERRE CHAMPION

Françoise au Calvaire. 7.50

JOSEPH DELTEIL

Les Cinq Sens. 7.50

JEAN NESMY

Un Cœur en Tutelle 7.50

C. F. RAMUZ

La Guérison des Maladies 7.50

PHILIPPE SOUPAULT

Les Frères Durandeau 7.50

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.... 7 50
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16.......... 7 50
Confession de Minuit. Vol. in-16............... 7 50
Les hommes abandonnés. Vol. in-16...... 7 50
Deux Hommes. Vol, in-16........................ 7 50
Le Prince Jaffar. Vol. in-16..................... 7 50

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16.. 6 50
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16......... 7 50
Les Plaisirs et les Jeux Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16...... 7 50
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine 1918-1919. Vol. in-16.......................... 7 50

POÉSIE

Elégies. Vol. in-16.................................... 5 00

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16.............. 7 00
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes, suivie de Quand vous voudrez. Comédie en un acte. Vol. in-16.......... 7 50
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18.............. 5 00

CHEMINS DE FER DE L'EST

La Compagnie de l'Est a l'honneur de faire connaître que le train de luxe tri-hebdomadaire **Orient-Express** (Paris-Bucarest), qui circule actuellement entre Paris et Vienne par la route de Bâle, reprendra à partir du 4 Novembre l'itinéraire Strasbourg-Munich.

Départ de Paris-Est à 19 h. 55 avec la correspondance de Londres (dép. 11 heures) les Mardis, Jeudis et Samedis. Premier départ de Londres et de Paris le Mardi 4 Novembre.

Arrivée à Vienne-Ouest le lendemain à 22 heures.

Arrivée à Budapest et Bucarest, et départ de ces villes au retour comme actuellement.

Départ de Vienne-Ouest à 9 h. 35, les Jeudis, Dimanches et Mardis. Premier départ de Vienne-Ouest, le mardi 4 Novembre.

Arrivée à Paris le lendemain à 10 h. 35 et correspondance sur Londres (arr. 19 h. 15).

En même temps un nouveau service tri-hebdomadaire de trains de luxe sera établi entre Paris, la Suisse, le Tyrol et Vienne par l'Arlberg.

A partir du 3 Novembre, départ de Paris à 19 h. 55 avec correspondance de Londres, (dép. 11 h.) les Lundis, Mercredis, Vendredis. Premier départ de Londres et de Paris le lundi 3 Novembre.

Arrivée à Zurich le lendemain à 6 h. 30 et à Vienne-Ouest, vers 23 heures.

A partir du 5 Novembre, départ de Vienne-Ouest vers 7 h. 30, les Mercredis, Vendredis et Lundis. Premier départ de Vienne le mercredi 5 Novembre.

Passage à Zurich à minuit;

Arrivée à Paris le lendemain à 9 h. 15 et correspondance pour Londres (arr. 19 h. 15).

Pendant les périodes de Sports d'Hiver, service de wagons-lits direct de Calais et Paris, vers l'Engadine et l'Oberland.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

POUR LES CHASSEURS DU DIMANCHE

On se rend commodément par le P.-L.-M. en Gâtinais et en Sologne, régions giboyeuses. Deux trains le matin, l'un à 6 h. 18 (omnibus toutes classes), l'autre à 7 h. 30 (express toutes classes, mais ne prenant de voyageurs de 2e et 3e qu'à destination de Gien) permettent d'arriver dans la matinée sur le terrain de chasse.

D'autre part, le train express toutes classes partant de Paris à 17 h. 30 pour Montargis (19 h. 45), Nogent-sur-Vernisson (20 h. 07), Gien (20 h. 26) s'arrête, les samedis et veilles de fêtes, aux gares de Solterres (20 h. 01) et des Choux-Boismorand (20 h. 15) pour y laisser les voyageurs sans bagages.

Pour le retour sur Paris, en dehors des trains du Service régulier, il est mis en circulation, les dimanches et fêtes, un train (toutes classes) qui dessert Gien (19 h. 10), les Choux-Boismorand (19 h. 22), Nogent-sur-Vernisson (19 h. 31), Solterres (19 h. 38), Montargis (20 h.). Arrivée à Paris à 22 h. 27.